This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

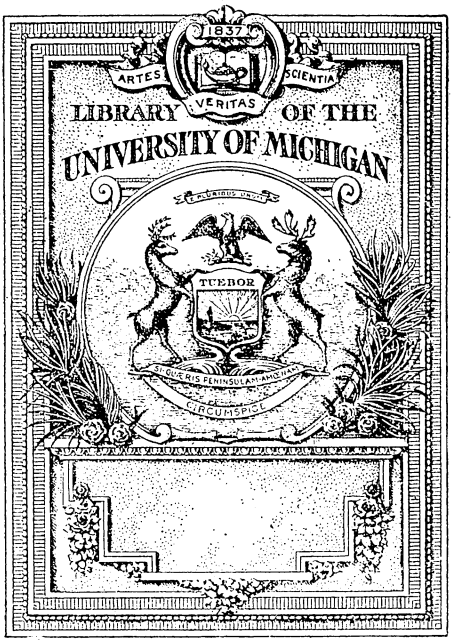
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 381198

IMPRIMERIE
FOURNITS DE BUREAUX
LIBRAIRIE
CARTES A JOUER
G. GEUENS-WILLAERT
5, Place St Jean, 5
BRUGES



Hosted by Google

Hosted by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

Hosted by Google

Hosted by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

— TRENTE-CINQUIÈME ANNÉE —

DEUXIÈME SÉRIE. T. XXXVII

BRUXELLES
P. WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI
ÉDITEUR
49, RUE DU POINÇON, 49
—
1903

Hosted by Google

Hosted by Google

UNE THÉORIE DU LIBÉRALISME [1]

Un livre de M. Faguet est toujours un événement littéraire. L'ingénieux critique est du nombre de ceux qui parlent aux esprits plutôt qu'aux passions, du petit nombre de ceux qui parlent, lorsqu'ils ont quelque chose à dire. Ce qu'il dit, il le dit d'une façon sienne, avec la franchise d'une sincérité que n'arrête aucun mauvais scrupule. N'étant inféodé à aucune secte, à aucun parti, il a son libre-propos vis-à-vis de tous; n'étant nullement un polémiste de gazette, il néglige les personnalités blessantes et dédaigne les attaques, les insinuations et les vindications dont sont coutumiers les tirailleurs professionnels. A cela près, il est lui-même un tirailleur, détaché de n'importe quel avant-poste et qui, ayant depuis longtemps perdu de vue le drapeau du régiment, se bat pour son compte, un peu aussi pour son plaisir. Ses coups, d'un tir exercé, n'en portent que plus juste.

Donc, M. Faguet vient de publier un livre, écrit de verve, où il rafraîchit la mémoire des Français, en leur rappelant, avec une sévère précision, les principes qui dominèrent la

(1) ÉMILE FAGUET, *Le libéralisme*, Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, un vol. in-18. Ce volume fait suite à un autre, datant de six mois à peine, sur *La politique comparée de Montesquieu, Rousseau et Voltaire*. En 1899 et 1901 ont paru, du même auteur, *Questions politiques* et *Problèmes politiques du temps présent*. Si l'on y joint trois remarquables volumes intitulés *Politiques et moralistes*, on a toute ou quasi toute la pensée politique de l'éminent académicien, et cette pensée est d'une originalité trop vaste pour que je songe à en faire le tour ici. Ce sera le sujet d'un chapitre de mon prochain livre, *Trois semeurs d'idées*.

383971

Hosted by Google

grande Révolution et dont l'énoncé est contenu dans les deux *Déclarations des droits de l'homme* de 1789 et de 1793. Il se livre à une étude très détaillée du texte de ces déclarations, il les analyse et les compare ; il en souligne les identités et les dissemblances ; il n'en dissimule pas les contradictions et il n'a pas de peine à en montrer aussi les outrances et les puérilités. Puis, après avoir — tâche relativement commode — mesuré la distance qui sépare les réalités contingentes du temps présent de l'absolu de ces beaux principes, il conclut en expliquant pourquoi il y a de la coupe aux lèvres un tel abîme. En des termes moins sybillins, il nous apprend pourquoi les deux *Déclarations* sont devenues une sorte de bible du libéralisme et comment il se fait que les Français, héritiers et bénéficiaires directs des héros de 1789 et de 1793, ne sont point libéraux du tout.

***

« J'écris dans un pays où la liberté d'écrire est assez « grande, en faveur d'autres libertés qui me sont chères, et de « quelques idées générales, auxquelles je tiens. J'ai écrit ainsi « déjà trois ou quatre volumes. Je n'ai pas réussi du tout. Cela « me donne la démangeaison d'écrire celui-ci, et l'insuccès de « celui-ci me donnera la fureur d'en écrire dix autres. »

Ainsi s'exprime avec une jolie bonhomie l'auteur du *Libéralisme*. Je ne connais pas d'exemple plus significatif d'une abnégation littéraire, devant profiter à tous. Quand M. Lemaître ou M. Brunetière prennent la plume, on sait à quoi s'en tenir ; on sait quels intérêts ils servent et quel parti, politique ou religieux, exploitera les produits de leur verve. Pour M. Faguet, je l'ai dit, il en est tout autrement. Nul n'a moins que lui le souci d'une propagande organisée ; nul ne prêche, ni ne pontifie moins.

Il aime la liberté, il aime les libertés fondamentales. Il en a découvert les sources dans le passé, il les a suivies, à travers le XVIII[e] siècle, pareilles à des ruisselets encore faibles, qui dissimulent tantôt leur onde et tantôt l'exposent joyeusement aux rayons du soleil. Dans les deux *Déclarations des droits de*

Hosted by Google

l'homme, les ruisseaux ont grossi démesurément; ils sont devenus des rivières, canalisées par des mains généralement expertes, et d'un cours régulier et sûr. C'est l'endroit où M. Faguet les retrouve, c'est là qu'il nous mène, et son livre n'est que cela : s'efforcer d'établir quel merveilleux usage ses compatriotes pourraient faire de ces grandes forces motrices et quel piètre usage ils en font.

Mais, objectera-t-on, qu'importent à la Belgique, qu'importent au libéralisme belge des constatations qui sont topiques à Paris? Est-ce que la situation est la même en France et chez nous? Est-ce que la France n'est pas un grand État républicain, est-ce qu'elle n'a pas un gouvernement radical, des institutions vieilles de huit siècles, mais rajeunies successivement, sinon toujours, avec un souci persévérant d'harmonie et de logique? Tandis que nous, nous sommes un petit royaume, catholique et cléricalisé, né de soixante-quinze ans à peine et travaillé par d'autres forces, et avec une autre puissance, que ce n'est le cas pour nos voisins.

A cela il faut répondre qu'en apparence la situation politique, en France et chez nous, n'est pas la même; mais que, derrière cette apparence, il y a ici et là deux réalités qui coïncident. Il y a de part et d'autre un peuple qui, traditionnellement, déteste l'oppression, avec cette différence qu'à Paris on rêve d'égalité, et de liberté à Bruxelles; il y a de part et d'autre un peuple qui redoute, plus encore que l'oppression, le radicalisme de pensée et d'action et qui, par peur du radicalisme, se jettera, s'il le faut, dans les bras de n'importe qui. Pourquoi chercher de raison plus forte des vingt ans de régime catholique en Belgique? Pourquoi demander, je vousprie, une explication plus exacte des trois ou quatre réactions, catholiques ou césariennes, dont la France a offert le spectacle en ce siècle? L'*Affaire,* puisqu'il faut toujours en parler, l'*Affaire* n'est qu'une de ces réactions, un de ces sursauts terribles où l'on voit tout un peuple se débattre comme dans une gigantesque crise de nerfs, et qui sait si demain, à la suite des lois malencontreuses, dont les deux derniers ministères républicains ont pris l'initiative, une nouvelle réaction n'éclatera pas et ne jettera pas à bas la république!

Hosted by Google

Au fond, c'est bien là l'inquiétude qui travaille M. Faguet, et il est superflu de chercher à justifier par d'autres sentiments l'initiative nouvelle qu'il a prise. En se demandant quelles sont les libertés nécessaires, chez une nation issue de la révolution et dont les citoyens ont souffert tant de maux provoqués par elle, il est pareil au médecin qui, appelé chez un malade, récapitule mentalement, avant d'établir son diagnostic, les signes physiologiques auxquels on reconnaît le bon fonctionnement des organes chez l'homme sain.

***

Les libertés fondamentales sont-elles toutes incluses dans les deux *Déclarations*, que M. Faguet a transcrites en tête de son ouvrage? Elles ne le sont pas toutes. La liberté d'association et la liberté d'enseignement n'y figurent point, du moins dans des formes explicites.

L'éminent académicien explique ingénieusement ces deux omissions. La liberté d'association a toujours gêné, elle gêne plus que jamais le gouvernement de la France, qui y voit la bride lâchée à des groupements rivaux du groupement politique dont il est la tête, plus encore que celle de la nation, et ainsi est-il advenu que les corporations catholiques, que les associations maçonniques, que les groupements républicains, bonapartistes, orléanistes et légitimistes ont alternativement été l'objet de mesures répressives en France. Disons mieux : l'égalité politique, dont le principe triomphe dans la seconde *Déclaration*, est difficilement compatible avec la reconnaissance aux citoyens du droit de s'associer. C'est parce que égalitaires d'aspirations, si pas de réalisation politique, que les gouvernements successifs de la France, depuis cent ans, ont fait sans cesse le procès aux organismes, qui naissaient et se développaient au sein de l'organisme plus vaste, constitué par la nation.

Et qu'étaient les jansénistes sous Louis XIV, les jésuites sous Louis XV, sinon de tels organismes? La liberté religieuse fut donc suspecte au régime monarchique, lorsque l'exercice en était pourtant restreint aux seuls membres de

Hosted by Google

l'Église catholique, et pour peu que l'État eût un intérêt opposé aux aspirations de ces membres. A plus forte raison les Églises adverses ne pouvaient-elles compter sur la tolérance gouvernementale. La révolution eut tout l'air d'innover, en proclamant la liberté des cultes, et on peut croire que les constituants s'étaient inspirés des idées de tolérance, que les philosophes du XVIII[e] siècle, Voltaire en tête, avaient sans cesse défendues dans leurs écrits. Mais Voltaire n'avait-il pas combattu le catholicisme avec un acharnement bien plus vif, et un entrain bien plus féroce, qu'il n'avait aidé au respect des pratiques religieuses en général? Et le mépris secret de tous les cultes n'est-il pas au fond de sa philosophie et de celle des contemporains? De là peut-être l'attitude quasi unanime des conventionnels, omettant à dessein la liberté des cultes dans la seconde *Déclaration*, en même temps — curieuse coïncidence — qu'ils y introduisaient le fameux article 3 : « Tous les hommes sont égaux par la nature et devant la loi ».

En agissant de la sorte, il faut le reconnaître, les Montagnards et les Girondins se montrèrent aussi bons politiques que mauvais philosophes. L'égalité s'accommode difficilement de la liberté religieuse, aussi difficilement que de la liberté d'association. Ou plutôt, qui dit liberté religieuse, dit liberté d'association. Qui dit liberté religieuse, dit liberté des divers cultes, des donations pieuses, des associations fondées sur un même intérêt de foi, sur les mêmes scrupules de conscience et le même instinct de charité : liberté de bâtir des églises, des couvents et des écoles, de créer une nouvelle main morte, en un mot, liberté d'instaurer dans l'État des monopoles d'autant plus redoutables qu'ils ont de véritables emprises sur les âmes (1). Au nom du principe d'égalité peut-on, décemment, reconnaître dans son intégrité le principe de la liberté reli-

(1) C'est ce qu'exprimait très exactement Robespierre dans la séance de la Convention du 18 juin 1793 lorsqu'il disait : « Je crains que les conspirateurs ne tirent de l'article constitutionnel, qui consacrera la liberté des cultes, le moyen d'anéantir la liberté publique; je crains que les hommes qui voudront former des *associations contre-révolutionnaires* ne les déguisent sous des formes religieuses. » Et c'est la même appréhension qui inspirera les mesures restrictives, dont on entourera la restauration des cultes après la Terreur.

Hosted by Google

gieuse ? On ne le peut pas. Et comme Louis XIV, féru de l'égalité sous un maître révoquera l'édit de Nantes en 1685, il est souverainement logique que la république, férue de l'égalité sous 36 millions de maîtres (1), expulse les congrégations en 1902. De même encore, la liberté de penser, de parler et d'écrire est une liberté libérale, mais non égalitaire. Car outre qu'elle peut favoriser les progrès et servir les desseins d'une propagande religieuse (voyez *supra*), elle n'est un bien effectif que pour un petit nombre d'hommes, qui pensent, qui ont le loisir de penser, qui en ont les moyens intellectuels, qui sont aptes à se faire des opinions et des convictions, le reste de la nation suivant l'impulsion que donne cette minorité privilégiée et n'exerçant son droit de penser par soi que de façon négative et, pour ainsi dire, nulle. Il résulte de là que la liberté des opinions, celles de la parole et de la presse sont en opposition, plus ou moins directe, avec un principe politique cher à Jean-Jacques Rousseau et à ses disciples. Et ce principe, c'est qu'il est juste que tous les hommes naissent, vivent et meurent dans le même rang social, et que, ni par la fortune, ni par les talents (rappelez-vous de Rousseau le Discours de 1750, sur les arts, les sciences et les lettres), ils n'acquièrent le droit de s'élever les uns au-dessus des autres.

A plus forte raison, la liberté de posséder et l'esprit d'égalité ne sont-ils pas destinés à faire bon ménage. Car que deviendra l'égalité, si la propriété est un droit ? Elle ne sera qu'une chimère, elle n'est qu'une chimère pour la grande majorité des membres d'un État. Et voilà un conflit permanent (le socialisme est surtout cela) entre les deux principes associés dans les deux chartes révolutionnaires.

De même encore la liberté des juges et des fonctionnaires sera incompatible avec la notion absolue d'égalité. Indépendante du pouvoir législatif et du pouvoir exécutif, qui sont réunis dans les mêmes mains, en vertu de la fiction constitu-

(1) Ainsi s'exprime la loi de police générale des cultes des 6 et 7 vendémiaire, an IV, lorsqu'elle impose aux membres du clergé le serment d'obéissance civique libellé dans les termes : « Je reconnais que l'*universalité des citoyens français est le souverain*, et je promets soumission et obéissance aux lois de la république ».

Hosted by Google

tionnelle, la magistrature ne tardera pas à constituer un État dans l'État ; elle disposera de la personne et de la fortune des particuliers, et, ce qui est autrement grave, elle en disposera sans contrôle et sous l'égide sacro-sainte des lois. Il n'est pas de plus exorbitant privilège que celui de quelques hommes, se recrutant eux-mêmes et s'arrogeant le droit de trancher seuls les contestations qui surgissent entre les membres d'une communauté et de décider lesquels d'entre ces membres ont compromis la sécurité de celle-ci. Le privilège a paru si exorbitant aux plus sages législateurs qu'ils ont imaginé de créer un lien de dépendance entre le pouvoir judiciaire et les autres pouvoirs de la nation. En faisant coopérer les corps politiques à l'élection des juges, on a voulu que ces derniers rentrassent dans le rang égalitaire, au risque de les asservir, et, en les asservissant, de retrancher quelque chose de leur impartialité et de l'équité de leurs jugements. C'était implicitement reconnaître que le principe d'égalité politique était incompatible avec la liberté des magistrats. A plus forte raison l'était-il avec la liberté des fonctionnaires, nommés et révoqués par les représentants, directs ou indirects, de tous les citoyens.

Voulez-vous, maintenant, compter sur vos doigts? Plus de liberté de propriété, plus de liberté d'association, plus de liberté religieuse (ni de liberté de parler, de penser et d'écrire), plus de liberté des juges et des fonctionnaires sous un régime de stricte égalité. Est-ce la somme? Pas encore.

La liberté d'enseignement n'est pas moins insupportable à un régime démocratique. Elle conduit, en effet, d'inéluctable façon aux mêmes antinomies que les autres libertés politiques. Certains révolutionnaires de 1789, s'inspirant des théories lacédémoniennes de J.-J. Rousseau, avaient déjà proclamé la nécessité d'une éducation publique et commune de tous les enfants ; un projet de loi fut rédigé, en ce sens, par Lepeletier de Saint-Fargeau et présenté par Robespierre à la Convention. Mais il y rencontra une opposition si forte qu'il fut abandonné par ses auteurs ; le principe de la liberté individuelle l'emporta, et si l'on décida qu'il y aurait « des établissements nationaux où les enfants *seraient* élevés en commun », on concéda aux

Hosted by Google

pères de famille le droit de « conserver leurs enfants dans la maison paternelle » et de « les envoyer recevoir l'instruction publique dans des classes particulières, instituées à cet effet ». C'était ouvrir la porte à l'enseignement libre, plus tard à l'enseignement confessionnel, en opposition avec l'enseignement neutre de l'État. Aussi, dès le 27 brumaire an III, Lakanal fit voter par la Convention un décret de laïcisation de toutes les écoles de France; la religion cessa d'y être enseignée, et on la remplaça par les devoirs civiques et la « morale républicaine ». On ne pouvait mésuser, avec une assurance plus ironique, du principe de la liberté d'enseignement.

***

L'égalité et la liberté n'ont donc rien de connexe, dans l'ordre politique ni dans l'ordre moral. L'égalité est le fondement d'une doctrine politique, et c'est une autre doctrine qui demande à la liberté sa justification et ses plus purs préceptes. Reste à savoir si, passant de la théorie à la pratique, les politiciens sont en mesure de maintenir rigoureusement la séparation nette des deux grands principes. Toute l'histoire du libéralisme, depuis trente années, tient dans le récit des tentatives, généralement malheureuses, qui ont été faites pour accorder les tendances propres de ce parti avec celles qui ralliaient déjà beaucoup d'esprits aux environs de 1870 (pour ne pas remonter à 1848) et que le socialisme a, depuis, faites siennes et arborées comme un drapeau.

Nulle part, ces tentatives n'ont été aussi répétées qu'en Belgique, et nos divisions n'ont d'autre source que celles-là. Il serait inopportun de les rappeler et de les juger ici. Mais il le semblera peut-être moins, à titre de complément de cette brève esquisse, d'examiner la cause déterminante d'un désaccord, qui menace d'être éternel.

Cette cause me paraît être unique. Contraints, par l'évidence scientifique, d'abandonner l'axiome révolutionnaire de l'égalité naturelle, nos radicaux se sont rejetés, en quoi ils sympathisent avec l'unanimité des socialistes, sur le devoir qu'a la

Hosted by Google

société de contribuer, autant qu'elle le peut, à créer facticement cette égalité, sinon dans tout le cours de la vie humaine, du moins à son point de départ. L'égalité du point de départ, tel est, pour beaucoup de théoriciens politiques, l'idéal, sans doute lointain, dont il convient de se rapprocher de plus en plus.

Chacun croit savoir ce que veulent dire les mots : égalité du point de départ. En fait, nul ne le sait. Est-ce de l'égalité physique qu'il s'agit? Est-ce de l'égalité morale? Est-ce de l'égalité sociale? Si c'est la dernière que nous considérons, on frémit en supputant quel bouleversement organique elle exigerait, non seulement dans l'appareil des lois d'un pays, mais aussi dans l'appareil des lois de tous les pays. Car s'il est un point où la répercussion économique se fasse vivement sentir, c'est bien celui-là. Vouloir assurer l'égalité des ressources à tous les enfants, ce n'est pas seulement résoudre chez soi la question sociale, supprimer l'hérédité, procurer le même pain et le même vin à tous, nous condamner tous au même esclavage; c'est encore élever une barrière à chaque route conduisant chez les peuples voisins; c'est défendre l'immigration et l'émigration..., c'est entasser Pélion sur Ossa.

Combien plus pénible à concevoir est l'égalité morale, puisque nous sommes tous divers d'humeur et de tempérament, et combien plus pénible encore l'égalité physique, où la loi du sang, la plus inflexible de toutes, intervient en maîtresse, déjoue nos efforts et nos calculs, laisse dans l'embarras la médecine, stupéfie les statisticiens et ne se pose même pas à l'attention de l'homme d'État de l'an 1900!

Voilà donc qui est établi : cette triple égalité est, sera longtemps, peut-être toujours, une triple chimère, et la faire entrer en ligne de compte dans nos spéculations, c'est quitter le dur et ferme terrain des réalités pour s'égarer dans le domaine du rêve.

Mais l'organisation sociale, va-t-on me dire, est orientée depuis un siècle vers cette égalité ! Mais, dès 1793, elle était reconnue un droit de l'homme et proclamée solennellement! Et c'est pure vérité, l'article 3 de la *Déclaration des droits de l'homme* de 1793 dit ceci : « Tous les hommes *sont égaux* par la

Hosted by Google

nature et devant la loi »; en quoi elle dit une sottise, et peut-être deux. Elle la dit et des politiciens la répètent, vainement d'ailleurs, depuis cent et dix ans.

Voulez-vous que nous fassions abstraction de cette formule aussi creuse que belle et que nous examinions la réalité simplement? La réalité ne correspond guère à ce souci d'égalité qui talonnait déjà les Conventionnels et qui ravit d'aise nos actuels Jacobins. La réalité étale devant nous des formes d'organisation sociale où l'inégalité reste la règle, et les tempéraments qu'appelle cette inégalité, parfois excessive, n'ont nullement réussi, que je sache, jusqu'ici à en atténuer les excès. Au contraire, plus le *struggle for life* s'accentue — et les États-Unis nous avertissent de sa future aggravation en Europe — plus il semble évident que notre organisation sociale va à l'encontre de l'égalité du point de départ. La soudaineté des fortunes était jadis l'infime exception; elle devient peu à peu une norme, ou, du moins, un espoir général; toutes les ambitions, comme tous les désirs, se bandent vers cette cible qui brille aux yeux. Ajoutez que les rouages sociaux se multiplient sans cesse, et qu'avec eux le besoin se fait de plus en plus pressant d'aptitudes indéfiniment variées. Ainsi est-on conduit, au mépris de tout sentimentalisme politique, à envisager comme un bienfait la diversité d'éducation des enfants d'un peuple, et à concevoir comme une nécessité pratique l'inégalité de préparation directe, suivant l'emploi qui sera assigné à chacun. Allons plus loin, et disons que si même la nature favorisait également tous les fils des hommes, il faudrait que la société rétablît, pour son utilité la plus essentielle, des disparités entre eux, si choquantes qu'elles puissent apparaître à notre idéalisme.

Ramené à ces termes, le problème éducatif peut donc être libellé ainsi : quel est le meilleur critère des vocations, ou, si l'on préfère, quel est le système éducatif qui favorise le plus largement l'éveil des vocations?

Mais qui ne voit qu'à cette question une seule réponse peut être faite, et que cette réponse est celle-ci : le meilleur système éducatif sera celui qui se conformera le plus strictement au

Hosted by Google

caractère et à l'intelligence de chaque enfant; ce sera donc celui qui rompra le plus l'uniformité des études et des programmes; ce sera... celui dont nous nous écartons maintenant avec le plus d'énergie et de douce inconscience, persuadés que nous sommes qu'il y a un devoir supérieur, qu'il y a un intérêt moral et social à traiter également toutes les intelligences et à assouplir également tous les caractères.

L'effet de cette persuasion, c'est que nous pourrions bien, du train dont nous marchons, faire de plus en plus de la détestable besogne. Car, si l'enseignement moyen — et encore — comporte des différences, plutôt d'ailleurs que des inégalités, d'études et de programme, l'enseignement primaire, celui que reçoivent *tous* les enfants, tend chaque jour davantage à revêtir un aspect rigoureusement uniforme. De varié à l'extrême qu'il fut jadis, au temps où chaque école avait son programme et chaque pédagogue sa méthode indépendante, au temps aussi où les fils de l'aristocratie avaient des précepteurs et n'allaient pas à l'école commune, de varié qu'il fut, il est, cet enseignement, devenu quasi identique à la ville et à la campagne, pour le riche et pour le pauvre. C'est ce que nous appelons couramment une conquête de la démocratie.

Est-ce bien une conquête? N'est-ce pas une défaite?

Je me le suis demandé souvent. Et j'ai interrogé les livres de ceux qui furent les pères intellectuels de la révolution française, pères singulièrement putatifs, affirme-t-on aujourd'hui, Montesquieu, Voltaire, Diderot, J.-J. Rousseau.

La plupart d'entre eux ne disent rien de notable sur ce propos, et il n'y a guère que l'auteur d'*Émile* (1) qui ait envisagé le grave problème de l'éducation publique sous ses divers aspects. Il l'a fait de façon distincte dans son célèbre traité et dans les notes sur la Corse et le projet de *Gouvernement de Pologne*. Mais si l'on admet que c'est dans *Émile* qu'il s'est

(1) On a retrouvé et publié de Diderot un projet de législation, qui fut soumis à Catherine II; l'instruction publique et laïque y est rendue obligatoire, et le régime en est strictement égalitaire au degré inférieur; mais dès le second degré commencent les distinctions fondées sur les aptitudes inégales des enfants (voyez M. TOURNEUX, *Diderot et Catherine II*, p. 373).

Hosted by Google

confessé dans le libre épanchement de son cœur, on devra bien reconnaître qu'il n'est pas d'éducation plus aristocratique, donc plus sûrement génératrice d'inégalité, que celle dont l'amant de Sophie est gratifié par Jean-Jacques.

Diderot avait dit : « Point de précepteurs particuliers ». Émile a un gouverneur et le plus érudit, le plus expérimenté, le plus ingénieux, le plus généreusement dévoué qui soit. Tout l'art socratique ne serait pas de trop au maître qui entendrait se modeler sur ce rare esprit : « Je ne parle point ici des qualités d'un bon gouverneur, écrit l'auteur, je le suppose moi-même doué de toutes ces qualités. En lisant cet ouvrage on verra de quelle libéralité j'use envers moi. » Et pour que ce gouverneur soit d'une essence plus rare encore, il ajoute : « On voudrait que le gouverneur eût déjà fait une éducation. C'est trop ; un même homme n'en peut faire qu'une... »

Il n'y eut jamais de pédagogie moins populaire, ni moins accessible au grand nombre, que celle de Jean-Jacques, et ce n'est pas une légère ironie que de voir le philosophe de l'égalité instaurer sans scrupule une méthode d'enseignement, qui est l'impitoyable condamnation de ses plus chers dadas.

Il est vrai que, dans ses fragments sur la Corse et son *Gouvernement de Pologne* (1), Rousseau a défendu des thèses fort différentes, et qu'aux prises avec la réalité, il s'est, comme Diderot, résigné à envoyer tous les enfants à l'école commune, sans distinction de rang, ni de dispositions naturelles.

Mais, en somme, du Jean-Jacques d'*Émile* et de celui des écrits politiques, c'est le premier qui, parlant à cœur ouvert, approche davantage de la vérité et de la nature; c'est, en tout cas, celui qui préconise la liberté d'enseignement et la liberté du savoir, sans lesquelles il ne faut plus songer à individualiser les méthodes d'éducation, à les modeler comme un vêtement sur les dons natifs et l'humeur de chacun de nous.

(1) Même dans un écrit destiné à formuler des règles pratiques, Jean-Jacques n'hésite pas à s'exprimer ainsi : « Gardez-vous de faire un métier de l'état de pédagogue » (*Gouvernement de Pologne*, ch. IV). Et il impose que les instituteurs ne le soient que temporairement et se consacrent ensuite à d'autres fonctions.

Hosted by Google

***

Dans son livre sur le *Libéralisme*, M. Faguet ne se borne pas à étudier les libertés fondamentales en elles-mêmes et dans leur rapport avec l'égalité civile et politique : il déduit de leur analyse quelques conclusions qui nous touchent, nous autres Belges, d'assez près.

La première de ces conclusions, c'est que libéralisme est synonyme de patriotisme : « Aux temps modernes, le libéralisme et le patriotisme se confondent. Le libéralisme, c'est le patriotisme lui-même. Il ne l'a pas toujours été, non, et c'est de cela qu'on abuse pour crier haro sur le libéralisme au nom de l'unité morale du pays et d'un patriotisme à la mode de 1650; mais aujourd'hui il ne peut y avoir de patriotisme que dans le libéralisme. »

Cette première conclusion n'est pas pour nous déplaire, et l'on confessera que, formulée par un homme souverainement indépendant, qui n'est ni d'un parti, ni d'un groupe, ni d'une coterie, elle a son prix. Mais il en est une autre, où la France est plus particulièrement intéressée, et je l'irai chercher dans les *Problèmes politiques* du même écrivain. C'est là, en effet, que M. Faguet proclame l'identité rigoureuse du patriotisme et du militarisme : « Le patriotisme, écrit-il allègrement, n'est « pas le militarisme, il va plus loin; il va, si vous le voulez, « plus haut; il va ailleurs, mais c'est là qu'il va d'abord, et le « militarisme est le signe et la mesure du patriotisme. » Et encore : « La patrie c'est l'armée, l'armée c'est la « patrie elle-même, en ce sens qu'elle est l'organe que, lente- « ment, depuis des siècles, la patrie s'est construit et a ajusté « au milieu qui lui a été fait pour subsister et se maintenir. »

Nous aurions mauvaise grâce à protester, quoique ces déclarations, où la tempête dreyfusarde a laissé comme un écho de bataille, soient peut-être bien absolues et d'une application malaisée ailleurs qu'en France, si elles ne le sont pas en France même. Pourtant il faut avouer que les libéraux belges seraient fondés de les ratifier dans leur ampleur. Car ils ont, dans le cours de notre histoire parlementaire, donné de mémorables exemples d'une abnégation patriotique que les partis

Hosted by Google

rivaux n'ont, depuis, osé suivre, malgré la leçon des événements. Et qui donc aujourd'hui, si ce n'est le parti libéral, défend encore chez nous le principe d'une armée de citoyens, et non d'un assemblage hasardeux de mercenaires (1)?

Est-ce à dire que libéralisme et militarisme soient des synonymes belges? Certes pas. Militarisme et despotisme ont trop voisiné dans nos annales pour que, chez une petite nation neutre et pacifique, on songe à cultiver le goût des armes dans une mesure que ne comporte pas le sentiment rigoureux des devoirs envers la patrie. J'ai, dans un livre récent, essayé de montrer quelle fut, sur ce point, la pensée de Frère-Orban et surtout de Bara, c'est-à-dire la vraie pensée libérale. Il n'en est pas moins assuré que l'armée nationale, composée de tous les citoyens sans exception, reste l'expression la plus intégrale de la patrie debout et en armes pour la défense de son sol, de ses biens, de la personne de nos femmes et de nos enfants.

Au surplus, s'il fallait rechercher jusqu'à quel point le culte des libertés révolutionnaires est possible, est surtout désirable en Belgique, on serait entraîné à des incursions historiques dans notre passé, à des confrontations avec celui de la France; bien des différences pourraient saillir, et bien des raisons de nuancer.

Le libéralisme n'est, en effet, d'après moi qu'un mot dénué de sens s'il n'est interprété évidemment suivant les époques et suivant les pays. En France, relégué dans le domaine spéculatif, il n'a jamais été opérant dans le domaine gouvernemental. Chez nous, il a su se plier à des exigences de traditions et de races et, pendant près d'un demi-siècle, procurer une formule pratique de conduite générale. Depuis lors, il s'est transposé, si l'on peut dire; il a ouvert à l'activité industrielle, aussi bien qu'à l'activité artistique et littéraire, des champs si vastes que

(1) A cet égard, et pour répondre nettement à une objection catholique, voici ce que j'emprunte à M. Faguet, peu suspect à nos adversaires : « Une petite « armée prétorienne, restant sept années sous les drapeaux, contenant une foule « de soldats et sous-officiers, qui y restent toujours et qui transforment le *service* « militaire en *métier* militaire, est mille fois plus dangereuse, au milieu de la « nation désarmée, que la nation armée elle-même... » Et ce n'est pas un socialiste qui dit cela. (*Problèmes politiques*, p. 125.)

Hosted by Google

notre prospérité intellectuelle et économique en a été centuplée. Qui sait ce qu'il fera demain de notre vie publique? Le déclin d'une domination, fondée surtout sur la possession des âmes, semble devoir de plus en plus coïncider avec la matérialisation des aspirations nationales; ce que l'esprit conservateur y gagne, l'esprit niveleur le lui dispute et tend à le lui ravir, animé qu'il est d'une force plus jeune et plus abondamment renouvelée. Le libéralisme théorique n'est pas impliqué jusqu'ici dans ce combat où s'épuisent ses deux grands adversaires; il le terminera peut-être en les terrassant tous les deux.

M. WILMOTTE.

Hosted by Google

LES PRIMITIFS FLAMANDS

JEAN GOSSART

ET

ADOLPHE DE BOURGOGNE

Seigneur de Beveren et de Vere,
Amiral de Charles-Quint.

Nous savons par le chroniqueur Gérard Geldenhauer (1), que Jean Gossart de Maubeuge passa plusieurs années près de Philippe de Bourgogne, qu'il accompagna en Italie et qu'il suivit, ensuite, en Zélande. D'autre part, Van Mander nous apprend qu'il fut également au service d'Adolphe de Bourgogne, seigneur de Vere (2). Mais en dehors de ces indications, assurément précieuses, ces auteurs ne fournissent aucun renseignement précis sur la vie du peintre à la cour des deux seigneurs zélandais. Si l'on veut essayer de compléter sa biographie jusqu'ici si obscure et, en même temps, la dégager des erreurs que cette obscurité a fait naître, il paraît nécessaire d'interroger l'histoire de chacun de ces deux protecteurs.

Déjà nous avons publié une étude sur Philippe de Bourgogne, amiral, puis évêque d'Utrecht, châtelain de West-

(1) GERARDUS NOVIOMAGNUS, *Vita clarissimi principis Philippi a Burgundia...* Strasbourg, 1529.

(2) *Le livre des peintres.* Harlem, 1604. Édition HYMANS, t. Ier, p. 234.

Hosted by Google

Soubourg, bâtard de Philippe le Bon, et nous avons signalé un portrait peint par Gossart, à la *National Gallery* de Londres, qui est vraisemblablement le sien (1).

La présente notice est consacrée à Adolphe de Bourgogne, seigneur de Beveren et de Vere, amiral, châtelain de Sandenbourg, petit-fils du bâtard Antoine. Nous allons également présenter de lui un portrait peint par Gossart.

I

Les premiers seigneurs qui jouèrent un rôle politique en Zélande furent les van Borsselen, descendants d'un duc de Souabe qui s'établit dans l'île de Walcheren. Henri van Borsselen, premier seigneur de Vere, époux de Marie d'Egmont, est déjà cité en 1235; c'est lui qui édifia, à quelque distance du port, le manoir de Sandenbourg mentionné dans un acte de 1280 (2).

Ses successeurs ne cessèrent d'accroître leur fortune et leur influence. Aussi, lorsqu'en 1425, Philippe le Bon, duc de Bourgogne, entreprit contre Jacqueline de Bavière la lutte qui devait finalement lui valoir la souveraineté des comtés de Hollande, de Zélande et de Frise, le voyons-nous, pour établir son pouvoir dans ces provinces, s'appuyer sur deux van Borsselen : Franck, qu'il désigna comme stadhouder, à la suite du traité de Delft, en 1428 (3) et Henri IV, seigneur de Vere, qu'il arma chevalier à la bataille de Zie-

(1) Voir notre étude intitulée : « Jean Gossart et Philippe de Bourgogne, amiral de Zélande, évêque d'Utrecht » (*Indépendance belge*, supplément littéraire du 21 septembre 1902).

(2) JACOBUS ERMERINS, *Eenige Zeeuwsche Oudheden uit echte stukken*. Middelbourg, 1786. Le tome V renferme une histoire et une description de la ville de Vere, accompagnées d'un plan où l'on voit l'emplacement du château.

(3) Le musée d'Amsterdam (n° 527) conserve un ancien portrait de Franck van Borsselen (? † 1470), qui épousa, en 1432, Jacqueline de Bavière, comtesse de Hainaut et de Hollande (1401 † 1436), dont les musées de Copenhague (n° 105) et d'Amsterdam (n° 526) possèdent chacun un portrait. D'autre part, on trouve, d'une manière énigmatique, les blasons des deux époux sur des effigies de fantaisie, peintes vers 1525 ou 1540, citées par VAN MANDER (t. Ier, p. 264), attribuées par lui à Jean Mostart et conservées au musée d'Anvers (nos 263 et 264).

Hosted by Google

ricksée et nomma amiral, en 1440, Dès lors, les van Borsselen ne cessèrent de jouir des faveurs des ducs et de développer leurs vastes domaines, si bien que lorsque Anne, fille unique de Wolfert VI de Borsselen, stadhouder de Hollande et de Zélande, chevalier de la Toison d'or (1), épousa, en 1481, Philippe de Bourgogne, elle lui apporta un héritage considérable qui, outre la seigneurie de Vere et le manoir de Sandenbourg, comprenait les fiefs de Flessingue, Westkapelle, Dombourg, Duyveland, Brouwerhaven, etc.

Philippe de Bourgogne, seigneur de Beveren (2) et de Tournehem (3), gouverneur de l'Artois, qui, par cette brillante union, faisait passer la Zélande de la maison de Borsselen dans celle de Bourgogne (4), était le fils de ce bâtard fameux de Philippe le Bon, Antoine de Bourgogne, dit le *Grand Bâtard,* aussi célèbre par sa valeur dans les combats que par son goût pour les arts (5).

(1) C'est à l'époque de ce Wolfert que fut posée, en 1475, la première pierre du joli hôtel de ville de Vere, encore debout, et à la façade duquel on voit les statues du fondateur et de sa famille, jusqu'à Adolphe de Bourgogne.

(2) Le fief de Beveren est situé dans le pays de Waes.

(3) Tournehem est une terre avec un château, dont il reste encore des débris, située dans le département du Pas-de-Calais, près de Saint-Omer.

(4)

Philippe le Bon, 1396-1467.

Charles le Téméraire, 1433-1477.		Antoine, 1421-1504.	Baudoin, 1445-1508.	Philippe, 1465-1524.
Marie de Bourgogne, 1457-1482,		Philippe. vers 1460-1498.	Maximilien, ? † 1534.	
Philippe le Beau, 1478-1506.	Marguerite, 1480 1530.	Adolphe. 1489-1540.		
Charles-Quint, 1500-1558.		Maximilien. 1514-1558		

(5) Sa bibliothèque était l'une des plus riches de l'époque : le magnifique manuscrit enluminé de Froissart, conservé à la bibliothèque de Breslau, lui a appartenu et la bibliothèque royale de Bruxelles conserve également plusieurs volumes provenant de lui, car ils portent sa devise : *Nul ne s'y frotte.* Cette même devise est répétée au revers de son superbe portrait, que possède le musée Condé, à Chantilly, peint vers 1455-60, par un maître flamand non déterminé

Hosted by Google

Né vers 1460, il joua, jeune encore, un rôle politique considérable, à l'époque troublée du gouvernement de Maximilien d'Autriche. En 1482, au lendemain de la mort de Marie de Bourgogne, sa cousine, il fit partie, avec trois autres gentilshommes flamands : les seigneurs de Ravenstein, de la Gruuthuse et de Rasseghem, du conseil chargé du gouvernement du pays, pendant la minorité de Philippe le Beau. Au cours de la désastreuse guerre civile qui, de 1484 à 1492, ensanglanta la Flandre, il fut mêlé aux événements, tantôt employé par le prince, tantôt par les communes, le plus souvent jouant le rôle de conciliateur. Mais sa fidélité au souverain fléchit devant le parjure de celui-ci, en 1488. A la suite de la violation, par Maximilien, du traité de Bruges, il prit ouvertement parti pour les communes révoltées, et avec l'héroïque Philippe de Clèves, seigneur de Ravenstein, se mit à la tête du mouvement de résistance; on peut dire qu'ils furent les derniers des grands communiers flamands, avant l'avènement de la domination étrangère. Les chroniqueurs rapportent de lui une réponse digne de l'antiquité : en 1477, comme il défendait la ville de Saint-Omer contre les Français, commandés par Louis XI en personne, l'astucieux monarque l'avait fait menacer s'il ne lui ouvrait les portes de la cité confiée à sa garde, de mettre à mort son père, le grand bâtard, alors à la cour de Paris. « Certes, fit-il dire au roi, j'ai grand amour pour monsieur mon père, mais j'aime encore mieux mon honneur. » Et il ordonna la résistance à outrance. Cette vaillante attitude lui valut la Toison d'or

encore (F.-A. GRUYER, *Musée Condé. Notice des peintures*. Paris, 1899, p. 117, nº 105, avec une reproduction. Ancienne copie, au musée de Dresde, nº 801). D'autre part, son profil nous est transmis par une médaille dont il y a des exemplaires dans les cabinets de numismatique de Bruxelles et de Berlin et qui est peut-être de Nicolas Spinelli, le médailleur italien, qui, en 1468, était graveur des sceaux de Charles le Téméraire (A. J. WAUTERS, *Sept études pour servir à l'histoire de Hans Memling*, VIII. *Nicolas de Spinelli*. Bruxelles, 1893, p. 102, avec une reproduction). Ajoutons que, dernièrement, nous avons rencontré au musée de Zurich (salle du trésor) son sceau gravé probablement par le même Spinelli, trouvé sur le champ de bataille de Nancy et portant l'inscription : « *Sr Anthoine bastard de Bourgomme, conte de la Roche* ».

Hosted by Google

que lui conféra, en 1478, ce même Maximilien dont, six ans plus tard, il devait, avec un égal patriotisme, combattre le despotisme et la mauvaise foi. Il rentra en grâce, au début du règne de Philippe le Beau, qui le nomma amiral de la mer, charge que les seigneurs de Vere, de la maison van Borsselen, avaient exercée avant lui. Il mourut à Bruges, le 4 juillet 1498. Sa femme lui avait donné trois enfants qui, au moment du décès de leur père, étaient mineurs : Anne avait 10 ans, Adolphe, en avait 9, Madeleine était plus jeune encore (1).

La veuve de Philippe de Beveren (2) est célèbre par la protection qu'elle accorda à Erasme (3) dont les débuts sont également liés à la biographie de plusieurs membres de la famille illégitime de Bourgogne. C'est un autre bâtard de Philippe le Bon, David, évêque d'Utrecht, qui ordonna le célèbre humaniste, le 25 février 1492 (4). Recommandé par lui à Henri de Bergues, évêque de Cambrai, il rencontra chez celui-ci le chroniqueur Jacques Battus, dont le fils était le précepteur des enfants d'Anne van Borsselen. Présenté à la dame de Vere par Battus, il fut doté par elle et accueilli hospitalièrement aux châteaux de Tournehem et de Sandenbourg, où il séjourna à diverses reprises, de 1497 à 1499 (5). C'est là qu'il composa son *Manuel du chrétien* publié à Louvain, en 1504, petit livre qui jeta dans les esprits des semences que la

(1) JACOBUS ERMERINS, *Eenige Zeeuwsche Oudheden*, etc. Middelbourg, 1786, vol. III, p. 1-27 (Bibliothèque royale, fonds Van Hulthem, n° 29150); A.-J. VAN DER AA, *Biographisch Woordenboek der Nederlanden*. Haarlem, 1854, tweede deel, tweede stuk, p. 1087 (?); Bon KERVYN DE LETTENHOVE, *Histoire de Flandre*. Bruges, 1854, t. IV, p. 249, 295, 306, 317 et 375.

(2) Anne van Borsselen se remaria, en 1500, à Louis de Montfort, qui décéda cinq ans plus tard. Elle-même mourut le 9 décembre 1518, ayant survécu pendant vingt ans à son premier mari.

(3) M. DE BURIGNY, *Vie d'Érasme*. Paris, 1757, t. Ier, p. 55-79.

(4) ROTTIER, La vie et les travaux d'Érasme considérés dans leurs rapports avec la Belgique (*Mémoires publiés par l'Académie royale de Belgique*, t. VI, p. 16).

(5) Érasme décrit son arrivée à Tournehem dans une lettre datée du 4 février 1497 (DE BURIGNY, ouvrage cité, t. Ier, p 55).

Hosted by Google

parole enflammée de Luther ne devait pas tarder à faire germer (1).

A Sandenbourg, il semble qu'il donna des leçons au jeune Adolphe auquel, en 1490, étant à Paris, il adressa, précédé d'une dédicace reconnaissante, un petit traité sur la nécessité d'embrasser la vertu (2). Il fut également en relation avec l'amiral Philippe de Bourgogne, châtelain de Soubourg, auquel il dédia son commentaire des deux Epitres de saint Paul à Timothée.

A ce moment, l'hospitalière maison de Sandenbourg, berceau de la famille van Borsselen, était le manoir le plus réputé de la Zélande, le disputant en richesse au château de Westhoven, résidence des prélats de Middelbourg (3). A diverses reprises, elle reçut la visite des souverains : Charles le Téméraire y logea en 1451 et 1470, Philippe le Beau et Jeanne la Folle y furent, en 1500, Charles-Quint et Marguerite d'Autriche en 1515 et 1517, Isabeau d'Autriche s'y embarqua pour le Danemark en 1515 et y revint avec le roi Christian et ses enfants, en 1523. Les châtelains, familiers de la cour de Bruges et de celle de Malines, y avaient rassemblé des antiquités et des richesses artistiques de tout genre; elles furent malheureusement détruites, en partie, par un incendie qui anéantit la galerie du château, le 5 mars 1505 (4).

(1) Quentin Metsys peignit, en 1518, à Anvers, le portrait d'Érasme et, en 1519, grava une médaille à son effigie.

(2) *Erasmi epistolo de virtute amplectenda. Desiderius Erasmus Roterdamus Adolpho, principe Veriensi* (*Desiderii Erasmi operus omnium.* Leyde, 1704, t. V, p. 65).

(3) J. ERMERINS, « Het kasteel en kappitel van Zandenburg, in Walcheren (*Zeeuwsche Oudheden*, 1786, t. III, p. 163-188).

(4) JAN REYGENSBERG, *Dye cronyke van Zeelandt*, 1551, p. M[I] recto.

Sandenbourg eut beaucoup à souffrir aux VI[e] siècle, des guerres de religion; déjà, sous Guillaume le Taciturne, il était inhabitable et fut évacué. En 1707, on y établit une fabrique d'empois et d'engrais pour les porcs. En 1812, ses murs ruinés furent employés par le gouvernement français pour la construction des fortifications du port de Vere. Il n'en reste plus rien aujourd'hui (*Communication de M. W.-O. Swading, archiviste de la ville de Middelbourg*). Il existe des vues gravées par Hildermesse du château tel qu'il était en 1559. (Voir *Zelandia Illustrata*, par LANTSHEER et NAGTGLAS. Middelbourg, 1879, vol. I, p. 730, 731, 732 et 738.)

Hosted by Google

II

Tel est le milieu, à la fois austère et fastueux, où grandit le personnage auquel la présente étude est consacrée.

Né à Sandenbourg, en 1489 (1), Adolphe de Beveren et de Vere dut à la mort prématurée de son père, son entrée précoce dans les affaires de la politique. Déjà en 1508 — il avait alors 17 ans —, il assiste officiellement à la joyeuse-entrée de la gouvernante, à Flessingue ; il faillit même y perdre la vie, dans un accident que relate le chroniqueur Jean-François Le Petit :

« Entretenant que lesdits seigneurs (l'amiral Philippe et Adolphe de Beveren) estoyent descendus en terre pour recueillir ladite dame (Marguerite d'Autriche), les navires de guerre estans devant le hable faisans leurs salues avec belles canonades pour signe d'honneur, advint que le feu se mit en la poudre de l'Admirale, dont plusieurs en fure tuez, noyez et blessez ; mais à la bonne heure, il n'y avoit nul de ces seigneurs dessus... (2) ».

En 1515, Charles-Quint, au lendemain de son émancipation le nomma chambellan, membre de son conseil privé (3), et, lors de son premier voyage en Zélande, il passa la nuit du 23 mai 1515, à Vere, c'est-à-dire au château de Sandenbourg (4).

L'année suivante, les hautes fonctions d'amiral de la mer que le père d'Adolphe avait occupées et qui à sa mort avaient été dévolues à son oncle Philippe de Bourgogne, devinrent vacantes dans les circonstances que voici.

Frédéric de Bade qui, depuis vingt ans, occupait le

(1) A.-J. VAN DER AA, *Biographisch woordenboek der Nederlanden*. Haarlem, 1854, t. III, p. 1089; — J. ERMERINS, *Zeeuwsche Oudheden*, t. III, p. 28-69.

(2) *La grande chronique ancienne et moderne de Hollande, Zélande, etc., jusques à la fin de l'an* 1600. Dordrecht, 1601, t. Ier, livre VII, p. 2.

(3) HENNE, *Histoire du règne de Charles-Quint en Belgique*, t. II, p. 88.

(4) GACHARD et PIOT, *Collection des voyages des souverains des Pays-Bas*. Bruxelles, 1854, vol. II, p. 15.

Hosted by Google

siège épiscopal d'Utrecht (1), dégoûté de voir son autorité sans cesse méconnue, cassé d'ailleurs par l'âge, avait résolu, depuis un an, de se démettre. Sa succession avait été aussitôt ardemment convoitée, chacun des partis voulant l'obtenir pour une de ses créatures (2). Maximilien mettait en avant Guillaume de Brandebourg, tandis que Francois Ier travaillait en faveur de Jean de Lorraine, évêque de Metz. Mais Charles et Marguerite avaient aussi leur candidat et ce fut lui qui réussit. Lorsqu'au début de l'année 1516, Frédéric, à leur instigation, résigna son évêché, ce fut, quelque étrange que cela pût paraître, un amiral, Philippe de Bourgogne, que le pape Léon X appela à le remplacer, grâce surtout, dit-on, à un généreux don de 12,000 ducats qui facilita l'obtention des dispenses nécessaires.

La charge d'amiral qu'avait remplie pendant dix-huit ans le nouvel évêque revint alors à la seigneurie de Vere, dont elle était, en quelque sorte, un privilège héréditaire, et Adolphe de Beveren et de Vere y fut installé (3). Quelques mois plus tard une nouvelle faveur enviée de tous, attendait le nouvel amiral : dans le chapitre de la Toison d'or inauguré à Bruxelles, au mois d'octobre 1516, le roi lui fit conférer la chevalerie; il fut élu dans la séance du 6 novembre (4).

(1) Il y avait remplacé, en 1496, David de Bourgogne, bâtard de Philippe le Bon.

(2) LE GLAY, *Correspondance*, etc. Lettre de Maximilien à Marguerite d'Autriche, du 16 novembre 1515 (t. II, p. 301).

(3) Son nom de Beveren a été souvent altéré. Ainsi Spinelli, ambassadeur d'Henri VIII, à la cour des Pays-Bas, appelle Adolphe « *lord Bèvres, admiral of the Nederland* » (J. S. BREWER, *Letters and papers foreign and domestic of the reign of Henri VIII*. Londres, 1864, vol. II, part. II, nos 3536 et 3705). — Charles-Quint lui-même écrit, en février 1528 : « Vous aurez aussy souvenance d'advertir madame nostre tante, et nostre cousin le sieur de Bèvres, afin qu'ils facent armer le plus de navyeres que faire se pourra » (HENNE, *Histoire du règne de Charles-Quint en Belgique*, t. IV, p. 348). — Enfin, nous rencontrons *Bèvres*, sur un de ses propres jetons, à ses armes, portant à l'avers : ADOLF DE BURGONIE, SEIGNEUR DE BÈVRES et, au revers : QUI BON JETTERA LE COMPTE TROUVERA, 1519. (Reproduction dans MIERIS : *Histori, etc.*, t. II, p. 84.)

(4) Bon DE REFFENSBERG, *Histoire de l'ordre de la Toison d'or*. Bruxelles, 1830, p. 309.

Hosted by Google

Nous n'avons pas, dans nos recherches, rencontré la date précise de la nomination d'Adolphe, en qualité d'amiral. Le chroniqueur Jean Reygersberg se borne à dire que « dans cette même année 1516, Adolphe fut fait chevalier de la Toison d'or et amiral et capitaine-général de la mer » (1). Il est probable que la nomination suivit de près celle de Philippe au trône épiscopal d'Utrecht, c'est-à-dire qu'elle date du milieu de l'année 1516.

Les événements de l'année suivante fournirent au jeune amiral l'occasion d'inaugurer avec solennité ses nouvelles fonctions, en escortant, à bord d'une flotte de quarante navires, le roi et sa sœur Eléonore se rendant en Espagne. Puis il ramena aux Pays-Bas l'archiduc Ferdinand, frère du roi, qui débarqua à Flessingue, le 8 juillet 1518 (3).

Disons ici qu'à cette époque l'amiral avait sous ses ordres un certain écuyer, Guillaume le Normand, capitaine de la tour de Bourgogne, à l'Écluse, receveur général d'Artois. La correspondance de Maximilien et de Marguerite nous apprend qu'il avait été conseiller de Philippe le Beau et fut aussi, en 1511, contrôleur des finances de la maison du prince Charles (4). Il résulte d'une inscription ancienne tracée au revers d'un portrait du personnage, conservé au musée de Bruxelles, qu'il était, en outre, « *vice-amiral de la mer de Flandre, sous le seigneur de Beveren* ».

Ce portrait, daté de 1519, a passé jusqu'ici pour une œuvre de Bernard van Orley (5). Nous avons fait des réserves quant à cette attribution et, sans pouvoir pro-

(1) *Dye cronyke van Zeelandt*, 1551, p. oIII verso. Ce petit volume est dédié à Maximilien de Bourgogne, fils d'Adolphe (Bibliothèque royale, fonds Van Hulthem, n° 31012).

(2) Voir notre étude intitulée : « Jean Gossart, peintre de Charles-Quint » (*Indépendance belge*, supplément littéraire du 30 novembre 1902).

(3) FR. VAN MIERIS, *Histori der Nederlanden Vorsten*, t. II, p. 63 *a*.

(4) LE GLAY, *Correspondance*, etc., t. I, p. 477 et t. II, p. 527, note.

(5) FÉTIS, *Catalogue du Musée royal de Belgique*. Bruxelles, 1889, p. 161. — ALPHONSE WAUTERS, *Bernard Van Orley*. Paris, 1893, p. 25, avec une reproduction.

Hosted by Google

poser un autre nom d'auteur, classé la peinture parmi les ouvrages anonymes (1).

Bien que nous trouvions l'amiral aux côtés de l'empereur Charles-Quint, le jour de son couronnement, à Aix-la-Chapelle, le 23 octobre 1520, il ne semble pas qu'il ait, par la suite, été souvent parmi les assidus de la cour de Malines ou de Bruxelles. C'est en Zélande que s'écoula son existence, à Vere, centre administratif de l'amirauté des Pays-Bas. C'est de ce port qu'était partie, le 16 juillet 1515, pour Copenhague, la princesse Isabeau d'Autriche, sœur de Charles-Quint (2). Huit ans après, le 1er juin 1523, elle y revint avec son mari, le roi Christian II chassé de son trône, et ses trois enfants. Les monarques danois passèrent alors une semaine au château de Sandenbourg, puis Adolphe de Bourgogne les conduisit à leur tante, la gouvernante, à Malines, où nous savons, qu'à ce moment même, se trouvait Jean Gossart, qui y avait été appelé par Marguerite d'Autriche, pour restaurer « *plusieurs riches et exquises pieces de paincture, estant en son cabinet* » (3).

A vrai dire, l'amiral ne fut pas un homme de guerre. L'histoire nous le montre bien, équipant, en 1521, une flotte destinée à aller attaquer Calais, menant, en 1524, une campagne contre l'Angleterre, en 1536, une expédition contre le Danemark. Mais les événements vinrent chaque fois contrecarrer ses projets belliqueux et l'empêcher de quitter avec ses flottes les côtes de la Zélande (4). Cette province, par contre, lui a les plus grandes obligations en raison d'une lutte opiniâtre et victorieuse qu'il mena pour elle : la conquête des terres inondées et leur protection contre les nouveaux assauts de l'océan,

(1) *Musée de Bruxelles. Catalogue*, 1900, p 198. — *Les Van Orley*. Bruxelles, 1902, p. 45.

(2) Voir notre étude intitulée : « *Jean Gossart et Ysabeau d'Autriche, reine de Danemark* » (*Indépendance belge*, supplément littéraire du 7 septembre 1902).

(3) PINCHART, *Archives des arts*, t. Ier, p. 181.

(4) Pour cette période de sa vie, voir principalement ALEXANDRE HENNE, *Histoire du règne de Charles-Quint en Belgique*, t. IV, p. 49 et 173.

Hosted by Google

par l'établissement de savants travaux d'endiguement (1).

Fut-il aussi, à l'exemple de son grand-père, Antoine de Bourgogne, un protecteur des lettres et des arts? Élève d'Érasme, patron de Gossart, ce marin pacifique ne semble pas être resté indifférent aux choses intellectuelles.

Une peinture du musée d'Anvers, dans un ancien cadre à ses armes, provient évidemment des collections de Sandenbourg. C'est un tableau représentant les *Saintes femmes revenant du tombeau du Christ*, faisant pendant à un second panneau ayant pour sujet : les *Juges intègres* (2). De temps immémorial, ces panneaux passent pour des productions de la première manière de Jean Gossart, antérieure à son voyage d'Italie (1508-1509), de celle à laquelle appartient le chef-d'œuvre du maître, l'*Adoration des mages*, signée : *Jenni Gossart,* et conservée au château de Naworth, près Carlisle, appartenant à lord Carlisle. Ils sont de la même main que l'*Adoration des mages* longtemps attribuée à Jean Van Eyck, au musée de Bruxelles (3).

La critique moderne veut y voir des productions de Gérard David, bien que le style et le caractère des *Saintes femmes* d'Anvers n'aient rien de commun avec le type si personnel des madones de ce maître.

Adolphe de Bourgogne avait épousé, le 18 juin 1509, à Berg-op-Zoom, Anne de Berghes, fille de Jean, seigneur de Walhain, chevalier de la Toison d'or. Elle lui donna six enfants, trois filles et trois garçons, dont Maximilien, qui fut marquis de Vere, succéda à son père dans ses fonctions d'amiral et, en cette qualité, commanda la flotte flamande qui, de concert avec une flotte espagnole,

(1) GUICCIARDINI, *Histoire de tout le Païs-Bas*, p. 345. — VAN DER AA, *Biographisch woordenboek der Nederlanden.* Tweede deel, p. 1090.

(2) VAN LÉRIUS, *Catalogue du musée d'Anvers*, 1874, p. 185 et 187 (collection van Ertborn).

(3) N° 191 de notre *Catalogue*

Hosted by Google

conduisit, en 1556, Charles-Quint en Espagne, après son abdication, en compagnie de ses sœurs, les reines douairières de France et de Hongrie.

Adolphe de Bourgogne mourut le 7 septembre 1540, dans son domaine de Beveren. Sa dépouille mortelle fut transportée à Sandenbourg où elle fut inhumée dans la chapelle du château, le 18 janvier 1541. Gaillard a relevé les inscriptions de sa pierre tombale et de celle de sa femme décédée quelques mois seulement après lui, le 15 juin 1541 (1).

III

Les anciens chroniqueurs de la Zélande nous apprennent qu'Adolphe de Bourgogne ne se désinteressa pas des grandes entreprises de découvertes et de conquêtes lointaines qui, de 1495 à 1525, passionnèrent l'époque, révolutionnant les connaissances géographiques du temps, illustrant les noms de Christophe Colomb, Jean Cabot, Juan de la Cosa, Vasco de Gama, Diogo Cam, Cabral, Pachéco, Vespucci, Pinzon, d'Almeida, d'Albuquerque, de Castro, Balboa, Fernand Cortez et Magellan.

En 1527, l'amiral équipa, à ses frais, « deux beaux et puissans navires pour aller chercher et descouvrir quelques nouvelles isles non auparavant descouvertes, que l'Empereur luy avoit données s'il en pouvoit recouvrer, mais ayans les deux navires (dont estoit capitaine un nomé Henry de la Vere) couru environ un an sur mer, sans rien descouvrir de nouveau : ils se chargeret de beaucoup de riches marchandises avec lesquelles ils retournèrent, afin qu'on ne dit pas qu'ils avoyent batu la mer en vain (2) ».

(1) OLIVIER DE WRÉE, *Généalogie des comtes de Flandre*, etc. 2e partie, p. 394.

(2) REYGERSBERG, *Dye cronyke van Zeelandt*, 1551, p. RIII verso. — J.-F. LE PETIT, *La grande chronique de Hollande, Zélande*, etc., 1601, t. Ier, livre VII, p. 68.

Hosted by Google

Est-ce au souvenir de cette entreprise que nous devons la belle médaille, gravée par un artiste inconnu et portant la date de 1532, qui nous transmet les traits imposants de l'amiral de Charles-Quint?

A l'avers, elle nous le montre à mi-corps, vu de face, couvert d'un ample manteau à collet de fourrure, le collier de la Toison d'or sur la poitrine, coiffé du bonnet rond et plat de la marine, entouré de l'inscription :

ADOLPHVS A BVRGVNDIA DNS DE BEVEREN
ALMIRALDVS MARIS ANNO MDXXXII (1).

Au revers, elle représente une flottille sous voile, naviguant sous la conduite d'une étoile, avec l'inscription :

QVO DEVS HOC FAVSTO
NOS SIDERE DUCET EVVDRVM EST (2).

Cette médaille fort rare et dont la bibliothèque royale de Bruxelles (cabinet de numismatique) possède un exemplaire, malheureusement abîmé (3), n'est pas la seule qui nous rappelle les traits d'Adolphe de Bourgogne. Le cabinet de numismatique conserve également un spécimen d'une seconde médaille, uniface celle-ci, plus petite, montrant son profil coiffé du chapeau à larges bords, entouré de l'inscription :

GENEROSVS NOBILIS AC ILLVSTRIS
DOMI ADOLPHVS BVRGVNDIA
DO DE BEVERIS DE VL. A. MAR. 1528 (4).

Seulement, chose étrange, les deux médailles qui, en somme, ne portent des dates distantes que de quatre ans,

(1) « Adolphe de Bourgogne, seigneur de Beveren, amiral de la mer. Année 1532. »

(2) « Il faut aller où Dieu nous conduit au moyen de cette heureuse étoile. »

(3) On trouvera une reproduction de la médaille dans : *Histori der Nederlandsche Vorsten*, par FR. VAN MIERIS, t. II, p. 360 *a*.

(4) « Généreux, noble et illustre Adolphe de Bourgogne, seigneur de Beveren, de Flessingue, amiral de la mer, 1528. »

Hosted by Google

montrent deux types tellement différents qu'on se refuserait à y reconnaître le même personnage si les inscriptions n'étaient pas là pour l'affirmer.

Un portrait gravé que nous trouvons dans un petit volume publié en Hollande, au début du XVIII[e] siècle, n'éclaircit guère la question, attendu qu'il nous apporte un troisième type, également différent des deux premiers (1). Cependant l'allure générale du portrait rappelle celle de la médaille de 1532, comme aussi celle d'un portrait peint par Gossart, appartenant au musée de Berlin, et qui est, croyons-nous, celui d'Adolphe de Bourgogne.

Le personnage est représenté sur un fond perdu de ton vert, à mi-corps, de face, tourné un peu vers la droite. Les cheveux sont noirs, les yeux ardents, les joues et le menton rasés. Il est vêtu d'un pourpoint de velours noir de la plus grande richesse, brodé de fils d'or, à crevés de soie blanche, laissant dépasser la chemise bordée un col brodé d'or. Il porte par-dessus le pourpoint un manteau de damas blanc. Il est coiffé, non du chapeau à flocards que nous trouvons sur le portrait de Philippe le Beau au musée d'Amsterdam, sur celui de Charles-Quint, au musée de Buda-Pest et sur celui de Floris d'Egmont, dans la collection Macquoid, à Londres, mais, comme sur la médaille de 1532 et sur la gravure du petit volume de 1717, de la coiffure ronde et plate des gens de mer, ornée, suivant la mode du temps, d'un affiquet d'or. Celui-ci représente *Vénus et l'Amour :* depuis le voyage de Rome, les fantaisies mythologiques sont en honneur dans l'atelier de Gossart ; celui-ci peint encore des vierges et des saints, mais les dieux, les déesses et les héros de

(1) MATTHEUS GARGON, *Walchersche Arkadia.* Leyden, 1717, p. 107. Ce volume, dont la Bibliothèque royale possède un exemplaire (fonds Van Hulthem, n° 29127), renferme les portraits d'Antoine le grand bâtard, de Philippe de Beveren, d'Adolphe de Beveren et de Maximilien, marquis de Vere. Les quatre effigies sont, en tant que gravures, sans grande valeur, mais elles paraissent avoir été faites sur des documents authentiques.

Hosted by Google

l'Olympe y ont acquis droit de cité : en 1516, l'artiste exécute le tableau daté, du musée de Berlin, représentant *Neptune et Amphitrite;* l'*Hercule et Antée* est de 1523; la *Danaé* du musée de Munich, de 1527; au musée de Rovigo, il y a une petite *Vénus* tenant une glace à la main.

Le superbe costume d'apparat que porte le modèle est complété par toute une collection d'armes de luxe, de bijoux et d'insignes; autour du cou, une fine chaînette d'or à laquelle pend un anneau-cachet; à la ceinture, suspendue par un cordonnet de soie, une clef d'or; à droite, attaché par un petit câble à floches, un poisson d'or ciselé; puis une dague à la poignée d'or, portant sur son fourreau de métal, la devise : « A(V)TRE QUE VO(VS) » et une épée dont on ne voit que le pommeau d'or richement travaillé. Les mains sont gantées de peau de chamois (1).

Comme on l'a fait observer, la devise est bourguignonne, sans cependant pouvoir être attribuée, avec certitude, à tel ou tel personnage déterminé; aucun document ne rapporte qu'elle était la devise d'Adolphe de Bourgogne (2). La clef est l'insigne connu du chambellan. Le poisson a certainement rapport à la marine : nous supposons qu'il représente un dauphin et qu'il était l'insigne de l'amiral. Notre hypothèse s'appuie sur ce fait que le jeton que fit frapper Philippe de Bourgogne, évêque d'Utrecht, montre un dauphin enroulé autour d'une ancre, placée au revers de son effigie, sans doute en souvenir de ses anciennes fonctions (3).

Ces divers points établis, on peut affirmer que le modèle de Gossart était un noble bourguignon, à la fois chambellan et amiral.

(1) Le panneau mesure 0.54 de hauteur sur 0.39 de largeur. Il provient de la collection Suermondt, où il passait pour une œuvre d'Holbein.

(2) Celle de Philippe, son grand-oncle, était, alors qu'il était amiral : « A PLVS SERA », que l'on trouve sur le tableau peint par Gossart, *Neptune et Amphitrite*, au musée de Berlin.

(3) Voir la reproduction de ce jeton dans FR. VAN MIERIS : *Beschryving der bisschoppelyke munten en zegelen van Utrecht*. Leyden, 1726, p. 287, et planche XI, dessin 3; et dans : *Histori der Nederlandsche Vorsten*, t. II, p. 44.

Hosted by Google

On avait tout d'abord pensé à Philippe bâtard de Bourgogne, chambellan et amiral de Philippe le Beau, que Gossart accompagna à Rome et dont il fut le peintre en titre, de 1509 à 1516. Le catalogue du musée de Berlin accompagne, en effet, la description du portrait du commentaire suivant : « Vraisemblablement, à en juger par la devise, le portrait de Philippe de Bourgogne (1465-1524) ». Toutefois, un doute subsiste dans l'esprit des rédacteurs du catalogue, puisque le portrait continue à figurer dans le catalogue sous le titre : *Portrait d'un jeune homme* (1).

M. le professeur Carl Justi a, du reste, formulé de justes réserves :

« Sur le portrait du musée de Berlin, jadis attribué à Holbein, le modèle a, en effet, les yeux noirs, mais c'est là le seul point qui cadre avec la description que trace de Philippe de Bourgogne, Gérard de Nimègue. Le buste est si court qu'il en paraît difforme et les mains, que renferment des gants de peau de chamois, ne semblent pas normales. Philippe ayant reçu de Maximilien, dès le 23 janvier 1501, la Toison d'or, ce bijou n'eût pas manqué de figurer parmi tant d'autres bijoux importants et fastueux dont le portrait est chargé. Le modèle paraît avoir quelque trente ans. Philippe étant né en 1465, le portrait — s'il le représentait — aurait donc été peint en 1495, soit huit ans avant l'admission de Mabuse à la gilde d'Anvers. Or, le costume est de beaucoup postérieur à cette date, et s'il avait été peint après 1516, les insignes de l'épiscopat n'y eussent certes pas été oubliés (2). »

Philippe de Bourgogne ayant succédé, en 1498, à son neveu Philippe de Beveren dans sa charge d'amiral, aurait fort bien pu se faire portraiturer en cette année, ou un an ou deux après, par Jean Gossart, âgé à cette époque de 35 à 38 ans, et alors l'absence de la Toison d'or s'expliquait très naturellement, puisque Philippe ne l'avait reçue qu'en 1501. Mais l'argument tiré de la mode du

(1) Édition de 1898, n° 586 A, p. 128.
(2) *Zeitschrift für bildende Kunst*, 1895, p. 198.

Hosted by Google

costume, lequel date de 1515 au plus tôt, paraît décisif. De plus, le type du portrait de Berlin ne cadre guère avec celui du jeton d'Utrecht, qui montre le profil de l'évêque (1). L'identification avec Philippe de Bourgogne doit donc être abandonnée.

Nous croyons, avons-nous dit, que le portrait représente Adolphe de Bourgogne, chambellan de Charles-Quint, âgé de 27 ans, en 1516, année où il fut nommé amiral. Gossart, qui était alors en Zélande, aura peint le châtelain de Sandenbourg au lendemain de sa nomination, quelques mois avant son élection à la Toison d'or.

Le seul côté un peu faible de notre attribution est un certain désaccord, au point de vue de la ressemblance, entre le portrait peint et les autres documents iconographiques. Mais, outre que ces trois documents ne sont pas d'accord entre eux, il y a aussi la question de la barbe, absente du portrait, tandis qu'elle est, naturellement, apparente sur les médailles : en 1516, elle était encore proscrite, tandis qu'en 1528 et 1532, elle était à la mode, aussi bien à la cour des Pays-Bas qu'à la cour de France. Mais l'allure très caractéristique du personnage, son aspect martial et imposant, sont bien les mêmes sur la peinture de 1516, la médaille de 1532 et la gravure de 1717.

IV

A quelle époque Gossart entra-t-il au service d'Adolphe de Bourgogne? Van Mander ne le dit pas. Par contre, la plupart des écrivains qui se sont occupés de l'artiste répètent, sans citer de source, que le peintre suivit, en 1517, Philippe de Bourgogne, à Utrecht et ne revint en Zélande, pour entrer au service d'Adolphe,

(1) G.-H. VAN LOO, *Catalogue critique de l'exposition des primitifs flamands, à Bruges, en* 1902, p. 42.

Hosted by Google

qu'après la mort de l'évêque, survenue en 1524. C'est M. Michiels qui est l'inventeur de cette version :

« Le nouveau prélat, dit-il, fit (à Utrecht) une entrée solennelle, au milieu d'un splendide cortège... Jean de Maubeuge, qui suivait Philippe comme d'habitude, en faisait *sans doute* partie... A la mort de l'évêque, Adolphe de Bourgogne lui proposa, *selon toute apparence*, de venir habiter près de lui, à Middelbourg (*sic*), et Jean de Maubeuge accepta (1). » M. Siret adopte cette leçon, en supprimant les mots *sans doute* et *selon toute apparence* (2).

Nous ne partageons pas cet avis. Nous croyons que, lorsque Philippe quitta la Zélande pour aller occuper le siège épiscopal d'Utrecht, Gossart ne le suivit pas, soit qu'il résida à Middelbourg, où il exécuta, entre 1515 et 1519, le triptyque de la *Descente de croix* que lui avait commandé don Maximilien de Bourgogne, abbé du monastère des prémontrés (3), soit qu'il se fixa à Vere ou à Sandenbourg, près d'Adolphe.

Ce qu'il est, en tout cas, possible d'établir, c'est que quatre mois après l'installation de Philippe de Bourgogne à Utrecht, Gossart était encore en Zélande, au château de Sandenbourg.

En effet, grâce aux itinéraires des voyages de Charles-Quint, publiés par Gachard et Piot (4), nous savons que le roi se rendit deux fois à Vere où il fut l'hôte du châtelain de Sandenbourg ; la première fois, le 23 mai 1515, immédiatement après son émancipation, à l'époque de son voyage d'inauguration comme comte de Hollande et de

(1) *Histoire de la einture flamande*. Paris, 1868, t. V, p. 10, 11, 13 et 16.

(2) *Biographie nationale*. Bruxelles, 1881-85, p. 128-129. Voir aussi le *Catalogue du musée d'Anvers*, édition VAN LERIUS, 1874, p. 186.

(3) C'est Van Mander qui rapporte (t. Ier, p. 233) que Maximilien, fils du bâtard Baudouin et, par conséquent, neveu de Philippe et cousin d'Adolphe, commanda un triptyque à Gossart, pour son église. Or, Maximilien ayant été élu abbé, en 1515, c'est vraisemblablement à cette occasion qu'il fit don du tableau, lequel était terminé et placé, en 1520, puisqu'en cette année, Albert Durer le vit et l'admira dans l'église de Middelbourg.

(4) *Voyages des souverains des Pays-Bas*, t. II, p. 15 et 21.

Hosted by Google

Zélande. A ce moment, Gossart était au service de l'amiral Philippe, au château de West-Soubourg, près Flessingue; la seconde fois, le 2 septembre 1517, au cours du séjour de deux mois que Charles fit dans l'île de Walcheren, attendant les vents favorables pour s'embarquer pour l'Espagne. C'est évidemment de cette seconde visite au château de Vere que parle Van Mander, dans le passage de son chapitre concernant Gossart, où il nous apprend, qu'à ce moment, le peintre était au service du marquis de Vere.

« Mabuse, dit-il, fut, pendant plusieurs années, au service du marquis de la Vere (1). Or, il se fit que ce seigneur reçut splendidement l'empereur Charles-Quint et qu'à cette occasion il donna à tous ses gens de riches costumes de damas blanc... » Et il raconte, ensuite, une historiette à propos d'un costume de papier que Gossart aurait si merveilleusement peint en imitant le damas blanc semé de fleurs, que le roi y avait été trompé, ce qui l'avait fort diverti (2).

Il est possible, probable même, que Gossart, tout en étant au service d'Adolphe de Vere, en Zélande, continua à peindre pour l'évêque d'Utrecht, comme nous savons qu'il ne cessa de travailler pour la gouvernante Marguerite et pour Ysabeau de Danemark, à Malines. Mais s'il a fait quelques séjours dans ces deux villes, nous pensons que sa résidence ordinaire fut Middelbourg, où il mourut en 1533-1534 et où sa famille continua à habiter (3).

Van Mander nous apprend aussi (t. I, p. 234) que Gossart peignit le portrait de la femme d'Adolphe de Bourgogne.

(1) Van Mander et, à sa suite, la plupart des historiens qui se sont occupés de Gossart, appellent Adolphe « *marquis de Vere* ». C'est une erreur. Ce titre ne fut créé qu'en 1555, par Charles-Quint, au profit de Maximilien, fils d'Adolphe, et son successeur dans la charge d'amiral des Pays-Bas.

(2) *Le livre des peintres*, édition H. HYMANS, t. Ier, p. 233.

(3) Voir notre article intitulé : « La date du décès de Jean Gossart. Quatre documents inédits (*Indépendance belge*, supplément littéraire du 19 octobre 1902).

Hosted by Google

« Mabuse, dit-il, a peint encore une vierge, étant au service du marquis de la Vere. La marquise avait posé pour la madone et l'enfant Jésus était peint d'après son enfant. Ce tableau était si remarquable et si soigneusement exécuté que les autres œuvres du maître paraissaient rudes à côté d'elle. Une draperie bleue était si belle et si fraîche, qu'on eût dit qu'elle venait d'être peinte. Cette peinture se trouva plus tard, à Gouda (1), chez le seigneur de Froimont (2). »

Gossart a exécuté de nombreuses vierges tenant sur leurs genoux l'enfant Jésus; tout au moins il en existe un grand nombre dans les musées, collections et églises d'Europe, qui passent pour être de lui. Il y en a à Berlin, Madrid, Munich, Vienne, Münster, Oldenbourg, Dresde, Xanten, Aschaffenbourg, Pommerfelz, etc. Naturellement, on s'est ingénié à rechercher laquelle d'entre elles reproduisait les traits d'Anne de Berghes, la châtelaine de Sandenbourg.

M. Hymans penche, sans cependant nous dire ses raisons, pour celle de la Pinacothèque de Munich. « Il existe un si grand nombre de vierges de Mabuse, dit-il, qu'on ne sait au juste à laquelle s'arrêter. Nous donnerons cependant la préférence à celle du musée de Munich, n° 707 du catalogue, signée : *Joannes Malbodius pingebat, 1527* (3). »

Depuis la publication de ces lignes, une nouvelle *Vierge* de Gossart a été révélée : c'est celle qui a été acquise, en 1896, par le musée de Bruxelles (4), et dont il y a une bonne copie ancienne, au musée de Dresde.

(1) Une erreur typographique s'est glissée ici dans la traduction de M. Hymans, qui dit *Gand* au lieu de *Gouda*, que mentionne l'édition hollandaise originale de 1604, page 225*b*.

(2) Maximilien de Bourgogne, fils d'Adolphe, mourut sans laisser de postérité. Il avait épousé Louise de Croy qui, devenue veuve, épousa en seconde noce Jean de Bourgogne, seigneur de Froimont.

(3) VAN MANDER, *Livre des peintres*, t. I^er^, p. 234. note 4.

(4) N° 192 de notre *Catalogue*, p. 62. Le panneau mesure 0.45 de hauteur sur 0.34 de largeur; il provient d'une ancienne collection gantoise.

Hosted by Google

Elle diffère sensiblement des autres vierges de l'artiste et présente les caractères d'un portrait, plutôt que d'une peinture religieuse. C'est si vrai, que l'exemplaire de Dresde est désigné dans le catalogue, sous le titre : *Une mère avec son fils* (1). Tandis que les autres madones du maître portent toutes le costume classique, le modèle est ici habillé à la flamande. La mère est assise, vue de face. Elle porte une robe de couleur ardoise, décolletée en carré, à la mode de 1520, laissant dépasser une chemisette finement ouvragée ; un ample manteau ceint sa taille et ses reins. La coiffure ornée de bijoux indique une personne de condition. Sur ses genoux repose l'enfant, en chemise, jouant avec un fil sur lequel sont passées des perles blanches.

Le fond simule une plaque de marbre rouge encadrée de même. Gossart a assez souvent employé cette disposition pour fond de ses ouvrages de petite dimension : nous citerons, notamment, la *Vierge* peinte pour Jean Carondelet, au musée du Louvre (2), le *Saint Donatien* exécuté pour le même prélat, au musée de Tournai (3), et un portrait de Marguerite d'Autriche, auquel nous consacrerons sous peu une notice.

A.-J. WAUTERS.

(1) *Catalogue*, 1899, n° 805.

(2) Voir notre étude intitulée : « *Trois portraits de Jean Carondelet*, haut doyen de Besançon, archevêque de Palerme, président du Conseil privé de Charles-Quint » (*Revue de l'art ancien et moderne*, 1898, p. 217).

(3) Exposition des primitifs flamands de Bruges, 1902. *Catalogue*, n° 370, p. 136.

Hosted by Google

JEANNOT[1]

IV

« Mes frères! mes frères! Quel ennui qu'un tel été! » soupira l'un des trois grands poêles qui, relégués au grenier dans un coin noir, échangeaient des propos moroses. « Des semaines durant, continua-t-il, je n'ai aperçu âme qui vive, entendu parole raisonnable, et puis avoir toujours le ventre vide, c'est odieux!

— Moi, j'ai l'estomac plein d'araignées! Voilà ce qui ne se passerait pas en hiver, dit le second fourneau, et je suis si malpropre que j'en aurai honte quand, à l'automne, viendra le ramoneur avec sa laide figure mal débarbouillée.

— Halte, je n'aime pas d'entendre parler de la sorte de quelqu'un dont nous sommes les obligés », interrompit le premier poêle, qui était l'aîné.

Quelques pincettes et des pelles à charbon qui gisaient enveloppées dans du papier donnèrent à leur tour clairement à entendre qu'elles réprouvaient de telles paroles.

Soudain l'entretien s'interrompit : la trappe du grenier se soulevait et en même temps un rayon pénétra dans le coin obscur, faisant apparaître son désordre poudreux.

C'était Jeannot qui troublait le colloque. Le grenier avait toujours eu sur son esprit un puissant attrait. Surtout depuis les

(1) Voir le numéro de la *Revue de Belgique* du 15 décembre 1902.

Hosted by Google

récents événements, il s'y réfugiait fréquemment pour trouver le calme et l'isolement. Une lucarne y avait vue sur les dunes. Quelle jouissance que de l'ouvrir et, après la pénombre du grenier, de voir s'étaler le paysage ensoleillé jusqu'aux dunes lointaines aux lignes mollement ondulées.

Depuis trois semaines, Jeannot était sans nouvelle de son ami. Plus de clef d'or entre ses mains lui prouvant qu'il n'avait pas rêvé. Parfois, à grand renfort de raisonnements, il tentait de bannir un soupçon qui l'envahissait : n'avait-il pas été le hochet de sa propre fantaisie? Il demeurait taciturne et une anxiété le talonnait sans relâche. Son père fit remarquer que, depuis son escapade, Jeannot devait assurément couver quelque maladie. Il n'en était heureusement rien, seulement il languissait après Liseron.

« M'aime-t-il autant que je l'aime? » se demandait-il, tandis que, par la fenêtre, il se penchait au-dessus du jardin en fleurs. « Pourquoi ne vient-il pas me retrouver? Ah! si je pouvais... Sans doute a-t-il des amis qu'il me préfère. Moi, je suis seul et je n'aime que lui ». Au-dessus du toit, sur l'azur profond, six ramiers blancs, avec un clair bruit d'ailes, planaient.

A toute reprise, ils changeaient leur vol comme pour épuiser les délices de cette mer de soleil dans laquelle ils baignaient.

Soudain, ils s'abattirent sur la lucarne, près de Jeannot; ils glissèrent jusqu'à la gouttière, y allant et venant d'un pas maniéré, en roucoulant. Un ramier portait une plume rouge à son aile, il y tira tant qu'à la fin il l'arracha et, la tenant dans son bec, il s'avança vers Jeannot.

A peine Jeannot l'eut-il saisie qu'il se sentit s'alléger; ses bras devinrent des ailes, il les déploya et prit son essor dans le ciel libre et sans bornes tout éclatant de magnificence. Rien ne l'entourait que le vierge azur et les ramiers, ses compagnons. Ils franchirent le grand jardin, vers la forêt lointaine dont les sommets figuraient des flots mouvants de verdure. Jeannot, en abaissant les yeux, aperçut son père devant la fenêtre de son

Hosted by Google

cabinet. Simon, sur l'appui, les deux pattes de devant croisées, se prélassait dans le soleil. « Me reconnaîtraient-ils? » Mais il n'osa appeler.

Presto couraillait par les sentiers, flairant dans toutes les broussailles, derrière chaque mur, grattant au seuil des serres, en quête de son maître perdu.

« Presto, Presto! » cria Jeannot. Le chien leva son museau, agita sa queue en jappant.

« Je reviendrai, Presto, attends-moi. » Mais Jeannot déjà était loin.

Il planait au-dessus de la forêt et les corneilles en croassant sortaient des hautes branches fourchues où elles nichaient. L'été était radieux et les senteurs des tilleuls en fleurs montaient des profondeurs du bois en bouffées embaumées.

Dans un nid élevé, Liseron se trouvait assis, les cheveux entrelacés de corolles. Il sourit.

« C'est bien à toi d'être venu. Je t'ai fait chercher. Si tu le veux, nous pouvons maintenant longtemps demeurer ensemble.

— Ah! bien volontiers, » dit Jeannot.

Il remercia les ramiers obligeants qui l'avaient guidé et descendit avec Liseron dans le bois.

Une fraîcheur ombreuse y régnait. Le loriot sifflait son air toujours le même qui résonne chaque fois d'une façon nouvelle.

« La pauvre bête, dit Liseron. Il commença par être un oiseau de paradis, chose qui se reconnaît à son plumage d'un jaune singulier. Mais il a bien changé depuis qu'il fut banni de ce séjour de béatitude. Le mot qui peut l'y faire rentrer, lui rendre ses chatoyantes parures, il l'a oublié. Sans cesse il le cherche et ce qu'il trouve en approche sans l'être jamais. »

Dans les rayons dardés à travers la sombre verdure, voletaient d'innombrables mouches au corselet de cristal. Leur bourdonnement, pareil à un vaste concert monotone, semblait le chant de la lumière.

Une mousse épaisse d'un vert foncé tapissait le sol et Jeannot

Hosted by Google

était redevenu si petit que cette mousse lui apparaissait, au-dessous de la grande, une forêt nouvelle et très dense aux branchages délicats.

Enfin, ils atteignirent une clairière bordée d'arbustes. Une troupe de mésanges y chantaient. Partout, les lianes du chèvrefeuille s'entrelaçaient aux branchages et ses bouquets de fleurs odorantes rayonnaient entre les verdures.

« Quel endroit ravissant, dit Jeannot, arrêtons-nous!

— Volontiers, répondit Liseron, et nous n'y serons pas de longtemps sans assister à un réjouissant spectacle. »

Parmi l'herbe, se balançaient des clochettes bleues. Jeannot alla s'asseoir auprès de l'une d'elles et lui parla des abeilles et des papillons avec qui elle était très liée.

Quoi encore! Une grande ombre obscurcit le gazon et quelque chose qui ressemblait à un nuage blanc s'abattit sur la pauvre corolle. A peine Jeannot eut-il le temps de déguerpir. Il se précipita vers Liseron qui était perché dans une fleur de chèvrefeuille. Le nuage n'était rien d'autre qu'un mouchoir de poche et, boum! une grosse dame s'assit sur le mouchoir, écrasant du même fait la fleurette qui était dessous. Jeannot n'eut pas le loisir de déplorer son sort; un fracas de branches brisées et des clameurs emplirent la forêt, profanant sa solitude et son silence.

« Nous allons rire, » dit Liseron.

Des femmes embarrassées de cabas et de parapluies, des hommes coiffés de tubes rigides et funèbres, les uns et les autres vêtus de noir et faisant, dans la verdure ensoleillée, le même effet que des placards d'encre, envahissaient la clairière.

On tordit des arbustes, on piétina des fleurs. Maint mouchoir fut étalé et les herbes résignées, les mousses patientes soupirèrent sous les masses qui les accablaient. Ah! pourraient-elles jamais se relever d'un tel écrasement?

De la fumée de tabac flotta parmi les chèvrefeuilles et corrompit leurs tendres senteurs. La troupe de mésanges se réfugia avec des cris d'effroi et de scandale dans un arbre voisin.

Hosted by Google

Un homme, apparemment un jeune prédicant, se jucha sur un tertre. Il avait de longs cheveux filasse, un visage blème. Après qu'il eut débité quelques phrases, tous les assistants, ouvrant une large bouche, entonnèrent un psaume, et cela si bruyamment que les corneilles s'envolèrent en croassant de leurs nids et que les jeunes lapins, qui s'étaient approchés par curiosité, détalèrent ; déjà à l'abri, dans les dunes, ils fuyaient encore, toujours plus loin, devant eux, pris d'une terreur panique.

Liseron, souriant, éloignait la buée des cigares en balançant une feuille de fougère. Jeannot eut des larmes aux yeux, mais ce n'était pas l'âcreté du tabac qui faisait couler ses pleurs.

« Liseron, dit-il, partons ; tout ceci est si laid et si cruel !

— Demeurons au contraire, cela deviendra de plus drôle en plus drôle. »

Les chants s'interrompirent et l'homme au visage blème reprit la parole. Il criait à tue-tête pour que tous pussent l'entendre. Son discours semblait abonder en sentiments généreux. Il prêchait que tous les hommes sont frères, il parla des charmes de la nature, du soleil, de Dieu, des merveilles de l'univers, des oiseaux, des fleurs...

« Que dit-il là, demanda Jeannot, le connais-tu et serait-il de tes amis ? »

Liseron secoua, plein de dédain, son front couronné de guirlandes.

« Il ne sait rien du soleil ni des oiseaux ni des fleurs ; il radote. »

La troupe écoutait, toutes ses oreilles au large. La grosse dame assise sur la clochette bleue fut si attendrie qu'elle dut plusieurs fois s'essuyer les yeux avec le volant de sa robe, ne pouvant se servir de son mouchoir.

L'homme au visage blème assura que Dieu, en leur faveur, faisait resplendir le soleil. Alors Liseron sourit et lança, d'entre l'épais feuillage, un gland sur le nez de l'orateur.

« Oh ! oh ! il leur en conte vraiment de belles. Quoi ! ce serait pour eux que luirait mon père ! »

Hosted by Google

Mais le prédicant était trop emballé pour remarquer le gland qui avait eu l'air de choir du ciel. Il braillait de plus en plus fort, si bien que son visage qui avait passé au rouge, passa à la fin du rouge au bleu. Il dardait les poings, hurlait que les feuillages en frémissaient et que les brins d'herbes s'agitaient, alarmés. Quand, enfin! il retrouva son calme, tous les assistants en chœur se remirent à chanter.

« Fi! dit un merle du haut d'un arbre, quel odieux charivari! Je préfère encore que des vaches et des bœufs viennent dans le bois. Écoutez-moi ça. Fi! »

Or, les merles ont le nom d'avoir l'oreille et le goût délicats.

Après ce concert, les chanteurs sortirent de leurs paniers, de leurs sacs, de leurs boîtes, des victuailles de toute espèce. On déplia des papiers, on distribua des petits pains et des oranges. Apparurent aussi des verres et des bouteilles.

Alors, Liseron fit appel à tous ses camarades de la forêt afin d'assiéger les intrus.

Une grenouille, pleine de bravoure, bondit dans le giron d'une vieille demoiselle, juste à côté de la brioche dans laquelle elle s'apprêtait à mordre. La demoiselle poussa un cri perçant et, sans oser remuer, regarda, béante, l'animal qui restait là accroupi, comme stupéfait lui-même de sa témérité. Il eut des émules. Des chenilles vertes couvrirent chapeaux, mouchoirs, gâteaux, semant partout l'angoisse et la terreur. De grosses araignées s'affalèrent au bout de leur fil dans les verres de bière et les chignons. Une multitude de moucherons harcelaient les hommes, pointaient en plein dans leur visage, sacrifiant même bravement leur existence à la bonne cause en souillant de leurs cadavres les mangeailles. Enfin, en rangs épais, les fourmis vinrent assaillir l'ennemi aux endroits les plus imprévus. Quel désarroi! Précipitamment, tout le monde se leva, délivrant ainsi les herbes et les mousses opprimées. La clochette bleue fut sauvée, grâce à l'assaut de deux perce-oreille qui mordirent au mollet la vieille demoiselle. La déroute alla croissant. Hommes et femmes s'efforçaient, gambadant,

Hosted by Google

gesticulant, d'échapper à leurs adversaires. Le prédicant résista longuement en frappant de sa canne autour de lui. Mais deux mésanges, qui ne jugeaient aucun moyen au-dessous d'elles, et une guêpe qui le piqua à travers l'étoffe de son pantalon noir, le mirent hors de combat.

Le soleil qui s'égayait fort à ce spectacle ne voulut point demeurer étranger à la partie. Un lourd nuage assombrit le ciel. De larges gouttes tombèrent sur les belligérants. Ce fut alors comme si, de terre, la pluie fit jaillir d'énormes champignons : les parapluies ! Des femmes retroussèrent leurs cottes par-dessus leurs têtes, découvrant ainsi leur linge, leurs bas blancs et des souliers éculés. Liseron avait mal au cœur à force de rire et se cramponnait à une branche pour ne point tomber.

L'eau s'abattait plus drue, par gerbes, ruisselant des parapluies, enveloppant les bois d'un voile gris scintillant. Les chapeaux hauts de forme et les dos noirs luisaient comme les ailes de l'escarbot. Les semelles pataugeaient dans le sol détrempé. Alors les intrus, par petits groupes, muets et résignés, se retirèrent, laissant derrière eux des papiers gras, des bouteilles vides, des pelures d'orange, comme des traces ignobles de leur passage. De nouveau, le calme régna dans la clairière et bientôt l'on n'entendit plus d'autre bruit que le murmure monotone de la pluie.

« Eh bien, Jeannot, ce sont des hommes que tu viens de voir !

— Hélas, Liseron, tous les hommes leur ressemblent-ils ?

— Il y en a même de pires et de plus laids qui, dans leur frénésie, saccagent tout ce qui est beau, abattent les arbres pour mettre à leur place de lourdes bâtisses, piétinent à dessein les fleurs et, par divertissement, massacrent les bêtes. Dans les cités où ils grouillent, tout est sale, noir ; l'air est empuanti de fumées et de poisons. Devenus étrangers au reste des créatures, ils jouent un triste et sot personnage quand nous les revoyons dans la libre nature.

— Hélas ! Liseron. Hélas !

Hosted by Google

— Pourquoi pleurer? Va, ne t'afflige pas, Jeannot, d'être né parmi eux. Ne t'ai-je pas, de préférence à tous, choisi pour t'enseigner le langage des papillons et des oiseaux, t'apprendre ce que disent les fleurs en leurs sourires? La lune sait qui tu es, et la terre, si bonne et si douce, t'aime comme son plus cher enfant!

— Tu es mon ami, il est vrai, mais je ne puis m'empêcher de pleurer à cause de ces hommes. »

Alors, dans les paroles de Liseron dont émanait un pouvoir d'enchantement, Jeannot entrevit tout un destin aux ineffables et divines voluptés.

« Mais quoi donc t'oblige à retourner vers leurs demeures? Viens, et suis-moi dans l'ombreuse retraite des forêts, dans les solitudes où le soleil ruisselle en nappes d'or aux flancs moussus des dunes. Nous nous balancerons dans les nids des roseaux, nous errerons dans les grottes des elfes et des gnomes; puis, sur nos ailes, perdus dans le ciel vierge, nous verrons sous nos pieds se dérober les terres et les ondes. Et le soir, quand la lune et ses molles clartés argentent les gazons, dans les senteurs ardentes que, pour nous enivrer, exhaleront les roses, au chant des rossignols et des grillons, nous danserons. Un jour, l'automne épandra sur les bois, sa pourpre mourante aux fastueuses magies, tu entendras les vents dans les grands arbres éplorés, d'un été qui n'est plus, célébrer l'élégie; alors, loin d'ici, vers des rivages heureux, vers les îles en fleurs des étés éternels, tous deux nous fuirons. »

Mais un regret corrompit le ravissement de Jeannot :

« Plus jamais ne viendrai-je parmi les hommes, Liseron?

— Parmi eux, ne t'attendent que des peines sans relâche. Tu gémiras sous le fardeau de la vie. Leur grossièreté sera pour ton âme délicate un incessant tourment. Ils te persécuteront jusqu'à ta mort. Serait-ce pour eux que tu m'abandonnerais?

— Oh non, Liseron, c'est près de toi seul que je veux vivre! »

Enfin le moment était venu de prouver son dévouement et

Hosted by Google

de tout sacrifier, tout : sa chambrette, Presto et son père. Ravi de joie et fermement décidé, il répéta son engagement :

« Près de toi seul... »

La pluie s'arrêta. Par une échancrure des nuages, le sourire du soleil éclata sur les frondaisons mouillées. Des perles d'eau tremblaient au bout des feuilles et endiamantaient les toiles d'araignées tissées entre les branches des chênes. Au-dessus des broussailles, de lentes buées s'élevaient alourdies de senteurs, où flottaient des songes. Le merle se percha sur la plus haute cime et, d'une voix brève et profonde, salua le soleil à son déclin. Il semblait montrer quels accents siéent à la majesté du soir et, dans le silence, l'égouttement des feuillages sur le gazon accompagnait en sourdine son chant.

« Ces accents, Jeannot, ne sont-ils pas plus beaux que le tintamarre des hommes? Le merle sait le ton qu'il convient de prendre. Toutes choses sont ici d'une harmonie telle que jamais ailleurs tu n'en trouveras d'approchante.

— Mais l'harmonie, qu'est-ce donc? demanda Jeannot.

— Elle est le bonheur, la fin à quoi tendent les hommes et l'univers. Mais ils se conduisent, eux, à l'égal des enfants qui pourchassent vainement un papillon.

— Le goûterai-je auprès de toi, le bonheur, Liseron?

— Oui, pourvu que tu saches oublier les hommes. Ce fut commencer mal que de naître parmi eux; mais tu es jeune, tu pourras encore effacer les souvenirs de ta vie passée. Parmi tes semblables, tu errerais, excédé de soucis, pour succomber sous les misères de la lutte : il en adviendrait de toi comme du hanneton dont je t'ai tout à l'heure conté l'histoire.

— Que lui est-il arrivé?

— Croyant apercevoir au loin la demeure de lumière, il prit son essor et se jeta à l'étourdie dans une salle dont les croisées étaient larges ouvertes. Des enfants l'y capturèrent. Tantôt on l'enfermait dans une boîte de carton, tantôt on l'attachait par un fil et on le contraignait à voler. Ces tourments durèrent trois longs jours. Alors, sacrifiant une patte et une aile, il

Hosted by Google

s'évada. En rampant sur le tapis, il s'efforçait d'atteindre le jardin, quand une lourde semelle, en chemin, l'écrasa. — Que je te dise ici, Jeannot, continua-t-il, que les animaux vivant dans les ténèbres ont, aussi bien que nous, pour père le soleil. Bien qu'ils n'aient jamais vu sa face éclatante, à leur insu, ils portent son image empreinte dans leur âme, et la lueur la plus fugitive a le don de leur évoquer cette lumière qu'ils ignorent ; vers elle alors ils se précipitent et cet aveuglement pousse une multitude de créatures à une fin misérable. La même faiblesse entraîne les hommes ; ils poursuivent les apparences décevantes de la divine clarté dont ils sont issus et qu'ils ont oubliée. »

D'un regard, Jeannot interrogea Liseron dont les yeux demeuraient profonds et mystérieux comme le ciel nocturne entre les étoiles.

« Cette clarté, serait-ce Dieu ? demanda-t-il enfin timidement.

— Dieu ! — les yeux profonds sourirent avec douceur — je sais, Jeannot, à quoi tu penses en prononçant ce mot : à la chaise au pied de ton lit où, le soir, tu t'agenouillais pour ta prière, aux rideaux d'un vert maussade qui voilent les fenêtres du temple protestant, à la nef empestée d'haleines fades, aux lettres capitales de ta bible, au sac de velours noir emmanché d'une longue perche que le marguillier promène en faisant sa quête, aux chants discordants enfin... Ce que tu entends par ce mot, Jeannot, est une parodie dérisoire qui ressemble à Dieu autant qu'au soleil un gros quinquet poisseux auquel viennent s'engluer de pauvres moucherons.

— Mais comment dois-je nommer cette clarté et vers qui dois-je adresser mes prières ?

— La moisissure, Jeannot, peut-elle demander le nom de la terre qui la charrie avec elle dans son tourbillon ? S'il existait une réponse, tu ne serais pas plus en état de la comprendre que le ver de terre le cantique solennel des sphères dans l'azur. Pourtant je t'apprendrai à prier. »

Et, avec Jeannot qui, dans un émerveillement silencieux, méditait ces paroles, Liseron s'élança dans les airs.

Hosted by Google

La forêt s'effaça. Aux confins de la terre, par-delà les sables que franchissait leur regard, s'allongea un trait tout flamboyant d'or. Ils volaient et, à l'horizon, s'éployait une magnificence pareille à une surnaturelle et miraculeuse aurore. Sur le sol, parmi les rares genêts, des chardons dardaient leurs feuilles acérées, comme forgées, aux découpures bizarres, d'un vert mat et cendreux. Des dunes encore, puis une plage resserrée, enfin la mer incommensurable, ne faisant qu'un seul abîme avec le ciel qui se confondait en elle. Le soleil s'irradiait dans une gloire suprême et le ciel figurait un parvis d'une écarlate éblouissante. Les flots, purs comme une âme d'enfant en leur candeur ineffable, s'ourlaient d'une blanche écume qui venait nonchalante mourir en s'effrangeant sur le sable, et, dans l'éloignement, là où les eaux et le ciel se joignent, une ligne confuse, droite et arquée, visible et insaisissable à la fois, se devinait, semblable à un frémissement de harpe qui résonne mollement, défaille et pourtant demeure.

Jeannot était debout sur la crête de la dune, sans voix. Là-bas s'ouvraient les portes d'or solennelles, et son âme s'élançait, éperdue et ravie, désireuse de s'anéantir, de se fondre dans ces lumières. Des larmes à la fin ruisselèrent de ses yeux et le soleil sombra, voilant la magnificence de la terre sous le crêpe frissonnant du crépuscule.

Alors Liseron dit :

« Voilà comment tu dois prier. »

V

C'est un jour radieux d'automne ; le soleil s'étale sur les feuillages aux teintes opulentes, les branches craquent et les feuilles tombées se froissent sous les pas. Une lassitude semble s'appesantir sur la forêt ; à peine elle a la force de penser et, sous le mystère de ses brumes, elle se délecte de ses souvenirs : printemps lointains, étés enfuis ; elle les évoque pour s'y complaire, s'y égarer comme en un songe plein de splendeurs secrètes.

Hosted by Google

Des filandres serpentent dans l'air, semblables à de belles rêveries errantes.

Parmi la mousse et les fanes, surgissent soudain, formes étranges et inattendues, des champignons, les uns difformes et mafflus, les autres élancés, tiges sveltes coiffées d'un chapeau aux couleurs crues. Eux, au contraire des fils de vierge qui étaient de flottantes songeries, sont des images absurdes apparues dans les cauchemars de la forêt.

Les vieux troncs desséchés se hérissent de jets blancs au bout noirci et brûlé. Il est des savants qui les prennent pour une chancissure. Mais Liseron donna à Jeannot des éclaircissements tout autres et meilleurs. Ces jets étaient des chandelles et, durant les calmes nuits de l'automne, les gnomes s'en servaient comme luminaire pour lire dans leurs petits bouquins. Voilà ce qu'enseignait Liseron par une de ces journées d'arrière-saison aux éclats atténués et, Jeannot, dans une langueur berceuse, respirait pendant ce temps les lourdes exhalaisons qui montaient de la terre humide.

« Pourquoi les feuilles des frênes sont-elles tachées de noir? demanda-t-il.

— C'est encore la faute de ces gnomes, répondit Liseron. Après avoir écrit la nuit durant, ils renversent, le matin, leur encrier sur ces feuilles qui ont le don de leur déplaire. Sans doute ont-ils conçu quelque rancune contre le frêne : de son bois se font les manches dont se sert le marguillier pour sa quête au temple. »

Ces gnomes, minuscules et laborieux, excitèrent vivement la curiosité de Jeannot et il fit promettre à Liseron de lui en montrer un.

Il avait passé déjà bien des mois côte à côte avec Liseron et tant de bonheur le comblait qu'il n'éprouvait guère de remords de s'être engagé à oublier le passé de son existence. Il n'avait pas affronté encore ces jours d'angoisse et d'isolement qui ont pour escorte de longs regrets. La présence de Liseron, qui ne le quittait d'un pas, faisait de chaque heure un enchantement.

Hosted by Google

Doucement il sommeillait, balancé dans le nid d'une fauvette; le butor avait beau hurler, les corneilles croasser sinistrement, la pluie s'abattre, les tempêtes se déchaîner, tout souci s'émoussait sur son âme. Il se réfugiait dans un arbre creux ou un terrier, se glissait sous le manteau de Liseron, n'ayant d'oreille que pour les contes que lui faisait son compagnon.

Et il allait maintenant voir les gnomes!

Le moment était à souhait. Dans le profond silence, Jeannot se figurait surprendre déjà leurs voix ténues et le glissement de leurs petits sabots; mais le jour tardait encore à finir. Presque tous les oiseaux s'en étaient allés, seules les grives restaient à se régaler de baies de sorbier. Il en vit une, prise dans un lacet. Les ailes ouvertes, elle pendait, et se démenait au point que sa fine patte, captive dans le nœud du crin, était presque arrachée. Précipitamment Jeannot la délivra et, avec mille cris d'allégresse, elle s'envola.

Les champignons tenaient un colloque très animé.

« Admirez-moi donc, dit un des plus gros. Avez-vous rencontré jamais quoi que ce soit qui m'approche? Voyez ma tige blanche et dodue et les nombreux reflets dont rayonne mon chapeau. Je vous dépasse tous de la taille et, pour cela, une seule nuit a suffi!

— Bah, dit un autre, vous êtes lourd, hâlé et mal dégrossi. Moi, pareil à un roseau, je me balance; je suis revêtu du rouge éclatant des sorbiers et paré de tavelures.

— Taisez-vous, cria Jeannot. Je vous connais d'autrefois; vous êtes vénéneux.

— Et nous nous en targuons comme d'une vertu, dit le premier.

— Seriez-vous un homme, par hasard, grommela le second champignon d'un ton arrogant; dans ce cas, je consens volontiers que vous m'avaliez. »

Jeannot s'en garda bien, mais il ramassa des brindilles sèches et les ficha à tous deux dans leur coiffure charnue et ils faisaient de la sorte un si drôle de personnage que les autres champignons pouffèrent d'un grand rire.

Hosted by Google

Une troupe de vesses-de-loup aux têtes brunes qui, toutes à la fois, avaient grandi en une couple d'heures, se bousculaient à qui verrait le plus du monde. A cet aspect, le gros champignon bleuit de colère, trahissant à ce signe sa nature empoisonnée.

Les vesses-de-loup élevaient sur quatre pieds leurs petites têtes rondes et enflées. Par intervalles, s'envolait d'elles une buée de poussière qui se déposait sur la terre humide et féconde et y enfonçait des filaments noirs qui, l'an d'après, devaient produire de nouveaux rejetons.

« Quel sort enviable se disaient-elles, répandre nos semences est le plus beau destin qui soit. Quel délice de le pouvoir faire notre vie durant. »

Et, poussées par une ardeur convaincue, elles continuaient à souffler des bouffées.

« Ne s'en font-elles pas accroire, Liseron ?

— Mais non ! Quelle volupté plus haute pourraient-elles concevoir ? Heureux encore qu'elles n'aient pas d'autres exigences. »

La nuit, en s'abaissant et en fondant dans ses ténèbres toutes les ombres, n'avait point interrompu la vie occulte de la forêt : des branches craquaient, des feuilles mortes continuaient à se froisser parmi les herbes et sous les broussailles. Parfois on sentait passer le vent d'une aile ; l'air était peuplé de présences invisibles. Jeannot entendit clairement des murmures, des glissements de pieds. Là, dans les profondeurs des buissons, des bluettes de feu s'allument. Une... encore une... Silence ! Aux aguets, il surprit un marmonnement dans les feuilles, tout proche, derrière un trou noir où brûlaient des lumignons.

Partout Jeannot découvrait des lueurs. Elles flottaient entre les branchages nocturnes, sautelaient au ras du sol et, au loin, rayonnait un grand bûcher pareil à un brasier de joie.

« Qu'est-ce cela ? demanda Jeannot ! Que de flammes !

— C'est un vieil arbre tout vermoulu », répondit Liseron.

Ils se dirigèrent vers une petite lumière claire et immobile.

Hosted by Google

« Je vais te présenter Wistik ; c'est le doyen des gnomes et le plus érudit d'entre eux. »

S'étant approchés, ils l'aperçurent assis, les jambes croisées, près d'une chandelle qui éclairait son visage ridé à barbe grise. Coiffé d'une capsule de gland surmontée d'un plumet, il faisait à haute voix, en fronçant les sourcils, la lecture à une araignée.

Quand Jeannot et Liseron furent proches, il leva les yeux de dessus son livre et resta à les considérer d'un air intrigué. L'araignée avait déguerpi.

« Bonsoir, dit le gnome. Moi je suis Wistik ; qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Jeannot. Je désirais vivement vous connaître. Que lisiez-vous là ?

— Un livre qui n'est pas fait pour vous, répondit Wistik, car il est écrit pour les araignées.

— Laissez-moi voir ? demanda Jeannot.

— Impossible, je le regrette ; il s'agit de leur livre saint. Placé sous ma garde, je ne peux m'en dessaisir. Je détiens les textes sacrés des scarabées, des papillons, des hérissons..., de toutes les créatures de la forêt. La plupart ne savent pas lire et, s'ils veulent se renseigner sur l'un ou l'autre point de leur foi, ils viennent me trouver. J'envisage ce poste à l'égal d'un sacerdoce. »

Le petit bonhomme hocha la tête d'un air grave et leva un doigt en l'air.

« A quel passage en étiez-vous ?

— A la vie de Cribeljauw, le héros des araignées. Il y a des siècles, il descendit sur la terre et tissa une toile gigantesque qui embrassait au moins trois arbres et capturait des victimes par milliers. Avant lui, les araignées se nourrissaient d'herbes et de cadavres d'insectes ; mais Cribeljauw, qui avait du génie, se mit à prêcher que les araignées étaient faites pour se repaître de mouches, à preuve de quoi, après des calculs laborieux, car il était également mathématicien, il construisit une toile sur le modèle de laquelle les araignées continuent à tisser la leur, quoique en plus petit, car leur race a bien dégénéré. Cribel-

Hosted by Google

jauw prenait même des oiseaux et égorgeait ses propres enfants. En un mot, il fit tout ce qui convient pour mériter la gloire. Un jour, une tempête violente déracina les trois arbres, lacéra la toile et emporta Cribeljauw dans une forêt lointaine où l'on vénère encore particulièrement sa mémoire.

— Et tout cela est véridique? demanda Jeannot.

— Du moins c'est écrit, répondit Wistik.

— Y croyez-vous? »

Le gnome pinça les paupières et mit son index contre son nez :

« Les livres saints des autres animaux qui s'occupent aussi de Cribeljauw l'affublent des noms les plus odieux. Mais c'est là une controverse dont je veux me tenir à l'écart.

— Les gnomes ont-ils aussi leurs écritures sacrées? »

Wistik jeta à Jeannot un regard quelque peu défiant.

« Qu'êtes-vous pour un personnage? Vous avez un je ne sais quoi, un je ne sais quoi d'humain, dirai-je presque.

— Non, non, soyez tranquille, intervint Liseron; nous sommes des elfes. Jeannot a beaucoup frayé avec les hommes, rien de plus. Vous pouvez sans crainte vous confier à lui.

— Tout bel et bien, mais j'ai le renom d'être le plus savant des gnomes. Il m'a fallu peiner longuement et avec ardeur avant d'arriver où j'en suis. Trop parler risquerait de porter atteinte à ma notoriété.

— Mais quel est donc, selon vous, le livre qui renferme la vérité?

— J'ai beaucoup lu, dit le gnome, mais ce livre-là, je ne crois pas que je l'aie jamais rencontré. Ce ne peut être, en tout cas, le livre des elfes ni le livre des gnomes, et pourtant ce livre existe.

— Celui des hommes peut-être... ?

— Je serais fort éloigné de l'admettre. A qui le possède, ce livre, où se trouve révélée la nature des choses, doit apporter le bonheur et la sérénité; qui le possède n'éprouve plus ni inquiétude ni désir. Or les hommes n'en sont pas encore à ce point.

Hosted by Google

— Oh non ! fit en riant Liseron.

— Mais existe-t-il un tel livre ? s'enquit avidement Jeannot.

— Oui, oui, murmura le gnome, des légendes antiques et vénérables l'affirment. Mais silence ! je sais où il est, je sais qui le découvrira.

— O ! Wistik, Wistik !

— Mais, si tel est, pourquoi ne le vois-je pas entre vos mains ? demanda Liseron.

— Patience. Je n'ai plus besoin que de quelques renseignements que je ne tarderai pas à me procurer. Pour celui qui trouvera ce livre, la vie ressemblera à un éternel matin d'automne ; une joie sereine et constante couronnera de clarté son front. Auprès de sa félicité, nos lumières ne seront que de l'ombre et nos bonheurs pâliront jusqu'à paraître des rancœurs. Bientôt j'aurai conquis le livre !

Wistik arqua ses sourcils, mit un doigt sur ses lèvres.

« Wistik, enseignez-moi... », reprit Jeannot.

Mais il ne put poursuivre. Une masse noire passa, rapide et sans bruit, en rafale.

Abaissant les yeux, il vit la pointe d'un soulier à la poulaine qui disparaissait dans une fente. Pft... Le gnome avait, emportant son bouquin, plongé, la tête la première, dans son trou. La chandelle brûla plus faible, puis, d'un coup, s'éteignit. Pour des chandelles, c'en sont d'étranges !

« Qu'est-il arrivé ? » demanda Jeannot alarmé en se cramponnant à Liseron dans les ténèbres.

« Rien, un hibou. »

Ils furent un long moment silencieux. Jeannot dit enfin :

« Crois-tu, Liseron, à tout ce que Wistik vient de nous conter ?

— Wistik est moins sage qu'il aime à se le figurer. Le Livre de Vérité, il le cherchera en vain tout comme toi tu le ferais d'ailleurs.

— Mais, existe-t-il ?

— Oui, il existe à l'égal d'une ombre, Jeannot. Tu as beau

Hosted by Google

la poursuivre, la vouloir agripper, tu ne sauras jamais ni la joindre, ni la saisir et, à la longue, tu reconnaîtras que tu n'as fait que te poursuivre toi-même. Oublie les fantômes de ce gnome. Mes fables sont incomparablement plus belles. Viens, nous irons à l'orée de la forêt voir l'aube de l'automne étendre ses voiles blancs sur les prés assoupis. Viens. »

Jeannot s'en vint, mais, présomptueux, la tête à l'évent et sous l'empire encore des prophéties qu'il venait d'entendre, il n'estima point les conseils de Liseron et, tandis qu'il admirait le lever resplendissant du jour, il se préoccupait du Livre qui lui devait révéler le fondement des choses et, doucement, il appelait Wistik. Or, ce nom signifie « Puissé-je savoir ! », et Jeannot, sans cesse, murmurait en soi-même : « Wistik ! Wistik ! »

(*A suivre.*)

LÉON PASCHAL.

D'après *De Kleine Johannes*,
par FREDERIK VAN EEDEN.

Hosted by Google

LA RÉALISATION D'UN RÊVE ROYAL

Il a été bien rarement donné à un prince de concevoir, avant de monter sur le trône, un ensemble d'idées neuves, de la plus large envergure, d'aspirer à les mettre en pratique et de parvenir, devenu souverain, à effectuer la réalisation de son projet.

L'histoire dira que notre souverain a eu ce rare bonheur.

Il nous paraît intéressant d'établir ce fait exceptionnel dès à présent.

Le 17 février 1860 le duc de Brabant prononça au Sénat un éloquent discours qui pouvait être considéré comme un vaste programme de progrès à accomplir pour assurer la prospérité en même temps que la grandeur de la patrie. Ce discours, d'une hauteur de vues peu commune, fut très applaudi; mais, à raison même de son ampleur, fut quelque peu considéré comme un rêve. Les Belges, il le faut bien avouer, étaient depuis longtemps accoutumés à se confiner dans les limites d'un horizon plutôt étroit. Or, il était question dans cette harangue de diriger leurs efforts vers de lointains pays, d'amener nos compatriotes à rompre avec leurs habitudes sédentaires pour aller déployer leur activité par-delà les mers à l'effet de recueillir ainsi des résultats fructueux pour eux-mêmes et pour la nation tout entière.

Ces réflexions nouvelles ne laissaient pas que d'étonner les Belges peu enclins à se risquer dans ce qu'ils considéraient alors comme d'aventureuses entreprises.

Ils ne se doutaient pas que le duc de Brabant, devenu le

Hosted by Google

roi Léopold II, parviendrait, par l'opiniâtreté de ses efforts et la puissance de ses convictions, à galvaniser les forces éparses dans la nation, à les grouper et à accomplir, en s'appuyant sur elles, en moins d'un demi-siècle, une œuvre énorme dont on ne concevra exactement les proportions que plus tard, grâce à un effet de recul, toujours indispensable pour asseoir un jugement équitable en matière d'histoire.

Nous allons tenter d'établir, que le programme contenu dans le discours du 17 février 1860, considéré naguère comme un rêve, est passé à l'état de fait accompli.

Abordant un premier ordre d'idées, le duc de Brabant s'exprimait ainsi :

« Si, pour des causes diverses, certains marchés rapprochés de nous et fort commodes deviennent moins accessibles à notre fabrication, nous en voyons s'ouvrir d'autres plus éloignés, il est vrai, mais bien plus vastes, et qui, d'ici à peu d'années, grâce aux chemins de fer, aux bateaux à vapeur et au télégraphe électrique, seront d'un accès facile à ceux qui auront la sage prévoyance de s'y ménager une bonne base d'opérations. »

Le duc de Brabant avait la prescience de l'essor que prendraient les moyens de communication. L'on était, en 1860, loin cependant de pouvoir augurer l'immense développement que ceux-ci atteindraient en une période relativement si restreinte.

Le duc de Brabant voyait les choses de haut. Il avait compris que la Belgique avait tout à gagner à s'implanter dans les régions lointaines non encore exploitées.

Aussi peut-on considérer les idées qu'il émet ensuite comme constituant tout un programme dont il poursuivrait la réalisation lorsqu'il aurait pris les rênes du gouvernement.

Il ajoute en effet : « Ceci m'amène, Messieurs, à vous reparler de l'Extrême-Orient. Dès la signature du traité de Tien-Tsin, le gouvernement avait envoyé M. d'Egremont vers la Chine afin d'obtenir pour la Belgique les avantages qui venaient d'être concédés aux Anglais et aux Français, ces hardis pionniers de la civilisation.

« Après avoir été longuement ballotté de Shangaï à Canton

Hosted by Google

et de Canton à Shangaï, notre chargé d'affaires reçut enfin, le 19 octobre dernier, une dépêche du haut commissaire des affaires étrangères, gouverneur des deux kings etc.

« Le premier des mandarins ajourna toute idée de négociation avec nous jusqu'après la ratification des traités qui avaient été conclus par le baron Gros et lord Elgin.

« Ce document officiel prouve une fois de plus un fait dont l'expérience journalière des commerçants européens s'était déjà convaincue, qui ressort du traité de Nanking de 1842 et que tout récemment encore la correspondance de lord Elgin a rendu plus manifeste, à savoir qu'en Chine et au Japon toutes les nations européennes sont solidaires.

« Il établit non moins clairement l'intérêt que nous avons à voir aplanir, de gré ou de force, les obstacles qui retardent encore le triomphe définitif de la diplomatie française et anglaise. Si, tout en restant fidèles à notre rôle particulier et à nos engagements, l'occasion devait par la suite s'offrir à nous de coopérer avec la France, l'Angleterre et les autres puissances à une œuvre dont les résultats peuvent être considérés comme providentiels pour notre commerce et notre industrie et qui sera certainement considérée comme une des plus vastes et des plus fructueuses entreprises qui aient jamais été tentées, je dis qu'une telle occasion serait pour nous une bonne fortune et j'espère que nous ne la repousserions pas. »

Ces observations ne constituent-elles point une sorte de prophétie dont nous constatons aujourd'hui la réalisation?

Devenu roi des Belges, Léopold II, avec la ténacité dont il est doué, n'a jamais perdu de vue l'accomplissement du plan qu'il esquissait dans ce discours.

Le public ne s'apercevait pas des jalons posés peu à peu par les Belges en Chine, mais un travail latent ne s'en effectuait pas moins lentement dans l'Empire du Milieu, et Léopold II a d'autant plus de mérite d'avoir abouti à implanter l'influence belge en Chine que notre pays n'est pas comme les grandes puissances à même d'appuyer ses desiderata par des forces effectives. Notre immixtion doit s'opérer par des procédés de

Hosted by Google

prudente persuasion et il est nécessaire de faire preuve de beaucoup de diplomatie pour arriver aux fins auxquelles on tend sans produire de dangereux froissements.

Comment ce travail de pénétration s'est-il effectué? Insensiblement, mais sans que jamais le roi ait perdu de vue le but auquel il tendait. C'est ce que fait observer M. A. Dufourny, ingénieur en chef, directeur des ponts et chaussées, dans le rapport qu'il dressa en 1897, à son retour de Chine, où il était allé accomplir une mission.

« Depuis plus de quarante ans, dit-il, le roi se préoccupe de la Chine, ses conceptions en matière économique, si larges et si sûres, lui ont fait pressentir, avant que nul n'y songeât, que la grande Chine aurait un jour besoin de la petite Belgique et que l'alliance économique des deux pays serait également profitable à l'un et à l'autre. »

Il avait d'ailleurs voulu voir et juger par lui-même; il était aller se rendre compte sur place des ressources et des besoins du royaume des Célestes, et il était revenu avec la conviction profonde que la Belgique trouverait des débouchés immenses dans l'Extrême-Orient. Depuis lors, d'une façon méthodique, suivant un plan bien arrêté et avec une parfaite suite de direction, il a fait étudier par nos ministres et nos consuls, la situation économique de la Chine, ses ressources, ses besoins, son commerce, ses prix de vente et de revient, ses clients et ses fournisseurs (1). Parmi les travaux effectués à ce point de vue, il y a lieu de citer les remarquables rapports publiés dans le *Recueil consulaire* par M. Max Gœbel, consul général de Belgique à Shanghaï, sur le grand problème à résoudre en Chine, ils ont pour titre : *Le littoral méridional de la Chine y compris l'île de Formose; le commerce de Shanghaï et l'intervention éventuelle des Belges dans l'industrie et le commerce en Chine; le Yang-Tzé-Kiang; le Nord de la Chine.*

M. Loumyer, ministre de Belgique à Pékin, a publié en 1895 deux notes fort bien étudiées sur la question du commerce européen en Chine.

(1) *Annales des travaux publics de Belgique*, 6e fascicule, décembre 1897.

Hosted by Google

M. Pierre Bure, consul à Tien-Tsin, s'est signalé par un rapport très étendu sur le commerce extérieur de la Chine, envisagé au point de vue des intérêts de la Belgique.

Il importe de mentionner aussi parmi les entreprises scientifiques les plus utiles et les plus fructueuses faites en Chine à l'intervention du gouvernement belge, les explorations géologiques de la province de Shantung, opérées par M. Braive, ingénieur au corps des mines de Belgique et nommé inspecteur général des mines de l'empire chinois.

M. Braive alla ensuite étudier les gisements de fer et de houille de la vallée de Yang-Tzé, d'abord en aval de Hankow, puis en amont jusqu'à la limite ouest du Houpeh. Il prit aussi une part importante à l'érection, puis à l'exploitation des vastes usines métallurgiques installées par l'*Industrie belge à Han-Yang*, placées en face de Hankow. Mais la Belgique devait s'ancrer de la façon la plus sérieuse par l'obtention d'une importante concession de chemin de fer dans le vaste réseau qui va sillonner l'Empire du Milieu : nous voulons parler du chemin de fer de Hankow à Pékin, d'une longueur de 1,200 kilomètres.

Cette concession est une entreprise belgo-française dont la direction est à Bruxelles. Le contrat définitif a été signé par M. Eugène Hubert, ingénieur en chef des chemins de fer de l'État belge, qui a conduit les premiers travaux, et la direction fut confiée à un autre de nos compatriotes, M. l'ingénieur Jadot.

Telle qu'elle était conçue, la ligne s'appelait à tort Hankow-Pékin ; elle ne faisait que rejoindre à Loukoutiao un embranchement greffé à la gare de Fentai sur le chemin de fer reliant Tien-Tsin à Pékin, et cette situation n'était pas sans présenter pour l'avenir de grands inconvénients.

D'heureuses négociations ont tranché la difficulté par l'obtention d'une nouvelle concession pour un raccord allant directement à Pékin par la côte ouest.

Ce qui prouve à l'évidence que nous sommes sérieusement établis dans l'Empire du Milieu, c'est que, selon la tradition nationale, nos compatriotes ont déjà installé un club. Voici

Hosted by Google

une lettre qui nous annonce cet événement qui s'est produit à Hankow :

« Nos compatriotes, dit l'auteur, réunis en séance au *Grand Hôtel de Hankow*, le 4 février 1900, décidèrent de fonder un cercle belge.

« Notre consul général, M. Siffert, a été l'âme de notre association. Dès le début, il a démontré la possibilité de sa création; plus tard, il s'est mis toujours à son service.

« Par sa grande compétence et son énergie, il est parvenu à faire du cercle belge un des clubs les plus prospères de notre petite ville. Il a toujours été admirablement secondé par le secrétaire, M. Rousseau.

« Le cercle est installé dans une maison belge, la *Belgian Trading C°*, dirigée par M. Rousseau. C'est une énorme bâtisse, la plus vaste de Hankow après le *Grand Hôtel*.

« Nous y possédons au premier étage une belle salle qui sert de billard et de bar.

« Ces murs sont ornés de photographies représentant des vues de Belgique, notre pays; sous un écusson belge, S. M. Léopold II.

« Une deuxième salle communique avec le bar, c'est la salle de lecture et de correspondance.

« On y trouve une quantité fort respectable de journaux belges et étrangers; les principaux illustrés français, anglais, allemands, etc.

« Bientôt, une troisième salle y fera suite servant spécialement aux jeux de la société.

« Une bibliothèque sera installée sous peu.

« Jusqu'à présent, nous sommes encore modestement installés, mais on parle de grandes améliorations, et l'idée de construire un local spécial est sérieusement mise en avant (1). »

Non contents d'exercer pacifiquement notre influence en Chine, nous eûmes un instant l'idée d'y expédier un corps de

(1) *Chine et Sibérie*, 2e année, p. 220.

Hosted by Google

volontaires lors de l'insurrection des Boxers et des massacres dont ces derniers se rendirent coupables. Un document historique consacre cette velléité. Nous voulons parler de l'appel des bourgmestres des quatre grandes villes belges à la population du royaume.

En voici le texte :

A nos compatriotes,

« Les nouvelles de l'Extrême-Orient sont profondément douloureuses. Des hordes de factieux ont massacré les étrangers et de nos compatriotes sont tombés sous les coups des assassins.

« Les puissances s'unissent pour venger le forfait et rétablir, au nom du monde civilisé, le respect des traités et l'ordre dans des contrées livrées aujourd'hui à la barbarie.

« Le sang des nôtres a coulé, de nombreux Belges sont dans le plus grand danger et nous pensons que les Belges ne sauraient se désintéresser de l'action collective des nations pour la restauration de la paix dans ce vaste empire, qui possède tant d'éléments de prospérité.

« Il importe que nos nationaux sachent que le pays — qui avait applaudi à leurs pacifiques et méritoires efforts pour aider au développement moral et matériel de la Chine — prend une part profonde au deuil qui vient d'affliger l'humanité et des familles belges.

« Les efforts des particuliers suffiront pour tenter d'accomplir, dans la mesure modeste qui est la nôtre, la tâche que de tristes circonstances nous imposent et pour mettre dans les conditions légales un petit corps de volontaires à la disposition du commandant des forces alliées.

« C'est dans ces vues que, désirant grouper les initiatives, qui déjà se produisent, nous nous adressons à toutes les énergies et à tous les dévouements pour la constitution d'un comité qui, s'assurant les moyens d'exécution, offrira au commandant des forces alliées le concours d'un bataillon de volontaires belges.

Hosted by Google

« Le temps qui presse ne nous a pas permis d'associer à notre démarche les magistrats des autres communes, mais nous avons la confiance d'être en conformité de sentiments avec eux et la conviction que l'appel que nous faisons au pays trouvera un écho dans le cœur de tous les Belges. »

ÉMILE DE MOT, bourgmestre de Bruxelles,
J. VAN RYSWYCK, bourgmestre d'Anvers,
J. KLEYER, bourgmestre de Liége,
E. BRAUN, bourgmestre de Gand.

21 juillet 1900.

Le « geste » était chevaleresque, il le faut avouer, et l'appel de ces premiers magistrats des quatre grandes villes belges fut suivi d'un prompt commencement d'exécution. Le commandant du corps était déjà désigné; nul doute qu'il eût fallu refuser des volontaires, car le contingent de la colonne aurait été vite atteint.

Mais des circonstances, indépendantes de la volonté des promoteurs et des organisateurs de ce mouvement, firent avorter ce projet qui ne manquait pas de crânerie.

Nous pouvons conclure de ce qui précède *que les Belges sont dès à présent admis à coopérer avec les autres puissances à l'œuvre grandiose dont le Céleste Empire va être le théâtre. Voilà, réalisé, un principal desideratum exprimé par le duc de Brabant.*

Reprenons l'intéressant discours de ce prince. Nous allons constater de suite que la question coloniale obsédait notre futur roi de la façon la plus intense.

« Je sens, dit-il au cours de sa harangue, avec une conviction profonde l'étendue de nos ressources et je souhaite passionnément que mon beau pays ait la hardiesse nécessaire pour en tirer tout le parti qu'il est possible, selon moi, d'en tirer. Je crois que le moment est venu de nous étendre au dehors; je crois qu'il ne faut plus perdre de temps, sous peine de voir les meilleures positions, rares déjà, successivement occupées par des nations plus entreprenantes que la nôtre. »

Hosted by Google

On le voit clairement, le duc de Brabant avait la prescience qu'une plus longue attente devait laisser aux grandes puissance la liberté d'accaparer les emplacements libres encore à la surface du globe, et si l'on jette les yeux sur une planisphère de l'époque on verra qu'une grande tache blanche apparaissait sur la carte de l'Afrique, continent dont les côtes étaient par contre insensiblement envahies par les nations plus entreprenantes, selon l'expression du royal orateur.

Ce que ce dernier avait en vue, c'était évidemment non de simples comptoirs, établissements qui pouvaient être considérés comme accessoires, mais une véritable colonie.

Cela résulte à l'évidence des passages de son discours où il traite la question.

« Les comptoirs et les colonies, ajoute-t-il en effet, n'ont pas seulement toujours bien servi les intérêts commerciaux des peuples, mais c'est encore à ces établissements que la plupart d'entre eux ont été redevables de leur grandeur passée ou présente. »

Et à titre d'exemples, le duc de Brabant cite Charles-Quint tirant de ses colonies une bonne partie des ressources dont il avait besoin pour l'exécution de ses vastes desseins, puis Philippe II payant et équipant sa fameuse *Armada* avec les trésors du nouveau monde. Il s'arrête ensuite avec complaisance sur les fastes du Portugal. Comme notre patrie, ce dernier n'était qu'un petit État, et l'on comprend que l'orateur ait eu à cœur d'appuyer sa thèse sur un cas aussi tangible. Voici en quels termes le duc de Brabant traitait ce point :

« Le Portugal, dit-il, nous offre un exemple plus étonnant de l'influence des colonies sur les destinées de la métropole. Grâce à la découverte de Madère, du cap Boïador, du cap et des îles du Cap-Vert, des Açores et du cap de Bonne-Espérance; grâce à la fondation dans l'Inde de cette immense puissance dont Goa fut le centre, ce petit État, qui ne compte que 3,500,000 habitants, devint un État de premier ordre, et au XVI^e^ siècle il menaçait l'Angleterre d'une invasion dans le dans le cas où celle-ci attaquerait les domaines de Charles V. »

Hosted by Google

Notre futur souverain montre donc que rien n'empêche un petit pays de passer au rang d'État de premier ordre en créant des colonies.

Jetant les yeux sur la Hollande, il déclare que « c'est grâce à ses colonies que cette nation voit ses fonds publics se maintenir si haut sur toutes les places d'Europe, sa dette s'amortir de jour en jour et ses impôts diminuer, malgré les immenses travaux publics projetés ».

Il passe ensuite en revue les grands hommes de France : François Ier, Henri IV, Coligny, Richelieu, Louis XIV, Colbert, Choiseul, Napoléon Ier, s'appliquant tous à fonder des établissements coloniaux.

L'orateur terminait par l'exemple de l'Angleterre.

« Cette nation, continuait-il, dont la puissance politique, commerciale et industrielle va toujours croissant est la seule dont le système colonial n'ait cessé de s'étendre et de se perfectionner. Depuis Élisabeth jusqu'à Cromwell, jusqu'à William Pitt, jusqu'à nos jours, l'Angleterre poursuit, avec une admirable persévérance, le développement parallèle de sa force publique et de sa force coloniale, appuyant la première sur la seconde. De 1688 à 1815 elle a soutenu soixante-cinq guerres et dépensé des milliards pour s'assurer la suprématie du marché de l'univers, et dans ce siècle-ci elle a acquis ou colonisé tant en Europe qu'en Afrique, en Australie et en Amérique, vingt-huit possessions, dont plusieurs très importantes.

« L'Angleterre réduite à elle seule n'est qu'une nation de 28 millions d'habitants; avec ses colonies elle en compte plus de 200 millions et partout sur le globe elle se trouve chez elle (1). »

Une colonie, telle était donc la conception révélée par ce fragment du discours du duc de Brabant. Il était réservé au roi des Belges de la réaliser.

(1) Actuellement, d'après l'*Atlas universel* de HICKMANN (1902), la Grande-Bretagne compte 41,840,000 habitants, et les possessions anglaises, 320,000,000.

Hosted by Google

Mais que d'obtacles n'y avait-il pas à vaincre pour arriver aux fins rêvées! Que de préjugés à dissiper! Que d'opinions plus ou moins hostiles à rallier! Et puis, ne fallait-il pas modifier insensiblement l'opinion des indifférents, des pessimistes de tous ces gens qui forment légion et qui, en présence d'un projet dépassant leur horizon intellectuel, s'écrient dès qu'on leur en parle : Cela ne réussira pas. Pourquoi? Ils seraient bien embarrassés de le dire.

Pour assumer une tâche aussi écrasante, il était nécessaire d'être doué d'une ténacité, d'une opiniâtreté inlassables. Ces deux qualités ne font pas défaut à notre souverain, et il devait le prouver à l'évidence.

Léopold II fut proclamé roi des Belges le 17 décembre 1865.

Dès la fin de 1876, les explorations de Livingstone, du Dr Nachtigal, de Cameron et de Stanley avaient éveillé l'attention du monde scientifique, et la tache blanche qui représentait sur la carte le centre de l'Afrique excita chez tous un puissant intérêt.

Notre souverain en profita pour réunir au palais de Bruxelles, au mois de septembre, une conférence géographique d'où devait sortir l'Association internationale africaine. Il importe de citer les noms des hommes qui prirent part à ces assises scientifiques, car ces dernières peuvent être considérées comme le premier jalon du colossal travail que, aidé par des hommes dévoués jusqu'à l'abnégation, Léopold II allait entreprendre.

L'Allemagne était représentée par le baron de Richthofen, président de la Société de géographie de Berlin, et les trois célèbres explorateurs Nachtigal, Rohlfs et Schweinfurth; l'Autriche-Hongrie, par le baron de Hofman, le comte Zichy, le Dr de Hochstetten, président de la Société de géographie de Vienne et l'explorateur lieutenant Lux; la France avait pour représentants le vice-amiral de la Roncière-Le-Noury, président de la Société de géographie de Paris, le secrétaire général et le secrétaire adjoint de la même société, MM. Maunoir et Duveyrier, enfin le marquis de Compiègne; l'Angleterre avait dépêché le lieutenant-colonel Grant, le commandant

Hosted by Google

Cameron, sir Bartle Frere, vice-président du Conseil de l'Inde, sir Rutherford Alcock, président de la Société de géographie de Londres, le major général sir Henry Rawlinson, le contre-amiral sir Léopold Heath, sir Fowell Buxton, sir Kennaway, sir Harry Varney et M. W. Mackinnon. Il faut encore citer le commandeur Negri et M. de Semenow, vice-président de la Société de géographie de Saint-Pétersbourg. Les Belges étaient : le baron de Lambermont, secrétaire général du ministère des affaires étrangères; MM. Banning, directeur au même ministère; Émile de Borchgrave, conseiller de légation; Couvreur et Sainctelette, membres de la Chambre des représentants; le comte Goblet d'Alviella, James, professeur à l'université de Bruxelles; Ém. de Laveleye, professeur à l'université de Liége; Smolders, professeur à l'université de Louvain; Quairier, directeur à la Société générale; Van Biervliet, Vanden Bossche et Van Volxem.

De cette réunion sortit, comme nous le disons plus haut, l'Association internationale africaine.

Ces faits prouvent que, cette fois encore, les idées préconisées par Léopold II dans le discours du 17 février 1860 sont en marche.

Il y eut un accord unanime de la part des puissances au moment de la création de l'État indépendant du Congo pour reconnaître que l'œuvre nouvelle était bien personnelle à Léopold II. L'on eût dit, en vérité, que toutes voulaient en ce moment solennel délivrer à notre souverain une attestation précieuse établissant ce fait d'une façon impérissable.

Il suffit de lire les termes dans lesquels s'exprimèrent les représentants des puissances en cette occasion pour être fixé à cet égard.

« Je crois être l'interprète du sentiment unanime de la conférence, dit le président, M. Busch (Allemagne), en saluant comme un événement heureux la communication qui nous est faite et qui constate la reconnaissance à peu près (1) unanime de l'Association internationale du Congo.

(1) L'adhésion de la Turquie n'était pas encore arrivée.

Hosted by Google

« Tous nous rendons justice au but élevé de l'œuvre à laquelle S. M. le roi des Belges a attaché son nom, tous nous connaissons les efforts et les sacrifices au moyen desquels il l'a conduite au point où elle est aujourd'hui; tous nous faisons des vœux pour que le succès le plus complet vienne couronner une entreprise qui peut seconder si utilement les vues qui ont dirigé la conférence. »

Le baron de Courcel au nom de la France fit la déclaration suivante :

« Le nouvel État doit sa naissance aux aspirations généreuses et à l'initiative éclairée d'un prince entouré du respect de l'Europe. Il a été voué, dès son berceau, à la pratique de toutes les libertés. Asssuré du bon vouloir unanime des puissances qui se trouvent ici représentées, souhaitons-lui de remplir les destinées qui lui sont promises sous la sage direction de son auguste fondateur, dont l'influence modératrice sera le plus précieux gage de son avenir. »

Le comte Kapnist (Russie) dit « s'associer, d'après ses instructions, à l'hommage que ses collègues ont rendu à l'initiative éclairée et féconde prise par S. M. le roi des Belges ».

« En rendant à S. M. le roi Léopold II, dit sir Edward Malet (Angleterre), cet hommage de reconnaître tous les obstacles qu'il a surmontés, nous saluons l'État nouveau né, avec la plus grande cordialité, et nous exprimons un sincère désir de le voir fleurir et croître sous son égide. »

Le marquis de Peñafiel (Portugal) déclare « partager les sentiments exprimés par le baron de Courcel dans son discours de bienvenue à l'adresse du nouvel État ».

Le comte de Launay (Italie) s'associe avec empressement aux paroles prononcées par le président, par le baron de Courcel et par sir Edward Malet.

« Les puissances ici représentées ont déjà presque unanimement reconnu le nouvel État qui va se fonder sous l'auguste patronage d'un souverain qui, depuis huit années, avec une constance rare et digne de si grands éloges, n'a épargné ni

Hosted by Google

soins, ni sacrifices personnels, pour la réussite d'une généreuse et philanthropique entreprise. Le monde entier ne peut que témoigner de sa sympathie et de ses encouragements pour cette œuvre civilisatrice et humanitaire qui honore le XIX^e^ siècle et dont les intérêts généraux de l'humanité profitent et profiteront toujours davantage. »

L'Autriche-Hongrie, l'Espagne, le Danemark, la Suède et la Norvège, les États-Unis, par les organes de leurs plénipotentiaires, s'associèrent à ces discours qui consacraient d'une façon caractéristique le succès de l'œuvre si personnelle de notre souverain.

La Chambre des représentants et le Sénat, dans leurs séances des 28 et 30 avril, autorisèrent le roi Léopold à être le souverain de l'État indépendant du Congo.

(*A suivre.*) ALBERT DU BOIS.

Hosted by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

E. VERHAEREN, *Les forces tumultueuses*. (Société du *Mercure de France*, rue de l'Échaudé-Saint-Germain, 1902, 3e édition.)

Un volume de vers d'Émile Verhaeren est toujours un événement. Aussi bien, ce poète, qu'on peut d'ores et déjà ranger parmi les maîtres, ne fait pas de la poésie un simple délassement; ce n'est pas un dilettante qui s'amuse, par caprice ou désœuvrement, à ciseler le vers, comme un bijou précieux. Ses poèmes sont pleins de choses essentielles et leur force vient de l'abondante sève philosophique qui circule au travers, comme dans un corps robuste et sain. Verhaeren a ce qu'il appelle lui-même *l'ivresse des idées*. Cette poésie grave et belle exalte la volonté humaine, les savants, les artistes, les penseurs, les capitaines, tous ceux qui croient en un haut et fier idéal, toutes *les forces tumultueuses* qui poussent les hommes vers l'action,

Vers l'avenir plus doux, plus clair et plus fécond.

Certes, le poète dont la puissante imagination s'épouvante parfois en des visions dantesques, connaît — il les a même amplifiées jusqu'au tragique — les bassesses, les vilénies, les pourritures humaines.

Il n'ignore pas la bataille, qui dure depuis des millénaires, entre les forces du bien et du mal. Mais les échecs et les

Hosted by Google

désastres, quelque douloureux qu'ils soient, ne l'abattent pas : le vent passé, il relève la tête.

Mais les plus exaltés se dirent dans leur cœur,
Partons quand même avec notre âme inassouvie,
Puisque la force et que la vie
Sont au delà des vérités et des erreurs.

Deux admirables poèmes, dont l'un ouvre le volume et l'autre le ferme, magnifiquement, symbolisent cet espoir tenace, indestructible et, comme dit Verhaeren, inécrasable. Ils portent même titre : *Sur la mer*. Ici, c'est un vaisseau clair qui s'en va :

C'était par ces soirs d'or de Flandre et de Zélande,
Où les parents
Disent aux enfants
Que les Jésus vont sur la mer.

Le vaisseau clair
S'en fut en leur rencontre,
Cherchant ce coin de ciel vermeil...

Mais les marins n'ont rien trouvé :

Le navire rentra comme un jardin fané,
Drapeaux éteints, espoirs minés,
Avec l'effroi de n'oser dire à ceux du port
Qu'il avait entendu, là-bas, de plage en plage,
Les flots crier sur les rivages
Que Pan et que Jésus, tous deux, étaient des morts.

Mais ses mousses dont l'âme était restée
Aussi fervente et indomptée
Que leur navire à son départ,
L'amarrèrent près du rempart;
Et dès la nuit venue, avec des cris de fête,
Ils s'en furent dans la tempête,
Tout en sachant que l'orage géant
Les pousserait vers d'autres océans
Sans cesse en proie à des rages altières,
Et qu'il faudrait quand même, encor,
Toujours, en rapporter des désirs d'or
Et des victoires de lumière.

Hosted by Google

Dans le dernier poème, l'humanité apparaît comme un vaisseau, apportant aux hommes, à chaque grande époque de l'histoire, des idées nouvelles :

Ainsi de siècle en siècle, au cours fougueux des âges,
Il emplissait d'espoir les horizons amers,
Changeant ses pavillons, changeant ses équipages,
Mais éternel dans son voyage autour des mers.

Et maintenant sa hantise domine encore,
Comme un faisceau tressé de magiques lueurs,
Les yeux et les esprits qui regardent l'aurore
Pour y chercher le nouveau feu des jours meilleurs.

Il porte dans ses flancs les fragiles prémices de tout ce que sera demain.

Il passe, en un grand bruit de joie et de louanges,
Frôlant les quais de l'aube ou les môles du soir,
Et pour ses pieds vibrants et lumineux d'archange,
L'immense flux des mers s'érige en reposoir.

Et c'est les mains du vent et les bras des marées
Qui d'eux mêmes poussent en nos havres de paix
Le colossal navire aux ailes effarées
Qui nous hanta toujours, mais n'aborda jamais.

Ces deux poèmes ne contiennent pas toute la pensée de Verhaeren : sa philosophie est partout éparse. Qu'il chante la mer, l'art, l'amour, les villes, les forêts, les vents, toujours son cerveau communie

Avec la large et fourmillante humanité.

Lui-même le dit en plus d'un endroit (1).

Et partout sa pensée s'exprime en images ardentes et hardies, en un verbe qui luit, comme un vol de comète.

Les forces tumultueuses sont l'œuvre d'une imagination puissante, d'un poète qui, des hauts sommets lyriques où habite sa pensée, raconte en vers sonores et fougueux, les visions qu'il entrevoit dans le futur.

(1) *Un soir*, *L'en-avant*, *Un matin*, etc.

Hosted by Google

VALÈRE GILLE, La *Corbeille d'octobre*. (Bruxelles, H. Lamertin.)

Les poèmes de la *Corbeille d'octobre* ont une douceur, une sérénité tout à fait exquise. On évoque, en les lisant, une foule d'images : c'est le soir d'un beau jour, c'est une gerbe de roses d'automne, aux pétales délicats et fragiles, et le vers du vieux poète chante doucement en la mémoire :

> Une rose d'automne est plus qu'une autre exquise...

C'est encore, si vous voulez, une corbeille de belles grappes blondes, dorées par un soleil d'octobre...

L'amant revient vers la maison, blottie au fond de la vallée, où il a laissé celle qu'il a aimée pour la première fois et qu'il a abandonnée... Tout lui rappelle le bonheur ancien, les heures divines des premiers aveux. Comment sera-t-il accueilli? Va-t-elle lui reprocher sa trahison, le maudire, le chasser?

Alors c'est une suite de poèmes où, tour à tour parlent l'amant et l'amante. Lui, humblement, implore son pardon, au nom de tout ce qu'il a souffert loin d'elle. L'amante pardonne d'abord et tant de bonté étonne et confond l'ingrat : pour se rendre digne d'un si miséricordieux amour, il confesse toute sa faute, et ses folies d'hier et ses craintes d'aujourd'hui. Mais le cœur de l'aimée a connu toute la souffrance et ses mains restent douces et finissent par guérir l'âme, dont le remords avivait, par moments encore, la blessure de l'ami repentant. Et l'apaisement se fait en lui :

> Sur ma douleur enfin voici le soir qui tombe;
> Il apporte à mon cœur la fraîcheur de la nuit,
> Il semble que sur lui se pose une colombe
> Dont les ailes d'amour se referment sans bruit...

C'est la victoire définitive de la tendresse, de la douceur, de l'impérieuse bonté. L'heure harmonieuse est venue : ils peuvent désormais s'aimer sans que rien les sépare jamais : leurs âmes sont intimement unies.

Hosted by Google

Et celui que nous avons vu, au début, s'acheminer vers la maison, tel un pèlerin à l'âme inquiète et douloureuse, chante maintenant, le cœur ensoleillé, la Maison du bonheur.

Les beaux vers ne se comptent pas dans cette nouvelle œuvre de Valère Gille : la corbeille en est toute fleurie...

Son cœur plein de mon cœur est pur comme un beau soir...
...Sur notre amour pensif descend la nuit pieuse...
...Et son regard m'est doux comme un doux crépuscule.
...Le soir autour de nous comme une aile s'étend,
...Et pareil à l'eau claire et rose d'un étang,
Mon amour lumineux sommeille dans mon âme...
...Et ses yeux sont pareils aux roses du matin.

Mais au lieu de détacher des vers isolés, je préfère citer la pièce sur laquelle se ferme le livre :

La maison du bonheur.

Elle est comme autrefois riante et toute blanche,
La maison où, le soir, nous ramènent nos pas;
Un tilleul argenté l'abrite de sa branche,
Quand nous en approchons, nous nous parlons plus bas.

Sous les franges du lierre et sous la clématite
Qui grimpe sur l'auvent et déborde la cour,
Son sourire, blotti dans le feuillage, accueille,
A l'heure où le bouvreuil se tait, notre retour.

Elle est chère à nos vœux; notre amour y repose,
Loin du monde, à l'abri de toute vanité;
Elle fleure le thym, la lavande et la rose,
Simple comme la nôtre est sa félicité.

Elle est la conseillère, elle est la confidente
D'un bonheur désormais égal et sans écueil,
Et les bruits de la terre et de la vie ardente
Vaincus par sa douceur s'arrêtent sur son seuil.

Il semble qu'en un rêve imprécis on y vive.
Tout en elle est discret, tout en elle est charmant;
Et sentant que son âme est tranquille et pensive,
Les oiseaux alentour chantent plus doucement.

La *Corbeille d'octobre* a été éditée avec beaucoup d'art par M. Lamertin : la liqueur paraît plus précieuse et meilleure

Hosted by Google

à déguster, n'est-il pas vrai, quand elle nous est offerte en un beau flacon...

* * *

PIERRE GENS, *Clartés d'âmes*. (Verviers, Ch. Vinche, rue du Chêne, 9.)

C'est à une pieuse pensée qu'ont obéi les camarades de Pierre Gens en réunissant les essais de cet enfant de 16 ans à peine dont les dieux furent jaloux.

Alors que ses amis et les siens rêvaient pour lui — et à bon droit — l'amical baiser de la gloire, c'est un autre baiser qu'il reçoit, un baiser qui glace et dont on ne se réveille plus.

Quand on parcourt ce volume, sans même que vienne vous attendrir la pensée de cette jeune vie si brutalement coupée en sa prime floraison, on est étonné de la maturité d'idées et de sentiments que révèlent ces poésies d'adolescent, et l'on admire qu'un enfant, encore sur les bancs de l'école, ait pu posséder une telle science du vers, une telle souplesse de rythme.

Comme le dit très bien J. Feller, à qui fut confié le soin de nouer en gerbe ces fleurs écloses au bord de la tombe : « Ce n'est pas le sentiment de l'inachevé que ces pages soulèveront dans l'âme du lecteur ; ce sera un étonnement douloureux, une admiration traversée d'une flèche d'angoisse. On se dira : quelle maîtrise déjà, quel outil ferme et sûr dans la main d'un commençant, quelle science des effets, quelles recherches de rythmes ! Et encore : quelles préoccupations, quelles idées, quelles visions ! A quels sommets serait-il monté, celui qui débutait ainsi ! »

Rien de plus vrai. Certes, et comment pourrait-il en être autrement, on sent, de-ci de-là, l'influence des lectures favorites du jeune poète, on voit qu'il a tour à tour aimé Rostand, Le Braz, Anatole France, Herédia, Verlaine. Mais n'importe, imiter ainsi, dès la quatorzième année, c'est déjà presque créer. Et l'on pouvait être sûr, si la vie lui avait été plus clémente, que Pierre Gens serait devenu quelqu'un. La

Hosted by Google

nature, gaspilleuse de forces, n'a pas voulu que sa destinée s'accomplît.

***

MAXIME GORKY, L'*Angoisse*. (Trad. : S. Kikina et P. G. La Chesnais.) — *Les petits bourgeois*, pièce en 4 actes. (Trad. E. Séménoff et E. Smirnoff.) — Paris, Société du *Mercure de France*, 15, rue de l'Echaudé-Saint-Germain.

Les livres de cet étrange écrivain, connu d'hier à peine, se succèdent, sans que la savoureuse originalité de la première heure soit en rien diminuée.

L'*Angoisse* est un recueil de nouvelles, d'un réalisme souvent amer et dont l'âpreté d'accent donne parfois le frisson.

Il est telle de ces pages où l'on entend comme une voix de révolte, espèce de réquisitoire contre les iniquités sociales. C'est dans les couches inférieures, et jusque dans les bas-fonds de la société que Gorky va chercher les personnages de ses livres. Ouvriers des ports, des chemins de fer, vagabonds, gueux, prostituées, tous les « déchus », les déclassés, tous ceux qui vivent en marge de la société, promènent dans ses livres, leurs faces pâles et tourmentées, inquiétantes. Ces êtres-là, Gorky les connaît bien, pour avoir vécu avec eux, pour avoir été leur compagnon de travail. Il les a coudoyés dans les auberges, le long des chemins, dans les bouges des villes, dans le steppe. Et les tableaux de mœurs qu'il brosse d'un pinceau énergique n'ont rien de convenu ni d'artificiel ; c'est de la vraie vie, qui vous remue et vous secoue.

Ce qu'il y a d'étrange — et de poignant, ces hommes, abrutis par les lourdes besognes — et par l'eau-de-vie, pensent, se font de la vie une obscure philosophie, qu'ils expriment malaisément, sans doute, mais qui les aide à supporter l'existence. Ils sentent autour d'eux des lois et des forces ténébreuses qu'ils subissent, sans oser réagir.

« La vie, dit le meunier de l'*Angoisse*, ce n'est qu'une oscillation... un frisson. Malin est celui qui y comprendra quelque chose. »

Hosted by Google

Et pourtant ce Gorky, qui fouille avec tant d'acharnement les misères de la vie réelle, qui note et analyse si exactement les sentiments ordinaires des gens ordinaires, se fait de son métier d'écrivain une idée très haute.

L'objet de la littérature, dit-il, est d'aider l'homme à se comprendre, de relever sa foi en lui-même et de développer en lui l'aspiration à la vérité, de lutter contre le mal dans les hommes, de savoir trouver du bon en eux, d'éveiller dans leurs âmes la honte, la colère, la virilité, de faire tout, pour que les hommes deviennent noblement forts et puissants, de souffler l'âme dans leur existence en y faisant pénétrer l'esprit sacré de la beauté...

Cette formule n'est-elle pas vraiment belle?

Ailleurs, rêvant au troupeau des pauvres hères, à ce triste bétail humain, dont les autres, les heureux, sont si loin, il songe :

... Il faut trouver une issue. Où est la voie? Je ne sais qu'une chose, — ce n'est pas au bonheur qu'il faut aspirer, pourquoi le bonheur? Ce n'est pas dans le bonheur que se trouve le sens de la vie et du contentement de soi-même; l'homme ne s'en contentera pas; — il est tout de même plus haut que cela. Le sens de la vie est dans la beauté et la force de l'aspiration vers les buts et il faut que chaque moment de l'existence ait son but élevé...

Et c'est pour cela, parce que Gorky mêle à son observation de la tendresse et de la pitié, parce qu'il rêve, pour tous ceux qu'il appelle les déchus, des formes nouvelles de vie, que ses livres, et jusqu'à ses plus brèves nouvelles, émeuvent et nous obligent, souvent, à de douloureux examens de conscience...

Les petits bourgeois nous sortent quelque peu des milieux populaires. Mais dans ce monde de petits bourgeois, c'est encore les banalités, les petitesses, l'étroitesse, les querelles qu'on nous montre. Un drame, profondément humain, et plus fréquent qu'on ne pense, en ces temps de démocratie où les bourgeois rêvent pour leurs fils des destinées glorieuses, se passe dans la maison des Bezséménoff.

Les vieux s'aperçoivent — trop tard — de la distance qui les sépare de leurs enfants — des intelligents. Ils n'ont plus

Hosted by Google

d'idées communes : « pères et enfants vivaient, ... tout d'un coup deux vérités... Vous êtes des fauves! » crie le vieux Bezséménoff.

Ils semblent étrangers l'un à l'autre : les vieux ne comprennent rien aux plaintes, aux angoisses, aux rêves de leurs enfants : qu'y a-t-il au fond de leur âme, qu'est-ce qui agite leur cerveau? Ils l'ignorent et c'est ce qui leur gonfle le cœur. Ils se sont dévoués pour ces enfants qui, aujourd'hui, les méprisent, dirait-on, oublient qu'ils leur doivent tout. Et ce sont des froissements, des conflits, des batailles perpétuelles.

Et comme dans les autres livres de Gorky, c'est encore le problème de la vie que discutent tous ces « petits bourgeois ».

Tandis que les uns la maudissent, ou en rient, les autres l'exaltent et chantent leurs espoirs.

Écoutez cette déclaration d'un des personnages de la pièce ;

... Je sais que la vie est difficile, que parfois elle est ignoblement féroce, que la force brutale effrénée enserre et étouffe l'homme, je sais cela, — et cela ne me plaît pas, cela m'indigne. Je ne veux pas de cet ordre de choses! Je sais que la vie est une besogne sérieuse, mais non réglée encore... qu'elle exigera pour son organisation toutes mes forces et toute mon intelligence. Je sais aussi que je ne suis point un géant, que je suis un homme honnête et sain, je dis quand même : ça ne fait rien! C'est nous qui l'emporterons! Et, avec toutes les forces de mon âme, je tâcherai de satisfaire à mon désir de me mêler au tréfond de la vie, de la façonner à ma volonté, d'arrêter les uns, de secourir les autres... Voilà où est la joie de vivre!...

C'est un ouvrier qui parle ainsi et ses paroles enflammées traduisent avec éloquence les aspirations de tous ceux, et ils sont nombreux, en Russie — et ailleurs — qui revendiquent, dans la société qui les écrase et les étouffe, leur droit de vivre...

En éditant ces deux ouvrages, dont la traduction semble exacte et rigoureuse, la Société du *Mercure de France* a, une fois de plus, bien mérité des lettres.

***

Hosted by Google

PIERRE NAHOR (Émilie Lerou, de la Comédie-Française), *Hiésous*. (Ollendorff, 50, chaussée d'Antin, Paris.)

« Le messie des religions de l'Inde a été Bouddha. Le messie de la religion de la Syrie a été Jésus. La mission de Bouddha nous a révélé l'anéantissement; la mission de Jésus nous a révélé la résurrection. Et voici un livre où il est montré que Jésus a été initié aux mêmes dogmes que Bouddha, mais que seul il a su les comprendre et accomplir la mission divine. Il n'y a point d'autre messie que le Messie vivant... »

Ainsi s'exprime Marcel Schwob dans la belle préface qu'il a écrite pour *Hiésous*. Et c'est bien ce que l'a voulu l'auteur de ce livre, Pierre Nahor, c'est-à-dire Émilie Lerou, une tragédienne qui incarna magistralement les grandes héroïnes de Sophocle, de Shakspeare, de Racine. Aujourd'hui, ce n'est pas sur la scène, mais sur le papier qu'elle a entrepris de faire revivre une des plus grandes figures de l'humanité, le fondateur du christianisme, Jésus. Et pour cela, nous apprend M. Schwob, elle a dépensé, depuis des années, toutes les heures que son art ne réclamait pas, à lire et à méditer les livres de Strauss, de Havet, de Renan, de Jules Soury, les travaux de l'école de Tubingue, l'*Archiv für Kirchengeschichte*, la *Bhaghavadgitâ*, l'*Introduction au bouddhisme*, de Burnouf, Plotin et Jamblige et Josèphe, enfin à dépouiller l'œuvre des historiens ou des philosophes qui ont tenté d'expliquer l'énigmatique personnage de Bouddha ou de Hiésous. Mais pardessus tout, elle s'est imprégnée de la lecture des évangiles, s'est pénétrée de leur substance, et peu à peu, d'entre les feuillets de ces livres, la pâle et douce figure du Nazaréen lui est apparue, non vaporeuse et vague et immatérielle, comme aux mystiques, mais avec une réalité humaine aussi intense qu'il apparut lui-même à ses disciples, sur la route d'Emmaüs.

Qu'on ne s'y trompe pas. Ce n'est pas le seul plaisir de reconstituer des époques abolies, de brosser de prestigieux tableaux éclatants de couleur locale ou d'étaler une forte et rigoureuse documentation qui a guidé Mlle Émilie Lerou. Si le

Hosted by Google

lecteur ne voulait voir en l'auteur que le peintre ou l'érudit, *Hiésous* aurait — et abondamment — de quoi le satisfaire. Il y a là, en effet, plus d'une page évocatrice splendide, des paysages somptueux ou désolés, des visions à la Flaubert, — et il y a, d'autre part, une étonnante richesse de documents utilisés.

Mais là n'est pas l'unique mérite de ce livre. L'auteur s'est passionné pour son héros, il s'est laissé, si l'on peut dire, entraîner dans le sillage lumineux du Maître, et, comme en ces temps-là la Magdaléenne, elle aussi semble avoir baisé les pieds du blond Rabbi. *Hiésous* est bien, comme le dit M. Schwob, le livre d'une croyante qui s'est fait elle-même sa foi. Livre ardent et convaincu qui, s'il ne plaît pas à tout le monde, à ceux surtout qui ne veulent voir en Christ qu'un pur esprit, sans aucune attache terrestre, plaira infiniment à tous ceux, croyants ou non, que la sincérité attire. Et les admirations de ceux-ci couvriront sans peine les clameurs de ceux-là.

***

RUDYARD KIPLING, *Kim*. (Trad. Louis Fabulet et Ch. Fountaine Walker. — Paris, Société du *Mercure de France*.)

Kim est un petit orphelin à qui ses parents ont laissé pour tout bien un esprit vif et éveillé, une incroyable agilité physique et une merveilleuse facilité à profiter de tout ce qu'il voit ou entend autour de lui. On prédit à ce gamin des rues, à l'espiègle « Ami de tout au monde » — c'est le sobriquet de Kim dans les faubourgs de Lahore —, une admirable destinée : un grand taureau rouge viendra un jour le chercher, un taureau rouge sur un champ vert et neuf cent mille diables, dont le taureau est le dieu, seront à son service. Naturellement, la prédiction s'accomplit et Kim, après une série d'aventures plus étonnantes les unes que les autres, finit, en sa qualité d'agent secret, par devenir une force, une puissance redoutable.

Il commence sa fortune au service d'un vieux lama du

Hosted by Google

Thibet, qui a quitté son monastère pour se mettre en quête d'une rivière sacrée, une rivière qui guérit et affranchit à tout jamais de *la roue des choses*. Il se fait son *chela*, son disciple et, d'esprit plus avisé, c'est lui qui s'occupe de la nourriture et du coucher. Le vieux bonhomme de lama est incapable de ces soins matériels : si sa science de la loi est profonde, sa connaissance des hommes est nulle : un enfant a moins de naïveté, moins de candeur. Garçon de ressources et que rien ne démonte, Kim est vraiment la providence de son maître.

Cette recherche de la rivière sacrée est, pour l'auteur, un prétexte à délicieux vagabondage à travers l'Inde, mais une Inde curieuse, extravagante, et presque tintamarresque, une Inde comique et qui, si l'on ose risquer le rapprochement, fait un peu songer à la Suisse passablement cocasse de *Tartarin*. Ce n'est plus l'Inde ancienne, sacrée, mystérieuse; les chemins de fer, les *terains*, comme dit le saint homme, la traversent, il y a des gares et des employés qui distribuent et coupent les *tickouts*, il y a des agents de police et des soldats anglais qui font l'exercice, il y a des pensionnats de jésuites et des écoles militaires, — il y a des fonctionnaires!

C'est cette rencontre de deux civilisations, cette invasion des choses modernes dans le pays par excellence de la tradition, ce mélange d'êtres et de mœurs hétéroclites, qui hurlent de se voir accouplés; c'est cet amalgame impayable qui donne à ce roman une saveur toute spéciale. On conçoit qu'ayant à peindre un tel milieu, Kipling s'en soit donné à cœur joie et ait lâché la bride à toutes les fantaisies de sa verve humoristique.

Les belles pages foisonnent. Voici un petit croquis, charmant tout à fait; on dirait d'un instantané :

... « Parle alors, vieillard, sourit le vieil officier... On est tous radoteurs à notre âge. »

Le lama s'accroupit à l'abri d'un manguier dont l'ombre bougeuse se jouait en damier sur ses joues; le soldat resta raide assis sur le poney, et Kim, après s'être assuré qu'il n'y avait pas de serpents, s'étendit dans la fourche des racines noueuses.

Dans le chaud soleil, mille petites vies faisaient un bourdonnement assoupi, des colombes roucoulaient, et un bruit

Hosted by Google

endormi de roues à eau venait de l'autre côté des champs. Lentement, d'un ton de conviction émue, commença le lama. Au bout de dix minutes, le vieux soldat se laissa glisser à bas du poney, pour mieux entendre, disait-il, et s'assit par terre, les rênes roulées au poignet. La voix du lama faiblit — les périodes s'étirèrent. Kim s'absorbait à épier un écureuil gris. La petite touffe de fourrure en colère tapie contre la branche n'avait pas disparu, que prêcheur et auditoire dormaient profondément, la tête accentuée du vieil officier posée sur l'oreiller de son bras, celle du lama renversée contre le tronc de l'arbre, où elle se détachait comme un vieil ivoire. Un petit enfant nu s'en vint à pas incertains, ouvrit de grands yeux, puis, mu par quelque prompte impulsion de respect, se courba en un solennel petit salut devant le lama; seulement l'enfant était si court et si gras qu'il chavira sur le flanc, et Kim se mit à rire devant ce gigotement de jambes potelées par terre. Le bébé, effaré autant qu'indigné, hurla tout haut...

Kim est certainement une des œuvres maîtresses du célèbre romancier anglais.

***

RICHARD LEDENT, *L'autre théâtre*. (A. Lemoigne, 12, rue Bonaparte, Paris.)

L'autre théâtre, c'est, apparemment, celui qui n'est pas fait pour la scène, du moins pour la scène actuelle, qui vit de conventions de toutes sortes. Est-ce à dire que les deux pièces : *Daniel d'Ortaigues* et *L'homme qui passe*, qui composent ce volume de M. Richard, s'écartent absolument de toute convention scénique? Non, sans doute, et la forme dialoguée dont s'est servi l'auteur et certaines combinaisons dramatiques, habilement machinées et préparées, sont là pour prouver le contraire. Néanmoins, on sent bien que ces deux œuvres ont été écrites pour être lues, plutôt que pour être jouées. Le lyrisme des personnages, le symbolisme presque constant des gestes et des paroles, l'atmosphère mystérieuse où baigne sans cesse l'action, paraissent choses difficiles à transporter sur les planches. Et devant des pièces de ce genre, le public de nos théâtres, habitué au spectacle des événements qui mettent en conflit les caractères et les passions, se sentirait par trop

Hosted by Google

dérouté. Il aime que les choses qu'on lui sert soient simples et logiquement enchaînées. Nous ne pouvons nous empêcher, en voyant quel accueil on a toujours fait aux innovations, quelles qu'elles soient, de penser au mot terrible de Chamfort : « Le public? une collection d'imbéciles. »

Cependant, si l'on veut réussir, — et tout écrivain, si haut qu'il place son idéal et s'enfermât-il, à triple verrou, dans sa tour d'ivoire, si même il prétend le contraire, nous savons qu'il travaille en vue du succès — il importe que l'on tienne compte, dans une certaine mesure, de l'opinion de la foule, il est dangereux d'afficher un absolu mépris de ses sentiments.

N'empêche que ces deux essais de M. Richard Ledent soient des plus sympathiques. Il y a, dans la première pièce, surtout, beaucoup de poésie et la destinée de cet homme, sorte de Hamlet nouveau, que l'atavisme pousse au suicide et que l'amour rend à la vie, est assez dramatique.

L'auteur annonce, pour l'autre théâtre, deux œuvres nouvelles : l'*Enfant* et le *Triptyque du pardon*. Cela ne peut qu'exciter la curiosité de ceux qui suivent, non sans intérêt, les tentatives de quelques écrivains qui rêvent, pour leurs conceptions dramatiques, des formes nouvelles.

***

Bon Ch. Van Beneden, *Les titularisés*. (Bruxelles, P. Lacomblez, 31 rue des Paroissiens.)

Les titularisés appartiennent aussi, sans doute, à l'autre théâtre ! Mais si cette pièce est difficilement jouable, c'est pour des raisons tout autres.

Et d'abord qu'est-ce que c'est, *Les titularisés?* C'est une comédie dirigée contre ces larrons de noblesse qui s'affublent impudemment de titres qu'ils n'ont aucun droit de porter. L'auteur y dénonce les fourberies, les intrigues, les basses manœuvres d'une foule d'aventuriers qui exploitent la vanité d'individus sans conscience, qui sacrifient tout, l'honneur même, à leur appétit des places et des honneurs. Le sujet

Hosted by Google

n'est pas neuf, mais le Bon Ch. Van Beneden a de quoi le rajeunir...

La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.

C'est un personnage, Victor Saradou, de l'Académie française, — l'allusion est spirituelle, n'est-ce pas? — qui explique ce mot nouveau, les titularisés. « Il y a titulaire, qui ne dit rien ou trop, puis, dans certaines langues, *titular*, qui désigne assez bien cette sorte d'individus. Eh bien! en français on les nommera des *titularisés*. »

Un autre personnage, un vicaire, propose de les appeler : les *titres-à-la-risée*. Comme calembour, c'est réussi. Mais Madeleine Vantratou, de l'Opéra comique, a mieux encore : appelons-les, dit-elle, les *tritralarisés!*

Si vous ne trouvez pas ça du plus haut comique, c'est que vous êtes difficiles.

Comique — oh combien! — la pièce fait rire d'un bout à l'autre; c'est à se tordre, comme dirait l'autre. Mais j'ai bien peur que « l'hilarité qui en résulte, pour les rieurs, » (*sic*) ne paraisse à l'auteur une manifestation de mauvais goût, parce que, vous comprenez, il y a rire et rire .. Et il va encore se fâcher contre ceux qui ne goûteront pas les fines plaisanteries, les délicates bouffonneries des personnages. Car il n'a pas oublié les articles que le *Mariagicide* — l'auteur des *Titularisés* a un faible, décidément, pour les titres drôles! — a provoqués dans la presse bruxelloise! Ah! sapristi! comme il leur dit leur fait, à tous ces chroniqueurs de théâtre, qui ont eu l'insolence de ne pas voir en sa pièce une œuvre géniale! Avec quelle indignation il leur reproche « des sentiments d'une étrange méchanceté, de basse jalousie, de vengeance...! »

Hélas! hélas! et dire que sur nous aussi, peut-être, ce terrible auteur comique va lancer les carreaux de sa foudre! Car enfin, nous avons beau faire, nous ne parvenons pas à goûter l'assaisonnement de cette étrange salade.

Au fond, l'auteur n'est pas, croyons-nous, aussi méchant qu'il veut bien le paraître; témoin ce rêve charmant qu'il nous confie :

Hosted by Google

« Pourtant, dit-il, qu'il serait doux et bon que nous, photographes des mœurs et des idées de notre temps, nous nous serrions en groupes unis, aimables, les bras sous les bras, pour marcher vers la vie de paix éternelle dans le champ immaculé des âmes de la postérité...! »

Cela n'est-il pas de nature à attendrir les critiques les plus farouches...?

***

XAVIER DE CARDAILLAC, *Propos gascons*. Deuxième série. (Paris, Ollendorff, 1903.)

Livre amusant à parcourir, plein de gaieté et de bonne humeur. L'auteur a mis à contribution de vieux papiers inédits, les chroniques du bon vieux temps, des contes populaires, des légendes, et avec tout cela, il a écrit un gros livre, un livre qui est comme une réhabilitation du Midi.

Il faut voir comme M. de Cardaillac, vrai Gascon gasconnant de Gascogne, donne sur les doigts à tous ceux qui ont commis la plus légère erreur en parlant de ceux de « chez nous »! Rostand n'a qu'à se bien tenir, lui qui a si inexactement noté, chez les Cadets, le disparate râpé de leurs vêtements et la vulgarité picaresque de leurs attitudes.

Car il l'aime, sa Gascogne, il l'étudie dans ses moindres détails; il fait plus, il la *vibre*, comme on a dit. Il en chante les vertes vallées et les montagnes blanches, les princes, le bon roy Henry, les Cadets, les paysans, les bergers pittoresques, les *montagnols*. Il met en valeur la beauté des filles de Dax et de Fontarabie, qu'il préfère, naturellement, aux Vénus d'Arles. Il fait connaître, par des traductions ou des commentaires, les œuvres des prosateurs ou des poètes du cru, ignorés du grand public de France, et recueille, pieusement, tous les vestiges d'art ancien laissés par les Arabes dans le pays qu'ils ont occupé jadis.

Les *Propos gascons* se terminent par une série de légendes et de contes qui relèvent, agréablement, du folklore et qui révèlent, avec une charmante naïveté, l'âme populaire. Les

Hosted by Google

Curés de Bahus et du Tursan mettront le lecteur en joie : on retrouve dans ces pages la libre veine et la verve caustique des vieux fabliaux. Quant aux *Pépis d'Ibos*, ils amusent comme une édition gasconne des histoires de copères dinantais.

Et tout cela est écrit dans une langue claire et spirituelle, bien française.

M. de Cardaillac, selon le conseil donné aux jeunes gens de là-bas par son ami, le poète Camélat, « cultive son enclos avec amour ».

Et on ne saurait mieux traduire l'impression que laissent ces *Propos gascons*, qu'en répétant, en le modifiant un peu, ce vers du *Cyrano* de Rostand :

Ecoutez, *les Français*, c'est toute la Gascogne !

J. V.

Hosted by Google

CHRONIQUE DRAMATIQUE

Le DÉTOUR, comédie en trois actes de M. Henri Bernstein, au théâtre du Parc.

Une jeune fille née dans le demi-monde se marie. Elle épouse un jeune homme qui l'aime et entre dans une famille d'honorables bourgeois. Peut-elle espérer trouver dans ce nouveau milieu assez d'intelligente bonté pour que la vie y soit possible, sinon complètement heureuse?

C'est en somme une suite à *Yvette*, la comédie que M. Berton a extraite du joli roman de Guy de Maupassant. Seulement, dans *Yvette*, le rideau tombe au moment où Servgny vient d'arracher à la jeune fille le mouchoir imbibé de chloroforme qui allait lui faire oublier toutes les tristesses de la vie, et à la faveur de cet émoi, la sentant prise d'un ardent désir de bonheur, il lui promet de l'épouser.

Seront-ils heureux? C'est un peu ce que va nous montrer M. Henri Bernstein dans le *Détour*.

Jacqueline — Jack, comme l'appellent familièrement les habitués de la maison — est la fille d'une demi-mondaine très élégante, l'une des plus jolies de celles auxquelles l'Académie française vient pudiquement de refuser un état civil dans l'édition future de son dictionnaire perpétuel.

Nous supposons volontiers qu'elle a été élevée avec tendresse et douceur; elle s'est développée très purement et très loyalement dans ce milieu corrompu; elle n'a eu sous les yeux que des apparences de vices, des soupçons de compromissions, si bien que malgré son dégoût pour le monde dans lequel

Hosted by Google

elle vit, elle a gardé pour sa mère un amour infini, très tendre, plein de pitié. Elle est certaine que sa mère n'a jamais eu pour elle d'autre désir que de la voir un jour honnêtement mariée; elle est sûre, comme elle le dit très joliment au premier acte, que jamais sa mère n'a pu voir en pensée l'avenir de sa fille semblable à la vie qu'elle mène elle-même. Et pourtant elle n'a qu'une demi-confiance, à peine avouée dans les prévoyances maternelles. Elle sait sa mère frivole, insouciante, peu capable de sacrifice, et de toute l'analyse intime de leurs deux cœurs qu'elle a étudiés très finement, elle ne garde que la triste certitude de ne devoir compter que sur elle seule pour se défendre des tentatives de séduction dont elle est tous les jours l'objet.

Deux jeunes gens sont particulièrement assidus auprès d'elle; l'un, Cyril, est un fêtard plein d'indulgence pour toutes les faiblesses de la vie insouciante, spirituel, fin, souvent plus ému qu'il ne veut en convenir, aimant l'existence pour ses plaisirs et ne voulant jamais la prendre au sérieux. L'autre, Armand Rousseau est un jeune provincial tout dépaysé dans le demi-monde parisien, gauche, maladroit, gaffeur, timide et amoureux. Il aime Jacqueline et veut l'épouser; il compromet tout en la blessant dans son affection pour sa mère, et se fait pardonner ensuite par la naïveté de son aveu et la candeur émue, enfantine de ses excuses et de sa tristesse.

Jacqueline entre avec lui dans un milieu terriblement bourgeois. M. Rousseau père est un trop digne négociant de Cherbourg, protestant rigide et austère. Il ne cesse de répéter qu'il aime sa bru comme sa fille, qu'il l'a admise à son foyer parce qu'il la savait pure, qu'elle ne peut être rendue responsable du passé de sa mère. Il affirme si bien qu'il veut la défendre contre toutes les insinuations calomnieuses dont elle pourrait être l'objet, qu'il les éveille, les excite, les provoque si bien que ses paroles de charité chrétienne affectée et prédicante sont autant de traits blessants et douloureux pour la malheureuse Jacqueline.

On devine les curiosités dont elle est l'objet dans ce monde odieux de bourgeois provinciaux et bavards. Des amis de ses

Hosted by Google

parents lui reprochent de ne pas porter de corset, ce qui est inconvenant, et de ne pas désirer avoir dix-huit enfants, comme cette excellente Mme Michelon, qui doit sa nombreuse famille à l'intervention amoureuse d'un colonel; Mme Pradès, qui a tranquillement empoisonné son mari, regrette de ne pouvoir la recevoir à dîner en raison de sa naissance irrégulière. Sa belle-sœur, Lucienne, une malpropre petite demi-vierge, qui s'est fiancée à un lieutenant d'infanterie qu'elle n'aime pas pour mieux le tromper avec un capitaine qu'elle adore, voit son mariage rompu et l'échafaudage de son bonheur à trois brisé, toujours à cause du passé de Jacqueline. Et toutes ces infamies se déroulent, plus blessantes à tout moment, aggravées encore par les manifestations de protection honnête et de tendresse austère des beaux-parents. Son mari est terriblement repris par son milieu; il n'ose défendre sa femme et l'imposer à ses relations ou rompre avec celles-ci. Il court au-devant des affronts et vient ensuite les rapporter à Jacqueline, étalant ainsi la pleutrerie de son caractère et la lâcheté de son amour.

Excédée, Jacqueline le décide à quitter la maison paternelle et à habiter seuls une petite maison de Cherbourg. Ils y passent quelques mois qui auraient pu être une nouvelle lune de miel sans le caractère mesquin et, au fond, assez brutal d'Armand. Au lieu d'être tout à son bonheur, il regrette le confort bourgeois de l'installation paternelle; les chambres sont trop petites, le service insuffisant; les objets qui l'entourent n'ont plus cet aspect sévère, cet ordre scrupuleusement méthodique, façade nécessaire de l'honnêteté provinciale; le café est mauvais et la cuisine lui ressemble; il se sent déraciné. Il veut ramener sa femme au foyer paternel et Jacqueline promet de céder, ayant perdu tout espoir de bonheur.

Au hasard d'un voyage, sa mère survient et se rencontre avec M. Rousseau père qui lui fait l'accueil le plus malhonnête. Armand, averti de sa présence, quitte son bureau en toute hâte et vient la chasser brutalement. Jacqueline enfin se révolte; elle reproche à son mari de ne l'avoir jamais aimé, de

Hosted by Google

n'avoir eu pour elle qu'un désir aujourd'hui satisfait, de l'avoir épousé parce qu'il savait qu'elle n'aurait pu devenir sa maîtresse. Elle ne l'aimait pas quand ils se sont fiancés; elle le lui avait loyalement avoué, lui demandant de l'aider à l'aimer, de faire naître son affection. Armand a faibli à cette tâche; il n'a vu dans le mariage que le bonheur de la volupté, et aujourd'hui, Jacqueline se sent écœurée, diminuée, souillée, comme si elle avait cédé aux offres des viveurs qu'elle rencontrait chez sa mère.

Au milieu de ce désastre moral, Cyril revient. Il a toujours eu pour Jacqueline une amitié très tendre, et souvent encore il regrette le bonheur qu'il aurait pu lui donner. Il lui apporte des consolations douces, un peu ironiques, mais sans méchanceté, faites à l'image de son caractère et du monde qu'il fréquente. Il vient d'hériter 200,000 francs d'un cousin éloigné : « C'est l'affaire de trois ans quand on est garçon, lui dit-il; à deux c'est un peu plus long... Voulez-vous? » Et Jacqueline cède, comprenant que cet avenir nouveau ne peut lui réserver de déceptions plus cruelles que celles qui l'attendent dans son ménage; mais elle cède sans joie, désabusée, sans confiance dans la vie, en disant : « Je suis si triste... »

La comédie de M. Bernstein est fine et jolie et nous pourrions en dégager de multiples leçons morales. Mais à quoi bon répéter que les sentiments de l'austère M. Rousseau père gagneraient à être moins déclamés et mieux appliqués; qu'il est aussi difficile à un jeune homme d'introduire dans sa famille une femme d'un monde tout différent du sien, qu'à une jeune fille, Parisienne élevée dans l'insouciance, de se plier aux mœurs rigides d'un époux très provincial.

Arrêtons-nous simplement à la belle leçon d'indulgence qui ressort de ces scènes mouvementées, émues et souriantes tout à la fois. Le seul lien qui puisse unir deux êtres se trouve dans leur compréhension réciproque. Et rien ne facilite cette pénétration des âmes comme une infinie bonté, une indulgence toujours prête à céder, même lorsqu'elle ne comprend pas tout à fait. Je devrais dire d'ailleurs, *surtout* lorsqu'elle ne

Hosted by Google

comprend pas; car c'est alors qu'il y a un vrai mérite d'amour à céder, et n'est-ce pas la preuve la plus tendre de confiance que nous puissions donner.

Jacqueline se donne à Armand touchée par sa loyauté; lui, de son côté, croit comme un enfant qu'il suffise de l'arracher à son milieu pour effacer définitivement l'empreinte du passé. Mais le souvenir échappe à notre volonté et l'avenir ne se façonne que par les soins continus et tendres du présent. Au lieu de la faire naître à une vie nouvelle, il éveille sa femme à la volupté et arrête là son rôle de mari. Rien n'est plus dangereux; le jour où Jacqueline s'en apercevra elle se sentira dégradée et n'aura plus pour son époux que le mépris qu'elle ressentirait pour un séducteur qu'elle n'aimerait pas.

Cyril, au contraire, représente l'indulgence très douce des gens qui ont beaucoup péché sans jamais s'être sentis réellement mauvais, et qui ont appris par eux-mêmes qu'il faut beaucoup pardonner. Il sait qu'il n'offre pas à Jacqueline un bonheur éternel; des circonstances matérielles, sans même parler des autres, viendront un jour les séparer. Elle aussi se rend compte que l'avenir ne sera pas toujours sans larmes. Mais au moins goûteront-ils le bonheur très doux de vivre quelque temps sans souffrance, de se sentir unis par des souvenirs douloureux et une commune compréhension des tristesses de leurs cœurs, de voir les heures passer dans un rêve d'indulgence et de tendresse, d'être, ne fût-ce qu'un jour, « les deux qui vont ensemble » qu'a chantés le poète.

Cette leçon morale méritait d'être donnée à une époque où la bonté passe pour être une déchéance; elle servira d'excuses — s'il en est vraiment besoin — aux rares traits moins heureux de la comédie de M. Bernstein, et elle entourera les scènes les meilleures et l'œuvre entière d'un nimbe de beauté et de vérité humaine.

ROBERT SAND.

Hosted by Google

AVANT-PROPOS

Au moment où nous paraissons, les écrivains et les artistes s'associent pour fêter M. Camille Lemonnier.

Une première fois, en 1883, il y eut ce qu'on appela une « manifestation Lemonnier ». Ce fut une levée de boucliers en l'honneur de ce robuste écrivain, injustement privé, dans l'opinion de beaucoup, de la récompense nationale qui était due à son talent. Vingt ans plus tard, c'est dans une joie pacifique et, pour ainsi dire, unanime, que l'on va célébrer son jubilé littéraire; il ne se mêlera plus à la fête les colères, les rancunes et les protestations d'un lendemain de bataille.

C'est qu'aussi bien la bataille est gagnée, et gagnée aussi complètement qu'elle pouvait l'être. Elle n'a pas eu tous les résultats que s'en promettaient les combattants de 1883. Ceux-ci portaient, comme un étendard déployé devant eux, des formules de littérature, dont plusieurs ont succombé sous le mépris ou l'indifférence. Le naturalisme a découragé ses derniers adhérents en Belgique, sans qu'on puisse nier, toutefois, qu'il a donné à M. Lemonnier et à son école

Hosted by Google

un sens plus aigu de la vie, la science descriptive et des procédés d'écriture. Parmi ses admirateurs souvent indiscrets et excessifs d'alors, plusieurs l'ont renié; d'autres se sont tus; d'autres se sont isolés; d'autres, encore, ont sacrifié tout idéal. Mais il reste encore de notables tronçons de la petite armée qui a vaincu.

Vaincu, sans s'imposer d'ailleurs aux foules. L'art est resté chez nous une chose aristocratique, entourée de plus de suspicions que de ferveurs. Jamais on n'a vu jusqu'ici le peuple belge se passionner pour un beau livre, et les pouvoirs publics, malgré quelques consécrations semi-officielles, dont ont bénéficié MM. Lemonnier, G. Eekhoud, A. Giraud, etc., ont gardé vis-à-vis des manifestations de la pensée une très nette attitude de réserve et même de défiance. Peut-être vaut-il mieux que, dans l'avenir, il en soit encore ainsi. La réceptivité de l'écrivain est déjà si grande qu'il risquerait, surtout dans un petit pays, s'il n'était plus isolé de la lourde machine politique, de subir outre mesure l'action neutralisante de sa redoutable électricité; souhaitons donc au poète qu'il sauvegarde son individualité farouche, qu'il écrive des *Iambes* et des *Châtiments* plutôt que des odes ou des cantates; sa grandeur est attachée à son orgueil et à sa souffrance.

Quoi qu'on pense, au surplus, de cela, il est une vérité qu'on peut proclamer sans courir le risque d'être jugé téméraire. C'est que M. Camille Lemonnier est, de tous les écrivains belges, celui qui honore le plus complètement une profession haute et noble,

Hosted by Google

généralement désintéressée, toute de vigueur intellectuelle et d'incessante activité. Sa fécondité, dont on lui a parfois fait un crime, est symbolique pour nous au même titre que la couleur de ses descriptions, que la mobilité de son observation, que les incertitudes mêmes de son goût. Deux races s'allient en son tempérament comme dans le tempérament national, et si la prédominance y semble acquise à la robustesse germanique, s'il a surtout, lui Wallon, les prédilections d'un peintre flamand, il n'est par là que plus représentatif d'un petit peuple, très attaché aux matérialités de la vie, très épris de la bonne humeur et des bons repas.

La Revue de Belgique n'avait aucune raison de bouder à une glorification, qui ne peut tourner qu'à l'honneur de nos compatriotes, de la solidarité entre intellectuels et de l'esprit littéraire en Belgique. Elle était plutôt incitée à confirmer les enthousiasmes de plusieurs de ses amis. N'a-t-elle pas, jadis, été accueillante pour les premiers essais de M. Lemonnier? N'a-t-elle pas publié *Thérèse Monique*, en 1880, et *Morteroche* en 1883? N'y salua-t-on pas l'avènement d'une école, dont le chef reconnu était précisément l'auteur du *Mort* et de *Un mâle?* M. Potvin, injustement traité depuis par quelques « Jeune Belgique » montra plus de clairvoyance que personne à ce moment-là. Il proclama l'auteur des *Charniers* « un de « ces artistes de tempérament qui traitent les lettres « avec le respect, l'audace, l'emportement quelque- « fois, et toujours le culte, qui sont le propre des

Hosted by Google

« passions viriles ». Il osa louer *Un mâle* dont il disait : « Le ton est assez viril, la passion assez « robuste, pour que le tableau soit presque chaste, « comme les satyres ou les faunesses de la peinture « flamande. » Il regrettait seulement, non sans finesse, qu'on perdît de vue que « les affinités morales « entrent quelquefois aussi pour quelque chose dans « l'amour ».

Avait-il tort en faisant cette réserve ? Nul n'oserait le soutenir maintenant et, moins que tout autre, M. Camille Lemonnier qui depuis lors a, dans *L'arche* et *La faute de Madame Charvet*, démontré avec un talent notable qu'il n'était pas moins heureusement doué pour l'analyse psychologique que pour la peinture volontairement brutale et rutilante des grossiers instincts.

Il est regrettable que le chroniqueur de la *Revue de Belgique* ait été découragé par la polémique outrancière d'une jeunesse turbulente. Sinon, il n'eût pas failli à son devoir de bon juge et il eût pris soin de noter les étapes d'un talent, dont la maturité n'est restée en dessous d'aucune espérance. Mais il n'est pas trop tard pour renouer la chaîne de la tradition, et c'est aussi le pourquoi des articles qu'on va lire.

La Revue de Belgique.

Hosted by Google

CAMILLE LEMONNIER ET L'ART BELGE

D'autres ont dit le rôle que Camille Lemonnier joua dans la renaissance littéraire de la Belgique. Son rôle dans le développement des beaux-arts n'a pas été moins considérable. Il a été l'historien du mouvement artistique de 1830 à nos jours. Pour beaucoup d'artistes, il est demeuré le guide le plus sûr et le conseiller le plus écouté.

Rien de plus rare qu'une telle influence exercée par un écrivain; très justement, les peintres et les sculpteurs tiennent en grande méfiance les manieurs de plume, se disant que ces gens-là ne sont guère bons qu'à leur donner des idées étrangères à leur métier et dangereuses pour l'expression d'art qu'ils ont choisie.

Telle a été d'ordinaire l'attitude des artistes envers les critiques les plus éminents. Ils ont, au contraire, dès sa jeunesse, écouté religieusement Camille Lemonnier; ils le considéraient un peu comme l'un des leurs; ils comprenaient que, dans le goût de l'écrivain pour les arts plastiques, il y avait, non pas un dilettantisme, une fantaisie d'intelligence, mais une sympathie d'instinct, un goût très vif et très profond pour toutes les manifestations sculpturales ou colorées de l'idéal esthétique.

Camille Lemonnier, en effet, a naturellement la vision et l'émotion « peintre ». C'est un des traits les plus vraiment nationaux de son talent, car, dans ce pays belge, qui n'a point encore de vraie culture, qui ne s'intéresse que secondairement aux idées, c'est par le goût de la couleur et de la décoration que l'on peut amener le public à des préoccupations d'art. D'instinct, Lemonnier l'a compris; il semble — initiateur

Hosted by Google

subtil — avoir voulu donner aux gens de son pays le goût des livres en leur montrant que, par le livre, on peut renouveler l'émotion du tableau.

Remarquez que, chez lui, c'est la sensation plastique qui prime toutes les autres. L'impression qui demeure de ses plus beaux livres, c'est la vision concrète d'un paysage : un tableau. Après plusieurs années, essayez de vous souvenir des romans de Lemonnier : pensez au *Mâle*, vous verrez d'abord une forêt qui s'éveille, une lisière de bois par un jour ardent et amoureux; pensez au *Mort*, vous verrez une chaumière rustique, rude et grossière, morne et hostile, peuplée d'êtres frustes, taillés à coups de serpe dans le vieux tronc populaire; pensez à *Happe-chair*, vous verrez le four rougeoyant du laminoir, au *Vent dans les moulins*, les petits sentiers de Flandre, bordés d'arbres nains et courant entre les champs, au *Sang et les roses*, un verger en fleurs. On pourrait faire la même expérience pour toutes les œuvres de l'écrivain, et je crois bien que c'est ce tableau, cette vision de nature qui a été l'inspiratrice du livre et non point une idée abstraite, quelque conception de philosophe ou de moraliste.

Un roman pour lui est le plus souvent l'explication et le commentaire d'un tableau ou d'une suite de tableaux, vastes fresques décoratives, animées du grand souffle panthéiste et rubénien comme *Adam et Eve*, *Au cœur frais de la forêt*, l'*Ile vierge*, croquis de mœurs truculents et hauts en couleur, sombres eaux-fortes aux traits âpres, aux noirs mystérieux, tableaux d'intimité minutieuse dans le style des petits hollandais. Même dans les romans à tendances psychologiques, même dans les œuvres de profonde émotion humaine, la préoccupation d'exprimer d'une façon concrète le monde qu'il imagine apparaît prédominant. Ses études de femmes les plus fines comme l'*Arche*, *La faute de Madame Charvet*, ont leur décor précis, leur milieu plastique nettement posé, et si cette préoccupation « peintre » prend quelquefois trop de place, du moins épargne-t-elle toujours à l'écrivain la sécheresse, le gris sur gris de la plupart des romanciers psychologues. Un tel tempérament devait fatalement porter l'écrivain vers la

Hosted by Google

critique d'art. Aussi bien est-ce par la critique d'art qu'il débuta dans les lettres. Ses premiers ouvrages sont des Salons, et c'est le désir de manifester l'enthousiasme dans lequel le mettaient les toiles bien peintes qui fut son premier motif d'inspiration. Dès l'abord, il apporta, dans cet ingrat métier de critique, une conception nouvelle, une originalité saisissante. Les meilleurs analyseurs de tableaux ont d'ordinaire jugé la peinture en littérateurs ; les toiles ont été pour eux des sujets d'amplification ou des raisons de disserter sur l'esthétique, la métaphysique ou la sociologie, l'histoire ou les mœurs. Camille Lemonnier sut les juger en peintre. Il ne se contenta pas de ces appréciations sèches et sommaires sur le dessin et le coloris, qui suffisaient aux chroniqueurs d'autrefois, il sut parler aux peintres en homme de métier, il s'ingénia à considérer les œuvres en elles-mêmes, à caractériser une manière en elle-même et non à la rattacher à tel ou tel système esthétique.

L'étonnement fut général dans le monde des ateliers. Les artistes comprirent qu'ils étaient cette fois jugés par un des leurs, par un homme qui voyait la nature à leur façon, qui ne demandait pas aux tableaux l'intérêt d'une illustration, mais l'enthousiasme des belles formes et des belles couleurs, l'émotion du coup de pinceau donné sous l'impression directe des choses, la notation passionnée de la plastique de la vie.

La critique a été renouvelée d'autre part par des philosophes, qui ont considéré l'œuvre d'art en tant que manifestation d'une psychologie collective comme expression d'une culture. Ce procédé est celui de Taine ; la critique de Lemonnier en est le contre-pied. Tandis que l'auteur de « *La psychologie de l'art dans les Pays-Bas,* qui n'a point l'imagination concrète, qui s'intéresse plus aux idées qu'aux formes et aux couleurs, s'élève à la compréhension du tableau, même au point de vue métier, à force d'intelligence, et reconstitue documentairement et scientifiquement l'émotion esthétique qui a donné naissance à l'œuvre et goûte le tableau à force de connaître le peintre et son milieu, Lemonnier, grâce à son merveilleux instinct pictural, devine le peintre et son milieu

Hosted by Google

par la simple contemplation du tableau. Il pourra lui arriver ainsi de se tromper sur des détails; jamais il ne s'est mépris sur la psychologie générale et profonde d'un artiste, et toujours l'érudition a confirmé sa divination. Les pages qu'il a écrites sur Rubens, sur Jordaens, sur van Dyck, dans l'enthousiasme où le jeta sa visite à la pinacothèque de Munich (1), sont vraiment définitive. Ému, transporté par le tableau, sous le coup de sa première joie, il cherche à rendre compte de son impression toute chaude; dans le chaos des phrases, dans le tumulte d'un style de feu d'artifice où il semble enrager de l'impuissance des mots à traduire la splendeur des choses vivantes, et où les expressions les plus justes dans leur singularité s'entassent et se complètent, il raconte l'artiste et le tableau.

« Avec ses amoncellements de viandes rubéniennes, ce salon carré de la pinacothèque laisse un éblouissement. Bruxelles et Anvers et le Louvre n'étaient que des échappées sur la genèse du plus formidable pétrisseur d'humanité qui ait existé. En des pages choisies, c'était comme le génie tamisé, passé au crible, bluté de ses pailles et de ses grosses poussières. Mais ici, on pénètre comme dans le flux au jour le jour de cet extraordinaire cerveau. Il ruisselle en jets de moelles, en laves de rouges sèves, en fontaines de sang le long des murs. L'impression subsiste d'une prodigieuse officine où s'entend le bruit des artères génitrices et d'un atelier où le maître reviendrait peindre. On est dans un grenier d'abondance, un jardin de vie, une éternité de palingénésies, avec les formes partout jaillissantes, des grappes de corps nus balancés par l'espace, des feuillages de chair illuminant l'épaisse forêt des êtres, le vertige et la folie d'une exultante et intarissable création. On marche dans de la gloire, de la musique, de la lumière, des foudres, de la graisse humaine, et dans des apothéoses et des charniers et dans de l'amour et de la terreur. On pénètre dans l'antre de l'ogre, dépeçant ses boucheries soleilleuses, répandant ses fleuves vermeils, allumant ses pourpres réchauds pour

(1) *En Allemagne*, sensations d'un passant. (A la librairie illustrée, Paris.)

Hosted by Google

les supplices, gemmant ses massacres d'un ruissellement de pierreries, broyant les lys et les roses de ces pulpes charnelles. Et une soûlerie âcre, puissante, furieuse, comme la colère d'un gros vin bu goulûment avec des ruts néroniens, et un noir appétit de femmes aimées à brassées dans les fleurs et les pillages, émane de ce virulent panthéisme, et de cette bouillante cuve où s'amalgament toutes les ivresses. »

Cette impression toute subjective donne au fond une idée plus nette d'un artiste et de la qualité de son art que les éruditions laborieuses. Lemonnier a un sens si net de la peinture qu'il semble deviner devant une étude la psychologie d'un artiste. Son portrait de Courbet, dans *Les peintres de la vie*, celui de Corot, celui de Stevens, ont une valeur de mémoires bien qu'il semble avoir volontairement évité l'anecdote, la biographie, tous ces à-côté de la critique; il veut devoir à l'œuvre seule l'explication de l'artiste.

Cette critique impressionniste est la seule qui convienne à son tempérament d'artiste et d'écrivain. *L'histoire des beaux-arts en Belgique*, de 1830 à 1887, est assurément un bon livre. On y trouve des appréciations d'une justesse parfaite, des lignes compréhensives et sûres, des portraits d'une netteté admirable, tel celui de Charles Degroux, mais on n'y sent point cependant l'enthousiasme, la fougue, la vision lumineuse qui apparaît dans *En Allemagne*, dans *Les peintres de la vie*.

La documentation très sérieuse et très complète dont il s'est entouré, loin de servir l'auteur, l'a gêné.

Comme Camille Lemonnier a jugé les vieux maîtres, il a jugé les maîtres contemporains. Cela a pu lui faire commettre parfois des erreurs, cela a pu l'entraîner parfois à des outrances dans l'enthousiasme ou la discussion, car, si juste que soit le sens qu'un critique a de la peinture, il a d'autant plus de chance de se tromper qu'il est plus passionné et plus enthousiaste, mais dans ses erreurs mêmes on sentait toujours une telle sincérité, une telle sympathie pour l'art plastique, que ceux mêmes qui recevaient le coup de boutoir de ces appréciations un peu rudes ne pouvaient lui en garder rancune,

Hosted by Google

convaincus qu'à quelque Salon prochain l'éloge pourrait être aussi net, aussi franc que la critique avait été dure.

Dans la critique de Lemonnier nul système, mais un éclectisme large et généreux. Assurément, la sympathie naturelle de ce grand vivant va d'abord aux efforts jeunes, aux innovations hardies, aux tentatives primesautières. Ce qu'il aime avant tout, ce sont les peintres de la vie et de la lumière, ceux qui, devant la nature, éprouvent l'enthousiasme dionysien qui est le principal élément de beauté de ses livres, mais il sait rendre hommage aux efforts d'érudition. Dans son histoire des beaux-arts, il a pleinement rendu justice à Gallait, à De Keyser, à Wappers et même à Navez; il a écrit sur Leys, ce peintre archéologue, des pages excellentes et très compréhensives. Défenseur de l'impressionnisme, il a été l'ami, le conseiller et l'admirateur constant de Baron, de Boulenger, de Dubois, d'Arton.

Ce libéralisme critique n'est du reste que la conséquence nécessaire du sentiment exclusivement « peintre » dans lequel il considère l'œuvre d'art. Le critique-philosophe est toujours systématique. Quelque intelligence qu'il ait des arts plastiques, il ne peut s'empêcher de condamner les œuvres contraires à son esthétique.

Un Schopenhauer, qui comprend merveilleusement la beauté des grandes œuvres de la sculpture antique, des nobles créations de l'art italien, déclarera d'une façon péremptoire que l'œuvre du XVIII^e^ siècle doit être exclue du domaine de l'art, parce que tout le « joli », tout ce qui ne nous incite pas à la contemplation pure n'est pas de l'art. Le critique peintre, au contraire, goûtera le charme d'une toile bien peinte, quelle qu'elle soit, se grisera de toute représentation de la vie. C'est sa supériorité, c'est aussi le secret de son influence sur les peintres. On ne soupçonne point l'importance de celle que Lemonnier exerça. S'il n'a point déterminé de vocation, il en a dirigé plusieurs.

Quelques artistes excellents lui doivent une partie de leur originalité, tels Claus, qu'il confirma et dirigea dans sa conception luministe du paysage; le grand Meunier lui-même

Hosted by Google

n'est pas sans lui devoir quelque chose. C'est en compagnie de Lemonnier que le grand sculpteur du *Monument au travail* découvrit le pays noir. L'écrivain a raconté cette première rencontre. « Le Borinage! dit-il. J'étais venu là un jour avec Constantin Meunier. Ce n'était pas la première fois que je le visitais. Mais je n'avais pas encore été touché en mes racines par l'extraordinaire beauté brusque et souffrante qui se dégage de ses aspects. On n'aime pas toujours tout de suite ce qu'on doit continuer à aimer pour la vie : celui qui devait un jour être le pensif et sensible introducteur des plèbes dans l'art, à peine lui même connaissait ce pays noir qui allait devenir pour lui la cause d'une expression nouvelle de l'humanité. Nous montâmes à la tourelle du château de Mons. Sous un lent et incessant déluge de charbon, l'air s'estompait de teintes fuligineuses qui décoloraient la tiède après-midi. Une suite éternellement projetée de hautes cheminées recouvrait la campagne, qui, dans un remous d'incessantes fumées, apparaissait anémique et dévastée. La sensation fut si forte de nous trouver brusquement devant ces horizons calcinés, au bas desquels, en tous sens, s'étageaient des buttes sombres que nous demeurâmes longtemps sans parler. C'est que, de l'endroit élevé d'où nous dominions la grande plaine industrielle, s'apercevait le cœur même de l'émouvante région charbonnière. »

De cette promenade, est sortie l'œuvre ouvrière de Constantin Meunier, et c'est une des gloires de Lemonnier d'avoir confirmé et entretenu le grand artiste dans l'enthousiasme qu'il avait ressenti alors.

Sur d'autres artistes, l'influence de Lemonnier a été plus considérable encore. Il n'est pas un jeune peintre de Belgique dont le talent ne lui doive quelque chose. Dans toutes les batailles de l'art, il a pris parti avec fougue et avec générosité. C'est ce que l'on reconnaît dans la manifestation qu'on organise en son honneur; les peintres et les sculpteurs y ont pris autant de part que les gens de lettres : c'est suffisamment significatif.

LOUIS DUMONT-WILDEN.

Hosted by Google

LES HÉROS DE LEMONNIER

L'œuvre de M. Camille Lemonnier offre aujourd'hui un vaste champ d'investigation. Entre ses principaux romans règne une certaine harmonie; ils semblent s'inspirer d'une même idée, d'une même conception de l'art et de la vie, qui permettra au critique de réunir en une synthèse tous ces livres à première vue si disparates. Il me paraît assez curieux de rechercher, dans tous les romans de Lemonnier, les types de prédilection, qui se rencontrent, à peine atténués, dans chaque nouvelle production.

Quelques écrivains se prêtent peu à cette méthode d'analyse littéraire. Leur curiosité inquiète a choisi des héros au caractère imprécis, à l'âme tortueuse. Ils se sont astreints souvent à une observation froide et méticuleuse de la vie. Leur personnalité est plus affinée, consistant en délicates nuances. Ils n'ont pas eu le souci de se montrer constamment dans leurs œuvres, avec une insistance parfois importune; il serait donc malaisé, sinon impossible, de chercher, dans leurs héros, la définition de personnalités d'écrivains telles que Flaubert, les de Goncourt. Avec les romanciers qui ont fortement subi l'influence du romantisme, tels que Zola, Cladel, Richepin, la méthode ne présente aucune difficulté. Ils font choix de types représentatifs dont le tempérament, le caractère, l'esprit leur sont personnels et ils s'incarnent en eux avec une parfaite désinvolture.

Ainsi que Zola, Richepin, Cladel, M. Camille Lemonnier possède une personnalité puissante et sanguine, qui éprouve

Hosted by Google

le désir de se dépenser en efforts surhumains, de se créer incessamment en de multiples incarnations. Tout entier il vit dans ses héros. En examinant les livres de M. Camille Lemonnier, à ce point de vue particulier, il sera facile de le camper en son attitude naturelle, d'apprécier, presque à son insu, le degré de sincérité et d'originalité de ses divers romans. On peut constater dès maintenant, dans toute son œuvre, la présence d'un type significatif, évidemment sympathique à l'auteur. C'est l'homme simple et fort, proche de la terre, dont les instincts obéissent librement aux lois souveraines de la nature. Lemonnier aime ce type vigoureux et sincère; il excelle d'ailleurs à le faire vivre. Ce personnage ne sera pas toujours le héros du livre; autour de lui, évolueront des comparses qui sembleront concentrer tout l'intérêt. Il ne faut pas s'y tromper; sans le type dont nous parlons, le roman aurait perdu sa haute et saisissante portée. Voyons le donc passer dans l'œuvre de Lemonnier. Et en recherchant les défauts, les hésitations de pensée ou d'expression, qui amoindrissent, affaiblissent ce type dans quelques livres, je devrai signaler les influences auxquelles Lemonnier était soumis, indiquer les voies dangereuses vers lesquelles s'aiguillait son beau talent. Et quand, en sentant vivre en nous l'œuvre entière de notre auteur, il nous sera permis de définir le héros habituel de ses contes, nous aurons, en même temps, défini le génie de M. Camille Lemonnier, assisté à la lente formation de sa personnalité.

I

Parmi les premiers livres de Camille Lemonnier, nous n'examinerons que les œuvres de pure imagination, bien que ses admirables études d'art nous seraient bien utiles à montrer les origines de son talent. Les *Charniers*, livre d'angoisse, d'horreur, d'indignation froidement méprisante, évoquent la plaine de Sedan dévastée, après 1870. Une impression pénible, mêlée de dégoût et de compassion, me reste encore de la lecture de ce livre faite il y a de nombreuses années. C'était

Hosted by Google

âprement, douloureusement vécu. Je dois oublier aussi les *Charniers*. Il convient de s'arrêter surtout aux romans de Lemonnier, dans lesquels je crois trouver les efforts, les tâtonnements d'une personnalité qui se cherche : *Un coin de village*, *Un mâle*, *Le mort*, *Happe-chair*, etc.

Un coin de village est une étude de mœurs flamandes. L'anecdote d'un intérêt relatif ne nous apprend rien. Le roman donne lieu à des descriptions délicatement colorées des campagnes des Flandres. On y rencontre des silhouettes intéressantes. Tous les héros sont des travailleurs des champs : Jan Slim, le fermier rapace et têtu; Snipzel, vieux coureur de guilledou, aimant rôder autour des cotillons des belles filles de ferme, figure joviale et rubiconde; le jeune et beau Lamme, l'amoureux tendre et matois de Roose Slim, baesine fraîche et savoureuse comme un fruit mûr. Ce roman est badigeonné, si je puis dire, de couleur locale; il semble, comme on a dit, taillé en pleine vie, en pleine chair flamande. Lemonnier fait, dans ce livre, de véritables trouvailles de style et d'observation ; mais, copiée directement sur la vie réelle, extérieure, cette œuvre semble neutre et renseigne peu sur l'auteur. Les personnages, à part leurs noms, sont assez conventionnels.

Dans *Un Mâle* et *Le Mort*, Lemonnier crée des types. Le braconnier Cachaprès, le « Mâle », est la terreur des gardes-forestiers. Comme un homme dont l'enfance se passa au fond des halliers, Cachaprès gîte au cœur des bois. Il a les adresses, les prodigieuses inventions des fauves. C'est un batailleur invincible dont on évite, au cabaret, les défis et les attaques. Cachaprès aime avec passion, avec sauvagerie, Germaine, la fille du fermier Hulotte. Il se fait tendre, calin. Il lui donne le spectacle de sa force domptée par son amour. Il l'émerveille par sa bravoure et sa puissance dominatrice. Germaine se donne. Le rude gars se sent immédiatement envahi d'une tendresse émolliente. Il oublie ses battues; il ne chasse plus que talonné par la nécessité. Seul le désir forcené, farouche, mord sa chair. Germaine se lasse la première; elle a peur que sa liaison ne soit connue et a honte d'être la maîtresse d'un gueux, d'un réfractaire. Cachaprès souffre atrocement, quand

Hosted by Google

il constate l'indifférence, la froideur de la jeune fille. Une jalousie le déchire, une fureur l'aveugle, et il veut en finir. Il est sur le point d'égorger son amante qui a consenti à une dernière entrevue, quand elle l'amollit, le reconquiert, en offrant sa chair. Cachaprès tombe, bientôt après, dans le piège que les gardes lui avaient tendu, aux environs de la ferme des Hulotte, où il courait rejoindre sa maîtresse. Le « Mâle » est plutôt un primitif. C'est un héros créé de toutes pièces par l'imagination romantico-naturaliste de Lemonnier. La forêt dans laquelle il vit participe à ses pensées, à ses souffrances, à ses joies; c'est un être vivant. Et quand l'auteur nous montre le braconnier s'aventurant sous le couvert des arbres, il le grandit, il lui donne une attitude homérique. Voici une page où Cachaprès parle de sa force : « Mettant son bras à nu, il l'obligea à passer le doigt sur sa peau, très lisse. Il releva un peu plus haut sa manche, ensuite, et lui montrant ses énormes biceps, en fit rouler la rondeur formidable, comme des boulets. Puis entraîné, il parla de sa force. Une souche d'arbre garnie de sa terre gisait près d'eux. Il la fit mouvoir d'un large coup de reins. Il parla aussi de son agilité, et par bravade, monta à un arbre, leste comme un écureuil. Il imitait des combats, expliquait comment il s'y prenait pour bousculer dix hommes à la fois, tapant des pieds, des mains et de la tête, et tout en se vantant étalait devant elle son torse puissant, avec une satisfaction de colosse. *Le soleil mêlait une splendeur à ses gestes immenses.* » Voilà le « Mâle ». Lemonnier ne le portraicture pas; il le sculpte. De ce récit, où l'auteur se livre à une débauche de colorations chaudes et vivaces, émane une sensation de poésie intense et d'ardente volupté. Cachaprès n'a pas de vie intérieure; il est tout en gestes; sa psychologie n'a aucune complication : Lemonnier le crée avec puissance. Trop de romantisme plane encore dans la description de la forêt. Il n'est pas possible qu'un être aussi fruste, aussi grossier que Cachaprès ait ressenti les émotions que l'auteur lui prête; il devait voir la forêt, comme un primitif habitué au décor, et non comme un poète aux sensations affinées. D'autres types de paysans wallons sont curieuse-

Hosted by Google

ment croqués, sans exagération : Hulotte, Hayot, deux compères qui rusent, dont on croit apercevoir les figures joviales, aux petits yeux malins, aux lèvres rasées, plissées d'un sourire bon enfant.

La Cougnolle et les Duc, êtres laids et répugnants, contrastent avec Cachaprès, dans sa beauté vigoureuse et jeune. Ces avortons annoncent les héros du *Mort*, les Baraque. Ce roman est sinistre; un remords plane sur la maison; un individu a été assassiné et détroussé par les frères Baraque; son cadavre jeté dans une fosse à purin s'obstine à réapparaître à la surface des eaux, comme une menaçante malédiction. Dans le *Mâle*, c'était une exagération romantique de la beauté, de la force; ici, c'en est une de la laideur, de la méchanceté. Balt, Bast et Nol sont trois frères, vivotant avaricieusement du produit de leur champ. Le travail les a précocement vieillis, flétris. Ils sont semblables aux brutes dont, par économie, ils accomplissent les rudes besognes. Ils vivent silencieux, défiants, superstitieux. Ils croient apaiser la colère du « Mort » en lui faisant dire des messes propitiatoires. En voici un portrait : « Balt et Bast étaient maigres comme des clous, le premier, large d'épaules, nerveux, les mains énormes, le second, planté sur des jambes fluettes, voûté, marchant par saccades, chauve. Et Nol avait la tête et les jambes enflées démesurément à cause de l'humidité de la maison. Leurs humeurs aussi dissemblaient. Balt se montrait emporté, violent, d'une sauvagerie exaspérée, tendu comme une arbalète; Bast, au contraire, farouche, sournois, chien couchant, pliant devant les gens, redressé ensuite derrière eux, d'une lâcheté basse. Il était ravagé d'accès de toux interminables, qui le mettaient en sueur et l'obligeaient à se retenir aux meubles, aux haies, la face convulsée, les pommettes en sang. Les yeux d'un bleu maladif, *couleur d'eau sale*, Bast regardait en clignotant, de côté, sans fixer, trahi par les éclats vitreux de la prunelle. Balt, lui, sous de gros sourcils grisonnants, cachait un regard flottant, et un chancre, *comme une bête*, lui avait mangé la moitié du nez. Quant à Nol, c'était une créature étrange, tenant de l'homme et de la bête. Court, trapu,

Hosted by Google

bouffi et pareil *à une souche mal équarrie,* il avait les joues soufflées, comme des babines, les paupières sans cils, les oreilles pendantes dans le cou, et son crâne, garni d'un petit poil blond roux, pommelait sous une perruque d'un châtain tourné à la filasse et *collée par de la poix*. C'était la perruque du vieux père Baraque et elle lui couvrait le milieu de la tête seulement, laissant la nuque à nu *sous un bourrelet de lentes*. Nol était idiot. » Inutile d'insister sur l'irréalité même de ces hideux monstres. Balt, dont la lubricité s'est tardivement éveillée, devient l'amant d'une femme du village, Tonia, une coureuse. Elle lui demande de l'argent, ce qui excite la rage du fielleux Bast, dur à la détente. Et un jour d'ivresse, Balt reçoit de son frère un coup de couteau, non sans qu'une horrible lutte ait lieu entre eux. Il y a dans ce roman beaucoup de scènes atrocement dramatiques. Lemonnier rend épique la résistance lugubre de ce » Mort » qui surnage en dépit des efforts des assassins.

La tristesse infinie, écrasante des terres incultes, l'inutilité de l'effort, la marche de la fatalité abattue sur une famille, voilà ce qui est décrit âprement dans un petit conte, *L'hôte des Quadvliet*. Le récit s'ouvrait cependant sur une noce dont les détails gastronomiques ne manquaient point de saveur et de franche gaieté. Il y a un contraste frappant entre les riches fermiers, rubiconds et heureux, du Polder, et les terriens hâves, maupiteux de la Campine. Dries Quadvliet, le paysan éprouvé dans son âme de père et d'époux, luttant vainement contre un sol ingrat, est un type bien réalisé. Sa résignation servile devant les méfaits d'une divinité implacable est celle de toute l'âme de la Flandre.

Un nouveau roman nous transporte au milieu du Pays Noir : *Happe-chair*. C'est la description ample, épique, sonore d'une usine. Des pages pleines de fougue, de coloris, rappellent les meilleurs extraits de *Germinal*. Une vie tumultueuse circule à travers ce livre, où l'on regrette cependant la recherche des comparaisons bizarres, le choix des vocables rares. Seul le type de Huriaux nous intéresse ; c'est l'ouvrier honnête, loyal, généreux, héroïque instinctivement, dont la

Hosted by Google

beauté grandit encore au milieu des trivialités et des détresses de sa morne existence de travailleur. Pour écrire ce livre, Lemonnier vécut plusieurs semaines à Marcinelle et à Couillet, au milieu des villages pauvres et tristes, observant l'existence pénible, héroïque et grossière des tâcherons, notant les impressions spontanées qui bouleversaient son cœur d'artiste et de prolétaire. Le patois âpre et dur des Borains est respecté dans les dialogues. Lemonnier, nous apprit jadis Rodenbach, était accompagné du peintre Constantin Meunier. Les croquis de l'artiste servirent en quelque sorte de modèles à l'écrivain, qui, en rédigeant son roman, les garda sous ses yeux.

Voilà la première série des héros de Lemonnier. Ils sont hardiment campés, ils forment des groupes admirables. Leurs traits, où se reflète leur personnalité rudimentaire, sont modelés d'un coup de pouce énergique. Leur stature surgit même plus grande que nature. Ce sont des brutes puissantes et passives. Leurs pensées sont rares, leurs sentiments sont bas. Ils ne triomphent qu'aux heures de l'amour et de la bataille. Leur force gronde, ahane; ils paraissent beaux, alors, dans la libre manifestation de leurs instincts. Lemonnier a décrit, avec une romantique exagération, leurs gestes exhubérants et gauches. A certains moments, il nous a donné la sensation d'une vie large et plantureuse, sans pouvoir cependant nous prendre aux entrailles, comme le maître dont il subit le plus l'influence : Émile Zola. Cela tient à son style, où l'on sent trop, à quelques pages, la virtuosité.

II

M. Camille Lemonnier, qui, comme il le dit lui-même quelque part, « a fait de son esprit une maison dont les fenêtres s'ouvrent sur des couchants de pourpres et de métaux, dont les fenêtres s'ouvrent aussi sur de mols clairs de lune », eut d'étranges fantaisies. Bien que son esprit, son tempérament, son style, tout en lui le rendait inapte aux curiosités maladives du dilettantisme, Lemonnier tenta, dans quelques romans et quelques contes, de s'orienter en ce domaine étroit

Hosted by Google

et stérile. Il ne pouvait y réussir. Il était doué de trop de santé physique et morale pour pouvoir sonder les plaies secrètes des âmes flétries et mystérieuses. Il préférait montrer les hommes et les choses sous leurs dehors pompeux ou terribles, en fresques grandioses et tragiques. M. Lemonnier a prétendu que le monde entier était le champ de son observation. Il a bien raison. Je n'approuve point ces critiques qui prétendent contraindre un écrivain à peindre et à étudier le coin d'humanité où le sort le fit naître. M. Lemonnier eut raison de dire qu'il se refusait à « planter des choux dans son jardin », qu'il entendait ne pas être « la vache broutant sa zone d'herbe autour de son piquet ». Et, vraiment, où sont donc ces critiques-arpenteurs qui veulent cadastrer la littérature? Seulement, M. Lemonnier, en s'efforçant de crocheter des âmes dont le secret n'est découvert que par les analystes subtils, est allé à l'encontre de son tempérament et a produit des livres qui détruisent la saine harmonie de son œuvre.

Je ne parle que pour mémoire de *Thérèse Monique*, une nouvelle pleine de candeur, où l'âme frêle de la délaissée est évoquée avec beaucoup de tendresse et de douceur. Souvenez-vous également de quelques contes des *Noëls flamands*, qu'il a consacrés aux enfants. Cet écrivain robuste aime beaucoup les mioches. Il a pour eux des pages séduisantes, où se traduit un attendrissement de bon géant. On sent qu'il fait un effort pour être simple, pour parler à ces jeunes et pures imaginations, lui, le peintre truculent des glèbes aux gras engrais et des ventres en gésine. La grâce n'est pas absente de ces petits contes. Une émotion discrète s'insinue même parfois. Mais elle n'est pas spontanée et vive, comme à la lecture de certains livres où « les cœurs jeunes et les jeunes cœurs » vibrent à l'unisson. J'admire néanmoins Lemonnier se penchant sur ces âmes fraîches et naïves et cherchant à noter leurs balbutiements exquisement puérils. C'est l'aventure de Hugo écrivant l'*Art d'être grand-père*. Lemonnier a dû se souvenir des jours heureux de son enfance, où lui aussi, le nez rougi par le froid et les menottes dans les poches, demeurait, bouche bée, figé d'admiration, devant les boutiques des

Hosted by Google

pâtissiers et des boulangers, aux montres desquelles se dressaient des chapelles de sucre d'orge, entourées de bonshommes en spekeloos. En vérité, ce souvenir vaut mieux que celui de la mort de Fleur-de-Blé et du petit joueur de violon. Lemonnier a conté, pour les petits, la *Comédie des jouets*, et M. Anatole France le félicita jadis de posséder le sens mystique des joujoux, de nous montrer les bonshommes Noël, saint Nicolas, tous ces modestes fétiches qui, dans l'imagination enchantée des bambins, se revêtent d'un caractère spirituel et sacré. On se souvient des *Trois rois :* ce sont des banquistes qui jouent le mystère de la Nativité, au bon pays des Flandres, en un langage savoureux et charmant, sous des décors d'une simplicité shakspearienne. On y voit la Vierge Marie se moucher avec les doigts et les bons mages d'Orient témoigner quelque amour à la divine bière mousseuse.

Camille Lemonnier voulut aussi élucider le cas pathologique un peu pénible de l'*Hystérique*. Le prêtre Orléa, le triste héros de l'histoire, est d'un sadisme tout à fait irréel, heureusement. On ne peut supposer aberration pareille. L'auteur paraît l'avoir compris en expliquant, par la théorie héréditaire, sa passion anormale. « Il réfléchissait, nous dit Lemonnier, aux âcres voluptés de ces lointains Orléas, ses ancêtres, enrôlés dans les milices de l'Inquisition, et qui, pareillement à lui, avaient dû s'énamourer de taches rouges, de larges blessures, du spectacle des gorges étalées d'où la sève sourd en jets carminés. Ces soifs maladives et sadiques passaient dans ses veines comme l'affolement d'une hérédité mal étouffée, faisant peser sur le rejeton d'une race cruelle le tourment des barbaries accomplies et des crimes inexpiés. » Quant à la sœur Humilité, c'est un fantôme, une apparition douloureuse et passive.

L'auteur de l'*Hystérique*, suivant les traces de nombreux écrivains français dont les romans exhalaient des odeurs de clinique, s'occupa encore d'autres cas de physiologie, sur lesquels je ne m'étendrai pas.

Il ne sortit de ces livres aucun personnage vraiment original, digne d'être silhouetté. Je m'arrête un moment aux *Dames de*

Hosted by Google

volupté, un recueil de nouvelles. Ici se montre clairement l'artifice. Comme l'indique le titre, le volume nous entretient des frénésies, des souffrances, des agonies de la volupté. Les femmes, ce sont d'admirables marbres. Je m'étonne qu'on nous les dise en proie aux flammes dévoratrices de la sensualité. Elles sont froidement et somptueusement belles. Les hommes, ce sont des esthètes, des êtres compliqués, prétentieux, qui, sous des discours alambiqués, cachent le vide de leur esprit. Ce sont des impuissants que Lemonnier analyse avec assez de maladresse. L'auteur du *Mâle* a trop de santé, de sincérité, de rudesse, pour comprendre ces âmes lasses et stériles. Les tendances symboliques de quelques contes, tels que le « Corps de Christ », les « Gâteaux des âmes », sont imitées gauchement. Une seule page est digne d'être citée, c'est le « Carillonneur ». Voilà un type à la Lemonnier. Jan-Peter Hemelsoet, petit homme trapu, « entripé », jovial, est « le plus réputé sonneur en les pays qui, de Malines la Flamande à Dordrecht la Hollandaise, rythment aux volées des carillons les intérieures musiques de la rêverie septentrionale ». Il a une femme au visage pensif et pâle, à la chevelure vaporeuse et dorée, qui évoque « les liliales et liturgiques créatures jouant de la viole et du psaltérion aux mystiques peintures des vieux maîtres ». A son banc, le maître sonneur n'est plus le même... « Et, tout d'une fois, les cordes se délièrent, une artillerie de sons se déchaîna, je me sentis emporté dans l'ouragan des grandes voix de la tour. Derrière ses cloisons, Jan-Peter, arc-bouté sur son banc, corps à corps, se prenait avec son instrument, d'abord plaquait de larges et profonds accords, ramassait sous ses poings armés de maniques de cuir les timbres épars. Et s'éveillait dans le choc des pierres, à chaque coup de ces poings broyeurs de tonnerres, un bruit d'écroulement, comme si avec les volées des cloches roulaient et rebondissaient, projetés par la nuée des anges exterminateurs, les moellons de la cathédrale même... » Et quand il a fini, répondant à l'enthousiasme de son auditeur, il montre du geste, au seuil de sa maisonnette, le groupe charmant de sa femme et de son fils : « Tenez, dit-il, c'est pour eux que je joue. »

Hosted by Google

Quelques femmes passent dans l'œuvre de Lemonnier. Une remarque s'impose : l'*Arche* et un ou deux livres entre les premiers sont consacrés à l'analyse d'âmes généreuses et viriles, tandis que les derniers romans ne voient en la femme qu'un être doux et passif, obéissant à la nature ou à l'homme. L'image fraîche de Mamie fait exception cependant. En toute sécurité, passons sur plusieurs livres, comme cette *Fin des bourgeois*, où l'on s'obstine à croire que seules, les classes supérieures de la société sont empoisonnées, comme si la dégénérescence ne s'étendait pas aussi bien et davantage même aux classes populaires. Le *Bon amour* est, si on veut bien me laisser oublier que Lemonnier prétendit écrire une trilogie, le contraste de l'*Homme en amour*. L'*Homme en amour*, j'intervertis l'ordre de publication, dépeint les souffrances, les angoisses, les dégoûts de deux amants qu'une inextinguible volupté dévore et torture. Le *Bon amour*, au contraire, évoque l'union bienheureuse, chaste et divine de deux êtres, qui, après avoir été malheureux l'un par l'autre, se rencontrent au chevet des malades et s'aiment de nouveau, avec une âme neuve et purifiée par le sacrifice. Dans ces deux romans, Lemonnier a fait des efforts pour atteindre au cœur même des douleurs humaines. Le docteur du *Bon amour* présente une silhouette un peu grise. Le lecteur ignore le drame passionnel qui sépara ces deux époux. L'automne de la vie semble avoir influé considérablement sur la pensée de cet homme qui réprouve les malsaines tentations de la chair. Il espère pourtant en l'avenir: il a confiance en la bonté secourable de Freda. Il lui explique cette secrète espérance par un symbole ingénu et banal : l'arbre du jardin de l'hôpital qui, à peine dépouillé de sa frondaison, sent déjà sourdre en lui la sève créatrice des nouvelles verdures. M. Lemonnier a assourdi son style; il le revêt de nuances pâles et mourantes. Un malaise plane sur ce livre. L'auteur a voulu analyser l'âme débile et tannée du héros, « un homme qui, après une longue absence, voit s'avancer par les portes ouvertes la forme spirituelle d'une amante qui jadis lui fut autrement connue ». L'*Homme en amour* est un livre pénible, dirigé contre l'éducation des jeunes gens et des jeunes filles.

Hosted by Google

Un cas particulier n'a jamais rien démontré. M. Lemonnier est-il un peu téméraire de tirer des conclusions générales de son roman? M. Lemonnier croit sincèrement que la vie large, copieuse, inaltérablement pure qu'il évoque dans ses livres, est réalisable. Ce serait, comme il dit, la primitive idylle adamique. En ce cas, il est très logique, en écrivant un réquisitoire contre les préjugés sexuels de notre civilisation. Le héros de son livre est un pauvre garçon qui n'a pas beaucoup de volonté et qui a eu le malheur d'avoir pour père un robin hypocrite et stupide. Le personnage qui rappelle un peu l'art fruste et bien portant de Lemonnier, c'est le grand-père, un vieux faune, qu'on ne parvient pas à civiliser et qui s'entête à chasser sur terrains d'autrui.

Cette seconde série des héros de Lemonnier nous montre des individus en lesquels le primitif instinct s'est dévoyé dans la recherche des insatiables voluptés, au contact des religiosités maladives. Lemonnier ne peut cependant toucher au mystère douloureux et inconsolable de l'amour. Il ne s'agit généralement que de la souffrance de deux corps qui rêvent d'étreintes impossibles et que désespère le prompt évanouissement du plaisir. Lemonnier ne vit plus avec ses héros; il ne les crée plus de son sang; il se borne à satisfaire une curiosité de dilettante, une anxiété de moraliste, qui, par bonheur, ne compromettent pas plus longtemps la beauté de son œuvre.

III

M. Camille Lemonnier n'est pas un écrivain réaliste. Son imagination est trop fougueuse pour se contraindre à l'observation exacte des héros ordinaires. Son art se plaît trop aux évocations grandioses et lyriques, pour se contenter de peindre fidèlement les humbles épisodes de la vie quotidienne. Il nous écrivit cependant quelques petits contes où il nous montre nettement quel précieux don d'observation il avait en lui et avec quelle finesse aimable il savait sympathiser avec l'âme des simples. On se souvient, dans les *Noëls flamands*, de la « Saint-Nicolas du batelier ». L'atmosphère heureuse et

Hosted by Google

confiante de cette petite famille de travailleurs est indiquée avec vérité. Voyez le dévouement, la bonhomie, la gaieté de Dolf, le candide époux de Rickje. Et le couple charmant des petits vieux, Tobias et Nelle, comme il est croqué sur le vif. C'est le jour de la Saint-Nicolas et, en l'honneur du bienheureux patron, dont la fête est célébrée avec tant de piété dans le bon pays des Flandres, Nelle a préparé des *koekebakken*, que l'on dévore avec bonheur et componction. Tous les romans de Lemonnier nous décrivent des scènes d'intimité semblables, où figurent les mêmes personnages. *Au cœur frais de la forêt,* nous rencontrons une famille de briquetiers, dont la vie simple et laborieuse est évoquée avec sincérité. Dans le *Vent dans les moulins,* on se rappelle surtout la maison de Dries Abels, le petit village flamand si tranquille, d'aspect si clair et si riant.

Délaissant le roman d'observation directe, Lemonnier voulut, après les fièvres et les agonies de ses livres précédents, évoquer l'image heureuse d'une humanité pacifiée. Les hommes ont souffert de la morbide intensité de leurs sensations. Pour se guérir, pour reconquérir le calme et le bonheur, ils doivent renoncer aux complications de la vie moderne, retrouver la fraîcheur et la pureté des instincts primitifs que la civilisation a faussés, puiser un renouveau de force et d'amour aux sources jaillissantes de la nature. L'homme naît bon, la société seule le corrompt : Jean-Jacques Rousseau le disait déjà il y a longtemps. En deux romans dont les titres sont révélateurs et qui succédaient à l'*Homme en amour,* Lemonnier, sous un décor de rêve et de féerie, voulut décrire le retour de deux êtres symboliques aux aubes de la création. L'évocation de ces forêts dont le mystère profond n'est point troublé par l'invasion des civilisés, est d'une poésie lumineuse et fraîche; on regrette de rencontrer encore des vocables étranges, recherchés, des comparaisons un peu forcées. Tout l'art de Lemonnier se mysticise; ce n'est plus la sève ardente et chaude du style du *Mâle.* Ce sont d'incessantes analogies, entre les destinées de l'humanité et celles de la nature. Des images souvent originales se mêlent à profusion; leur foule

Hosted by Google

bigarrée rend complexe toute impression d'ensemble. Les personnages eux-mêmes, dont les particularités nous intéressent surtout, ne sont plus comme dans les premiers romans, des êtres sauvages, livrés à leurs instincts, ardents à la lutte; mais ce sont toujours des amants des bois, s'enfonçant dans les silences et les solitudes, fuyant les vaines agitations du monde et les ridicules conventions de la société. Leur âme s'est adoucie, s'est élevée dans la méditation. Elle a connu les joies de la pensée; elle s'émerveille des beautés et des puissances de la nature; un sentiment de mystique adoration s'éveille en elle, devant l'harmonie et la bonté des choses. Ce n'est plus le « Mâle » rôdant sous les futaies, l'œil aux aguets, prêt à vendre chèrement sa vie en cas d'alerte; ce n'est plus Cachaprès se ruant en fauve aux spasmes de la volupté; ce n'est plus le malheureux amant, trahi par son amour même et frappé d'une balle, agonisant sur un tas de feuilles mortes, avec des plaies où fourmille déjà la décomposition. Dans *Au cœur frais de la forêt*, c'est le Petit-Vieux, un jeune vagabond qui, las de la misère, de la faim et du froid, en compagnie d'une pauvrette, se perd dans une forêt où il organise leur vie. La bonne nature, plus maternelle que la société, leur prodigue ses bienfaits, Petit-Vieux et Frilotte sont certainement des figures symboliques. « J'étais, moi, le Petit-Vieux, qui, depuis les jours de la petite enfance, traînait après lui la misère du monde. Je n'aurais pu dire quel sentiment me rendait à moi-même si vieux qu'il me semblait n'avoir jamais été jeune. J'étais le prolongement peut-être d'antiques races qui avaient souffert la faim et le froid avant moi. Elle aussi, cette petite fleur de pavé, eût été incapable de faire le total de ses détresses. Mais celle-là était une essence vive; elle avait une gaîté de matin dans ses ailes légères d'oiseau. » Nous sommes en pleine poésie. Les petits rentrent dans la vie policée; ils s'enfuient bientôt, regrettant les solitudes, les libertés, les saines émotions de la forêt. Ils grandissent et s'aiment. Un enfant leur naît, en lequel ils sentent palpiter tout l'avenir. Et Petit-Vieux, qui, de la bouche d'un vieil éducateur, a senti tomber des paroles sages et profondes,

Hosted by Google

rêve d'initier à son bonheur toute l'humanité et il part au bord de la mer où vivent des hommes cruels et misérables. Il les conduira en colonie au « cœur frais de la forêt » où ils recommenceront la vie, près des forces naturelles. Et quand il les sentira redevenus sans méchanceté et sans hypocrisie, Petit-Vieux leur enseignera la vraie vertu et le bonheur, en les guidant vers les cités nouvelles.

Petit-Vieux est une entité; c'est l'homme qui, « avec une âme ingénue et personnelle, met le pied là où les ancêtres ont vécu ». Quelques autres héros passent dans ce livre. Le vieux chef-briquetier, sévère et juste, apparaît d'une taille gigantesque, comme l'incarnation du devoir et du travail. Et le brave cordonnier Jean qui, des bésicles au nez, instruit la marmaille du hameau en piquant l'alène et en tirant le fil : « Quand il nous parlait de Christ, c'était vraiment comme une figure de lumière qui se levait devant nous, un homme infiniment bon d'aujourd'hui disant de douces paroles. » Au fond de la forêt, nous rencontrons aussi un vieillard qui est venu chercher là la consolation et l'oubli; c'est la personnification du malheur silencieux et hautain, qui s'abrite sous le dôme des frondaisons séculaires, au milieu de la vie des êtres innocents et bienfaisants.

Ces personnages sont donc symboliques. Tout ce qui est descriptif doit être admiré. Les dissertations philosophiques sont moins intéressantes. On a l'impression d'une nature éthérée, irréelle, où se détachent quelques figures graves et vénérables.

Le *Vent dans les moulins* nous introduit dans une vie plus ordinaire. Les moulins, les beaux petits moulins de Flandre, sur leur tertre de gazon, attendent pour agiter leurs grandes ailes, que le vent se lève à l'horizon. Le héros du roman, Dries Abeels, est un garçon naïf, jovial et bon. C'est le type du paysan bien portant, enrichi par le négoce paternel et vivant douillettement au cœur de la chère patrie dont il aime les paysages frais et clairs. Pour occuper ses loisirs, il adopte la politique de Flanders, un démocrate chrétien, et convertit les paysans aux opinions de son ami. Il a bon cœur et se sent un

Hosted by Google

peu honteux de sa vie aisée et oisive. Il aime Mamie, une brave fille, et n'a le courage de lui avouer son amour que quand il s'est montré digne d'elle, en choisissant un métier. Le personnage est assez bien croqué. Ses attendrissements devant la nature nous révèlent une âme d'artiste. « Une petite ondée bruina, les gouttelettes tintaient et il faisait très doux sous la terre, dans les champs de seigle et d'avoine... La pluie faisait remonter une odeur âcre de purin et de vase. Ce n'était pas de la joie ni de la tristesse, mais un sentiment venu du fond de la vie, avec lequel on aurait pu vivre là longtemps. Dries aimait tant la petite pluie et les petits fossés et les petits chemins! Il n'aurait pu dire pourquoi, considérant tout cela avec un cœur gonflé, il murmurait : Maman, comme quand il était petit enfant. Il marcha ainsi près d'une heure... Il n'était jamais pressé d'arriver; c'était une vraie âme de paysan, attentive au cri des oiseaux, à la montée des sèves, au bruit des bourgeons qui éclatent... » En bon flamand, il n'est pas indifférent aux copieuses jouissances de la table et le jour de la Toussaint, il se bourre consciencieusement l'estomac des bonnes crêpes de maman Abeels.

Les âmes incultes et résignées de tous les paysans et artisans des Flandres sont étudiées avec émotion. Lemonnier a voulu peindre la Flandre avec sa foi ardente et profonde. Il s'est efforcé d'imiter les grâces des artistes primitifs et est tombé dans le maniérisme. Il a des pages émouvantes quand il consent à rester simple.

Quelques personnages ont des physionomies inoubliables : le vieux peintre Sander Kokx qui évoque avec amour la bonne glèbe patriale et ne demande qu'à son art les joies et les consolations; Piet Baezen, l'écrivain des pauvres gens, qui conte avec une bonhomie charmante les petites aventures de la vie villageoise; Guido Maris, le grand compositeur national, dont l'âme s'est effondrée dans la folie. Lemonnier a voulu faire parler simplement ses héros; il n'y parvient pas toujours. Lemonnier est trop sincèrement et trop profondément poète, pour avoir la faculté précieuse de se dédoubler.

L'écrivain Wildmann des *Deux consciences* est la personni-

Hosted by Google

fication évidente de Camille Lemonnier. Il est des gens qu'offusqueront l'orgueil et l'audace d'un artiste qui en appelle ainsi au jugement de la postérité. Cette mâle fierté, cette profonde confiance en soi-même se comprennent très bien de la robuste individualité de Lemonnier. Wildmann, c'est encore, comme il aime à le rappeler lui-même, l'homme sauvage. Son œuvre est consacrée à l'exaltation des forces génésiques; elle évoque un éden nouveau où le créateur sanctifiait le geste qui perpétue les races; elle raconte une légende où quelques bons bergers errent à travers les pays des Flandres à la recherche des divinités disparues. Lemonnier se plaît à nous montrer son héros solide, musclé; il a des fureurs de taureau, auxquelles succèdent des attendrissements d'enfant. Wildmann aime à nous évoquer la truculente jovialité de ses Flamands, leur ingénue mysticité. Il travaille à même la nature et écrit ses romans, comme un peintre, avec le paysage sous les yeux. C'est un lyrique, perdu dans une nuageuse idéologie. Il se sent impuissant, malgré sa fougueuse indignation, à lutter contre le machiavélisme du juge qui veut le perdre. Et à l'argumentation serrée de sa femme, qu'un confesseur retors inspire et documente, il ne peut qu'opposer des arguments vagues et faibles. C'est un homme pour qui le monde extérieur n'existe point. Il se borne à vivre le rêve de la vie. Il est convaincu de la portée salutaire de son œuvre. Il apporte un secret dont la révélation fera régner le bonheur dans l'humanité. Il a confiance dans l'immortalité de son œuvre, dans la force victorieuse de l'idée et de l'art; il meurt avec cette consolante illusion. Voilà l'écrivain Wildmann, que Lemonnier a vigoureusement campé, parce qu'il est un de ses héros de prédilection.

Je terminerai cette étude par un de ses derniers romans : *Le sang et les roses*. Lemonnier le situe en pleine vie mondaine. L'auteur du *Mâle* a toujours montré un profond mépris pour les hommes débiles et craintifs. L'intelligence trouve à peine grâce devant ses yeux. Il n'est pas loin de considérer l'intellectualité comme une marque de dégénérescence. Ce roman est de peu d'intérêt. Les pages dont il convient de se souvenir sont les descriptions du verger qui, lui aussi, prend l'ampleur

Hosted by Google

d'une forêt préhistorique où s'accomplit le rite sacré. Jurieu, le prétendu héros du livre, est un esthéticien subtil et délicat. Lemonnier ne nous fait pas aimer et plaindre cette âme affinée et souffrante. Claire, sa femme, voluptueuse, indolente, hantée de je ne sais quelle fureur de procréation, peint des roses lourdes de sève, sanglantes, où elle veut symboliser sa stérilité douloureuse et meurtrie. La nature a mis au cœur de Jurieu des aspirations paternelles, sans lui permettre de les réaliser. Après une lutte intérieure que l'auteur n'a pas su rendre tragique, parce que ce caractère lui échappe, Jurieu consent à céder ses droits au passant. Voilà le héros du roman, le passant, le musicien Maudru. Lui aussi, dans ses compositions, il tâche d'exprimer les fièvres de luxure, d'angoisse qui grondent au cœur de la nature et auxquels succèdent les doux apaisements de l'amour pur et printanier. C'est aussi un homme simple et farouche, qui s'inspire des voix profondes des bois et que le souvenir du petit jardin où s'écoula son enfance émeut jusqu'aux larmes. C'est en réalité le héros principal du livre, puisque son image est constamment évoquée par Claire dont il a touché l'âme impressionnable. Lemonnier a encore tendu au symbolisme. Et au lieu de nous émouvoir simplement, il s'est laissé entraîner par des préoccupations philosophiques, par des recherches d'analogies, qui, trop clairement, révèlent le procédé.

Voilà donc la dernière série des héros de Lemonnier. Ce ne sont plus les héros bienfaisants ou malfaisants qui obéissent aux lois naturelles et se soumettent aux puissances héréditaires. Ce ne sont plus les âmes débiles de ses petits contes. Ce sont généralement de bons terriens, à la psychologie peu compliquée, à la fois sensualistes et mystiques, puisant aux sources du sol natal la force et le courage nécessaires à la vie. Et tous ces héros nous montrent, sous un jour vrai, la personnalité multiple et sincère de M. Camille Lemonnier.

IV

M. Camille Lemonnier est incontestablement le plus robuste et le plus talentueux représentant des lettres fran-

Hosted by Google

çaises en Belgique. Wallon, il aima les ciels pimpants, les décors pittoresques, la poésie étincelante et pure. Flamand, il fut séduit par la douceur méditative des âmes résignées, par la joie tranquille des vies humbles, par l'ardente religiosité de la race des Flandres. Son art s'imprécisa en nuances décolorées. Et à côté de la chaude chanson des sèves, ce fut l'évocation des paysages de rêve et de légende. Lemonnier se plut surtout à créer des héros simples et frustes, dont la personnalité ignore les complications. Il agrandit, il élargit ses descriptions. Il entendit battre, lui aussi, l'invisible cœur de la nature. Ses meilleurs romans, qu'il écrivit avec un peu de précipitation, comprennent des pages admirables, où passe un souffle épique. Il aurait dû souvent mettre un frein à sa prolifique imagination et se condenser en des nouvelles qui auraient été solides et fortes. Telle quelle, son œuvre nous laisse l'impression de tableaux vivants et variés, largement brossés par un peintre mystique et païen.

D. HORRENT.

Hosted by Google

CAMILLE LEMONNIER INTIME

Au physique, Camille Lemonnier est un beau mâle. Grand, solidement charpenté, les membres robustes, le port altier, la face ardente, c'est un superbe échantillon d'humanité. A cinquante ans passés, il garde la force et l'apparence de la jeunesse. Ses cheveux d'un châtain presque roux ont conservé leur coloration vivace et chaude. Derrière les verres à peine teintés du lorgnon, ses yeux gris, tour à tour violents, passionnés, aigus et doux, jouent comme à vingt ans leur jeu mobile et vibrant. On y sent l'intelligence aussi nette, la sensibilité aussi aiguisée, le cœur aussi émotif, l'âme aussi profonde. Ce sont des flammes immuables dont la durée ne ternit pas l'éclat. Les traits du visage, bien musclés, ne sont ni empâtés, ni bouffis. Pas de rides. Une peau fraîche, l'enveloppe souple d'une chair puissante. Au-dessus des lèvres sanguines, d'un dessin correct et ferme, une moustache blonde, d'allure batailleuse, donne à l'ensemble de la physionomie quelque chose de militaire. L'aspect général, d'ailleurs, est agressif et hautain. Tête en avant, chevelure en broussaille, regards dardés, moustache au vent, cette face rutile comme un brasier. C'est ainsi que l'a vue Jef Lambeaux quand il a fait le buste du maître. C'est ainsi qu'elle apparaît aux étrangers, aux ennemis, à ceux qui ne possèdent pas le secret de détendre ces muscles bandés, d'adoucir l'expression irritée de ce visage, d'amener sur ces lèvres sensuelles et fermées le sourire confiant de l'amitié. Sans rien prétendre préjuger de cette ressemblance, il évoque le souvenir d'Edmond de Gon-

Hosted by Google

court. Même taille élevée, mêmes épaules de colosse, ces deux hommes illustres ont un air de famille évident. Et ce n'est pas un mince contraste que celui qui résulte d'une comparaison de leurs formes athlétiques avec les besognes minutieuses de leur art également subtil et délicat. Tous deux ont écrit une langue très savante, très travaillée, très éloignée de la langue simple du peuple et des artistes primitifs. Mais, tandis que Goncourt reniait son extérieur robuste jusque dans le choix morbide et mélancolique de ses sujets, Lemonnier, plus soucieux d'un juste équilibre, contrebalance la préciosité amenuisée de sa langue par la couleur, l'héroïsme, la vie tumultueuse de ses récits. Au cours de toute sa carrière, il est resté fidèle à sa nature exubérante et saine qui, n'était le costume, l'apparierait adéquatement aux personnages des tableaux flamands, de Teniers ou de Rubens. Il est resté l'homme farouche en qui revit toute une hérédité d'orgueil, d'instinct libre et franc, de sensualité, de bataille. Chacun de ses gestes, chacun de ses mots donne l'exacte sensation d'être un prolongement de l'activité motrice ou verbale de sa race. Il a des paysans dans sa famille. Lui-même, qu'est-il au fond? Un paysan, un terrien conscient.

***

Un terrien conscient : ces mots m'expliquent et son art et sa vie. Si le but de cette étude n'était d'étudier l'homme plutôt que l'artiste, ce serait ici l'endroit de montrer comment, pour voir la nature comme il l'a vue, il fallait qu'il fût avant tout, fondamentalement et héréditairement, un être des champs, un *vir rusticus*. Dans toute la littérature française, il est peut-être celui qui a le mieux traduit le jeu variable des éléments. Tout ce qu'il y a d'allégresse religieuse dans la pluie qui tombe sur la campagne altérée, il l'a compris, il l'a su rendre. Par ses yeux regardent tous les yeux de ses ancêtres. Son âme n'est qu'un carrefour sonore où retentissent toutes les émotions de ses aïeux.

Mais, négligeant son art, il nous reste sa vie. Évidemment, il ne peut être ici question d'entrer dans de minutieux détails

Hosted by Google

biographiques. Les événements intimes de l'existence d'un poète commentent parfois lumineusement son œuvre. Il n'en est point de même pour un prosateur, un romancier comme Lemonnier, qui n'a point entendu faire de ses livres les miroirs de ses actes. On ne trouverait pas, dans ses cinquante volumes, un détail qui pût renseigner le public sur son intimité. Sa vie n'est dans son art qu'à la façon d'une nourriture dont la substance assimilée s'est métamorphosée en nerfs et en sang.

Il est utile pourtant d'en consulter la ligne. Si unie qu'elle paraisse, un examen rapide ne laissera pas d'y révéler certains points plus appuyés auxquels la critique doit forcément s'attacher.

On ignore généralement que Lemonnier, à vingt ans, connut momentanément les délices de la bureaucratie. Oh ! cela dura ce que durent les roses ! Son indépendance ne pouvait s'accommoder des obligations ponctuelles du métier de gratte-papier. On raconte que, mis en demeure d'apporter à ses fonctions plus de zèle et d'exactitude, il répondit à cette invite par un coup d'État, en envoyant à son chef hiérarchique sa démission. On ajoute que, le jour même, des amis prévenus venaient l'attendre en voiture à la porte du bureau et l'emmenaient triomphalement, libre enfin, à travers la ville. Le cortège bruyant ne s'arrêta qu'au bord de la Meuse, à Profondeville, quelques lieues en amont de Namur, où le jeune échappé des paperasses avait loué un château, un vrai château, dans la montagne.

Il y vécut quelques années en gentilhomme fermier. L'imagination se représente facilement ce que dut être ce séjour. Né par erreur entre les murs d'une grande ville, Lemonnier retrouvait enfin sa vraie patrie. Ce fut pour lui une sorte d'initiation. Dans le petit espace de terrain qui s'étendait autour de sa maison rustique, il voyait réunis les charmes d'un beau fleuve, les délices âpres et rudes des bois. Il chassa, il pêcha, il braconna. Il vécut les émois de son *Mâle* avant de songer à les décrire. Il s'enivra de nature, il en but, il en mangea jusqu'à satiété. Et quand, la bourse vide, il lui fallut songer à ren-

Hosted by Google

trer dans l'existence normale, il s'arracha à cette terre sauvage et splendide avec un désespoir dont l'amertume, aujourd'hui même, ne l'a pas quitté.

Vint l'âge de ses grands succès. Les journaux de Paris se disputaient sa collaboration. On menait autour de son nom un tapage flatteur. Si le jeune maître avait voulu, comme d'autres le firent, comme d'autres le font, dire adieu à son sol natal et s'installer en France, il est certain que son crédit n'eût fait, là-bas, que s'accroître et se généraliser. Il n'avait qu'à se laisser conduire par la main. D'illustres patrons lui indiquaient la voie. Elle était aisée et glorieuse. Mais, pour cela, il était important qu'on oubliât le plus vite possible sa nationalité. Un Belge, à Paris, est toujours un peu ridicule. Lemonnier se refusa à le comprendre. Des chaînes subtils et douces tiraient sur son cœur. Invinciblement, il revenait chez nous se retremper, aspirer une gorgée de force et de santé, pareil à ces ouvriers des verreries et des laminoirs qui fuient le four et courent, sur la porte de l'usine, baigner leurs yeux de clarté naturelle et leur poitrine d'air frais. A l'heure même où, dans sa patrie injuste, de malicieux ou de jaloux confrères lui reprochaient de se désintéresser à Paris des Belges et de la Belgique, il donnait à ses concitoyens et à son pays la plus grande preuve d'attachement possible, en s'obstinant à ne pas renier cette parenté belge qui était le seul obstacle à la continuité de son succès. Cet amour patrial, malgré tant de déboires, il le pousse à l'extrême. Récemment, lors des poursuites intentées contre l'*Homme en amour*, il ne trouvait, dans le paroxysme de sa colère, qu'une menace, une seule, qu'il répétait sans cesse : « Si l'on me condamne, je m'en vais. Je me fais naturaliser Français ! » Cet exil que son intérêt n'avait pu lui commander, il s'y serait résigné seulement si la Belgique lui avait infligé le suprême outrage. Son amour ne se serait arrêté que devant l'abjection.

Il étouffait à Paris, il étouffe à Bruxelles. La ville le gêne. Il a besoin de sentir autour de lui le souffle éternel de la terre. On sait assez qu'il habita longtemps, à la Hulpe, près de la lisière de la forêt de Soignes, une petite maison dans un

Hosted by Google

grand jardin. Toute la littérature belge déjeûna ou dîna dans ce cottage. On y vit d'héroïques tablées où les chevaliers de notre renaissance littéraire communiaient longuement sous toutes les espèces. La plupart de ceux qui s'assirent là se sont éloignés dans la suite. Pourquoi ? La nature humaine est changeante et les amitiés qu'elle noue vite se dénouent encore plus rapidement. Beaucoup, sans doute, avaient espéré que leur assiduité serait récompensée par de toutes puissantes lettres d'introduction auprès des éditeurs parisiens. Pauvres gens, qui s'imaginaient qu'une recommandation est capable d'obtenir quoi que ce soit de ces Arabes, marchands de pensée humaine, que sont les éditeurs ! Lemonnier, en tout temps, fit pour ses amis tout ce qu'il put. Les sceptiques qui prétendent le contraire ne sont pas au courant. Il est l'ami sûr, dont on peut user et abuser, qui ne ferme jamais son cœur, ni sa bourse. Il sait à l'occasion — ce qui est si cruel pour un artiste — se détourner de soi-même et de son œuvre pour s'intéresser aux chagrins et aux joies de ceux qui sont ses familiers. Sa grosse voix tempétueuse sait consoler, encourager, confesser et absoudre. A qui a-t-il gardé rancune de passagères défaillances ? Sa main ne s'est jamais refusée aux infidèles qui reviennent la serrer, entre deux trahisons.

Il nous sera permis, plus loin, d'insister sur la personnalité morale de Lemonnier. Pour l'instant, sa vie actuelle nous requiert davantage. Elle est en si complet désaccord avec ce que le bon public imagine qu'il ne sera, sans doute, point inutile d'en étaler ici les plans principaux.

* * *

Quand le bourgeois conservateur et pudibond parle du plus grand écrivain dont la Belgique puisse s'honorer, il lui attribue, sur la foi de certaines gazettes, des ouvrages si licencieux que leur nom seul souille les lèvres. Un honnête homme peut-il prononcer sans rougir ce mot affreux : « un mâle » ? L'opinion moyenne, la sotte opinion des classes prétendûment éclairées, croit très sincèrement que Lemonnier mène à Paris, parmi les boulevardiers et les filles, une existence de noce

Hosted by Google

endiablée et de fête perpétuelle. Pas une fois, mais cent fois, nous avons entendu et réfuté cet absurde préjugé. Il suffit, d'ailleurs, qu'un auteur revendique, au nom de l'amour, au nom de l'instinct, le droit au soleil, pour que les esprits légers le dotent aussitôt des plus brûlantes passions. On aura beau dire, écrire et imprimer qu'Épicure fut un très honnête citoyen et que ses mœurs étaient d'une évangélique pureté — évangélique avant la lettre —, sa doctrine mal interprétée lui vaudra toujours un renom d'éhonté libertin.

Camille Lemonnier habite en ce moment à Bruxelles, au boulevard Militaire, une maison de modeste apparence, la maison d'un bon rentier ou d'un honorable fonctionnaire. A l'intérieur — chose invraisemblable — on ne voit ni divans profonds, ni voluptueux miroirs. L'œil s'y repose sur de solides meubles brabançons, vieux amis, amis discrets, qui furent les témoins d'une belle vie. Les murs sont couverts de tableaux, de très beaux tableaux, où l'on relève les signatures des meilleurs peintres de l'école belge. Çà et là, des portraits du maître. Quelques pastels, lumineux, vibrants, portent aussi son nom. C'est un talent dont il ne tire pas vanité. La salle à manger s'éclaire par une véranda pleine de sièges de paille où, après dîner, les jours d'été, on prend le frais du jardin.

Cher jardin, petite forêt vierge, avec tes buissons sauvages, tes branches folles, tes herbes hautes, tes recoins d'ombre humide où il sent bon les feuilles mortes! Contre un mur, un petit tertre où se fanent des bouquets. C'est la tombe d'un vieux chien qui est mort l'an passé, une douce bête à poils mêlés, dont les yeux d'amour se levaient si tendrement vers son maître! On l'a couché là, près de la maison, dans la terre de ce jardin où il promena ses derniers pas souffrants. Et parfois, son maître s'arrête, regarde la tombe, s'émeut et prononce doucement le joli nom qu'il lui donnait : Bestiole... Que de causeries, que de bons rires ont entendus ces arbustes! Croissant à l'abandon, ils développent de toutes parts leur rideau de fleurs et de feuille comme pour créer au terrien conscient qui s'y promène l'illusion de se croire encore là-bas, dans la forêt de son printemps, dans le jardin de son été, au

Hosted by Google

cœur des forces et des essences, loin de la ville de pierre et de métal dont s'apaise ici le sourd grondement.

Cette ville elle-même, parfois, se prête à de singuliers mirages. Un soir d'août, soir exquis où le ciel semblait descendu sur la terre, l'auteur de ces lignes dînait chez le maître avec quelques amis. Comme toujours, dans ces circonstances, la conversation avait été longtemps animée, un tantinet bruyante. A table, Lemonnier parle beaucoup, avec une abondance, une gaîté, une verve qui croissent jusqu'au dessert. Il conte ses souvenirs. Chose à noter, il ne se répéte pas. Jamais je ne l'ai entendu narrer deux fois la même histoire. Le café servi, les cigares allumés, tout à coup, il se tait, devient songeur, absent, presque morose. Il lui arrive de se lever et d'aller s'asseoir solitaire dans un soin du salon. Ce soir-là, il demeura à sa place. Tout le monde, à son exemple, était devenu muet. Alors, par la verrière ouverte de la serre, la nuit insidieuse entra avec douceur. Nous perçûmes d'abord un effleurement léger de brise, le parfum des plantes nocturnes, cet inexprimable arome de sommeil que dégagent à la campagne les nuits, les lentes nuits d'été. Puis, ensemble, nous nous étonnâmes. Quel était ce bruit, ce roulement lointain dont le flux et le reflux venaient soudain frapper nos sens? L'illusion était parfaite. On eût dit la mer, le tumulte assourdi des marées, tout le drame des flots sanglotant dans l'ombre, presqu'à nos pieds. Quelqu'un rompit le charme, demanda des explications. Nous étions à cent lieues de deviner la vérité. Ce bruit divin, fécond en rêveries, était tout simplement produit par le volant d'une machine électrique. Évidemment, notre impression se dissipa aussitôt. Pourtant plusieurs en ont gardé la mémoire. Pour ma part, je n'y songe jamais sans me redire que les meilleures émotions que nous donne la ville sont celles qui nous permettent de nous en évader par l'imagination.

Mais ce sont là les bagatelles de la porte. Le vrai décor d'un écrivain, c'est son cabinet de travail. Celui de Lemonnier est assez vaste, éclairé par trois hautes fenêtres. Jadis, il y a une dizaine d'années, le boulevard Militaire comptait peu de maisons. De sa table, le maître voyait des champs, du ciel.

Hosted by Google

Aujourd'hui, ses yeux sont blessés par la banalité d'une ligne de façades qui lui coupent l'horizon. Sa table chargée de livres, de revues, de journaux, est dressée entre la porte et la fenêtre. En face, un haut pupitre où il écrit parfois debout. Souvent un dictionnaire y est étalé : car le maître se renseigne avec la conscience et l'activité d'un débutant. Le long d'une paroi latérale, un corps de bibliothèque supporte un bon millier de volumes. D'autres s'accumulent au hasard, sur des tables, sur des chaises. Chaque jour en amène de nouveaux, que le maître découpe et lit aussitôt. Sa lecture est prodigieuse. Il lit tout, il se procure même les rares volumes qu'il ne reçoit pas. Et, sans abandonner jamais sa besogne quotidienne. il trouve encore le temps de sortir et de recevoir ses amis. Ce serait prodigieux, si son plan de vie, rigoureusement observé, n'expliquait la facilité avec laquelle il se joue au milieu de cet encombrement.

Chaque matin, à 8 heures, il est au travail. De son écriture hiéroglyphique il abat sa moyenne de trois pages de papier d'écolier. La séance est longue, ininterrompue, coupée seulement de courtes poses consacrées à se dérouiller les membres. A cet effet, des haltères sont préparées à portée de sa main. Personne n'est admis, dans la matinée, à monter chez le maître. Jusqu'à midi, il appartient tout entier à son œuvre. Quelles que soient les circonstances, qu'il fasse bon ou mauvais temps, rien ne peut le détourner de ses quatre heures de travail. En tout et pour tout, j'ai la conviction qu'il ne s'accorde pas cinquante jours de congé par an. Or, ceux qui ont l'habitude de la plume savent la tension d'esprit, l'intense labeur de l'organisme qu'exigent quatre longues heures de composition littéraire. Elles équivalent certainement à plusieurs journées de la vie d'un employé... qui travaille. On comprendra donc l'extraordinaire puissance vitale de Lemonnier, si l'on réfléchit que, depuis vingt-cinq ans au moins, il se soumet sans défaillance à cette dure loi qu'il s'est donnée à lui-même et qui lui a valu sa superbe et régulière fécondité.

Mon Dieu! cette fécondité, la lui a-t-on assez reprochée? La Belgique a produit, au cours de ces dernières années,

Hosted by Google

bon nombre d'écrivains morts jeunes qui, après une pétarade de plaquettes, s'enfoncent brusquement dans la nuit. Comme à un feu d'artifice raté, on attend vainement leur bouquet. Ceux-là ne pardonnent pas, ne pardonneront jamais à leur maître sa glorieuse persévérance. Ah! si Lemonnier, pareil à tant d'autres, se contentait de donner tous les trois ans, un petit volume de nouvelles ou quelque mince roman, n'en doutez point, bien des gens qui aujourd'hui le critiquent, lui trouveraient un transcendant génie. Toujours, la fécondité qui se livre sans compter, qui peut impunément s'épuiser dans chaque étreinte, a été considérée par les impuissants comme une offense personnelle. Qu'est-ce qui a soulevé contre Zola des haines qui n'ont pas eu la pudeur de se taire devant la mort? Plus encore que sa prétendue pornographie, son admirable fécondité. Les mêmes haines n'ont pas épargné Lemonnier. Volontairement, on ferme les yeux sur la beauté de son effort, sur sa perpétuelle jeunesse, sur sa faculté merveilleuse de renouvellement. On ne veut pas convenir que, s'il a tant écrit, c'est au prix d'incessants sacrifices, c'est en se refusant mille plaisirs, mille paresses, mille légitimes distractions. Ce n'est pas lui qu'on rencontre à toute heure du jour et de la nuit dans les cabarets à lambic où, pour certains esprits mal faits, l'exaltation factice de l'alcool remplace la méditation austère et la dignité de la vie. Il est facile, à ceux qui se sont bien amusés, de ricaner bassement devant cette pile énorme de cinquante volumes. Je le crois bien : pendant qu'on les écrivait, ils cuvaient leur ivresse de la veille.

Mais il faut laisser ces folliculaires à leurs besognes de taupes. Tout en prétendant s'élever, par l'esthétisme de leurs allures, au-dessus du niveau moyen de la nation, ils demeurent au fond d'accord avec la grande masse de nos compatriotes. En Belgique, la médiocrité seule est honorée. L'attention du public ira volontiers à des histrions. Jamais elle ne s'inclinera devant un vrai talent. Et si l'on objecte qu'il en est de même partout et qu'en France, par exemple, le succès, la gloire dédaignent ceux qui les méritent le mieux, il faut répondre tout de suite qu'ailleurs, en Hollande, en Allemagne

Hosted by Google

et chez nos voisins du sud, il existe du moins une élite dont le jugement éclairé console l'artiste de l'indifférence générale. Cette élite, chez nous est si restreinte qu'on en compterait aisément les membres. J'ajoute aussitôt que ce n'est pas, pour la majeure partie, dans le monde des artistes qu'il faut la chercher.

Lemonnier, grâce aux dieux, est intangible. Dans une étude consacrée à son œuvre, il ne pourrait même être question de ces mesquines attaques. Si l'on a consenti à les relever ici, c'est en considération du caractère plus familier, plus immédiatement personnel de ces pages. Il est bon, il est doux de rompre une lance au nom de l'amitié.

Au surplus, cette sortie nous a à peine écartés de notre sujet. Exalter la fécondité du maître, c'est rendre hommage à son travail. Et son travail, c'est le cœur de sa vie. L'après-midi, quand enfin sa porte s'ouvre, combien de fois nous est-il arrivé de le trouver en train de corriger, de relire les pages du matin ? Alors, il est distrait, vous écoute à peine. Son œil préoccupé erre dans la chambre, va quêter par la fenêtre un peu de lumière et d'azur. Une expression douteuse le tracasse, un mot impropre ou — méditation plus grave — tout un chapitre, parfois, qu'il se résout enfin à sacrifier. Car Lemonnier n'a pas le fétichisme de sa phrase. Il se plaît à répéter à ses amis, qu'il n'est qu'un apprenti, un pauvre homme qui s'instruit sans cesse. Il aime ses livres et en parle avec ivresse tant qu'ils sont en projet. Dès qu'ils sont écrits, imprimés, publiés, il se prend à s'en méfier, il n'ose plus les relire, il finit par les détester. Les critiques qu'on lui en fait ne l'irritent point. Elles l'attristent, parce qu'il est invinciblement porté à les croire justes. Rien ne serait plus aisé à quelque sophiste habile de le convaincre que chacun de ses livres est raté. Il le reconnaîtrait, tant sa bonne foi, son ingénuité sont grandes. Une seule chose reste à ses yeux inattaquable : c'est la foi en son œuvre global, en la continuité de son effort. Imparfait en ses parties, il se sent puissant en son tout. A mon sens, il donne de la sorte aux artistes un exemple précieux. Il leur apprend à aimer la critique, à la rechercher, à préférer les

Hosted by Google

censeurs aux flatteurs. Mais il leur apprend aussi à ne jamais désespérer d'eux-mêmes et à poursuivre, malgré les tares, les imperfections et les erreurs, la réalisation plénière de leur volonté.

Ces idées, que je crois reproduire sans trahison, sont celles qu'il aime à exposer et à défendre devant ses amis. S'il s'anime pendant ces causeries, il devient singulièrement vivant. Il se lève, marche, bombe la poitrine, jette les bras. Son visage resplendit. Sa moustache en flamme se hérisse. Et sa voix, sa grosse voix pleine, sonore, sa belle voix qu'on n'oublie plus après l'avoir entendue, roule superbement des mots vibrants, de beaux grands mots romantiques, pareille à un fleuve qui entraîne vers la mer le reflet renversé de toute la vie penchée sur ses bords.

A la campagne, au bois, il se livre davantage encore. Les arbres l'exaltent. L'odeur des combes sylvestres l'enivre. Ses yeux s'aiguisent. Il surprend partout des détails de peintre que nos yeux n'apercevaient pas. J'ai souvenir d'une promenade en plaine faite avec lui il y a bien longtemps. Des vaches paissaient dans un pré. L'herbe était haute, pleine de trèfles, inondée de soleil. Devant les belles robes bigarrées nous nous étions arrêtés. Alors, il me montra une petite chose qui me ravit, une petite chose que jamais je n'aurais songé à regarder : un reflet, un délicieux reflet mauve sur le pis traînant d'une vache. On l'a dit souvent, Lemonnier est un peintre qui s'est trompé de vocation. Ce n'est pas complètement vrai. Mais ce qui est indubitable, c'est que sa vision pittoresque, l'attention instinctive qu'il apporte aux formes et aux couleurs, donnent à son émotion en face de la nature un caractère de netteté qui l'empêche de se perdre en rêveries vagues, stériles, et lui crée véritablement une âme antique, l'âme lumineuse d'un Théocrite ou d'un Virgile.

D'ailleurs, il adore travailler en pleine nature. Quand il écrivait *Adam et Eve*, l'un de ses derniers livres, il habitait une ferme à l'orée d'un bois. Chaque matin, il s'enfonçait sous les feuilles, emportant son écritoire et son escabeau. Et jamais le labeur littéraire ne lui avait paru plus doux qu'au cœur

Hosted by Google

frais de ce silence, à peine troublé par un chant d'oiseau ou par un lent frémissement des branches qu'un écureuil faisait ployer.

Il importe d'y revenir sans cesse : Camille Lemonnier, c'est avant tout un terrien, un être de nature. On a ri parfois de ses élans vers la terre. Des gens spirituels ont cru malin d'insinuer que rien ne l'empêchait d'y retourner. En effet, c'est très facile de s'improviser paysan, quand on a été élevé en ville! Rien n'est plus simple. C'est aussi simple que d'arrêter le cours d'un astre. La plaisanterie belge — la plus lourde qui soit au monde — aime à railler les confidences les plus sincères Cette fois-ci, elle a perdu une belle occasion de se taire, puisque les circonstances se sont chargées de prouver que Lemonnier, en prêchant le retour à la terre, ne faisait que prévoir un mouvement vers la nature qui s'accentue chaque jour. De toutes parts, tous ceux qui le peuvent fuient la ville. Le dimanche, en voyant défiler sous ses fenêtres les longues théories de bourgeois qui vont au bois chercher l'illusion de l'air pur et d'un peu de liberté, le maître sait bien — et c'est sans doute une de ses joies — qu'ils obéissent instinctivement aux idées dont il a été le semeur et que toute une école, à sa suite, cultive pieusement.

*
* *

Si l'on n'y prenait garde, on prolongerait indéfiniment cette chasse aux souvenirs. Mais il est temps de parachever le portrait. En résumé, on peut dire que Lemonnier est l'être le moins compliqué qui existe. Deux choses l'intéressent uniquement : l'art et la nature. Sur ces deux choses il est très documenté. Sur tout le reste, il n'a que de vagues clartés. Je l'ai rarement entendu parler de politique, d'histoire, de sociologie. En artiste, qui n'est exclusivement qu'artiste, tout cela le laisse au fond parfaitement indifférent. Les affaires de l'humanité le préoccupent pour autant qu'elles se rattachent à l'évolution générale vers les mirages de l'Eden. Elles ne l'émeuvent plus, dès qu'elles s'attardent aux bagatelles des systèmes et des philosophies. En politique, il n'a qu'un vœu à

Hosted by Google

émettre : liberté complète. En sociologie : bonheur pour tous. Ces vœux, sans doute, manquent d'opportunisme ? Il lui suffit de savoir qu'ils se réaliseront un jour.

Ce n'est pas un songe-creux, un rêveur idéaliste, un poète sentimental. Quand il s'absorbe en lui-même, il combine des jeux de couleurs, des alliances de mots, d'harmonieuses finales. C'est un réaliste avant tout, un peintre fervent de la vie. Seulement, il la peint telle qu'il la voit à travers son imagination. Le décor est exact. Les personnages sont souvent transformés. En cela, il reste encore lui-même. Instinctivement, il déforme aussi ses amis, les gens qu'il connaît, qu'il rencontre. Il se crée d'eux des images mentales sensiblement différentes de la vérité. Hâtons-nous d'ajouter que ces images sont embellies. Il croit difficilement au mal et à la bêtise. Toujours il s'efforce de pallier les fautes des uns, de dissimuler les sottises des autres. C'est un réaliste qui est optimiste. Malgré l'apparente opposition des termes, la formule me paraît bonne pour le définir.

Enfin — et ce sera ma conclusion — dans un corps germain, il porte une âme latine. Ses instincts de race le mènent à la joie des kermesses; ses préférences intimes vont à la pureté, à la simplicité des règles classiques. Là où ces deux tendances se sont contrebalancées à poids égaux, il a fait un chef-d'œuvre. Il a eu plusieurs fois ce bonheur dans le cours de son existence. Mais il est de ceux que chaque expression nouvelle réalise davantage. Nous attendons de son automne — qui jamais ne deviendra l'hiver — des fruits suprêmes, des splendeurs inattendues, et, parmi les flammes naissantes des petits talents contemporains, le rayonnement paisible du génie.

GEORGES RENCY.

Hosted by Google

LE THÉATRE DE CAMILLE LEMONNIER

Le 19 mai 1888 une foule se pressait dans la salle du Théâtre du Parc; elle était agitée, houleuse, inquiète un peu et curieuse surtout. Les amis et les compagnons de lettres de Camille Lemonnier avaient accueilli le *Mâle* avec trop d'admiration enthousiaste, pour ne pas être confiant dans le succès que, pour la première fois, il tentait au théâtre; mais ils pouvaient craindre que l'un des plus purs éléments de beauté de ce roman, la profonde poésie de la nature éveillée, l'ardente sensualité montant de la terre et des bois pour enivrer les héros de ce drame paysan et les courber sous le poids de sa malédiction, disparût à la scène et que la tragédie en fût quelque peu diminuée.

Le public mondain et élégant, plus habitué aux somnolentes reprises du *Monde où l'on s'ennuie* qu'aux grandes veillées romantiques, songeait avec une curiosité malsaine aux horreurs dont il allait être le témoin.

Cette attitude hypocrite et scandalisée fit écrire quelques jours plus tard à Max Waller : « Quand le public a vu s'étaler audacieusement sur nos murs l'affiche de *Un mâle*, il a eu un (cet hiatus image bien ma pensée), il y a eu haut-le-corps. On parlait mystérieusement de choses épouvantables, de scènes de rut énorme, de grivoiseries, de saoûleries, de goinfreries, et pendant ce temps l'on envahissait le contrôle (1). »

Mais à peine le rideau eut-il découvert la rutilante ducasse qui s'agite bruyamment, lourdement, dans le pittoresque

(1) *La Jeune Belgique*, 1er juin 1888.

Hosted by Google

décor du cabaret du « Soleil », la salle entière fut conquise, et les quatre scènes se succédèrent précipitées, émues, presque haletantes : la ferme des Hayot avec toute la poésie du premier amour; la clairière retentissante des cris d'indépendance, de passion et de violence, témoin ensuite de l'agenouillement de la force devant l'être élu, et enfin le dénouement tragique, brutal, désespéré, devant cette même demeure des Hayot.

Cette première représentation se termina par un triomphe. Ces quatre tranches de vie, découpées dans le roman et transportées sur les planches, avaient passionné le public. « Ces quatre actes, où vraiment il y a peu d'action, disait Max Waller dans la chronique que nous citions tout à l'heure, prouvent que le nœud, le fameux nœud n'est pas indispensable, que le spectateur s'intéresse au simple déroulement des scènes humaines filtrées par une âme artiste. »

L'auteur avait été secondé par une interprétation excellente et M. Bahier, qui dirigeait alors la campagne d'été du Théâtre du Parc, n'avait rien négligé pour la parfaite réalisation du drame; Chelles, engagé spécialement, jouait le rôle du braconnier Cachaprès avec Mlle Sylviac comme partenaire en Germaine; Lortheur incarnait le vieux « censier » Hayot, et M. Chomé, Warnant, le fils du fermier Hulotte; enfin, Mmes Herdies, Regnier et Besnier s'étaient chargées respectivement des rôles de la Cougnole, de Gadelette et de Célina, tandis que ceux du garde-chasse et de Grigol avaient été distribués à MM. Murray et Crommelynck.

Après cet éclatant succès, Camille Lemonnier s'éloigna du théâtre pendant quelques années et n'y revint qu'en 1894 avec le *Mort* (1), farce tragique pour être jouée en pantomime. Le livret était écrit depuis quelque temps déjà, et même l'auteur

(1) La première représentation eut lieu à l'Alcazar le 20 avril 1894; M. Léon Du Bois avait écrit la musique; les principaux rôles étaient tenus par MM. Paul Martinetti (Bast), Alfred Martinetti (Balt), John Heard (Hendrik), E. Josset (le garde-champêtre), Craig (le garçon meunier), Crommelynck (le meunier), Ambreville (le notaire), Mmes Clara Martinetti (Karina) et Joséphine Martinetti (Mme Tire-Monde).

Hosted by Google

en avait tiré une version parlée et un peu différente, sous le titre : *Les mains*.

Créé par Paul et Alfred Martinetti, le *Mort* fut un spectacle admirable d'art, de tragique et d'horreur. On connaît le sujet. Deux frères, Bast, la ruse, et Balt, la force, *farouches et tristes, songeant à la terre et ayant peur des esprits*, reçoivent un soir la visite inattendue de leur cousin Hendrik, qui vient d'aller toucher un gros héritage. Devant tout cet or, ils se sentent pris de vertige et, poussé par son frère, Balt étrangle Hendrik. Le cadavre est enterré dans une fosse, sous les fumiers, dans la cour de leur ferme. Puis arrivent le meunier et sa fille Karina que Balt peut épouser, maintenant qu'il est riche. A peine lui a-t-il passé au doigt l'anneau des fiançailles, que le mort leur apparaît sous les traits d'un mendiant qui les poursuivra durant l'éternité.

Chez le notaire, Balt et Bast craignent toujours de voir le spectre qui les hante; plusieurs fois il se présente à eux et quand ils le découvrent sous les traits du clerc, leur terreur est trop forte et ils se sauvent, rompant ainsi le mariage.

Dans leur cabane, le remords les poursuit encore; la terreur les aveugle à ce point que Bast étrangle son frère, croyant tenir enfin le fantôme insaisissable dont il ne peut fuir l'approche. Sur ces entrefaites arrivent les gendarmes; Bast veut s'enfuir, mais l'un d'eux ouvre les bras, l'arrête et l'enlace, tandis que la lune, éclairant son visage, montre une dernière fois au meurtrier qui succombe de terreur, la face vengeresse et implacable du mort.

Peut-être pourrait-on reprocher à cette pièce quelques scènes dont l'opportunité ne semble pas toujours justifiée; il y a même des personnages dont le rôle purement épisodique ne nous semble pas intervenir heureusement dans le drame : tel le garçon meunier, pâle amoureux de Karina; tels encore le fossoyeur et Mme Tire-Monde qui égaient un peu lourdement et sans grande nécessité la scène du contrat.

Je sais bien qu'il eût été douloureux de voir se dérouler sans trêve une action toujours effrayante. Lorsque les passions sont poussées au paroxysme, il peut être dangereux, même

Hosted by Google

pour la grandeur de l'impression, de ne pas laisser à l'angoisse le temps de reprendre haleine. Et ce n'est pas autant le contraste qui me gêne entre la grandeur tragique du drame et la bouffonnerie des scènes épisodiques auxquelles je fais allusion, que le peu de liaison entre ces scènes et le sujet même de la pièce. A plusieurs reprises, l'action semble presque sortir du drame; on aurait pu souhaiter plus de cohésion, une unité plus rigoureuse.

L'interprétation hors ligne du *Mort* avait rendu ces petits défauts moins sensibles encore. Paul Martinetti surtout avait admirablement composé le rôle de Bast, personnage égoïste, haîneux, hypocrite, cachant la puissance de sa ruse sous l'affectation de sa faiblesse physique. Il faut l'avoir vu pousser son frère au meurtre, tenter la cupidité brutale de Balt, cacher le crucifix avec des gestes d'habileté craintive, pour se rendre compte de tout ce que le rôle contient d'expression étonnante de l'âme paysanne, avide et sans pitié. Puis, quand le remords le talonne, quand il se sent partout poursuivi par sa victime, son affolement saisissait tous les spectateurs, l'angoisse prenait la salle entière; la scène de folie, lorsqu'il a tué son frère, s'élevait à un tragique d'une grandeur admirable, et il tombait enfin, vaincu par le remords, ayant poussé la terreur jusqu'aux dernières limites humaines.

La troisième pièce de Camille Lemonnier, les *Mains* (1), n'est guère qu'une transcription dialoguée du *Mort*. Le canevas du drame est à peu près le même. Sur l'instigation de Bast, Balt a tué son cousin Hendrik; riche, il pourra épouser Tonia, la femme d'un malheureux tailleur, qui meurt abandonné des siens. Mais une nouvelle sinistre s'est répandue dans le pays. A la ville voisine, on va guillotiner un assassin et, poussés par le remords, sans se l'avouer l'un à l'autre, les deux frères partent dans la nuit et se retrouvent à l'aube devant l'échafaud sanglant. Balt est abattu, le remords l'accable; Bast craint la folie de son complice; lui, qui n'a jamais connu ni la femme ni

(1) Tragédie en cinq actes, représentée pour la première fois à Bruxelles, au Nouveau Théâtre, le 7 avril 1899. Créateurs : MM. Henry Krauss (Balt), Tressy (Bast), Herbert (Hendrik), Zeller (le fossoyeur), Mme Bender (Tonia), etc.

Hosted by Google

la richesse, convoite Tonia et l'or volé au cousin Hendrik. Il va assommer son frère endormi d'un coup de maillet quand Balt se réveille et, ne pouvant plus supporter les remords, appelle les voisins, avoue son crime, pour que la justice humaine le délivre du poids qui écrase sa concience.

Il est curieux de retrouver dans ce drame des scènes d'un symbolisme assez voisin de celui dont usa Charles Van Lerberghe dans les *Flaireurs*. On se souvient de cette scène unique trois fois répétée, au dénouement de laquelle arrivent successivement l'homme avec le suaire, l'homme avec l'eau et l'éponge et l'homme avec le cercueil. Ici, ce sont des passants qui viennent troubler la sinistre besogne des deux frères enfouissant le cadavre ; c'est d'abord le marchand de cordes, de cordes pareilles à la vie, dont la mort fait le dernier nœud, de belle et bonne corde de pendu ; c'est ensuite le marchand de toile : il en a pour les langes, il en a pour les lits de mariés, il en a pour les suaires ; c'est encore le marchand de vulnéraires, qui vend la vie et la mort, le remède et le poison ; c'est, enfin, le fossoyeur, qui fait sa tournée pour voir si ses paroissiens n'auront pas bientôt besoin de lui.

A vrai dire, je n'adore pas ces moyens étranges et peu naturels de représenter la vie harcelant sans cesse les remords des deux frères assassins. Au point de vue dramatique, je préfère beaucoup la guillotine dressant dans la nuit ses deux bras terribles, armés du couperet vengeur et fatal. Les lumières pâles des reverbères y allument un reflet sinistre, qui attire les meurtriers angoissés, comme pour calmer leurs remords par la certitude d'un châtiment inéluctable. Quiconque a vécu les minutes tragiques qui tombent l'une après l'autre avec la lenteur d'un glas, entre le moment où les portes de la prison, largement béantes, laissent apercevoir le condamné demi-nu, hideux et vert de terreur, et l'instant où le couperet s'abat d'un coup sourd et horrible, quiconque a vu la foule haletante et mauvaise et a gardé dans les oreilles l'écho des cris et des sifflets saluant le fourgon funèbre au passage, retrouvera dans cette même scène des *Mains* un souffle puissant de vie, d'émotion poignante, de réalité sentie. Les scènes plus faibles du

Hosted by Google

drame disparaissent alors, et il s'avance vers le dénouement d'une marche sûre et fatale.

La dernière pièce de Camille Lemonnier, *Les yeux qui ont vu* (1), c'est l'histoire de la bonne mort. Une vieille paysanne, Nora, s'éteint lentement au milieu des siens, le jour du Vendredi-Saint. Elle devine les péripéties du cortège religieux de la Passion, qui va se déroulant par les sentiers et par les ruelles. Elle sent le Seigneur approcher et elle le voit venir sans effroi jusqu'à l'apothéose illuminée du dénouement. L'intruse n'est plus ici, comme dans Maeterlinck, la destinée fatale, terrifiante qui vient arracher la vie, dans la souffrance et dans la crainte. C'est, au contraire, la bonne délivrance, ardemment désirée par ceux qui ont mené une existence de douleur, c'est le repos du cœur, c'est le repos de l'âme, c'est le calme éternel qu'implore le *Moïse* d'Alfred de Vigny :

Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre !

***

A bien examiner l'œuvre dramatique de Camille Lemonnier, on y trouverait une évolution assez semblable à celle que l'on découvre dans la longue suite de ses romans et de ses contes. *Un mâle*, *Le mort*, *Les mains*, c'est la vie conçue toute de sentiment, quelquefois généreux, funestes souvent, âpres toujours. C'est la vie avec ses aurores de beauté et ses éclairs de terreur, c'est la vie du cœur et du désir que la mort vient un jour sceller lourdement pour l'éternité. Dans *Les yeux qui ont vu*, comme l'auteur le dit lui-même dans sa préface, « une pauvre femme des villages meurt pour s'égaler au sacrifice du Christ », c'est la vie avec son espoir infini d'idéalité qui arrive après la mort.

Cette évolution, vous la retrouverez dans les romans si vous

(1) Représentée pour la première fois à Bruxelles, au théâtre d'art, le 14 avril 1897, avec un commentaire musical de Léon Du Bois. Créateurs : MM. Sermon (Noé), Masquier (Bruno), Staquet (Kaspar), Mlle Maria Denys (Nora), etc.

Hosted by Google

comparez les œuvres de la première heure à l'histoire naïve du *Petit homme de Dieu* qui se déroule dans la paisible ville de Furnes. Et si même toutes les caractéristiques du talent de celui que Rodenbach appela notre « maréchal des lettres », et que nous espérons avoir fait ressortir dans son œuvre dramatique, n'étaient pas semblables à celles qui font la beauté de ses romans, ce parallélisme dans l'évolution suffirait à montrer que, malgré la disproportion qui existe entre le théâtre et le roman de Camille Lemonnier, son œuvre poétique est une, son œuvre poétique est belle par ses qualités de race, de grandeur et de vie.

ROBERT SAND.

Cette étude était sous presse lorsque M. Camille Lemonnier a bien voulu nous communiquer la nouvelle version du *Mort* qui sera joué au théâtre du Parc les 19 et 26 février, les 5 et 8 mars. Nous avons même pu, grâce à la courtoisie de MM. Darman et Reding, assister à l'une des répétitions de cette œuvre.

L'auteur a repris le texte des *Mains,* mais en le modifiant de manière à serrer de très près l'idée poétique de la première pantomime. C'est ainsi que l'acte entier de la guillotine a été supprimé, que le dialogue a été transformé ; quelques coupures l'ont rendu plus nerveux, plus saisissant. Les deux excellents artistes du Parc, MM. Joffre et Jahan, ont assumé la lourde tâche d'interpréter les rôles écrasants de Bast et de Balt ; ils les ont admirablement compris avec une sobriété d'allure tout à fait remarquable, et ils sont arrivés à une intensité d'expression et d'accent qui leur vaudra un succès grand et mérité. R. S.

Hosted by Google

QUELQUES FEMMES DE LEMONNIER

Il y a, dans l'œuvre de Camille Lemonnier, une variété d'apparence, qui tout d'abord déroute. A lire, l'un après l'autre, une vingtaine de volumes du maître, on éprouve une impression de trouble qui ne se dissipe que lentement. Et cela est vrai non seulement des sujets traités et de la manière générale dont l'auteur les conçoit et les traite, mais encore des éléments constitutifs de l'affabulation, des événements retracés et des caractères.

Parmi ces caractères, une femme est très naturellement portée à s'attacher à ceux de ses pareilles, à se demander comment son sexe a été envisagé et dépeint par le robuste écrivain. De ce que celui-ci a été surtout un descriptif, il semblerait aisé et juste de conclure que la femme a été surabondamment décrite par lui, comme étant, par opposition au sexe laid, l'être de beauté et de charme. Illusion qui se dissipe vite, lorsqu'on remonte aux origines de ce mâle talent. Mâle, il l'est doublement, et par ses instincts, et par ses prédilections. Les figures de femme qu'il a tout d'abord et longtemps esquissées sont à l'arrière-plan, et elles se ressemblent en ceci qu'elles sont dépourvues de toute poésie, qu'elles signifient des désirs âpres et exigeants, une faiblesse de la chair, que n'arrête même pas l'éducation. Ainsi dans *Un mâle* (si bien nommé), la fille du fermier Hulotte s'éprend du braconnier Cachaprès. Et pourtant toutes les distances de classe, tous les mépris du laborieux, courbé sur la glèbe, pour le vagabond, son ennemi-né, toutes les répugnances et tous les égoïsmes salutaires de la fille à marier devraient dresser entre le coureur des bois et

Hosted by Google

elle une infranchissable barrière. Elle aime le gueux. Et pourquoi pas? » Au fait, pourquoi ne l'aurait-elle pas aimé? Il aimait à sa manière, avec violence et douceur. C'était comme ça qu'elle comprenait l'amour. Les bêtes, ça n'aime pas autrement. »

Il semble donc que la vie rustique, le perpétuel et sourd travail de la terre déterminent chez Germaine cette matérialité sans ressort moral, qui la destine à devenir la proie du « mâle ». Germaine est de la race des belles filles faites pour la caresse et l'enfantement : « Un large cou tournait avec fermeté sur ses épaules; elle avait les reins développés, la poitrine saillante, les chevilles fortes, et les besognes viriles la tentaient. » Honnêtement élevée, elle avait les fatalités de son tempérament. Et c'est ce tempérament qui la jette dans les bras de Cachaprès, un braconnier de la pire espèce, gibier de potence, qu'elle ne pourra pas épouser, mais qui la séduit par sa force, sa carrure puissante de beau gars. C'est ce tempérament qui la perd, qui la fait s'aventurer dans la voie misérable, où il n'y a que la honte pour elle et pour son amant, la mort.

C'est bien pis chez la Tonia, du *Mort*, quoique les deux femelles se ressemblent. Mais la Tonia est retorse et cruelle; la dure existence qu'elle a menée a éveillé en elle des instincts de férocité, des besoins de revanche, qui en font une créature odieuse, mais nécessaire au terrible drame et empruntant à celui-ci une certaine grandeur mélodramatique.

Tonia n'est ni jeune ni belle : « C'était un grand corps maigre et jaune, monté sur de longues jambes, le corsage plat, avec des mouvements brusques, et elle marchait comme un homme, par rudes enjambées... Elle était laide, les yeux de travers, mais noirs, hardis, et ses cheveux bruns, mal attachés, retombaient en mèches jusqu'à son nez. Elle aimait la bière, le genièvre, les bâfres; elle était connue des hommes. » Jamais, en quelques lignes simples et précises, un réaliste n'a mieux campé son héroïne; jamais il n'a dit avec plus de netteté qu'il n'appelait point sur elle notre curiosité, je ne dis pas notre sympathie. Et pourtant le procédé est plus habile qu'il

Hosted by Google

n'en a l'air. Car à mesure que se déroule l'action, cette Tonia fatale aux deux assassins grandit, grandit dans notre imagination. Elle devient comme une Clytemnestre, semeuse de morts et fatale à ceux qui l'aiment et la touchent.

La femme d'ouvrier, dans *Happe-chair*, Clarinette Huriaux, apparaît comme une réduction de Tonia. Éhontée et vicieuse, elle ne rachète sa honte que par le charme éphémère de sa jeunesse. Elle incarne peut-être l'ouvrière du plus bas emploi, trieuse d'escarbilles, semblable par la psychologie sans doute à la fille, à la femme des mineurs, soumise en fait d'éducation aux pires traitements de la part d'une mère débauchée, d'un père brutal et ivrogne. Et sans doute, en elle aussi, se retrouvent les hérédités de l'alcoolisme, l'influence des ascendances, abêties par le travail écrasant et monotone, une existence se démêlant dans de mornes horizons, invariables. De là ce caractère qui n'en est pas un, cette redoutable inconscience qui ne sait plus discerner le bien du mal, cette abolition de sens moral, ce triomphe des pires instincts. Comme chez Tonia, il est curieux d'observer chez Clarinette l'effet dissolvant du vice, la désagrégation totale de l'âme, d'où semble même banni le sentiment le plus naturel, l'amour maternel.

L'amour maternel c'est ce qui rachète peut-être à nos yeux Mme Lupar, une figure des plus merveilleusement étudiées parmi le curieux groupe des « bourgeoises » que Lemonnier nous montre cultivant leur jardin secret. Mme Lupar est certainement l'une des meilleures études de Lemonnier. Elle est un trop réel échantillon de cette classe de femmes coquettes et peu scrupuleuses, dominées par les convoitises du luxe moderne. Elle personnifie la corruption intime sous des apparences d'honnêteté, de correction et de régularité, et il serait intéressant de la comparer avec certains types, pour ainsi dire classiques, du roman contemporain. Très belle et très placide d'ailleurs, Mme Lupar, femme d'un bureaucrate aux appointements médiocres, exploite sa beauté, comme elle vendrait une marchandise, derrière un comptoir. Il semble que ce soit une sorte de devoir sacré qu'elle accomplisse, tant elle garde la conviction, qu'en se livrant aux amours de passage, elle se

Hosted by Google

sacrifie à l'intérêt du ménage, pour assurer le confort de l'intérieur, le bien-être du mari, de l'enfant. Pour elle, faire métier de son corps, c'est une façon de se caler plus bourgeoisement, d'arriver à la considération du monde, de songer à l'avenir. Et elle est admirable dans la duplicité contradictoire de sa nature : bourgeoise jusqu'au bout des ongles, dans ses ambitions, dans ses sentiments, dans son esprit, et fille dans les moyens employés pour arriver à son but. C'est lors d'une grave maladie de sa fillette que s'accuse le mieux ce dédoublement d'elle-même, qu'il apparaît à quel point sa conduite répond peu à son tempérament; tout le côté automatique de sa débauche est merveilleusement saisi et peint. Alors, en effet, elle se montre exclusivement mère, oubliant tout ce qui n'est pas l'enfant, veillant jour et nuit, laissant aller à la dérive le ménage, s'accumuler les dettes, ces dettes secrètes, que payent des gains secrets. Le sentiment maternel prime tout en elle. Et ce n'est que lors de la convalescence de l'enfant que se réveille son âme de lucre, cette sage prévoyance qui ne connaît pas le scrupule gênant.

Mais est-ce là tout le premier Lemonnier? N'y a-t-il pas chez lui place pour les élans d'une sensibilité, qui plaise à nos cœurs de femme? N'aura-t-il pas son *Rêve*, comme Émile Zola? Il l'aura, il l'aura même à plusieurs reprises. Déjà dans les *Contes*, on entrevoit, à la cantonade, de gracieuses silhouettes de vierges ayant le sourire ingénu et dans *Thérèse Monique*, il y a mieux, il y a une étude développée de jeune fille.

Cette étude, la lettre-préface de Léon Cladel nous le révèle, a été écrite dix ans avant la parution du livre, c'est-à-dire vers 1870, donc en pleine jeunesse de l'auteur, nullement influencé encore par cette littérature réaliste qui a été si déterminante sur sa trentaine et dont il n'a jamais été détaché tout à fait par la suite : « Si vous avez peint les *Charniers*, *Un mâle* et *Le mort*, écrit Cladel, ces livres aussi noirs que les enfers catholiques et plus rouges que les batailles de la *Bible*, il ne faut pas dédaigner pour cela cette fraîche créature blonde et bleue, mise par vous au monde, il y a déjà dix ans, et qui

Hosted by Google

prouve, peut-être mieux encore que les œuvres qui l'ont suivie, combien vous êtes apte à tout exprimer avec le style qui sied à chaque scène, aux divers caractères et dans un temps quelconque. »

En fait, *Thérèse Monique* est une histoire double, et les fantaisies de Nini, cette Manon brabançonne, y tiennent beaucoup de place. On y sent les souvenirs d'étudiant. Au lieu de s'être condensés dans des vers mélancoliques ou ardents, à la Musset, ces souvenirs ont été cousus ensemble, faits de détails observés, vécus peut-être, et l'unité, un peu factice, de l'œuvre, tient précisément à ce qu'elle contient de vérité.

Thérèse Monique elle-même est un personnage romantique. C'est la jeune fille de Georges Sand et de Feuillet, mais adaptée à un milieu et à un temps différents. Voyez comment Lemonnier la décrit : « La lampe éclairait en plein le visage de Thérèse. Elle avait de beaux cheveux noirs, qui lui descendaient sur le front en bandeaux sinueux et se repliaient derrière l'oreille, petite et fine. Elle était brune de peau, avec des pâleurs aux tempes et aux pommettes; son visage portait les traces d'une lassitude infinie. C'était cette expression qui donnait à sa physionomie un charme doux et triste, inexprimable comme la sensation d'un déclin. Elle n'était ni belle ni jolie, mais deux yeux noirs, larges et profonds, éclairaient toute la tête d'une lumière admirable. » Et si l'on joint à cette précision, qui n'exclut pas la poésie, des détails sur les mains « petites, d'un ton mat, qui rappelait vaguement la couleur des cierges, les doigts bien pris et terminés par des ongles tachetés de petits points blancs », on n'aura pas de peine à découvrir en germe le réaliste, sous les attendrissements juvéniles de l'écrivain, qui dut pourtant, à l'heure des débuts, sacrifier comme les autres à ce sentimentalisme littéraire, bu avec le lait vers 1850.

On retrouve ce caractère, mêlé d'incertitude, dans plusieurs ouvrages de Lemonnier, notamment dans ses nouvelles intitulées *La petite femme de la mer*. Ce ne sont que profils bientôt disparus, que fantômes qui s'évanouissent avec une teinte lointaine de vie. Y a-t-il rien d'aussi imprécis de vision, d'aussi délicat

Hosted by Google

de touché, que la petite vierge de Memling dans la fileuse de minuit, que cette Claribille, si aimante, se servant de sa belle chevelure comme d'une douloureuse échelle d'amour? *La jeune fille à la fenêtre* aussi n'est qu'une incertaine figure de femme, si triste, tandis qu'étrange, très étrange, « la petite femme de la mer » symbolise, dans un ressouvenir ibsénien, l'irrésistible et fatal attrait de cette nappe indéfinie où se perd le regard, et, toute menue avec de beaux yeux, et près des mièvres seins, des membranes très frêles en guise de bras, elle jette un cri plaintif comme le bruit des vagues, la nuit.

Mais déjà, dans certains de ces dessins fuyants, estompés, apparaît la femme en germe, une femme nouvelle, où les réminiscences littéraires ne seront plus de jeu, une femme troublante et animée d'une vie propre. C'est elle qui, dans *Poupées d'amour*, va avoir des attaches matérielles, ne plus sembler une pure fiction. Elles sont d'ailleurs très simples, Yeta, Ree et d'autres, simples dans la folie et dans l'amour et dans la vie; en toute simplicité, Ree aime Mane, perd la raison, lorsque la mer emporte celui-ci sans retour; en toute simplicité, elle-même, un jour, en priant, s'abandonne au flot qui l'ensevelit. Elles sont très loin de notre scepticisme, de notre âme inquiète et compliquée. Mais elles sont vraies aussi. On sent bien qu'elles existent, qu'elles ont vécu quelque part, qu'elles sont filles de la nature et non du rêve.

Plus curieux est le jardin secret de Mme Charvet (*La faute de Madame Charvet*). Son aventure est banale et n'est qu'un prétexte à la dissection d'un moral féminin, à une suite d'états d'âme, qui révèlent une conscience instable et inquiète, subissant le contre-coup d'une constitution maladive. Elle rappelle la Nora d'Ibsen avec moins de grâce, moins d'enjouement, sous un jour terne, dû au caractère purement investigateur de l'œuvre et naturellement dépourvue de coloris, la femme enfant, qui s'ignore et qui, dans une heure solennelle de la vie, se retrouve et prend une détermination virile. Mais l'incertitude où nous laisse d'abord l'écrivain, les crises par lesquelles passe Mme Charvet, tantôt la joie mauvaise de l'impunité, tantôt l'inquiétude du remords, tout cela est d'un saisissant réalisme.

Hosted by Google

Mais c'est la moindre nouveauté de ce beau livre ; ce qui nous y séduit, nous autres femmes, c'est l'étonnant don d'analyse psychologique qui s'y manifeste. Après cela qu'on vienne donc affirmer que l'auteur d'*Un Mâle* n'a que les brutalités épiques, qu'il ne peint que l'être extérieur et la vie ruisselante. Il n'est pas un des ressorts de cette machine compliquée — la femme honnête qui a fauté et qui garde tous les dehors, et aussi quasi tous les instincts de l'honnêteté — il n'est pas un seul de ces ressorts savants, déliés, infiniment fragiles qui n'ait été construit de main d'horloger. Sans doute il y a encore un peu d'animalité chez cette sensitive ; elle a encore la « fièvre du sang moussant à la peau » ; on lit encore que « les images lascives tumultuèrent dans l'effort dont inutilement elle essaya de se prémunir contre un retour de la tentation » ; que « son corps, aux amoureuses papilles, aux fines soies chatouilleuses, se souvenait, pensait pour elle », etc. ; le naturalisme n'a pas impunément passé par ici. Mais la grande nouveauté, répétons-le, c'est l'analyse psychologique, la peinture habilement graduée d'états d'âme, un sens des intimités féminines qui nous transporte à mille lieues des brutes de la forêt et du village, où Cachaprès, Balt et Bast s'abandonnent à l'instinct. Et tant pis, si l'*Arche* a été écrite avant *La faute de Madame Charvet*, car je la voudrais venant après, partant d'un bel effort plus haut encore dans la région d'idéalisation exquise, où la vérité, sans cesser d'être vraie, se pare des charmes d'une émouvante poésie.

Mme de Cléricy ne connaît plus ces affres qui ont perdu Mme Charvet ; sa tendresse est toute de douceur, elle ignore les crises soudaines, les lendemains angoissés. C'est qu'elle est mère avant tout, et mère dans la plus noble acception du mot, ne vivant, ne luttant dans sa ruine, que pour ses enfants. Gaiement, elle immole ses anciens orgueils de bourgeoise riche, pour semer le bonheur dans la maisonnée, sur les fronts enfantins, pour reconstruire « l'arche », fière seulement de la fierté domptée. Et cette mère admirable, amoureuse du foyer, a des idées de femme nouvelle, renie l'idéal de la femme mondaine d'autrefois « la jolie petite poupée qui a un petit cœur en verre ». Elle professe la doctrine d'un féminisme bien compris,

Hosted by Google

pas outré : « Maintenant je crois fermement que la force de la femme, sa sauvegarde, son recours contre les défaillances est ce sentiment de son indépendance. Et cette indépendance, le travail, un métier, un art peut la lui donner », écrit-elle dans son journal.

Fréda aussi, dans *Le bon amour*, synthétisera des idées nouvelles, audacieuses, qui l'élèvent au-dessus du commun. Séparée de son mari, elle sacrifie sa vie et la plus grande partie de sa fortune aux malades et aux malheureux. Plus tard, dans un hôpital, ils se retrouvent, elle infirmière, lui médecin, et leur amour revient sanctifié par les douleurs, purifié par la charité, les réunit dans une union plus haute que la convention, n'ayant comme sanction que celle des lois naturelles. Très noble, très charitable et dévouée, avec l'âme pleine de pensées semblables, Fréda est une des plus curieuses figures de Lemonnier, un portrait aux couleurs effacées de pastel, mais d'une grande beauté de lignes.

Ainsi Lemonnier, dans son œuvre si vaste, a d'une ascension lente et sûre, ravi l'un après l'autre tous ses secrets à l'âme féminine. Il a commencé par la fille ignare et sensuelle, il a connu les misères de la chair de l'*Hystérique*, les petits calculs de *Madame Lupar ;* il a même, à l'aide de quelques teintes plus claires de sa palette, esquissé en *Claudine Lamour* la bonne fille de plaisir, que relève à ses yeux et aux nôtres une certaine conception de l'art, une spiritualité conquise sur la fange où elle barbote. Puis, de degré en degré, il s'est élevé jusqu'à la notion de la vraie femme, gardienne du foyer, qu'elle illumine de son sourire ; il a, comme il dit, prophétisé « l'idéation de la femme nouvelle, son aspiration à la culture de soi, la possibilité d'une vie plus libre, moins assujettie au mensonge social ».

Et il n'a été, ce faisant, pas seulement un grand écrivain, épris de psychologie plus qu'on ne le sait et qu'on ne le lui concède surtout ; il a été un des esprits noblement réfléchis, penchés sur notre temps, sur la détresse obscure où nous sommes plongés, nous débattant encore avec des poussées tumultueuses, sans connaître le secret de demain.

EMMA VYLE.

Hosted by Google

1863-1903

On a dit, dans les pages qui précèdent, ce qu'avait été Lemonnier : critique d'art, romancier et dramaturge ; on nous a initiés à la vie intime de ce laborieux qui a défié les ans et gardé une indestructible jeunesse de traits et d'âme. Il semble donc que la glorification soit complète, et qu'il soit temps de conclure.

Conclure, cela ne veut pas dire que Camille Lemonnier nous ait livré tous ses secrets. Sa fécondité n'est point lasse encore et ce talent protéiforme, qui est le sien, peut, d'une subite volte-face, nous révéler des aspects imprévus, s'acharner à des conquêtes d'art pour lesquelles il semblerait qu'il ne fût point préparé jusqu'ici.

C'est ainsi qu'après *Un Mâle* et *Le Mort*, Lemonnier nous nous a donné *Thérèse Monique* et surtout *Morteroche* ; qu'après *L'Hystérique* il a publié ce livre chaste, *L'Arche*, et cette étude de scrupuleuse intimité, *La faute de Madame Charvet*. Qui sait s'il ne sera pas repris, quelque jour, par un souci de psychologie, s'il ne se dégoûtera pas des besognes de peintres, où se dépensent ses dons d'observateur de la vie et de coloriste expert? Ce jour là, il faudra bien reconnaître qu'il y a, malgré tout, chez cet insaisissable esprit, plus de complexité qu'on ne lui en concède encore ; que sa vision n'est nécessairement ni tout extérieure, ni attachée au relief et aux nuances colorées des choses.

Mais n'en fût-il pas ainsi, Camille Lemonnier resterait

Hosted by Google

l'écrivain le plus représentatif de notre patrie, et, après l'avoir décrite avec une abondance si consciencieuse d'analyse dans *La Belgique*, il aurait le droit, sans faux orgueil, de se dire qu'il l'a honorée plus encore qu'il ne l'a célébrée dans un livre désormais classique. Et ce n'est pas seulement à ses ouvrages que nous pensons en ce moment, c'est à ceux des disciples qui lui sont restés fidèles, à ceux des disciples qui se sont détachés de lui, à ceux des écrivains de sa génération, pour lesquels son exemple de probité littéraire et de persévérance tenace a été déterminant. Certes, comme on l'a dit plus haut des peintres qu'il aima, exalta et soutint de ses éloges et même de ses conseils, on peut admettre sans trop d'exagération que pas une vocation ne fut, dans nos lettres, contrariée ou négligée par lui, que pas un livre ne lui fut offert ou soumis, sans qu'il eût pour son auteur le sourire paternel ou la main tendue du frère aîné.

Ce que nous répétons ici — de pleine confiance — nous a été dit par bien des admirateurs de Lemonnier, par ses meilleurs amis, à commencer par M. Edmond Picard, qui, non content de proclamer cette gloire littéraire dans quatre conférences du Théatre du Parc, est allé la claironner en province, notamment à Gand et à Liége, et a mis tout en branle pour associer la Belgique entière aux fêtes, dont le banquet du 8 mars prochain sera le naturel épilogue.

Est-ce à dire que Lemonnier ait connu, qu'il puisse connaître plus tard la gloire en gros sous, qui est, on le sait, la popularité littéraire et artistique ?

Nous n'osons l'espérer, malgré notre sympathie, et peut-être en raison même de notre sympathie. Ce n'est pas calomnier le peuple belge que de dire qu'il est peu tourné vers la lecture de ses poètes et de ses romanciers, vers la contemplation des chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture créés dans son sein. Au cours des siècles passés, il ne se montra pas, quoi qu'on en ait dit, plus capable d'enthousiasme intellectuel qu'aujourd'hui. Mais, régi par des princes nombreux et dont plusieurs aimèrent les arts comme on aime un luxe permis à la fortune et au rang, il s'accoutuma indolemment à des églises remplies

Hosted by Google

de bons tableaux, éclairées par une lumière que tamisaient des vitraux de prix; il sut s'agenouiller devant des figurations de Dieu, de la Vierge et des Saints, qui étaient ennoblies par une haute inspiration. Il fit cela, comme il aurait fait l'inverse, indifférent, ou plutôt résigné à ne pas s'accoquiner avec la laideur des icones, taillées à la grosse, et des barbouillages achetés à rabais.

N'en déplaise à certains, voilà ce que ne cessa d'être le peuple belge, ce qui ne put empêcher qu'il naquit parmi lui de grands artistes de la plume et du pinceau. Mais, le plus souvent, découragés par l'incompréhension de la masse, ils se résignaient à la solde de quelque seigneur, de quelque banquier, de quelque marchand de Bruges ou d'Anvers, lorsqu'il n'arriva pas que trois ou quatre siècles avant Rodenbach ou Maeterlinck, ils émigrassent vers ce Paris, resté l'espoir secret et trop légitime de ceux qui ont connu le doux frisson de la Beauté.

La littérature belge, si belge est le terme qui peut lui convenir, est donc assurée de ne déborder jamais au delà de certaines sélections d'admirateurs et de lecteurs. Elle pourra, comme elle le fit souvent, peindre les mœurs des classes bourgeoises et populaires, sans que celles-ci soient chatouillées de la simple curiosité de se reconnaître dans ces peintures, pour exactes ou idéalisées qu'elles soient. Ainsi est-il advenu depuis des siècles, ainsi ira-t-il encore longtemps.

Et je ne suis pas de ceux qui s'en désolent. La démocratie et l'art ne sont point faits, semble-t-il bien, pour s'apparier dans une union équitable. Toute l'histoire condamne l'illusionisme des esthètes, qui fondent un espoir sur l'accession des foules au sentiment du Beau; l'exemple d'Athènes se retourne contre leur optimisme, puisque l'esclavage y était la condition d'un désœuvrement, que les citoyens modernes, même les plus aisés, ne connaissent plus guère ou qu'ils n'avouent plus sans quelque honte. Or, il s'impose des jours de loisir et des heures de rêverie nonchalante non seulement au créateur, penché sur le papier, l'argile ou la toile avant de leur communiquer la vie, mais encore à ces êtres moins doués, capables

Hosted by Google

d'applaudir à une manifestation du génie, s'ils ne le sont point d'y coopérer.

On a soutenu que le public belge n'était tel que par la faute de la critique, c'est-à-dire d'une opinion éclairée, accueillante pour les artistes et active à propager leur mérite et à populariser leur nom. Mais n'est-ce point là une autre illusion, plus fâcheuse peut-être et moins pardonnable que la première? Il faut être, en effet, quelque peu historien pour apercevoir les défauts traditionnels d'un peuple; il n'est besoin que d'ouvrir les yeux pour juger de l'espèce d'influence exercée par la presse et, en général, par la voix d'une publicité aussi abondante chez nous que chez nos grands voisins.

Il n'a pas manqué de critiques aux écrivains dont l'avènement remonte à 1880. On ne leur a ménagé ni les flagorneries, ni les injures, ni même les conseils. Je viens de remuer bien des feuillets jaunis, de relire les collections des revues et des journaux où Charles Potvin, Gustave Frédérix, Francis Nautet, Albert Giraud, Adolphe Sirel, Emile Valentin, où d'autres encore s'escrimèrent pour ou contre le naturalisme, qui fut alors l'enjeu de la querelle entre nos anciens et nos modernes écrivains. Quelle verve se dépensa! Que de pages oubliées, même d'excellentes pages! Que d'érudition, tantôt pédantesque, tantôt spirituelle et légère! Que d'amertume chez certains, de désinvolture chez d'autres, de douce ironie ou de scepticisme déplaisant chez d'autres encore! Quelles colères bruyantes et quels rires sonores!

Si l'on entend garder les proportions, ne pas exiger qu'une guérilla minuscule soit comparée à la guerre des dieux, et notre révolution littéraire à celle de 1830 à Paris, il faut confesser sans ambage que jamais on n'a tant ferraillé, polémiqué, discuté pour un aussi médiocre effet. Les conditions générales où se trouve l'écrivain, en Belgique, sont sensiblement les mêmes que celles où il était il y a vingt ans. Ce qui a changé, c'est le personnel écrivant et, ajoutons-le vite, il a changé au grand avantage de notre renom littéraire. Mais l'opinion n'a pas mué. Je m'avancerai même jusqu'à dire qu'il y a eu plutôt recul. Certes, l'ardeur de critique, qui exaltait

Hosted by Google

ou vilipendait les nouveaux venus, en 1880, ou qui s'efforçait de les mettre à leur rang, fut une belle et saine ardeur; en vain chercherait-on maintenant une activité qui y ressemble dans notre presse, plus matérialisée que jamais. Adieu les chroniques littéraires de nos quotidiens; le bulletin de la bourse, pareil à un cœur hypertrophié, s'est dilaté à leurs dépens. L'opinion, plus mal informée que jamais, nullement orientée par des pilotes nouveaux, chargés de remplacer ceux d'antan à la barre, est pareille au navire échoué sur le banc de sable. Elle vire sur sa quille et attend, sans trop d'inquiétude, qu'on vienne la renflouer.

En 1869, bien avant qu'il fût question de cette pléiade, qui fonda la *Jeune Belgique* et fit un si vigoureux remous dans nos lettres, Camille Lemonnier publiait *Nos Flamands*, un livre de satire vengeresse, où il avait mis toutes les ardeurs de ses vingt ans. On retrouve là, pêle-mêle, les réminiscences romantiques de Hugo, de Musset et de Gautier. Dans un style fulgurant, le jeune écrivain revendiquait pour lui et les siens le droit à la vie, à l'attention, peut-être à la gloire. Il vitupérait contre le public de son pays et contre ses guides improbes ou ignares. Mais il n'épargnait pas non plus les littérateurs, coupables de tiédeur et pauvres d'idéal :

« Le public n'est capable de volonté par lui-même, ni d'énergie, ni d'enthousiasme, ou plutôt s'il en est susceptible, il ne s'aventure à le montrer qu'en dépit de lui et contraint par cette volonté plus forte dont je parlais là-haut. C'est un cheval naturellement vicieux, tantôt lourd, tantôt bouillant, qui s'emporte aux casse-cous ou bêtement broute l'herbe qu'il trouve à ses pieds; de lui-même, il ne saura se calmer s'il est vif, ni prendre de l'ardeur s'il est dolent; la direction qui lui fera changer sa paresse ou ses fureurs dans l'état qu'il faut viendra du cavalier capable de le monter. »

Et il concluait que « s'il était bâtonné d'importance », le public sortirait de sa propre apathie, moins criminelle peut-être que celle de nos écrivains.

A partir de 1880, on peut dire que la bastonnade fut appliquée régulièrement, par des bras intrépides, à notre public

Hosted by Google

lisant : des livres comme ceux de Lemonnier, comme *Le Scribe* de Giraud, certains vers de Gilkin et Hannon, les triolets, les dialogues incisifs de la *Jeune Belgique*, ses critiques rougeoyantes, celles d'autres organes d'une jeunesse décidée aux révolutions, secouèrent les moelles bourgeoises avec un bel entrain et au grand risque de compromettre la digestion nationale.

Ce fut peine perdue, et l'indifférence de la masse, peu ou prou lettrée d'ailleurs, resta ce que Lemonnier l'avait dépeinte :

« L'indifférence, écrivait-il encore, voilà notre mal, voilà notre blessure, voilà notre ennemi le plus terrible, le plus acharné à nous perdre ! Et qui de nous, dans cette lourde atmosphère, qui nous environne, où l'esprit se soulève pour retomber bientôt après, où la voix, quand elle résonne, ne rencontre partout que le morne silence des solitudes et point d'éther pour lui dire qu'elle est comprise, qui de nous n'est point indifférent ? »

Et il terminait cette longue vitupération par des paroles cruelles, adressées à la jeunesse d'alors, « pourriture gangrenée dès l'école, où l'instinct croupit comme le pourceau dans le fumier. »

Que dirait-il donc de la jeunesse de maintenant ? Comment la qualifierait-il, en la voyant de plus en plus préoccupée de fortune rapide, d'exode avantageux dans les pays neufs, spéculant à la bourse, affalée sur les tables des cabarets, dont la prospérité et le nombre s'accroissent sans relâche, détournée soit par calcul, soit par dégoût de toutes les poursuites idéales, même de cette politique qu'on a tant et si justement honnie, mais qui, après tout, mettait encore, sous la robe-prétexte de nos vingt ans, la petite flamme d'une noble ambition.

Tout cela est éteint, mort, oublié. Et ni les arts, ni les lettres n'ont bénéficié, par une diversion qui n'est pas rare dans l'histoire, de cette déperdition de fluides, qui caractérise la vie morale et politique de 1900. C'est l'industrie, c'est le commerce, c'est la banque où vont tous les talents et tous les appétits. Heureux devons-nous nous compter, quand le fils

Hosted by Google

d'un enrichi daigne sacrifier quelques heures de sa jeunesse oisive à nous lire, peut-être à rimailler avec nos poètes de mauvais vers qu'il imprime luxueusement. Plus heureux quand son père, qui ne lit pas, encourage de son argent ou de sa sympathie un jeune artiste, daigne entendre de la musique nouvelle ou acheter un tableau d'hier.

C'est, en somme, l'écrivain qui souffre le plus amèrement de la crise actuelle. En 1876 on lisait sans choix ; maintenant on ne lit plus guère. Rappelons-nous l'enquête que M. Souguenet entreprit récemment dans le défunt *Messager de Bruxelles;* les réponses, si diverses de ton, étaient monocordes de sens; toutes confessaient qu'il manquait à nos hommes de lettres un public pressé, attentif et bienveillant; toutes s'occupaient du remède à improviser, pour réchauffer et étendre cette matière lisante, si flasque et si maigre. Mais comme il arriva que chacun préconisait un autre spécifique, la consultation fut stérile.

Voilà, dira-t-on, des considérations peu joviales en un jour de fête. Je le concède. Mais ce procès-verbal de carence, s'il n'était pas tout à fait de saison, n'était pas tout à fait superflu. Ne servît-il qu'à rehausser encore le mérite de Camille Lemonnier, il valait la peine de le rédiger. Car, seul avec Edmond Picard, l'auteur du *Mort* n'a jamais désespéré, jamais ralenti sa nage contre un courant rebelle, jamais cessé un seul jour de penser et d'écrire, c'est-à-dire de magnifier, à sa façon, une terre ingrate qui ne répondait même point, par un tressaillement, à l'appel éperdu d'un fils inspiré et tendre. Et ce fut un beau spectacle que cet homme luttant, à peu près seul, depuis trente-quatre années, contre la poussée du flot monotone. Pour ceux qui, comme moi, comme beaucoup de nos lecteurs, mettent la gloire dans l'expression individualiste de la volonté, dans l'effort personnel, affirmé, soutenu, indécourageable, il y a là une considérable leçon de vaillance, d'abnégation, de patriotisme. Méditons-la, répétons à d'autres les réflexions qu'elle suggère et les émotions qu'elle suscite. Ainsi, dans la cité moderne, convient-il d'honorer ses dieux.

M. WILMOTTE.

Hosted by Google

PETITE CHRONIQUE

A la Monnaie. — Le mois passé a été fécond, et, sans parler d'attrayantes reprises de *Siegfried*, qu'on nous a rendu dans des conditions dignes de ce chef-d'œuvre, une vraie première a été offerte à notre curiosité.

L'*Étranger*, de M. Vincent d'Indy, a été écouté avec une attention religieuse, avec le respect qui va à tout effort d'art désintéressé. Ce n'était pas, ce ne pouvait être de l'enthousiasme, le génie de M. d'Indy n'étant pas de ceux qui déchaînent les grandes passions, mais méditatif, chercheur, sourcilleux, il éveille plutôt la mélancolie et l'austérité de pensers d'au-delà. Le sujet, cette fois, est encore mieux fait que la musique pour entretenir autour de nous cette atmosphère grise et trouble. L'*Étranger* n'est d'aucun temps ni d'aucun lieu. Nul souci historique ni géographique; ni couleur locale, ni même dans le costume et le décor quelque chose de chatoyant ou de caractéristique qui attache l'œil et s'enfonce dans la mémoire. Il s'agit d'un être symbolique détesté de ceux avec lesquels il vit, de pauvres pêcheurs qui ne sont pas aptes à apprecier sa noblesse d'âme. Une jeune fille, Vita, est la seule qui s'efforce de le comprendre et qui se mette à l'aimer. Mais lui, lui sacrifie alors une pierre magique, qui commande aux tempêtes, et, voulant se punir d'avoir troublé ce cœur tendre et quiet, il se décide à un nouvel exil. Elle s'y oppose et entend associer leurs deux destinées. C'est dans la mort qu'ils seront unis.

La musique est ce que *Ferval* nous avait déjà fait dire; le *leitmotiv* est cultivé, mais avec un souci remarquable des nécessités propres à l'œuvre. Point de réminiscences troublantes et fâcheuses; une convenance parfaite du dessin mélodique et de l'accompagnement

Hosted by Google

orchestral aux pensées dirigeantes de l'œuvre. M. Albers a interprété celle-ci avec une grande élévation; Mlle Friché y a été de toute l'ampleur de sa belle voix, et l'orchestre, admirablement guidé par M. Dupuis, a achevé de faire de ce spectacle sévère quelque chose de très rare et de très achevé. R.

*

Sous ce titre : *Anthologie des poètes lyriques français* de la France et de l'étranger (Verviers, A. Hermann, 8°), MM. I. Fonnsy et J. Van Dooren viennent de faire une intéressante publication. Dire que, malgré des mérites de choix et d'information, elle réponde exclusivement à des fins pédagogiques, ce serait la calomnier. Elle sera, en effet, pour beaucoup de lettrés, pour tous ceux qui aiment la poésie, une sorte de *vade-mecum*, d'autant plus nécessaire que les éditeurs ont accordé une attention soigneuse à la poésie du passé et que leur éclectisme n'a rien négligé pour plaire à des catégories très diverses de lecteurs. Mais, comme il allait de soi, c'est le XIXe siècle qui tient la plus grande place dans ce recueil, et il n'est pas jusqu'à des poètes de second et même de troisième rang qui n'y soient assez également représentés par quelques-unes de leurs meilleures productions. La Belgique de ces vingt ans y est généreusement traitée, et ce n'est pas le moindre attrait du volume.

L'analogie du sujet nous invite à signaler et à recommander ici un petit livre de M. Léon Levrault, qui constitue un excellent résumé de *La poésie lyrique* en France (*Les genres littéraires,* chez Delaplace, à Paris). M. Levrault est homme de goût, il a l'assimilation rapide et généralement heureuse. En cent cinquante pages il trace le tableau d'un des genres les plus fameux de la poésie française. Comme il était naturel, il a fait la part plus large aux quatre derniers siècles. Mais le moyen âge n'est pas sacrifié. Tout au plus peut-on regretter, dans sa bibliographie bien dressée, une ou deux omissions, un ou deux choix malheureux. Il aurait pu, par exemple, citer le *Villon* de M. Gaston Paris, qui dispense des autres biographies, et le *Boileau* de M. G. Lanson. Puis pourquoi omettre Adam de le Hale, qui n'est inférieur à Rutebeuf ni surtout à Bodel? Enfin il serait bon, en réimprimant ce petit livre, de ne plus y affirmer l'influence de la guerre des Albigeois sur la lyrique d'un Conon de Béthune, qui rima de 1180 à 1200 environ, tandis que la guerre n'éclata en Province qu'en 1209. Mais ce sont là péchés véniels, rachetés ailleurs par beaucoup de conscience et de soin. W.

Hosted by Google

Pierre de Nolhac, *Louis XV et Marie Leczinska*. Ce n'est pas le premier livre, ni le second, qu'on ait écrit sur cette pauvre reine, si fêtée au premier jour, si dédaignée ensuite et si oubliée par les âges suivants : elle fut, a dit Sainte-Beuve, de ces honnêtes femmes, qui n'ont de romanesque que les commencements. M. de Nolhac conte ceux-ci avec une aimable complaisance ; il nous fait revivre jour par jour les premiers moments de bonheur, qui furent si tôt passés : il passe légèrement sur les torts de la reine dans la première fâcherie conjugale, montre son époux glissant peu à peu de ses bras dans ceux des concubines, et décrit « l'abandon » dont elle est, enfin, l'objet malheureux. Les lettres inédites de Marie Leczinska à son père et les réponses de celui-ci, empreintes de douce philosophie, pleines de tendres et sages conseils, ont permis à l'érudit conservateur du château de Versailles de renouveler quelques traits d'un récit, dont le journal de Luynes, les mémoires de d'Argenson et d'autres sources nous avaient déjà révélé l'essentiel. Il sort de là une reine aussi effacée et aussi vertueuse qu'on le savait, mais une reine qui nous touche davantage par les hautes qualités de son cœur d'épouse et de mère; la femme douée d'esprit, très instruite, très grande liseuse, est sans doute réservée pour un prochain volume, car celui-ci après une curieuse description des portraits de Marie, se clôt par la campagne de Lorraine, la réconciliation éphémère dont elle est l'occasion et la mort de la duchesse de Châteauroux. R.

Littérature dantesque.

Cette littérature est vaste comme la mer, et il ne se passe guère de semaine, parfois de jour en la semaine, sans qu'un livre, une plaquette, un article de revue ou même de journal vienne, en Italie, rappeler à quelques lecteurs que le plus illustre enfant de ce pays est l'auteur de la *Divine Comédie*. Sans aller jusqu'à ces extrêmes du fétichisme littéraire, les pays étrangers ne se sont pas désintéressés d'une gloire qui, par certains côtés, appartient au monde. Et avec un peu de bonne volonté, d'ailleurs, l'Allemagne pourrait revendiquer Dante en sa qualité de gibelin, anti-papiste rigide et amer; la France ne peut oublier qu'il visita Paris, s'assit sur les bancs des écoles de la rue du Fouarre et il n'est pas jusqu'à la Provence, dont il a immortalisé quelques chanteurs et conservé le souvenir ému

En France, pourtant, la littérature dantesque n'a depuis les livres

Hosted by Google

de Fauriel, d'Amper, d'Ozanam et de Delécluze, inspiré que de rares études; un livre d'Edouard Rod est à citer, un autre de M. Bouvy, et quelques pages de M. Gebhart se rattachent à l'époque où vécut le grand Florentin plutôt qu'à lui-même. Enfin, M. R. Le Bourdellès a consacré récemment ses loisirs de magistrat à deux petits volumes sur les grands classiques italiens, où Dante occupe une place assez considérable (1). En Allemagne, la moisson a été plus abondante; MM. K. Witte, Scheffer, Boichorst, Kraus et d'autres ont, sans parler des historiens de la littérature italienne (et notamment du regretté Gaspary), consacré aux écrits dantesques une attention aussi sérieuse que renouvelée. Mais c'est surtout en Angleterre, et dans ces dernières années, que deux savants ont contribué le plus efficacement à projeter de nouvelles lumières sur les parties obscures de l'œuvre de Dante. Le premier est M. Moore, dont il convient de citer la belle édition de tous les ouvrages du poète, les *Studies in Dante* (Oxford, Clarendon Press) et les *Contributions to the textual criticism of the D. C.* (Cambridge, 1899). Le second, qui nous arrêtera, aujourd'hui plus longtemps, est M. Paget Toynbee, auteur de *A dictionary of proper names and notable matters in the works of Dante* (Oxford, Clarendon Press, 1898) et de *Dante studies and researches* (Londres, Methuen, 1902).

M. Paget Toynbee est un érudit, très versé dans l'étude de l'ancien français et très au courant de ce qu'on appelle la philologie romane, c'est-à-dire la connaissance scientifique des langues dérivant du latin dans le centre et le sud de l'Europe; il possède donc cette information ambiante qui manque à beaucoup d'exégètes du poète florentin. Son *Dictionary* est une véritable encyclopédie, où sont rangées, dans l'ordre alphabétique, une foule de notions qui, systématisées, eussent été plus malaisées à classer et aussi à retrouver; l'auteur n'a négligé aucun expédient pour en rendre la recherche aisée; sa rédaction est claire et concise, ce qu'on ne pourrait guère avancer de la généralité des travaux de littérature italiens.

Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait ni erreur, ni omission; une entreprise aussi gigantesque, portant sur la totalité de l'œuvre de Dante,

(1) Il y a dans ces volumes de vulgarisation facile et agréable, *Etudes littéraires sur les grands classiques italiens* (Paris, Fontemoing, in-18) plus de bonne volonté que de mise au point. L'auteur connaît de trop loin ou ne connaît pas la riche « littérature » du sujet. Il recourt trop à Delécluze, Fauriel, etc., trop peu à Rajna, à d'Ancona, à Novati, à d'Ovidio, à Scartazzini, à Witte, à Moore et à Paget Toynbee. Et c'est dommage.

Hosted by Google

est quasi au-dessus des forces d'un seul homme et bien que les entreprises similaires (au moins partiellement) de MM. Blanc, Bocci, Terrazzi, Poletto, etc., aient facilité la tâche de M. Paget Toynbee, il n'en reste pas moins à celui-ci une part d'originalité plus que suffisante pour l'amnistier des quelques négligences qui ont pu lui échapper. J'aurais voulu, quant à moi, que familier avec l'ancienne littérature française, il lui fît des emprunts moins timides. Ainsi, l'article *Accidiosi* aurait gagné à être plus développé ; l'*accidie* est une maladie des cloîtres dont le moyen âge a beaucoup souffert et beaucoup parlé; déjà Cassien lui consacra le Xe livre de son *De institutis cœnobiorum*; Du Cange est très documenté là-dessus et Godefroy, dans son *Dictionnaire*, a des exemples qui nous conduisent jusqu'à la fin du moyen âge. De même *Alichino* pouvait hardiment être rapproché du français *Hellequia*, et les études de M. Gaston Raynaud (dans les *Mélanges Paris*, et de M. Guy (*Essai sur Adam de le Hale*, 394-411) eussent été utilement mises à contribution. De même l'ancienne littérature française fourmille d'exemples du nom de lieu *Babylone* désignant le Caire (arl. *Babilonia*). De même encore, je serais porté à admettre que toutes les allusions à la légende troyenne (art. *Antenora*, *Deidamia*, *Diomede*, *Ulisse*, etc.) sont prises chez Guido da Columna, dont la célèbre « *Historia destructionis Trojæ* », commencée avant 1272, fut terminée en novembre 1287 et ne put rester inconnue à Dante. Pour *Namericus*, M. Gaston Paris vient de nous apporter d'intéressantes considérations (Art. sur *Naimerics* dans les Mélanges Couture). Mais c'est surtout le trop fameux *veltro*, dont se souviennent tous les lecteurs de la *Divine Comédie*, qui, malgré ce qu'a pu dire Böhmer (*Jahrbuch der deutschen Dante-Gesellschaft*, II, 363-76), ne me paraît pouvoir être expliqué dans sa forme littéraire que par l'épopée française. Dans Roland déjà Charles voit en rêve un *veltre* qui se bat avec un léopard et un ours, tandis que dans la *Divine Comédie* c'est à une louve (Rome) qu'il a affaire. Mais ce *veltre* reparaît, précisément en Italie, dans le *Coronement Looïs*; Guillaume, à peine arrivé à Rome, y fait un rêve, et il voit un *viautre*, qui à grands sauts se dirige vers l'arbre sur lequel il s'est réfugié et d'un coup de patte

Tot le fesoit envers terre cliner.

Il n'est guère douteux que cette tradiction ait été recueillie en Italie, soit par l'auteur du poème, soit par un de ses devanciers; elle y était donc populaire dès l'an 1100 environ. Il ne résulte nullement de là qu'elle ait toujours eu la même signification, ni la même portée.

Hosted by Google

Mais il pourrait en être déduit que Dante ne l'a pas créée et qu'il n'a pu, par conséquent, penser à *Can Grande,* dont la personnalité politique n'était pas de taille à menacer sérieusement la papauté, ni, en tout cas, à la « faire mourir de douleur ». Je n'insiste pas ; mais il est à noter que pour le poète français, ce *viautre* représente les Sarrazins, donc des païens, et c'est peut-être de ce côté-là qu'il faut chercher une solution, *quant au fond.*

Quoi qu'il en soit de ces quelques remarques, et peut-être même à cause d'elles, le lecteur ne doit pas s'imaginer qu'elles sont de nature à infirmer le jugement favorable que je dois porter sur le livre de M. Toynbee ; elles prouvent seulement à quel point ce livre, malgré son aspect sévère, est attrayant et suggestif.

L'autre livre de M. Toynbee, *Dante studies and researches,* est consacré à des recherches particulières sur tel ou tel point des ouvrages du grand poète ; il y est, outre des détails d'exégèse, particulièrement question de ses sources dont l'abondance et la variété attestent le savoir encyclopédique de celui qui fut un poète épique et lyrique, un critique de haute envergure et un philosophe tout à la fois. C'est ainsi que nous reconnaissons les emprunts faits par Dante à Albert le Grand, aux *Elementa astronomica* d'Alfraganus, à Paul Orose, etc. Un certain nombre de notices concernent les rapports de Dante avec l'ancienne littérature française et provençale. Il en est une, où je puis apporter mon petit grain de sel. C'est à propos du *re giovane* dont il a plu à des commentateurs et des traducteurs de faire un « roi Jean » alors qu'il est hors de doute qu'il s'agit du « jeune roi », c'est-à-dire du fils de Henri II Plantagenet, qui mourut jeune et fut inhumé dans la cathédrale de Rouen, où l'on peut encore admirer son tombeau. M. Paget Toynbee revient à deux reprises sur ce personnage, et il cite plusieurs textes des XII^e^ et XIII^e^ siècles, où il est bel et bien désigné comme dans la *Divine Comédie ;* j'en sais un autre, et d'autant plus significatif que c'est un poète vénitien, écrivant le provençal, qui nous le fournit. Dans la pièce n° 2 de l'édition Levy, on peut lire ces vers de Bartolomeu Zorzi (46-47) :

> Eih volh un plag far aprendre
> Qu'aug *del rei joven* comdar, etc.

Une des plus intéressantes contributions du volume est consacrée au roman de Lancelot, dont deux passages de Dante prouvent qu'il connaissait le latin. Une des deux allusions avait jusqu'ici échappé

Hosted by Google

à tous les commentateurs, et le savant d'Oxford nous en donne, enfin, la source.

Les recherches de pure érudition de M. Paget Toynbee nous ménagent la transition vers les livres italiens qui, dans ces derniers temps, ont été consacrés à Dante Alighieri. Le plus remarquable peut-être, *Studii sulla D. C.*, n'est, en somme, qu'une série d'analyses minutieuses, relevées et renforcées, il est vrai de quelques dissertations plus longues et d'une plus haute portée. L'auteur est M. le professeur Francesco d'Ovidio, qui avait publié sur ce sujet des *Saggi critici* dès 1878. Il n'a su, nous dit-il, se résigner à les réimprimer tels quels, et il les a soumis à une refonte complète. Il y a donc dans ce livre du vieux et du neuf, plus de neuf que du vieux, encore que le vieux soit excellent et rangé parmi les meilleurs crus de la critique dantesque.

On peut rattacher à ces essais un mémoire dont le sujet très spécial ne diminue, d'ailleurs, pas le réel intérêt. Il a pour titre : *Le istituzioni giuridiche medievali nella Divina Commedia* (Florence, Lumachi, in-8°). Son auteur, M. Gino Arias, nous donne, en somme, plus qu'il ne nous promet. Car non seulement il a dépouillé diligemment le célèbre poème au point de vue juridique et montré de curieuses conformités entre les affirmations de Dante et les règles du droit civil et criminel dont se servaient ses contemporains, mais à propos du prêt à usure, du numéraire, etc., il a touché aux relations économiques, aux règles et usages qui les régissaient, et partout il a fait preuve d'une érudition solide et variée, citant les travaux français et allemands avec une aisance aussi experte que les travaux italiens sur sa matière.

A côté de ces essais dus à une initiative individuelle et de date très récente, il convient de citer des recueils où plusieurs savants unissent leurs efforts pour éclaircir tel ou tel aspect de la personnalité ou de l'œuvre de Dante. Déjà il y a quelques années avait paru un écrit collectif : *Dante nei tempi di Dante*. La maison Hœpli s'est faite, en 1898 et en 1901, l'éditeur de deux séries de conférences organisées par le comité milanais de la Société dantesque italienne. La première série est intitulée : *Con Dante e per Dante;* la deuxième : *Arte, scienza e fede ai giorni di Dante.* Elles ne diffèrent pas essentiellement l'une de l'autre. Tout au plus peut-on observer que, dans la première, on s'est plus étroitement attaché à Dante lui-même (voyez les études de Rossi sur Dante et l'humanisme, de Del Lungo sur Florence et Dante et surtout les contributions, *internes* par le con-

Hosted by Google

tenu, de Zuccante et Giacosa); dans la seconde série, on nous invite plutôt à parcourir les alentours de cette poésie, qui résume en elle-même une époque. Les tendances philosophiques, morales et religieuses du siècle où vécut le grand Florentin, sont analysées notamment par MM. Luigi Rocca, Tocco et Sabatier (ce dernier dans une conférence française); la vie de cour a pour historien M. Novati; la vie féodale, M. P. del Giudice; la poésie et les mœurs populaires, MM. Flamini et Tamassia; M. Scherillo reprend le sujet, souvent traité de la poésie classique chez Dante (voyez là-dessus Schück, Comparetti, Moore, Paget Toynbee, etc.); bref, on a là une gerbe abondante et fleurie; ce qui ne gâte rien, des notes et des références bibliographiques permettent de contrôler et de compléter les notions renfermées dans ces conférences très littéraires.

M. WILMOTTE.

*

Le sentiment de l'art et sa formation par l'étude des œuvres, par ALPHONSE GERMAIN. (Paris, Blond, 1903.

Les sociétés de démocratie absolue ne sont point artistes. Le peuple qui a le pouvoir politique trouve dans l'agitation des clubs ou des assemblées trop de préoccupations, de passions et de haines pour s'intéresser aux douceurs de l'art. D'autre part, les créateurs ne rencontrent plus dans les classes élevées cette aide matérielle et morale, cette compréhension du beau sans lesquelles ils s'anémient et meurent : il n'est plus, même, de classes élevées, tout est descendu au niveau du médiocre, tout, sauf quelques natures à la fois enthousiastes et énergiques, quelques esprits en qui la pensée et la vérité luisent avec trop d'éclat pour qu'ils puissent ou veuillent les dissimuler.

Alphonse Germain est une de ces natures. Il aime l'art, il en éprouve les joies, il le comprend, il le *sait*. Mais il ne se contente pas de jouir de sa science et de son sentiment; il veut instruire autrui, former son siècle à la compréhension des chefs-d'œuvre : toute âme vigoureuse est éducatrice par instinct; elle ne peut se replier sur elle-même, elle s'épand, elle donne ses bien à tous, même à ceux qu'elle méprise; ses joies, elle les voudrait éprouvées par le monde entier.

C'est de ce besoin d'expansion qu'est né *Le sentiment de l'art*, livre de penseur, d'érudit, d'artiste, et surtout, avant tout, œuvre person-

Hosted by Google

nelle, gestée longtemps, mise au jour seulement lorsque chaque détail s'est trouvé à point dans l'esprit de l'auteur.

Je devrais dire aussi : œuvre de combat, car toutes les hérésies artistiques du temps présent, Alphonse Germain les a réfutées. Classant, avec une grande justesse, les créateurs en deux grandes catégories : idéalisateurs et caractéristes, il suit à travers les âges et les civilisations les différentes traces que les uns et les autres ont laissées de leur génie ou de leur art.

Or, qu'il ait tendu, idéalisateur, à représenter l'espèce, ou caractériste, qu'il ait voulu marquer plutôt l'individu, l'artiste n'a fait œuvre vraiment belle qu'en se conformant aux principes qui constituent l'harmonie; construction des formes, respect des proportions des figures, établissement perspectif des plans, arrangement décoratif des lignes.

« Qu'admirons-nous dans une œuvre, lorsque après avoir rendu hommage au talent de l'auteur, nous restons saisis, retenus par ce quelque chose que nous sentons au-dessus des formes matérielles, par ce mystère que dégage toute œuvre vraiment d'art, qu'admirons-nous alors que nous disons : « Cela est beau? — Les lois », affirme, et plus tard prouve, l'auteur du *Sentiment de l'art*.

« L'originalité, dit-il encore, qui n'est point l'excentricité, ne consiste point à marcher de travers, à tenter ce qui ne s'est jamais conçu, *mais à rester soi en œuvrant d'après les principes communs*. »

Ces deux idées-sœurs, ces deux vérités absolues, il ne les perd jamais de vue, soit qu'il étudie la science de la lumière et de la couleur et sa progression chez les peintres, soit qu'il combatte la notation exagérée des détails ou la déformation arbitraire du corps humain.

Je voudrais suivre l'auteur du *Sentiment de l'art* dans ses recherches des principes du beau, à travers ses plans d'éducation esthétique. Mais l'espace me manque. D'ailleurs, résumer un livre aussi plein d'idées, des théories étayées de tant de faits, est presque impossible. Tout au plus peut-on indiquer la marche générale de la pensée de l'écrivain, et les bases sur lesquelles il a construit son ouvrage.

Cependant, il est un chapitre que je veux signaler plus particulièrement, parce qu'il révèle un besoin général, quoique inexprimé chez la plupart de nos contemporains : la décoration du *home*. Ce besoin s'est traduit dans les esquisses de meubles et d'ornements du *modern style*, où l'on rencontre parfois l'élégance, et presque toujours la mièvrerie, l'incohérence, l'affectation du simple et du sans soin.

Hosted by Google

Alphonse Germain, voudrait au home, comme à l'œuvre d'art, une unité, une concordance, au moins de tonalités, entre les meubles, les objets, les étoffes, une concordance entre les nuances d'une pièce et l'état d'esprit où l'on voudrait s'y trouver. Point n'est besoin de fortune pour établir un heureux équilibre entre la disposition des meubles, la nuance des murs, et la destination d'une pièce.

« On peut réaliser un chef-d'œuvre de goût en disposant des meubles en bois blanc, de modestes rideaux, des objets en terre commune, entre des murs recouverts d'une teinte. »

Mais, avec de la fortune, on peut faire mieux, — sans plus de dépense — que de s'en remettre au goût douteux d'un tapissier. Les fresques, les sculptures polychromes de pâte de verre et ses délicats bas reliefs, les grands paysages décoratifs transformeraient « nos cases maussades en oasis où l'esprit, retour des soucis matériels, pourrait faire halte un moment et goûter quelque doux repos ».

Mais, riche ou pauvre, le home artistique serait partout le lieu où, par les sens et l'intuition pénétrerait l'amour, le goût, le sentiment du beau. Obscur et vague d'abord, cet amour du Beau, à cause des joies même qu'il donne, devient plus clair et plus précis ; il rayonne dans tout l'être, éveille une subtilité d'impression qui se communique même à la conscience et à l'âme, car l'art et le beau ne sont pas seulement des sources de satisfactions et de plaisirs, ils sont des évocateurs de pensées pures et hautes, de sentiments à la fois subtiis et profonds. Une harmonie intime unit le beau formel au beau moral, et l'un n'apparaît point sans faire vibrer un souvenir de l'autre. Toutes les formes belles évoquent une idée de bien, et devant la forme parfaite l incrédule s'écrie : « Cela est divin ! » et se sent pénétré malgré lui de la splendeur de la divinité.

C'est vers ce but, vers l'élévation à Dieu qu'Alphonse Germain veut nous faire tendre par le *Sentiment de l'art :* c'est en effet le principe et la fin des œuvres les plus nobles :

Tout ce qui élève l'homme au-dessus de son petit *moi* le rapproche de la divinité.

A cet aperçu de la mission éducatrice et civilisatrice de l'art le livre de M. Germain doit sa perspective, et son *fuyant.* Parce que l'auteur voyait la fin de l'œuvre belle, il la comprenait mieux : saisissant son rapport avec l'immuable, il pouvait mieux voir l'immuabilité des lois qui règlent sa beauté. Son enthousiasme pour la réalisation d'une conception d'art, a reçu plus d'ampleur par une telle considération, et il a communiqué au style une ardeur plus régulière,

Hosted by Google

une vie plus soutenue; l'élévation du point de vue où s'est placé Alphonse Germain, enfin, là presque constamment maintenu dans la simplicité de la langue comme dans celle des idées.

Peut-être une érudition trop profonde, alourdit-elle, en quelques rares passages, la marche de la pensée à travers les idées multiples de ce livre, mais le *Sentiment de l'art* n'en est pas moins un ouvrage utile plus encore qu'intéressant. L'art gagnerait à son succès, nul artiste ne se pénétrera en vain de ses sages et fortes théories, et la littérature contemporaine pourrait s'enrichir d'œuvres viables, si, d'un livre parallèle à celui de M. Germain, naissait un courant d'opinions saines et élevées, si les écrivains trouvaient dans la foule ces croyances en les lois, en la création harmonieuse, simple, et selon la nature, ces croyances que le mauvais goût régnant leur fait refouler honteusement dans le fond de leur conscience.

PIERRE VALIN.

Hosted by Google

LA PHILOSOPHIE NATURALISTE D'ÉMILE ZOLA

La mort n'a point permis à Émile Zola d'achever son œuvre. Elle ne lui a pas laissé le temps d'écrire son quatrième *Évangile* : *Justice,* par lequel il se proposait d'en conclure le cycle grandiose. Mais les idées qu'il y eût développées sont indiquées dans *Fécondité*, *Travail* et *Vérité*, en sorte que nous pouvons, sans recourir à l'hypothèse, définir sa philosophie *naturaliste.*

C'est par ce *naturalisme,* à prendre le mot dans son sens philosophique et point seulement esthétique, que l'œuvre d'Émile Zola est un. C'est le lien logique, qui à l'*Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second empire,* rattache les *Trois villes,* qui ne sont elles-mêmes que la préface des *Quatre Évangiles.* Il n'était qu'impliqué dans les *Rougon-Macquart.* Si l'on excepte la *Fortune des Rougon,* où est dressé l'arbre généalogique de la « famille », et le *Docteur Pascal,* qui résume les observations faites sur chacun des membres, l'action est le principal dans le « roman expérimental ». Roman d'abord; expérimental par surcroit, si l'art peut être un moyen d'expérimentation. L'explication ne tient là que peu de place. Mais la relation est inverse dans les *Trois villes* et les *Évangiles.* Personnages, événements ne sont plus donnés par l'observation, — ce qui ne veut point dire qu'ils ne soient pas vraisemblables. Ils sont imaginés en vue d'une démonstration. Ces six derniers livres sont plutôt des expositions d'idées que des récits. Aussi le nom d'*Évangile,* dont l'on ne se

Hosted by Google

moque que pour ne l'avoir pas compris, convient-il bien au dessein de l'auteur. Au premier plan un personnage autour de qui tout gravite, qui, sans doute, agit, mais plus encore disserte, illustre de commentaires ses actes et ceux d'autrui. Il tient en ses mains tous les fils de l'intrigue, qu'il règle selon sa thèse, et ce sont ses théories que confirment les faits. Tel est, dans les *Trois villes*, l'abbé Pierre Froment, et tels sont, dans les *Évangiles*, ses quatre fils, Mathieu (*Fécondité*), Luc (*Travail*), Marc (*Vérité*) et Jean (*Justice*). Chacun est à son tour le porte-parole d'Émile Zola. Tous lui ressemblent comme des frères. Ils ont même pour signe, fréquemment rappelé, selon l'habitude du romancier, son « haut front, la tour inexpugnable de raison et de sagesse ».

***

Dans la *Préface* des *Rougon-Macquart*, Émile Zola définit ainsi son dessein :

« Je veux expliquer comment une famille, un petit groupe d'êtres, se comporte dans une société, en s'épanouissant pour donner naissance, à dix, à vingt individus, qui paraissent au premier coup d'œil profondément dissemblables, mais que l'analyse montre intimement liés les uns aux autres. L'hérédité a ses lois comme la pesanteur.

« *Je tâcherai de trouver et de suivre, en résolvant la double question des tempéraments et des milieux, le fil qui conduit mathématiquement d'un homme à un autre homme.* Et quand je tiendrai tous les fils, quand j'aurai entre les mains tout un groupe social, *je ferai voir ce groupe à l'œuvre, comme acteur d'une époque historique*, je le créerai agissant dans la complexité de ses efforts, j'analyserai à la fois le somme de volonté de chacun de ses membres et la poussée générale de l'ensemble.

« Les Rougon-Macquart, le groupe, la famille, que je me propose d'étudier, a pour caractéristique le débordement des appétits, le large soulèvement de notre âge, qui se rue aux jouissances. *Physiologiquement, ils sont la lente succession des accidents nerveux et sanguins qui se déclarent dans une race, à la suite d'une première lésion organique, et qui déterminent*

Hosted by Google

selon les milieux, chez chacun des individus de cette race, les sentiments, les désirs, les passions, toutes les manifestations humaines, naturelles et instinctives, dont les produits prennent les noms convenus de vertus et de vices. Historiquement, ils partent du peuple, ils s'irradient dans toute la société contemporaine, ils montent à toutes les situations, par cette impulsion essentiellement moderne, que reçoivent les basses classes en marche à travers le corps social, *et ils racontent ainsi le second empire, à l'aide de leurs drames individuels, du guet-apens du coup d'État à la trahison de Sedan.* »

Pénétré par l'influence de Comte, de Darwin, de Claude Bernard, de Taine, Émile Zola tient le positivisme, l'évolutionnisme, le déterminisme pour les doctrines les plus adéquates à la vérité. Il ne connaît que le fait, ce que constate, vérifie, expérimente, démontre la science. Il n'y a qu'une réalité, la *nature*, sous ses divers aspects. Il n'y a qu'un principe, l'*énergie*. Toutes les manifestations en sont également dignes de considération. Aucune n'est louable; aucune n'est blâmable. La nature est, pour employer le jargon philosophique, *amorale*. Il n'y a point en elle de pudeur. C'est là une invention humaine, sociale. Ainsi s'explique la sérénité avec laquelle le romancier décrit les accouchements de *Pot-Bouille* et de *la Joie de vivre*, et nous montre dans *la Terre*, une enfant menant une vache au taureau et aidant à la saillie. On le calomnie donc, disant qu'il se complaisait dans l'obscénité. Il ne pêchait que par un excès de naïveté.

Il était ému par la constante palpitation de la vie. Les tressaillements s'en répercutaient en lui. Il en comprenait le rythme nécessaire. S'il était obsédé par l'idée de la mort, c'est, sans doute, parce qu'il aimait la vie; mais c'est surtout parce qu'il savait que la mort en est la condition. Certes, il fit d'admirables descriptions des aspects du monde extérieur, il goûte un plaisir d'artiste à en contempler les apparences diverses, à imiter la variété des formes et l'harmonie des couleurs, par exemple, quand il peint, dans *la Terre*, où sont, sans conteste, quelques-unes de ses plus belles pages, la plaine de la Beauce sous le soleil, sous la nuit, sous la pluie, sous la

Hosted by Google

neige, ou encore, dans *Une page d'amour*, Paris différemment éclairé; mais il vise surtout et excelle à nous faire sentir le travail intérieur, le frisson du perpétuel enfantement, la joie du périodique renouveau. Faut-il rappeler, dans *la Faute de l'abbé Mouret*, ce luxuriant Paradou, irrésistible conseiller d'amour, qui jette Serge aux bras d'Albine, et ces triomphants retours du printemps, par lesquels se terminent *Germinal* et l'*Argent*?

La nature extérieure n'est pas pour Zola, comme pour un J.-J. Rousseau ou un Chateaubriant, un symbole de Dieu. En elle, il ne voit rien d'autre qu'elle. Il ne l'interprète point comme un emblême. Il la décrit en elle-même, pour elle-même, sans y rien superposer de mystique, sans autre intention que d'en faire percevoir l'incessante activité, la nécessaire continuité, la complexité, le jeu, l'harmonie de ses énergies. Il n'en distingue point l'homme. Il le considère comme une partie intégrante du tout. Régi par les lois cosmiques, l'atome humain est emporté dans l'universel mouvement. Sa fonction est la conservation de l'espèce. Il l'accomplit sur terre. Quand il s'en est acquitté, il meurt. Point de problématique au delà. La vie n'est pas une épreuve, une préparation à une autre existence. La fin en est la procréation et l'éducation de l'enfant. Elle est donc bonne et il la faut aimer.

L'expression humaine de la loi de continuité est l'*hérédité*. Aussi est-ce par les éléments hérités des parents et des aïeuls, que le romancier devra définir ses personnages, au physique et au moral, celui-ci se réduisant à celui-là. Tous auront leurs « revenants », comme dirait Ibsen. L'animal et la plante sont modifiés par le milieu où ils vivent : sol, climat, espèces concurrentes. Ainsi en sera-t-il de l'homme par le groupe social, auquel il appartient, par la profession, qu'il y exerce. Zola suppose donc une famille, dont les membres ont été marqués par leurs ascendants de caractères déterminés; il place chacun d'eux dans un milieu différent et montre quelle empreinte il en reçoit. Nous n'avons pas à considérer si cette expérimentation littéraire est probante; l'intention dont elle témoigne importe seule dans cet exposé.

Hosted by Google

La conséquence de cette conception déterministe de l'homme n'est point le pessimisme. Le naturalisme impliquerait contradiction, s'il n'aboutissait à un acquiescement serein à des lois nécessaires. Le docteur Pascal, en qui nous reconnaissons Zola lui-même, qui résume et coordonne en un système les observations faites sur la famille des Rougon-Macquart, convertit la mystique Clotilde à sa confiance dans le progrès de la science et à son amour de la vie. Comme elle lui objectait que nous ne savons pas tout et qu'une part doit être laissée à l'inconnaissable, il réplique :

« — Veux-tu que je te dise mon *Credo* à moi, puisque tu m'accuses de ne pas vouloir du tien? Je crois que l'avenir de l'humanité est dans le progrès de la raison par la science. Je crois que la poursuite de la vérité par la science est l'idéal divin que l'homme doit se proposer. Je crois que tout est illusion et vanité en dehors du trésor des vérités lentement acquises et qui ne se perdront jamais plus. Je crois que la somme de ces vérités augmentées toujours finira par donner à l'homme un pouvoir incalculable et la sérénité, sinon le bonheur... Oui, je crois au triomphe final de la vie.

« Et son geste, élargi encore, faisait le tour du vaste horizon, comme pour prendre à témoin cette campagne en flammes où bouillaient les sèves de toutes les existences.

— Mais le continuel miracle, mon enfant, c'est la vie... Ouvre donc les yeux, regarde » (*Le Docteur Pascal*).

C'est cette allègre et confiante conclusion des *Rougon-Macquart* qu'Émile Zola va développer dans les *Trois villes* et les trois premiers *Évangiles*.

***

L'institution politique est chrétienne. La règle en est non la raison, dont chaque progrès est un empiètement sur l'inégalité et la souffrance, mais le dogme, qui contredit tout ensemble aux exigences de la nature et aux données de la science. Au lieu d'aider l'homme à poursuivre sa fin, la société est ainsi organisée qu'elle l'empêche d'accomplir sa fonction. Cette contrariété est la cause du malaise social. L'unique moyen d'y

Hosted by Google

remédier serait de substituer à la législation mystique une législation rationnelle. La condition du bonheur est la conformité des lois humaines et des lois naturelles.

Il faut donc, selon Émile Zola, faire table rase du dogme chrétien; et c'est ce qu'il tente dans *Lourdes*, *Rome* et *Paris*. Il faut réformer la société, en la soumettant aux lois de *fécondité*, de *travail*, de *vérité* et de *justice;* et c'est le tableau de la famille, de la cité, de la nation, de l'humanité ainsi constituées qu'il ébauche dans ses *Évangiles*.

L'abbé Pierre Froment, en qui s'opposaient l'esprit de libre examen, inculqué par son père, et le besoin de croire, hérité de sa mère, a perdu la foi dans une révolte de sa raison, qui a brisé les liens fragiles où l'entravait le dogme. Tourmenté par le regret de la croyance ruinée et le désir de s'abîmer dans la crédulité puérile, répugnant à rompre ses vœux, il suit à *Lourdes* les pèlerins qui vont implorer de la Vierge miraculeuse la guérison de leurs maux. Peut-être celle que vit Bernadette le touchera-t-elle de sa grâce et l'arrachera-t-elle aux angoisses du doute.

Mais, devant la grotte, il ne constate rien de surnaturel. Si Marie de Guersaint, sept ans percluse, s'est levée et a marché, Pierre sait par le témoignage des médecins que cette cure a des causes naturelles, et, s'il ne désabuse pas la jeune fille, c'est afin de lui épargner la douleur des illusions brisées.

Jamais miracle ne fut scientifiquement démontré. Nulle dérogation aux lois qui régissent l'univers, dont l'homme est partie. Bernadette n'était qu'une hallucinée. C'est en vain que chaque année des pèlerinages sont concertés pour restaurer la foi des siècles passés. Les peuples y demeurent indifférents. S'ils prêtent attention à ces lamentables théories de malades, ce n'est que pour plaindre leur souffrance et aussi leur aveuglement. Le temps n'est plus où les nations s'agenouillaient à la voix des prédicateurs. La raison a fait lever trop de fronts. Seule la science peut désormais susciter des croisades.

La religion persiste parce que l'homme ignore les causes, a soif du bonheur, craint la mort. Il faut donc lui montrer la science reculant sans cesse les limites du connu. Il faut, au lieu

Hosted by Google

de consacrer par des dogmes inhumains l'inégalité et la misère et de décevoir les malheureux par le mirage d'un paradis, accorder à chacun, sur terre, durant sa vie, les jouissances auxquelles il a droit, et moins donner à qui a trop, plus accorder à qui n'a pas assez. Il faut enfin que la mort ne soit plus un objet d'épouvante et qu'on la considère sans tremblement, puisqu'elle est la condition de la vie qui, sans elle, aurait moins de prix.

A son retour de Lourdes, Pierre, ému des souffrances contemplées, se donne tout entier à la pratique de la charité. Et c'est alors qu'il se demande si la maxime évangélique : « Aimez-vous les uns les autres », ne suffirait pas au salut du monde. Ne peut-on espérer en un renouveau de la primitive humilité? Pourquoi ne reviendrait-il pas, le temps où les chrétiens vivaient en frères? Est-il donc impossible de restaurer en son ancienne simplicité la société chrétienne, de remonter ainsi le cours des siècles? Ne serait-ce pas le moyen de conjurer la guerre fratricide des classes, où le vieil édifice social menace de crouler?

Et pourquoi ne serait-ce point *Rome* elle-même qui se ferait l'initiatrice de cette réforme, qui prêcherait ce retour à la pure morale de l'Évangile? N'est-ce pas à elle qu'il appartient d'infuser un sang nouveau au catholicisme sénile, de lui rendre la jeunesse, de le ramener à la candeur? Emporté par un souffle ardent de charité, il écrit la *Rome nouvelle*, où il presse la papauté de sortir enfin de son inertie traditionnelle, de se rajeunir au contact de la démocratie moderne, d'en suivre les tendances, d'en satisfaire les besoins. Mais son livre est frappé d'interdiction par la congrégation de l'Index. Il accourt donc à Rome, pour plaider sa cause et faire triompher sa foi auprès du souverain pontife, dont il s'imagine, en sa simplesse, n'avoir fait qu'exprimer les idées. Le pape, loin de se laisser convaincre, condamne ces théories, comme entachées d'hérésie, et oblige le prêtre imprudent à les désavouer. Pierre s'était donc trompé, espérant en une rénovation du christianisme. Enchaîné par le dogme, lié par la tradition, ambitieux de pouvoir temporel, il ne peut sortir de son immobilité. Puis-

Hosted by Google

qu'il ne peut diriger le mouvement qui entraîne les républiques, il sera renversé par lui. L'Église n'est plus qu'une institution politique, aussi surannée et caduque que les autres. Elle ne doit pas leur survivre.

Cette seconde tentative de Pierre, aussi loyale que la première, n'a pas mieux réussi. Cette autre branche, à laquelle il s'était raccroché, s'est aussi rompue sous ses mains. Il revient donc désespéré à *Paris*. Il cherche de nouveau une consolation dans le soulagement des pauvres. Mais il ne tarde pas à sentir que l'aumône, aussi humiliante pour qui donne que dégradante pour qui reçoit, est stérile. Comme elle dépend du caprice de qui la fait, elle est trop rare pour être efficace. Aussi bien l'Église la gouverne-t-elle selon les visées de sa politique. Les prêtres qui la pratiquent avec un zèle indiscret sont gourmandés par leurs supérieurs. Or, il ne faut point que l'allègement de la misère procède du bon plaisir. A chacun selon ses besoins et son droit. La société, servie par tous, doit payer à tous leur dû. Que le régime de la grâce soit donc aboli et que le règne de la justice commence!

Les trois phases de la crise morale, qui détache Pierre de la religion, au ministère de laquelle il s'était voué, sont ainsi distinguées par Zola :

« Depuis son retour de Rome, depuis trois ans, il vivait dans la pire angoisse où puisse tomber un homme. D'abord, pour retrouver la croyance perdue, il avait tenté une première expérience : il était allé à Lourdes chercher la foi naïve de l'enfant qui s'agenouille et qui prie, la primitive foi des peuples jeunes courbés sous la terreur de leur ignorance, et il s'était révolté davantage devant la glorification de l'absurde, la déchéance du sens commun, convaincu que le salut, la paix des hommes et des peuples d'aujourd'hui ne saurait être dans cet abandon puéril de la raison. Ensuite, repris du besoin d'aimer, tout en faisant la part intellectuelle de cette raison exigeante, il avait joué sa paix dernière dans une seconde expérience : il était allé à Rome voir si le catholicisme pouvait se renouveler, revenir à l'esprit du christianisme naissant, être la religion de la démocratie, la foi que le monde moderne,

Hosted by Google

bouleversé, en danger de mort, attendait pour s'apaiser et vivre, et il n'y avait trouvé que des décombres, que le tronc pourri d'un arbre incapable d'un nouveau printemps; il n'y avait entendu que le craquement suprême du vieil édifice social, près de crouler. C'était alors, rendu au doute immense, à la négation totale, qu'il était revenu à Paris, rappelé par l'abbé Rose, au nom de leurs pauvres, pour s'oublier, pour s'immoler, pour croire en eux, puisqu'eux seuls restaient, avec leurs effroyables souffrances, et c'était alors qu'il s'était heurté, depuis trois ans, à cet effondrement, cette banqueroute de la bonté elle-même, la charité dérisoire, la charité inutile et bafouée » (*Paris*).

L'abbé Froment dépouille la soutane, rentre dans la vie normale, apprend un métier, travaille, se marie, a des enfants. Soumis à la loi naturelle, qui est aussi la loi sociale, il retrouve le calme, connaît le bonheur. Son culte unique est celui de la science. Ce ne sont pas les villes du passé et de la mort, Lourdes et Rome, c'est Paris, la ville de l'avenir et de la vie, qui en est le foyer.

« Il était le cerveau; tout un passé de grandeur l'avait préparé à être, parmi les villes, l'initiatrice, la civilisatrice, la libératrice. Hier, il jetait aux nations le cri de liberté; il leur apporterait demain la religion de la science, la justice, la foi nouvelle, attendue par les démocraties. Il était la bonté aussi, la gaieté et la douceur, la passion de tout savoir, la générosité de tout donner. En lui, dans les ouvriers de ses faubourgs, parmi les paysans de ses campagnes, il y avait des ressources infinies, des réserves d'hommes, où l'avenir pourrait puiser sans compter. Et le siècle finissait par lui, et l'autre siècle commencerait, se déroulerait par lui, et tout son bruit de prodigieuse besogne, tout son éclat de phare dominant la terre, tout ce qui sortait de ses entrailles en tonnerres, en tempêtes, en clartés victorieuses, ne rayonnait que de la splendeur finale, dont le bonheur humain serait fait.

« Marie eut un léger cri d'admiration, montrant Paris du geste.

« — Voyez donc, voyez donc! Paris tout en or, Paris cou-

Hosted by Google

vert de sa moisson d'or!... Ah! mon Jean, mon petit Jean, regarde, regarde comme c'est beau!...

« Alors Marie, d'un beau geste d'enthousiasme, leva son enfant très haut, au bout de ses deux bras, l'offrit à Paris immense, le lui donna en auguste cadeau.

« — Tiens, Jean, tiens, mon petit, c'est toi qui moissonneras tout çà et qui mettras la récolte en grange.

« Paris flambait, ensemencé de lumière par le divin soleil, roulant dans sa gloire la moisson future de vérité et de justice » (*Paris*).

Mais l'origine et la fin de l'homme ne sont-elles pas des énigmes? Peut-on nier l'inconnu? Est-il bon d'écarter une religion qui satisfait notre légitime curiosité? Zola n'élude point l'objection.

« Qui pourrait dire que la science un jour n'étanchera pas cette soif de l'au delà? Si elle est la vérité conquise, elle est aussi et elle sera toujours la vérité à conquérir. Devant elle, ne restera-t-il pas sans cesse une marge pour le désir de savoir, l'hypothèse qui n'est que de l'idéal? Puis, ce besoin du divin, n'est-ce pas simplement le besoin de voir Dieu? Et si la science contente de plus en plus ce désir de tout savoir et de tout pouvoir, ne croit-on pas qu'il s'apaisera, qu'il finira par se confondre avec l'amour de la vérité satisfaite? Une religion de la science, c'est le dénouement marqué, certain, inévitable, de la longue marche de l'humanité vers la connaissance » (*Paris*).

Il ne reste plus qu'à réorganiser la famille, la cité, la nation, l'humanité, selon les règles prescrites par la science.

* * *

La loi de la nature est la *Fécondité*. Elle est dans un perpétuel enfantement. C'est la condition de sa durée. Car il faut qu'elle produise une surabondance d'êtres, afin qu'il y en ait qui échappent aux causes multiples de destruction et assurent sa continuité. L'homme doit se soumettre de son gré à cette nécessité. Le célibat est une anomalie. Que la virginité soit méprisée et la fécondité honorée comme une vertu! Réagissons

Hosted by Google

contre le christianisme, dont le symbole est la Vierge et le dernier dogme fut l'Immaculée Conception, qui met ses prêtres hors la société, en exigeant d'eux le vœu d'être chastes. Dans la famille seule résident la paix, la noblesse, le bonheur. L'enfant est notre raison d'être. La nourriture et l'éducation sont les sources des plus ineffables joies. La femme allaitant sera l'emblème des temps nouveaux.

Puisque, agglomérés dans les villes, les hommes se laissent énerver par le luxe et séduire aux calculs de l'égoïsme, et que, dans ces étroites enceintes, la place manque pour les nombreuses lignées, Zola s'accorde avec Tolstoï pour leur conseiller d'émigrer à la campagne, de défricher les terres incultes, d'en extraire les richesses intactes.

« A mesure que la famille croîtrait, le domaine s'élargirait, conquérant de nouveaux champs fertiles sur les marais, sur les ronces et sur les pierres. Et la terre et la femme achèveraient ensemble l'œuvre de création, victorieuses des pires déchets, allant toujours à plus de vie, à plus de richesse et de force » (*Fécondité*).

Et, quand, sur le sol de la patrie, il ne restera plus de landes à fouir et ensemencer, quand la population sera trop dense, le surcroît ira, par delà les océans, coloniser les continents inhabités. C'est la force du nombre qui résoudra, dans la nation, la lutte des classes, et, dans le monde, l'antagonisme des États.

« La fécondité victorieuse restait la force indiscutée, la puissance souveraine, qui, seule, faisait l'avenir. Elle était la grande révolutionnaire, l'ouvrière incessante du progrès, la mère de toutes les civilisations, recréant sans cesse l'armée de ses lutteurs innombrables, jetant au cours des siècles des milliards de pauvres, d'affamés, de révoltés, à la conquête de la vérité et de la justice. Il ne s'est pas fait dans l'histoire un seul pas en avant, sans que ce soit le nombre qui ait poussé l'humanité en sa marche. Demain, comme hier, sera conquis par le pullulement des foules en quête du bonheur » (*Fécondité*).

Après la fécondité, il n'est pas d'une nécessité moins pressante de remettre en honneur le *Travail*. Là encore, il faut

Hosted by Google

aller à l'encontre de la religion chrétienne, qui le considère comme un châtiment. Elle enseigne que par lui un Dieu de jalousie et de vengeance punit la fierté humaine. Tout au contraire, il est la loi des êtres, le principe de la santé, de la joie, du bonheur.

« Le travail est la vie elle-même ; la vie est un continuel travail des forces chimiques et mécaniques. Depuis le premier atome, qui s'est mis en branle pour s'unir aux atomes voisins, la grande besogne créatrice n'a point cessé, et cette création qui continue, qui continuera toujours, est comme la tâche même de l'éternité, l'œuvre universelle à laquelle nous venons tous apporter notre pierre. L'univers n'est-il pas un immense atelier où l'on ne chôme jamais, où les infiniment petits font chaque jour un labeur géant, où la matière agit, fabrique, enfante sans relâche, depuis les simples ferments jusqu'aux créatures les plus parfaites? Les champs qui se couvrent de moissons travaillent. Les forêts dans leur poussée lente travaillent. Les fleuves ruisselant le long des vallées travaillent, les mers roulant leurs flots d'un continent à l'autre travaillent. Les mondes emportés par le rythme de la gravitation au travers de l'infini travaillent. Il n'est pas un être, pas une chose qui puisse s'immobiliser dans l'oisiveté; tout se trouve entraîné, mis à l'ouvrage, forcé de faire sa part de l'œuvre commune. Quiconque ne travaille pas disparaît par là-même, est rejeté comme inutile et gênant, doit céder la place au travailleur nécessaire, indispensable. Telle est l'unique loi de la vie, qui n'est en somme que la matière en travail, une force en perpétuelle activité, le dieu de toutes les religions, pour l'œuvre finale du bonheur, dont nous portons en nous l'impérieux besoin » (*Travail*).

Il ne faut pas réprimer les passions, comme des puissances de mal, ainsi que le fait le catholicisme. Il faut les utiliser pour le bien commun. Elles sont « l'immortel désir, l'énergie unique qui soulève les mondes, le foyer intérieur de volonté et de puissance, qui donne à chaque être le pouvoir d'agir. Privé d'une passion, l'homme serait mutilé, comme s'il était privé d'un sens ». Les passions affranchies, le travail en deviendra le

Hosted by Google

libre jeu. Consenti par tous, il sera honoré, aimé de tous. Il ne sera plus subi comme un asservissement, haï comme une iniquité. Il ne poussera plus ces végétations monstrueuses, l'ivrognerie, la prostitution, le vol. Au lieu d'un levain de discorde et de haine, il sera un lien d'amour et de paix.

On reconnait là l'influence de Fourier. C'est, en effet, à la lecture d'un petit livre intitulé *Solidarité*, résumé de sa doctrine, que Luc, l'apôtre du second *Évangile*, le fondateur de la cité promise, en conçoit le plan. Le travail sera réhabilité, quand seront abolis les salaires. Plus de patrons ni d'ouvriers, de maîtres ni d'esclaves, mais des hommes collaborant sans contrainte, par dévouement autant que par intérêt, à la prospérité de tous. Le capital et le travail, ces ennemis irréconciliables, seront associés. Ce que l'artisan aura produit ne lui sera plus ôté, pour être vendu au profit d'un autre, en sorte qu'il en pourra vivre et jouir. A ces deux organes, il faut une pensée, ce sera le talent. C'est lui qui, perfectionnant la machine, déchargera l'homme des besognes malsaines et avilissantes, emploiera les forces naturelles au bien-être de la société, réduira la maladie, luttera contre la mort, fera resplendir sur la cité heureuse la beauté, guidera la marche de l'humanité vers la justice et la vérité. *Capital*, *travail*, *talent*, telle sera la pacifique trinité de l'avenir.

Les intermédiaires entre qui produit et qui consomme seront supprimés. Ce sont des parasites qui vivent aux dépens du capital et du travail. En les retranchant, les deux classes hostiles, qui ont un égal intérêt à leur disparition, se réconcilieront, scelleront une indissoluble alliance. Mais il faut pour accomplir d'aussi profonds changements, le bon vouloir de tous. Rien de stable ne saurait être établi par la violence. La société ne rera régénérée que par la solidarité. Luc a foi en la doctrine de Fourier, parce qu'elle est pacifique. Il n'approuve ni l'anarchiste Lange ni le collectiviste Bonnaire. On ne gagnera pas les hommes par la terreur. La vie sociale est leur véritable état de nature. Les ramener à l'isolement serait les éloigner de leur fin. En dépossédant des instruments de production ceux qui les détiennent, on leur mettrait au cœur une

Hosted by Google

implacable rancune. Ils seraient soumis, non résignés. La discorde continuerait de régner. Ce n'est pas par la lutte, mais par l'entente des classes que sera inaugurée la justice. Luc aime, et là est sa force. « Ah! bonté, qui est le lien fraternel, tendresse, qui seule fait du bonheur, amour qui sauvera et qui refera le monde! » Ainsi s'écrie-t-il, un soir qu'accoudé à sa fenêtre et rêvant des temps meilleurs, Josine, l'ouvrière qu'il a secourue en un jour de détresse, vient lui jeter un bouquet d'œillets de montagnes et s'offrir à lui avec ces humbles fleurs.

Après la famille et la cité, la nation. Elle sera constituée, unifiée par la *Vérité*. Non point la vérité révélée sur un Sinaï de légende, inerte et immuable, mais la vérité laborieusement conquise par la science, toujours en progrès, recourant aujourd'hui à l'hypothèse, la remplaçant demain par la certitude. Il n'est point d'autre autorité que la raison. Nulle limite ne doit être tracée au libre examen. Au mystère, qui exige un acte de foi, mouvement aveugle du cœur, il faut opposer la rigoureuse démonstration, qui remplit l'intelligence d'une invincible clarté.

Le plus impérieux devoir d'un gouvernement qui étaie sa puissance non sur le surnaturel et la grâce, mais sur le vrai et le juste, c'est d'instruire les enfants. « Le rôle le plus haut, le plus noble, dans une démocratie naissante, est celui de l'instituteur primaire ». Il faut donc le relever en dignité, faire de lui le premier magistrat de la république. Son enseignement doit être indépendant de tout dogme, de toute confession. La religion doit être exclue de l'école. Point de ces tempéraments, qui ouvrent une porte à l'erreur. Il importe que l'enfant soit tenu éloigné de l'église; sinon, ce que le maître fait, le prêtre le défera. Que l'instituteur apprenne à ses élèves non à croire, mais à raisonner. Qu'il les accoutume à ne rien admettre sans preuve. La mémoire ne doit intervenir que comme une auxiliaire du jugement. C'est celui-ci qu'il importe surtout de dresser et d'aiguiser. La pointe n'en saurait être trop fine. Laissez-la émousser, l'enfant — plus tard l'homme — sera incapable d'exactes notions touchant ses droits et ses devoirs. Car la vérité est l'unique conseillère des bonnes actions. Elle

Hosted by Google

seule définit à chacun de nous la place qui lui revient dans la société, celle qui est impartie aux autres, les relations dans lesquelles nous devons demeurer avec eux. Quand l'erreur ne la contrepèsera plus, c'en sera fini des discords entre parents, et des dissensions entre citoyens, et des guerres entre peuples.

En face de l'école rationnelle, le catholicisme élève l'école confesssionnelle. « L'Église ne pourra vivre, le jour où elle perdra l'enseignement, l'asservissement obscur des humbles. » Elle s'est donc appliquée à rendre inefficace, en attendant qu'elle soit assez puissante pour la ruiner, l'œuvre scolaire de la troisième république. Elle a multiplié les maisons d'enseignement, où elle assujettit les enfants à la discipline romaine, afin d'en faire de dociles instruments de sa politique. Avec une admirable souplesse, elle a feint d'accepter des institutions, qui répugnent à son esprit et contrecarrent son ambition. Même un pape a donné le signal du « ralliement ». Mais ce n'était là qu'un mouvement tournant, par lequel il visait à « chasser la révolution de chez elle » de la terre de la France, en faisant siennes ses conquêtes, au nom de la liberté. »

L'Église a pour complice la bourgeoisie. Celle-ci, voltairienne, quand elle jouissait sans crainte de son accession aux charges, au pouvoir, à la fortune, s'est livrée au clergé et aux congrégations, quand elle a senti monter d'un mouvement incoercible le flot populaire. Se refusant à faire la part du quatrième État, dont les revendications sont chaque jour plus pressantes, elle s'est, humiliant sa raison et abdiquant sa liberté, convertie à une religion, qui, loin de se recréer aux sources pures de l'évangélisme, se ravale au culte grossier du Sacré Cœur et bat monnaie avec Dieu. Par l'éducation de l'enfant et la direction de la femme, par l'école et le confessionnal, Rome a fait d'elle sa serve.

Il faut donc prendre le contre-pied, s'adresser au peuple, qui est le nombre et la force, tout subordonner à son instruction. Pour l'émanciper et assurer son règne, il suffirait de séparer les Églises de l'État. Affectant à l'instruction publique les millions inscrits au budget des cultes, l'on étendrait la gratuité aux deux autres degrés de l'enseignement. N'est-il pas

Hosted by Google

injuste que les enfants des humbles, un nombre infime excepté, demeurent parqués dans l'école primaire? Cette réforme essentielle accomplie et la vérité enfin semée dans tous les esprits, les générations prochaines engrangeraient la moisson de justice. Émile Zola conclut son troisième *Évangile* par l'esquisse de cette France nouvelle.

« Rome avait perdu la bataille, la France était sauvée du grand danger de mort, la poussière de ruine où disparaissent les unes après les autres les nations catholiques. On l'avait débarrassée de la faction cléricale qui se battait chez elle, ravageait ses champs, empoisonnait son peuple, tâchait de refaire des ténèbres pour s'assurer de nouveau la domination du monde. La France n'était plus menacée d'être ensevelie sous la cendre d'une religion morte, elle était redevenue maîtresse d'elle-même, elle pouvait marcher à ses destinées de libératrice et de justicière. Et elle n'avait vaincu que par cet enseignement primaire, tirant les humbles, les petits des campagnes, de leur ignorance d'esclaves, de l'imbécillité meurtrière où le catholicisme les maintenait depuis des siècles. Une parole exécrable avait osé dire : « Heureux les pauvres « d'esprit! » et la misère de deux mille ans était née de cette mortelle erreur. La légende des bienfaits de l'ignorance apparaissait maintenant comme un long crime social. Pauvreté, saleté, iniquité, superstition, mensonge, tyrannie, la femme exploitée et méprisée, l'homme hébété et dompté, tous les maux physiques et moraux, étaient les fruits de cette ignorance voulue, érigée en système de politique gouvernementale et de police divine. La connaissance seule devait tuer les dogmes menteurs, disperser ceux qui en vivaient, être la source des grandes richesses, aussi bien des moissons débordantes de la terre que de la floraison générale des esprits. Non! le bonheur n'avait jamais été dans l'ignorance, il était dans la connaissance, qui allait changer l'affreux champ de la misère matérielle et morale en une vaste terre féconde, dont la culture, d'année en année, décuplerait les richesses » (*Vérité*).

Les trois premiers *Évangiles* étaient ceux de la famille, de

Hosted by Google

la cité, de la nation. Le quatrième, *Justice*, eût été celui de l'humanité. La France y eût rempli le rôle de médiatrice entre les peuples. Elle y fût apparue comme la messagère de l'universelle paix.

***

Tel est, résumé mais point atténué, le *naturalisme* d'Émile Zola. C'est l'antithèse du christianisme. Les croyants l'écarteront. Les philosophes en tiendront pour téméraires les affirmations et les négations. Mais, que l'on prenne parti pour ou contre cette conception, il en faut admirer le généreux et réconfortant optimisme. Enfin, si l'on n'y appliquait son attention, l'on n'apercevrait point les rapports ni l'unité des *Rougon-Macquart*, des *Trois villes* et des *Évangiles*, l'œuvre la plus considérable que, depuis la *Comédie humaine*, ait produite le roman français.

MÉDÉRIC DUFOUR.

Hosted by Google

JEANNOT [1]

VI

Les jours suivants, Jeannot ne fut plus dans le même enchantement que par le passé. Les forêts et les dunes s'étaient à ses yeux dépouillés de leurs délices et les contes de Liseron laissaient sa pensée inassouvie. A toute reprise, le Livre l'obsédait et il n'osait faire l'aveu de ce continuel souci. Il plaignait les pauvres arbres que les bourrasques de l'arrière-saison secouent et flagellent, retroussant les feuillages et charriant avec elles à travers les airs les fanes arrachées et les branches rompues. Quand Jeannot interrogeait Liseron, aucune réponse ne le satisfaisait et, davantage encore, le hantait ce livre qui allait dévoiler la nature intime du monde. Il enviait ardemment la douce matinée promise et son éternelle ensoleillée.

« Ah! puissé-je savoir! puissé-je savoir! »

Liseron surprit ces mots prononcés à voix basse.

« Jeannot, tu ne cesseras décidément jamais, je le crains, d'être un homme. Même ton amitié ressemble à la leur, et le premier qui te parle me prive déjà de ta confiance. Ah! ma mère me l'avait bien dit!

— Non, Liseron, tu surpasses en sagesse Wistik et tous les livres. Mais pourquoi te refuser à tout me dire? Vois. Pour quelle raison le vent assaille-t-il les arbres? Ils sont à bout, les plus grosses branches cèdent et les feuilles, même celles encore

[1] Voir les numéros de la *Revue de Belgique* du 15 décembre 1902 et du 15 janvier 1903.

Hosted by Google

vertes, sont arrachées par centaines. Pourquoi? Qu'ont-ils donc fait de coupable, les pauvres?

— Ah! Jeannot, Jeannot! A t'entendre, on te prendrait pour un homme.

— Que les vents s'apaisent. Je veux du calme et du soleil.

— Ce sont là d'absurdes exigences, aussi ne puis-je les contenter. Demeure sensé dans tes vœux, sinon tu ne connîtras jamais cet enchantement immortel que tu souhaites tant et tu partageras le sort déplorable des milliers de tes frères à qui parla Wistik.

— Quoi, sont-ils si nombreux?

— Des milliers. Wistik commence par faire le cachottier, mais, au fond, la langue lui démange et il ne peut celer longtemps son secret. Comptant trouver le livre avec l'aide des hommes, il confie sa science à tout venant. Que de personnes ont, par lui, perdu leur repos. Ajoutant foi à ses dires, elles se mettent à la recherche de ce Livre avec autant, si pas plus de ferveur que d'autres jadis à la poursuite du Grand Œuvre. A cette frénésie, elles sacrifient tout, délaissent leur gagne-pain, dédaignent leur propre bonheur, se cloîtrent en s'entourant d'épais volumes et d'instruments, oubliant le ciel bleu, la douce nature, leur prochain, hasardant même leur vie. Par accident, ils font des découvertes profitables, mais ils abandonnent à d'autres d'en jouir ou d'en user, eux, sans décesser, explorent les ténèbres. Ce n'est point l'or qu'ils envient, mais le Livre. D'aucuns succombent en plein labeur, d'autres s'égarent, se prennent à divaguer misérablement. Ceux-là, le gnome les a abêti; on les voit bâtir des châteaux de sable et tenter d'en nombrer les grains. On les voit calculer les bouillons d'une cascade. Si on interrompt ces insensés pour leur demander ce qu'ils font, ils lèvent sur vous un regard austère et murmurent en branlant le front : Ah! Wistik, Wistik. Ce maudit gnome est le fauteur de tout le mal; défie-toi, Jeannot. »

Mais Jeannot considérait les arbres en train de gémir et de se démener dans la tempête. Son front encore puéril se creusait

Hosted by Google

de rides et ses yeux tantôt si clairs s'emplissaient d'une gravité pensive.

« Mais, enfin, ne l'as-tu pas toi-même reconnu ? le Livre existe. O! je suis convaincu qu'on y parle aussi de la divine lumière.

— Pauvre Jeannot! » dit Liseron, et sa voix, triomphant de la rumeur sauvage de la forêt, retentissait comme un choral lointain aux accents paisibles. « Aime-moi de toute ton âme, fit-il, et tu auras le don de comprendre ce que tu ne peux toi-même concevoir. Tu t'incarneras en ce que tu souhaites connaître. La terre et le ciel te feront leurs confidences, les étoiles seront tes proches, l'infini ta demeure. Mais aime-moi, aime-moi, enlace-toi à moi comme le lierre au chêne, sois-moi fidèle comme l'est un lac au lit qui enferme ses eaux. En moi seul tu trouveras l'apaisement, Jeannot. »

Liseron se tut, mais ses paroles résonnèrent encore longuement. Des chants aux phrases majestueuses et voilées dominaient les sifflements du vent, accents tranquilles comme la clarté de la lune qui luisait dans l'intervalle des nuées fuyantes.

Liseron alors ouvrit les bras et Jeannot s'endormit, blotti sous son manteau.

Pendant la nuit, il s'éveilla. L'ouragan avait cessé. La lune s'était abaissée derrière les cimes des arbres et les feuillages las pendaient immobiles. Des ténèbres silencieuses enveloppaient la forêt.

Et de nouveau, les énigmes du monde, en fantômal cortège, assaillirent la pensée de Jeannot, bannissant la confiance que les paroles de Liseron lui avait rendue. Pourquoi les hommes sont-ils tels qu'ils sont? Pourquoi les hivers succèdent-ils aux automnes? Pourquoi tombent les feuilles et se fanent les fleurs? Pourquoi? Pourquoi?

Des flammettes bleues dansaient dans les broussailles. Jeannot, d'un regard avide, suivait leurs allées et venues. Liseron dormait profondément. « Rien qu'un mot », pensa Jeannot, et il sortit en rampant de dessous le manteau.

Hosted by Google

« Ah! vous revoilà, s'écria Wistik, en saluant d'un cordial hochement de tête. Tant mieux! Où avez-vous donc laissé votre ami?

— Je l'ai quitté un moment. Rien qu'un mot, un seul mot. Consentez-vous à me répondre? Dites-moi qui découvrira le Livre, Wistik?

— Enfin, nous y voilà. Si je vous le dis, me seconderez-vous?

— Si c'est en mon pouvoir, assurément.

— Écoutez, Jeannot. » Wistik écarquilla les yeux; ses sourcils s'arquèrent très haut sur son front, il mit la main en conque et dit très bas : « Les hommes détiennent le coffret d'or, les elfes en ont la clef; il faut être le favori des elfes pour le trouver, l'ami des hommes pour l'ouvrir. Une nuit de printemps est l'heure propice.

— Serait-ce vrai! s'écria Jeannot en se rappelant la clef d'or.

— Sans aucun doute, affirma Wistik.

— Mais pourquoi nul, jusqu'à ce jour, n'a-t-il fait la découverte? Tant d'hommes cherchent sans relâche.

— Je n'ai confié à personne ce que je viens là de vous dire; jamais non plus je n'ai eu l'avantage de parler à un favori des elfes.

— Ah! s'écria Jeannot en exultant, je suis en état de vous aider; j'ai la clef d'or et je vais la demander à Liseron.

Il courut par la mousse et les feuilles mortes, mais ses pieds alourdis butaient contre les racines à toute reprise, alors qu'autrefois il effleurait l'herbe sans la ployer.

Voici l'épaisse fougère qui avait abrité son sommeil. La plante, tantôt géante, s'était rapetissée.

« Liseron! » cria-t-il; mais sa voix l'épouvanta.

« Liseron! » Son appel résonnait comme s'il eût été d'un homme; un oiseau de nuit s'envola en poussant des cris farouches.

Liseron avait disparu.

Il faisait froid, d'insondables ténèbres enfermaient Jeannot;

Hosted by Google

il discernait avec peine les cimes noires des arbres contre le ciel constellé.

Il appela encore puis, dans son effroi, il se tut. Sa voix offensait le vaste silence et les échos lui répondaient par des sarcasmes.

Alors il s'affala sur le sol et sanglota, l'âme éperdue de remords.

VII

L'aube était glacée et morne. Dans le brouillard, les branches noires et luisantes, défeuillées par les rafales, s'égouttaient.

Jeannot, à croire qu'il avait un but, courait à travers l'herbe mouillée et couchée par le vent, droit devant lui, du côté où le bois s'éclaircissait. Ses yeux étaient meurtris d'avoir pleuré et son visage figé d'angoisse. Toute la nuit, il avait erré tâtonnant vers la lumière. Le sentiment d'aise, qui lui était coutumier auprès de Liseron, avait disparu; de tous les coins de l'ombre, surgissaient les fantômes de l'abandon et il n'osait tourner la tête.

Enfin, il atteignit la lisière. Devant lui s'étalait une prairie. Une bruine tombait, pénétrante. A côté d'un saule étêté, un cheval était debout, la tête basse. L'eau collait sa crinière et dégoulinait lentement de ses flancs.

Jeannot continua à longer le bois. Il regardait avec des yeux désolés le cheval abandonné et le ciel gris.

« Tout est fini, gémit-il, jamais plus le soleil ne doit luire, constamment ma vie sera pareille à cette heure maussade et douloureuse.

Il n'osait arrêter ses pas dans la crainte confuse qu'un malheur plus grand alors ne l'accablât.

Enfin, il parvint devant un jardin enclos d'une grande grille; une petite maison s'y abritait sous des tilleuls au feuillage tout jauni et fané.

Jeannot franchit la porte et parcourut les larges avenues. Ses

Hosted by Google

pieds enfonçaient dans une épaisse couche de feuilles mortes. Le long des pelouses des reines-marguerites et d'autres plantes d'automne poussaient sauvagement en mêlant leurs fleurs.

Près d'un étang, s'érigeait une haute demeure à façon de château dont les fenêtres étaient basses et les portes de verre. Des rosiers et du lierre escaladaient les murailles. Des châtaigniers à demi dépouillés se dressaient immobiles ; le sol était jonché de châtaignes rondes et polies.

Peu à peu, Jeannot sentit son angoisse et son deuil le quitter. Il se souvint de sa propre maison, elle aussi ombragée de châtaigniers dont, en cette saison, il allait ramasser les fruits sauvages. Une tendre langueur le pénétra comme si, en lui, avait retenti l'appel d'une voix familière. Il s'assit sur un banc voisin du château et sanglota doucement.

Une odeur de tabac lui fit lever le front. Devant lui, un homme en long tablier blanc fumait sa pipe. A sa ceinture pendaient des lanières coupées dans de l'écorce de tilleul, dont il se servait pour lier les espaliers. Jeannot crut revoir le jardinier de son père qui autrefois lui cherchait de belles chenilles et lui dénichait des œufs de sansonnet.

Bien qu'en présence d'un homme, Jeannot n'eut point peur ; il lui conta qu'il s'était égaré. Le jardinier l'amena avec lui dans la petite maison aux tilleuls jaunis.

Dans la chambre, une femme tricotait des bas noirs. Au-dessus d'un feu de tourbe, sous une cheminée au large manteau, un gros coquemar cuisait. Sur un paillasson, tout proche, un chat sommeillait, les pattes croisées à la façon de Simon. On assit Jeannot devant l'âtre pour qu'il pût sécher ses pieds mouillés. Tic-tac-tic-tac répétait la vieille horloge accrochée au mur. Jeannot considérait tantôt la buée qui en chantonnant montait de la bouilloire, tantôt les flammettes dansant autour de la tourbe leur ronde aux mille détours imprévus.

« Me revoici parmi les hommes », pensa-t-il.

Il n'y trouvait rien de désagréable. Son esprit était calme et insoucieux. Ses hôtes qui, dans leur bonté, l'avaient presque

Hosted by Google

accueilli en ami, demandèrent à quoi il s'occuperait de préférence.

« J'aimerais surtout, dit-il, ne pas vous quitter. »

En effet, il goûtait près d'eux le repos, quand, chez lui, l'attendaient des reproches et des larmes. Puis comment faire part à son père de ses aventures? Sa petite chambre, son père, Presto lui manquaient fort mais, se disait Jeannot, plutôt encore, en dépit de la douleur qu'il en ressentait, être privé d'eux que d'affronter toutes les amertumes d'un retour au logis. Et puis il n'y pourrait à l'aise s'occuper de Liseron, tandis qu'ici la chose lui était commode.

Liseron était parti peut-être pour les îles lointaines où les palmes se bercent au-dessus des eaux ensoleillées. Jeannot forma le propos d'expier ses torts en attendant que revînt son compagnon. Et c'est pourquoi il conjura les bonnes gens de le garder, promettant de les aider à soigner leurs fleurs et leurs plantes.

Le jardinier et sa femme croyaient que les sévices d'une marâtre avaient fait fuir Jeannot et, dans leur compatissance, ils lui accordèrent de demeurer auprès d'eux. On lui donna une chambrette avec une alcôve de planches peinte en blanc. De son lit, il découvrait les branches des tilleuls que le vent remuait et derrière lesquelles, la nuit, les étoiles jouaient à cache-cache. Maintenant Jeannot donnait des noms aux astres et le plus éclatant s'appela Liseron.

Dans les serres, les palmiers et les fougères éployaient leur feuillage auquel se balançait, dans l'air humide et tiède, les orchidées au calice fantasque. Mais, au dehors, toutes choses étaient d'un aspect terne et glacé. Sous les arbres dont les branches criaient dans le vent et dégouttaient de pluie, s'étalait un vaste tapis de neige souillée. Quand les flocons avaient tombé des heures durant accablant les tiges sous leur pesant duvet, alors Jeannot s'aventurait avec joie dans l'ombre violâtre de la forêt enneigée. Son silence n'était plus celui de la tombe; et la féerie des branchages ressortant en filigrane d'argent sur

Hosted by Google

un ciel immaculé surpassait presque par ses splendeurs les feuillées de l'été.

Un jour, s'étant hasardé dans le bois jusqu'à ne voir autour de soi, sur la terre et les branches noires rechampies de blanc, qu'une épaisse hermine où s'étouffait tout bruit, il aperçut courant un petit animal d'aspect inconnu qui, au geste de Jeannot pour le saisir, se réfugia dans la fente d'un arbre. Jeannot plongea les regards dans le creux en se demandant « ne serait-ce Wistik peut-être? » Non qu'il se préoccupât du gnome; une telle pensée lui paraissait condamnable et, en outre, il ne s'accordait point le moindre tempérament au châtiment qu'il s'était imposé. D'ailleurs la vie qu'il menait auprès des deux bonnes gens n'était pas de nature à le divertir ni à solliciter son esprit. Le soir, il est vrai, il était obligé de lire la bible; on y parlait sans cesse de Dieu, mais on lui avait autrefois tant ressassé ce livre qu'il en ânonnait les versets sans même savoir ce qui y était dit.

Une nuit, que le repos désertait son chevet et qu'il regardait le reflet glacé de la lune sur le plancher, Jeannot vit soudain deux petites mains qui s'agrippaient au bois du lit puis, entre ces deux mains, émergea un bonnet de fourrure, deux yeux graves suivirent au-dessus desquels s'arquaient de hauts sourcils.

« Bonsoir, Jeannot, dit Wistik, je venais vous rappeler notre rendez-vous. Il ne se peut que vous ayez déjà trouvé le Livre, car le printemps est loin encore. Mais y songez-vous toujours? Qu'est-ce pour un livre dans lequel je vous ai vu lire. Il est impossible que ce soit celui que nous cherchons.

— Je suis également éloigné de le croire, Wistik, » répondit Jeannot en se retournant vers la ruelle pour dormir.

VIII

« Encore quelques jours, et je le retrouve », se dit Jeannot quand les premières tiédeurs fondirent les neiges et que les

Hosted by Google

perce-neige fleurirent. A toutes, il demandait : « Va-t-il revenir? » Mais ignorantes, elles demeuraient, les clochettes pendantes, confuses de s'être tant pressées d'éclore, désireuses de s'en aller. Ah! l'eussent-elles pu! La bise acerbe se reprit à souffler et la neige, en s'amoncelant de nouveau, les ensevelit.

Des semaines plus tard apparurent les violettes. Leurs suaves senteurs flottaient entre les broussailles puis, quand le soleil eut encore longuement chauffé la terre, s'épanouirent, par centaines et par milliers les primevères.

Les violettes cachées dans les gazons, avec le mystère de leurs parfums errants, étaient les avant-courrières lointaines du renouveau, tandis que les primevères aux fleurs d'or, pareilles à des rayons dont la terre se fût tressé une parure, figuraient le printemps lui-même dans toute sa grâce et sa magnificence.

« Maintenant, certes, Liseron ne tardera pas à paraître », pensa Jeannot. Les bourgeons des arbres pointaient hors de l'écorce leur jet d'un vert tendre aux écailles brunes entr'ouvertes. Longuement Jeannot les épiait sans arriver à surprendre leur croissance; pourtant, tournait-il le dos un instant, il les retrouvait ensuite plus gonflés. « Ah! je devine, se dit Jeannot, je les intimide, ils n'osent point quand je les surveille. »

Déjà la verdure donnait de l'ombrage, et Liseron n'était point revenu! Nul ramier n'était descendu, aucune souris obligeante n'avait interpelé Jeannot. S'il se mettait à converser avec les fleurs, elles faisaient les sourdes. « Ma faute, se dit-Jeannot, n'est sans doute pas encore expiée. »

Près de l'étang, sur l'herbe, une jeune enfant était étendue dont Jeannot n'apercevait que la robe d'un bleu pâle et les cheveux de lumière. A la vue de Jeannot, elle le salua d'un signe amical.

Jeannot frémit tout entier : il reconnaissait le regard de Liseron et entendait sa voix!

« Qui êtes-vous? » demanda-t-il, et son émoi faisait trembler ses lèvres.

— Je suis Robbi. Et toi, dis-moi ton nom? ajouta-t-elle.

Hosted by Google

— Ne me reconnaissez-vous pas, m'auriez-vous donc oublié ? répondit-il, plein de stupeur ; car cette robe, cette voix si douce et si regrettée, ces prunelles sombres et profondes comme des ciels dont il eût longtemps été exilé, tout lui représentait Liseron.

— Comment le pourrais-je ? dit l'enfant, surprise elle aussi. Vous croyez donc m'avoir rencontrée autrefois que vous me regardez avec cette insistance ?

— Il me semble...

— Alors ç'aura été en rêve sans doute. »

En rêve ! répéta Jeannot. Tout le passé ne serait-il qu'un rêve ou bien est-ce en ce moment que je suis la dupe d'un mirage ?

« Où est-tu née ? s'informa-t-il encore.

— Loin d'ici, dans une grande cité.

— Parmi les hommes ? »

Robbi se reprit à rire et de nouveau ce rire tinta aux oreilles de Jeannot comme le rire de Liseron.

« La belle demande ! fit-elle. Et toi ?

— Moi aussi.

— Tu m'as l'air d'en concevoir du regret. Par hasard, ne les aimerais-tu point ?

— Les hommes ! qui pourrait donc se plaire auprès d'eux ?

— Qui ? Jeannot ! Jeannot ! quel drôle de bonhomme tu me fais. Préférerais-tu les bêtes, dis ?

— De beaucoup, ainsi que les fleurs.

— J'ai partagé parfois ce sentiment, mais c'est un péché et mon père m'a appris d'aimer par-dessus tout mon prochain.

— Moi, pourvu qu'une chose me charme, je l'aime.

— Fi ! que tu es mal élevé. N'as-tu personne qui prend soin de toi ? Et tes parents ?

— Oui, répondit Jeannot pensif, j'aime mon père non parce qu'il m'est enjoint de le faire ni qu'il est un homme...

— Et pour quelle raison donc...?

— Elle m'échappe. Peut-être est-ce qu'il ne ressemble pas

Hosted by Google

aux autres et qu'il m'enseigna à chérir les fleurs et les oiseaux.

Vous aussi je vous aime, ajouta Jeannot.

— Déjà! vraiment vous allez vite, répliqua en riant la folle enfant. Dites-moi s'il est peut-être quelqu'un que vous me préférez? »

Il hésita. Liseron! Prononcerait-il ce nom? Constamment l'obsédait la crainte de le proférer devant les hommes. Robbi et Liseron n'incarnaient-ils pas le même être, sans quoi d'où pouvait provenir le paisible bonheur qu'il éprouvait auprès d'elle.

« Non, répondit-il, je vous mets au-dessus de toutes choses? » et son regard chercha, dans les yeux profonds de la jeune enfant, l'âme qui s'y voilait. Il avait le sentiment de hasarder dans ces mots le don entier de sa personne et, angoissé, il attendait comment elle allait accueillir son aveu.

Robbi eut son même rire limpide : son regard ne fut pas moins doux, sa voix moins pénétrante. Elle prit la main de Jeannot.

« Dites-moi qu'ai-je fait pour mériter un tel amour? »

Jeannot resta silencieux, la contemplant avec une confiance sans cesse accrue; elle se leva puis s'appuya sur son épaule. Elle le dépassait un peu de la taille.

Enlacés ils se promenèrent dans le bois où ils cueillirent une brassée de primevères, une brassée telle qu'elle les couvrait tous deux de ses fleurs d'un or transparent.

Ils parlaient peu, mais souvent leurs regards se cherchaient l'un l'autre. Tous deux restaient étonnés de leur rencontre et hésitants sur ce qu'il convenait d'en penser.

Mais bientôt, au grand chagrin de Jeannot, Robbi dut le quitter.

« Il faut que je te laisse, Jeannot. Nous nous promènerons encore, veux-tu? » Tout en s'encourant, elle se retourna pour lui adresser un adieu.

Quand, de l'enfant en allée, il ne demeura plus, dans le

Hosted by Google

souvenir de Jeannot, qu'un reflet, tel un mirage, il ne douta point que ce ne fût à elle seule que de tout temps se voua son âme, et le nom même de Liseron s'effaça jusqu'à se fondre en celui de la nouvelle venue.

Les choses reprirent leur aspect d'autrefois. Les fleurs saluaient Jeannot, ravies, et leurs senteurs, par d'occultes magies, conjurèrent ses regrets du logis paternel. Parmi les jeunes feuillages, sous les souffles caressants et attiédis de l'avril, il se sentit de nouveau à l'aise comme un oiseau ayant retrouvé son nid. Au comble du bonheur, il soupirait et, dans un rêve confus, ouvrait ses bras. Sans cesse, où qu'il tournât les regards, il apercevait une ombre chère en robe de printemps, à la blonde chevelure éparse.

A partir de ce jour, dès qu'au matin les moineaux en se querellant dans le lierre de sa fenêtre et les mésanges en s'égosillant dans le clair soleil, l'éveillaient, Jeannot courait à travers l'herbe tout humide de rosée se dissimuler derrière les jasmins et y demeurait jusqu'à ce que s'ouvrît la porte du château et que Robbi parût.

Ensemble ils cheminaient lentement dans le bois et les dunes voisines, parlant de tout ce qui sollicitait leur pensée. Jeannot éprouvait le trouble d'un vertige et parfois il se sentait si léger qu'il se croyait capable de reprendre comme anciennement son essor dans les airs. Il répétait les histoires que Liseron jadis lui avait contées sans plus savoir comment il les avait apprises, car, dans sa pensée uniquement emplie de sa nouvelle amie, le souvenir de Liseron s'était effacé. Quelle jouissance de voir, dans le sourire de la jeune enfant, luire de la tendresse tandis qu'il lui disait ses confidences. Comme autrefois à Presto, il lui faisait, sans réserve et sans crainte, part de tous ses émois. Durant les heures qui les séparait l'un de l'autre, constamment il était soucieux d'elle et, quoi qu'il fît, il se demandait à lui-même : « Qu'en dirait-elle, si elle venait à l'apprendre ? »

Robbi vivait, de son côté, dans une continuelle allégresse. A la vue de Jeannot, elle souriait à son insu, hâtait le pas pour

Hosted by Google

plus tôt le rejoindre; et c'était en sa compagnie, lui avoua-t-elle même, qu'elle avait le plus d'aise à se trouver.

« Mais Jeannot, demanda-t-elle un jour en fronçant ses fins sourcils et en le regardant avec une gravité mêlée de risée, qu'as-tu fait pour être si savant? Tu déchiffres les discours des hannetons et le chant des grives, tu as visité les terriers et exploré le fond des étangs? »

Tous deux étaient assis sous un jasmin aux grappes pendantes. Devant eux, s'étendait l'étang avec ses mousses et ses roseaux. Des insectes à longues pattes rayaient les eaux unies tandis que de petites araignées rouges ne faisaient sans répit que plonger et remonter à la surface. Les vies grouillaient dans les profondeurs et Jeannot, hanté par des rappels obscurs du passé, tâchait de pénétrer du regard les eaux mortes.

« Un jour, dit-il, je me suis laissé glisser le long d'un roseau et je mis pied sur un tapis de feuilles qui, sous mes pas, étaient d'un moelleux de velours. Autour de moi s'épaississait un glauque crépuscule où je voyais rôder, déconcertés de ma présence, des salamandres gigantesques. Du fond de l'ombre verdâtre surgissaient des formes noires et je frissonnais d'effroi. Des araignées d'eau ramaient de toutes leurs pattes, d'autres au corselet éclatant bâtissaient des nids, des limaces escaladaient les troncs de cette forêt touffue où, des heures durant, je m'aventurai. Parfois une écharde, dans sa course errante, s'arrêtait à me dévisager, la gueule béante, les nageoires frémissantes. Une anguille à qui, par mégarde, j'avais marché sur la queue, voulut bien me narrer ses voyages, dans lesquels, m'assura-t-elle, elle avait atteint à la mer lointaine. Par égard pour un tel exploit, ses compagnes l'avaient nommée reine, dignité qui consistait à dormasser constamment dans le limon, sauf aux heures des repas auxquels ses sujettes fournissaient abondamment, leur vanité étant intéressée à ce que leur souveraine fût grasse au possible.

— Mais pourquoi, demanda Robbi, n'en peux-tu plus faire autant?

Hosted by Google

— Maintenant? fit Jeannot en ouvrant des yeux pensifs. Je me noierais, et d'ailleurs ne suis-je pas mieux ici, près de toi, à l'ombre de ce jasmin?

Robbi surprise hocha sa tête blonde et flatta de sa main les cheveux de Jeannot.

« Conte-moi encore de tes aventures? » fit-elle.

Jeannot y consentait de bon cœur et Robbi l'écoutait crédule et attentive.

« Mais pourquoi ces merveilles ont-elles cessé? Qu'est-ce qui te retient de partir vers les terres lointaines? J'aimerais tant t'y suivre! »

Jeannot s'efforça de creuser ses souvenirs, mais un abîme le séparait de son existence passée et il ne parvenait à se rappeler à la suite de quel événement il avait perdu son bonheur.

« Pourquoi, je l'ignore, répondit-il, ne m'en parlez plus : un fâcheux petit gnome à tout compromis. Mais mon âme est de nouveau pleine de joie et je préfère mon sort présent à l'ancien. »

Les senteurs du jasmin les enveloppaient; le bourdonnement des moucherons au-dessus de l'étang en même temps que les rayons du soleil pénétraient Jeannot d'une douce langueur. A la fin, une cloche aux branles aigus retentit dans le château et Robbi s'enfuit.

Le soir de ce jour, comme Jeannot, dans sa chambrette, contemplait les accidents de lumière que faisait la lune sur le feuillage du lierre, il lui sembla entendre heurter. D'abord il crut qu'une tige remuée par le vent causait ce bruit. Mais, toc, toc, toc, toc... on frappait toujours avec insistance, de sorte que Jeannot, à la fin, ouvrit prudemment la fenêtre et regarda. Le lierre contre la muraille luisait pâlement dans la clarté bleue et, sous son feuillage, se dissimulaient des trous de cavernes, tout un monde de mystère où la lune allumait de petites flammes qui faisaient encore paraître plus profondes les ténèbres.

Hosted by Google

Jeannot ayant scruté l'ombre finit par découvrir un petit personnage refugié sous une feuille. D'emblée, il reconnut Wistik à ses yeux étonnés. Sur le bout de son nez, la lune mirait une étincelle.

« Jeannot, les temps sont venus. Voici l'avril !

— Hélas, Wistik, de quoi veux-tu que je me préoccupe ? Auprès de Robbi, je suis au comble de mes désirs.

— Mais ce bonheur n'a rien d'assuré ; par contre, il est en ton pouvoir de conquérir, pour Robbi et pour toi, une félicité durable. Irais-tu oublier la clef d'or ? Songe quel délice si tous deux vous possédiez le Livre ! »

« Bah ! rien ne presse », conclut Jeannot en lui-même.

Wistik hocha la tête et se laissa glisser à bas du lierre.

Le lendemain, Robbi fut fort surprise d'entendre Jeannot qui parlait en lui-même du coffret.

« Que dis tu ? demanda Robbi intriguée.

— Quoi, tu ne cherches donc pas la clef d'or ?

— Non. Dis-moi d'abord de quoi s'agit-il ?

Jeannot raconta ce qu'il savait du Livre.

Ils étaient assis sur le bord moussu d'un sentier qui gravissait de biais une dune plantée de jeunes hêtres et de jeunes sapins ; plus loin s'étalait une mer de verdure aux flots alternés d'ombre et de lumière.

« Je crois bien, Jeannot, dit Robbi gravement, que je puis découvrir ce qui fait ton souci. Mais que veux-tu dire par cette clef d'or ?

— Je me demande aussi comment je suis venu à cette clef d'or ? » Et ses regards fixaient la forêt lointaine.

Deux papillons blancs survinrent en ce moment. Capricieux, sans but, ils folâtraient dans l'azur ensoleillé et leurs ailes scintillaient dans la lumière.

Ils s'approchèrent.

« Liseron ! Liseron ! » murmura Jeannot dans un ressouvenir confus.

« Qui est-ce Liseron ? » s'enquit aussitôt Robbi jalouse.

Hosted by Google

Parmi l'herbe, les marguerites, dans un vif effroi, dardèrent sur Jeannot leurs grands yeux.

« T'a-t-il donné cette clef d'or? insista encore la jeune enfant. Jeannot fit signe que oui et se tut; mais elle exigeait d'en savoir davantage : « Qui est-ce? T'apprit-il les merveilles dont tu me faisais des contes? Où est-il?

— Il n'est plus ici, Robbi. Je ne songe désormais à personne d'autre qu'à toi.

— Que tu es drôle, fit-elle en riant. Va, je te ferai trouver le Livre, je sais où il est.

— Mais auparavant, répondit Jeannot, je dois aller loin d'ici déterrer la clef d'or.

— Non, non, inutile; je trouverai bien le Livre sans elle; demain, je te le promets.

Cette nuit, en songe, il aperçut des visages familiers, son père, Robbi et maints autres, qui le regardaient avec tendresse. Mais soudain tous les yeux, où Jeannot lut des sarcasmes, se glacèrent. Des faces cruelles et hostiles assiégeaient son chevet. L'angoisse, d'un poids immense, oppressait sa poitrine. Jeannot se réveilla en sursaut. Il sanglotait.

(*A suivre*)

LÉON PASCHAL.

D'après *De Kleine Johannes*, par FREDERIK VAN EEDEN.

Hosted by Google

LA RÉALISATION D'UN RÊVE ROYAL [1]

Sous la direction de Léopold II, l'État indépendant du Congo devint un centre d'activité qui étonna les puissances européennes. C'est au point qu'en France des esprits éclairés citèrent l'État indépendant comme un exemple extraordinaire de ce que l'esprit d'initiative, l'intelligence humaine, le dévouement absolu à la réalisation d'une idée grandiose, la ténacité qui ne se dément jamais peuvent obtenir au point de vue colonisateur. Il n'entre pas dans le cadre d'un article de revue d'esquisser, même dans ses grandes lignes, le labeur colossal accompli au continent noir depuis la fondation de l'État indépendant.

Nous nous bornerons, pour faire apprécier d'un seul coup d'œil la poussée formidable opérée par les courageux pionniers qui se sont dévoués au succès de l'œuvre à l'appel de notre roi, à reproduire ici le passage d'un travail que nous avons publié, il y a une couple d'années, dans le *Bulletin de la Société royale belge de géographie* (1).

Nous y avons enregistré, d'après les données de l'excellent ouvrage de M. A.-J. Wauters (3), les résultats obtenus.

« Les dispositions libérales adoptées par la conférence de Berlin et proclamées dans son acte général, fait observer M. Wauters, ne pouvaient manquer de provoquer en Belgique un courant favorable parmi les hommes d'action désireux de soutenir les projets du fondateur de l'œuvre. » A l'initiative du

(1) Suite, voir la livraison du 15 janvier 1903.

(2) « Le réveil de la tendance des Belges à s'expatrier » (*Bulletin de la Société royale belge de géographie*, 1900, nos 2, 3, 4).

(3) *L'État indépendant du Congo*. — Bruxelles, Falk, 1899.

Hosted by Google

capitaine d'État major Albert Thys, alors attaché à l'administration du Congo, la Société belge des ingénieurs et industriels, à Bruxelles, commença la campagne par une série de conférences sur le Congo. Les débats ouverts pendant les premiers mois de l'année 1887 au palais de la Bourse provoquèrent un vif mouvement en faveur de la participation des capitaux belges à l'œuvre royale. L'année ne s'était pas écoulée que trois sociétés commerciales belges s'étaient constituées en vue d'entreprendre les opérations en Afrique.

La première était le Syndicat de Matéba pour la création d'établissements agricoles dans le bas fleuve.

La deuxième, la *Sanford Exploring Expedition,* créée en vue d'entreprendre le commerce de l'ivoire et du caoutchouc dans le haut Congo.

La troisième, la Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie.

Successivement furent constituées à l'initiative de cette dernière :

1° La Compagnie des magasins généraux, qui installa des hôtels et des magasins dans le bas Congo (20 octobre 1888);

2° La Société anonyme belge pour le commerce du Haut-Congo, qui fusionna avec la *Sanford Exploring Expedition* (10 décembre 1888);

3° La Compagnie du chemin de fer (31 juillet 1889);

4° La Compagnie des produits du Congo, qui fusionna avec le Syndicat de Matéba (29 novembre 1889);

5° La Compagnie du Katanga (15 avril 1890).

Ce mouvement provoqua la formation d'entreprises étrangères : la Société hollandaise de Rotterdam et la Société française Daumas, Beraud & Cie.

Plus tard l'on vit apparaître la Société anversoise du commerce du Congo et l'*Anglo-Belgian India Rubber* (2 et 6 août 1892).

A partir de 1894, on vit se constituer toute une série de sociétés nouvelles, qui acquirent de l'État des territoires plus ou moins étendus, principalement en vue de la récolte du caoutchouc : la Société des produits végétaux du Haut-Kassaï,

Hosted by Google

la Société d'agriculture et de plantation au Congo, le Comptoir commercial congolais, la Société de la Djuma, la Société agricole de Lubefu, la Kassaïenne, la Centrale africaine, la Société équatoriale.

Puis, à partir de 1897, l'on vit naître ces sociétés congolaises : la Société générale africaine institution d'État, la société anversoise du commerce du Congo, l'Abir, le Comptoir commercial congolais, ces trois dernières transformées du régime belge sous celui de la loi congolaise; enfin, la Société des chemins de fer vicinaux du Mayumbé.

Si l'on jette les yeux sur le mouvement commercial de l'État du Congo, l'on reste stupéfait de la rapidité de son développement.

En 1887, le commerce spécial d'importation représentait une valeur de 1,980,441 fr. 45 c. En 1897, il s'élevait à 15 millions 146,976 fr. 32 c. Il a donc augmenté de plus de 700 p. c. en dix ans.

Quant aux importations, la statistique n'en a été dressée qu'à partir du 9 mai 1892, date à laquelle a commencé la perception des droits d'entrée. En 1893, elles se chiffraient par 9,175,103 fr. 34 c. (commerce spécial). En 1897, elles atteignaient 22,181,462 fr. 49 c., progressant donc de plus du double en quatre ans seulement.

Le mouvement commercial total de l'État s'est élevé en 1897 à plus de 40 millions de francs. Quant à la Belgique, dont les relations avec le Congo étaient nulles au moment de la constitution du Comité d'études du haut Congo, ses échanges avec l'État indépendant du Congo se sont chiffrés, en 1897, par près de 30 millions de francs, soit les trois quarts du mouvement total.

En 1901, le commerce spécial se chiffrait comme suit : importation, 23,102,000 francs; exportation, 50,488,000 francs.

Le commerce général était, à l'importation, de 26 millions 793,000 francs et, à l'exportation, de 54,008,000 francs.

Le commerce spécial avec la Belgique se présentait ainsi : importation, 16,716,000 francs; exportation, 47,064,000 francs.

L'on sait que le chemin de fer a été solennellement inauguré

Hosted by Google

par de nombreuses notabilités parties de Belgique pour le Congo à cette seule fin et qu'il est en pleine activité.

Le chemin de fer des grands lacs se greffera bientôt sur la ligne actuellement en exploitation.

Le Congo est donc devenu une sorte d'immense champ de travail où nos compatriotes vont faire preuve de courageuse initiative et dépenser leurs forces.

Une ligne de steamers réguliers relie la Belgique à l'État indépendant. De multiples vapeurs sillonnent constamment le haut Congo et de nombreux Belges circulent sans cesse entre notre pays et notre colonie.

« Notre colonie », disons-nous, bien qu'à première vue ce terme paraisse encore impropre. L'État indépendant, en effet, a, en droit, sa personnalité propre. Mais, en fait, la majeure partie des pionniers qui sont à l'œuvre au continent noir, sont nos enfants. Et s'ils peinent dur pour coopérer à l'œuvre royale qui prend de jour en jour un développement considérable, n'est-ce point parce qu'ils sentent que cette œuvre est destinée par la force des choses à revenir à notre pays?

N'est-ce point dans ce but que le promoteur de cette œuvre y consacra tous ses soins? Le testament royal est là pour nous édifier à cet égard.

En voici le texte :

« Voulant assurer à Notre patrie bien aimée les fruits de l'œuvre que, depuis de longues années, Nous poursuivons dans le continent africain, avec le concours généreux et dévoué de beaucoup de Belges,

« Convaincu de contribuer ainsi à assurer à la Belgique, si elle le veut, les débouchés indispensables à son commerce et à son industrie et d'ouvrir à l'activité de ses enfants des voies nouvelles,

« Déclarons, par les présentes lignes, transmettre après notre mort à la Belgique tous Nos endroits souverains de l'État indépendant du Congo, tels qu'ils ont été reconnus par les déclarations, conventions et traités intervenus depuis 1884 entre les puissances étrangères, d'une part, l'Association inter-

Hosted by Google

nationale du Congo, d'autre part, ainsi que tous biens et avantages attachés à cette souveraineté.

« En attendant que la législature belge se soit prononcée sur l'acceptation de mes dispositions prédites, la souveraineté sera exercée collectivement par le conseil des trois administrateurs de l'État indépendant du Congo et par le gouverneur général. »

Fait à Bruxelles, le 2 août 1889.

(*signé*) LÉOPOLD.

Le message royal qui accompagnait la transmission de ces dispositions testamentaires à M. Beernaert, chef du cabinet, témoigne aussi éloquemment du but que le roi poursuivait avec ténacité. Il était ainsi conçu :

Bruxelles, le 5 août 1889.

Cher Ministre,

« Je n'ai jamais cessé d'appeler l'attention de mes compatriotes sur la nécessité de porter leurs vues vers les contrées d'outremer.

« L'histoire enseigne que les pays à territoire restreint ont un intérêt moral et matériel à rayonner au delà de leurs étroites frontières. La Grèce fonda sur les rivages de la Méditerranée d'opulentes cités, foyers des arts et de la civilisation. Venise, plus tard, établit sa grandeur sur le développement de ses relations maritimes et commerciales, non moins que sur ses succès politiques. Les Pays-Bas possèdent aux Indes 30 millions de sujets qui échangent contre les denrées tropicales les produits de la mère patrie.

« C'est en servant la cause de l'humanité et du progrès que des peuples de second rang apparaissent comme des membres utiles de la grande famille des nations. Plus que nulle autre, une nation manufacturière et commerciale comme la nôtre doit s'efforcer d'assurer des débouchés à tous ses travailleurs, à ceux de la pensée, du capital et des mains.

« Ces préoccupations patriotiques ont dominé ma vie. Ce sont elles qui ont déterminé la création de l'œuvre africaine.

Hosted by Google

« Mes peines n'ont pas été stériles : un jeune et vaste État, dirigé de Bruxelles, a pris pacifiquement place au soleil, grâce à l'appui bienveillant des puissances qui ont applaudi à ses débuts. Des Belges l'administrent, tandis que d'autres compatriotes, chaque jour plus nombreux, y font déjà fructifier leurs capitaux. L'immense réseau fluvial du Congo supérieur ouvre à nos efforts des voies de communication rapides et économiques qui permettent de pénétrer directement jusqu'au centre du continent africain. La construction du chemin de fer de la région des cataractes, désormais assurée, grâce au vote récent de la législature, accroîtra notablement ses facilités d'accès.

« Dans ces conditions, un grand avenir est réservé au Congo, dont l'immense valeur va prochainement éclater à tous les yeux.

« Au lendemain de cet acte considérable, j'ai cru de mon devoir de mettre la Belgique à même, lorsque la mort viendra me frapper, de profiter de mon œuvre, ainsi que du travail de ceux qui m'ont aidé à la fonder et à la diriger et que je remercie une fois de plus. J'ai donc fait, comme souverain de l'État indépendant du Congo, le testament que je vous adresse. Je vous demanderai de le communiquer aux Chambres législatives au moment qui vous paraîtra le plus opportun.

« Les débuts des entreprises comme celles qui m'ont tant préoccupé sont difficiles et onéreux. Un roi, pour rendre service à son pays, ne doit pas craindre de concevoir et de poursuivre la réalisation d'une œuvre même téméraire en apparence. La richesse d'un souverain consiste dans la prospérité publique; elle seule peut constituer à ses yeux un trésor enviable qu'il doit tendre constamment à accroître.

« Jusqu'au jour de ma mort, je continuerai, dans la même pensée d'intérêt national qui m'a guidé jusqu'ici, à diriger et à soutenir notre œuvre africaine; mais si, sans attendre ce terme, il convenait au pays de contracter des liens plus étroits avec mes possessions du Congo, je n'hésiterais pas à les mettre à sa disposition. Je serais heureux de mon vivant de l'en voir en pleine jouissance.

Hosted by Google

« Laissez-moi, en attendant, vous dire combien je suis reconnaissant envers les Chambres comme envers le gouvernement pour l'aide qu'ils m'ont prêtée à diverses reprises dans cette création. Je ne crois pas me tromper en affirmant que la Belgique en retirera de sérieux avantages et verra s'ouvrir devant elle, sur un continent nouveau, d'heureuses et larges perspectives.

« Croyez-moi, cher Ministre, votre très dévoué et très affectionné. »

(*signé*) LÉOPOLD.

Nous retrouvons dans cet important document les grandes lignes du programme esquissé dans le discours du 17 février 1860 et les traces du contentement intime éprouvé par le souverain en voyant ses efforts couronnés de succès. Il devait plus tard s'exprimer plus nettement encore à cet égard.

En 1898, lors de la fête organisée par la Chambre de commerce d'Anvers en l'honneur de l'œuvre congolaise, le roi a prononcé un discours qui témoignait hautement sa satisfaction des résultats obtenus et ne ménageait pas les éloges à tous ceux qui ont coopéré à les réaliser.

« La Chambre de commerce d'Anvers, disait en effet Léopold II, se préoccupant de l'avenir de notre possession de l'Afrique centrale, a constamment soutenu de ses encouragements les débuts de l'Association internationale, puis ceux de l'État du Congo. Aujourd'hui, elle donne une fête à l'occasion de la réalisation de ces préléminaires et me fait l'honneur de m'y inviter ainsi que les membres de ma famille.

« Je suis vivement frappé de la cérémonie splendide à laquelle vous m'avez convié et profondément touché, monsieur le président, du discours que vous venez de m'adresser.

« Les termes plus qu'aimables que vous avez bien voulu employer pour me parler de mon rôle en Afrique lui assignent une importance trop grande.

« Je souhaite, Messieurs, en esseyant de vous exprimer ma gratitude, ne pas verser dans un excès contraire et ne pas vous offrir dans des termes qui seraient trop faibles les remercie-

Hosted by Google

ments que je vous dois en même temps qu'aux délégués des Chambres de commerce et des centres industriels belges qui se sont associés avec vous.

« Ma joie est grande, Messieurs, en assistant à cette patriotique manifestation que vous avez entourée de tant d'éclat.

« Si parfois les efforts tentés au Congo ont été trop blâmés et critiqués, je crains vraiment en ce jour qu'ils ne soient l'objet de trop de louanges.

« Le Congo, ne l'oublions pas, se trouve encore dans la période de l'enfance et du début.

« Il lui reste bien des difficultés à surmonter.

« Ce qui a été fait on le doit d'abord à Stanley, qui, le premier, a reconnu le cours du grand fleuve et a fondé des stations sur ses rives; ensuite et surtout aux officiers de notre armée qui se sont noblement enthousiasmés pour l'extension de la patrie et dont beaucoup en donnant leur vie ont fourni le martyrologe, hélas! inévitable de toute œuvre étendue et vaste.

« Nos officiers, étrangers et belges, n'ont ménagé ni leur santé, ni leur existence pour l'affermissement et le développement de l'État.

« Les résultats obtenus on les doit encore au concours de nos fonctionnaires, de diplomates, d'hommes d'État et à celui de bien nombreuses et efficaces bonnes volontés.

« On les doit, enfin, à la nation elle-même, qui a autorisé sur l'initiative d'un ministre éclairé et prévoyant les avances nécessaires pour permettre le commencement de la mise à fruit de vastes territoires qu'il a plu à une providence bienveillante de sillonner du plus merveilleux réseau de cours d'eau et qui, sur la proposition de ce même ministre et de son dévoué et actif successeur, s'est intéressé au chemin de fer indispensable pour mener de ce réseau fluvial à la mer.

« Ce chemin de fer, dont l'excéution fait honneur à notre pays, à la société qui l'a courageusement entrepris et achevé avec tant de succès, assure la prospérité future de nos territoires africains.

« L'État du Congo, Messieurs, s'efforcera de mériter la

Hosted by Google

bienveillance des puissances, en accomplissant ponctuellement les devoirs de la neutralité, en acceptant tous les appuis qui lui seraient offerts par elle, les recherchant avec soin. Il n'oubliera jamais ses obligations envers toutes et envers lui-même.

« Il marchera d'un pas ferme dans la voie droite qu'il s'est tracée et continuera à donner les preuves d'une vie réelle et féconde; son administration sera poursuivie dans le triple intérêt national, international et civilisateur, qui a guidé sa première année. »

Ce discours respire la légitime satisfaction qu'éprouvait Léopold II.

Il rencontre en quelques mots un grief qui a été soulevé trop complaisamment par des esprits irréfléchis contre l'œuvre royale. Le souverain a fait allusion au martyrologe inévitable en de semblables entreprises de grandes envergures.

Tous ceux qui se sont livrés à l'étude des questions coloniales savent qu'il est impossible d'arriver à des résultats sans s'imposer des sacrifices. Est-ce que les Belges qui partaient pour l'Afrique centrale ignoraient les risques qu'ils allaient courir? Du tout. Et ceux qui revenaient anémiés dans la mère patrie pour y recouvrer la santé n'avaient qu'un seul souci une fois rétablis, celui de pouvoir retourner au continent noir.

Le sort était-il plus rigoureux envers les nôtres qu'à l'égard d'autres explorateurs? Pas le moins du monde. Pendant que les expéditions de l'Association internationale africaine comptaient leurs premières victimes, d'autres explorations étrangères payaient également leur funèbre tribut. Citons quelques exemples : le chef de l'expédition de la Société africaine de Londres, M. Keith Johnston, succomba en 1879 au début de son voyage; le consul anglais capitaine Elton avait eu naguère le même sort; l'abbé Debaize, parti en 1878 à la tête de l'expédition interocéanique française était mort après six mois de lutte, à Udjiji. Les missions anglaises de Mpwapwa, du lac Victoria comme du lac Tanganyka avaient subi des pertes cruelles : il suffit de nommer le lieutenant Smith, MM. O'Neill,

Hosted by Google

Thomson, Penrose, Mullens. En quatre ans, de 1878 à 1881, les missionnaires algériens avaient eu deux prêtres, un frère et un auxiliaire tués, sept prêtres, trois auxiliaires enlevés par les maladies (1).

Ce sont les martyrs du progrès.

Dans un autre ordre d'idées viendrait-il à la pensée de quelqu'un de combattre l'œuvre, parce que parmi les entreprises financières qui se créent ou se tenteront au Congo, il peut s'en trouver qui occasionnent des déceptions à ceux qui leur confient des capitaux. Mais toutes les personnes qui se lancent dans le commerce et l'industrie courent des risques. Les capitaux belges n'ont-ils pas été éprouvés en Russie en ces temps derniers?

Des objections de cette nature ne résistent pas.

En présence de toutes ces considérations relatives au second desideratum exprimé par le duc de Brabant, le 17 février 1860, en son discours au Sénat, ne sommes-nous pas en droit de dire que ce second vœu est accompli? Il serait puéril de le contester.

Les Belges sont implantés au Congo. En fait, la colonie belge existe et il ne dépendra que de la nation de la réaliser en droit.

Ce que le duc de Brabant souhaitait a été accompli par le roi des Belges et c'est ce que ce souverain a qualifié fort justement dans son discours prononcé à Anvers : « l'extension de la patrie ».

Reprenons un troisième point visé par le discours du duc de Brabant.

Le passage suivant y a trait :

« Jusqu'ici, Messieurs, disait l'orateur, permettez cette franchise de langage à un collègue qui ne connaît d'autre passion que celle du bien public et ne voit dans notre prospérité actuelle que le point de départ de notre prospérité future, la Belgique ne s'est pas souvenue que la mer baigne une de ses frontières.

(1) *L'Association internationale africaine et le Comité d'études du haut Congo.* — Bruxelles, Institut de géographie, rue des Paroissiens, 1882.

Hosted by Google

« La possession de côtes, d'un port magnifique, peut être unique dans le monde, voilà des éléments de richesse que nous ne saurions trop exploiter, et dont tous les peuples qui ont fait fortune se sont servis largement. »

Ce vœu exprimé par le roi est aussi en train de se réaliser. Pour l'établir nous aurons recours au jugement d'un étranger dont l'impartialité ne peut être mise en doute.

Dans une très intéressante étude toute récente, M. Daniel Bellet parle de l'extension de nos ports.

Voyons tout d'abord ce qu'il dit d'Anvers.

« Nous n'avons pas la possibilité ni l'intention dans une étude aussi courte, écrit-il, de donner un aperçu du développement comparatif des divers ports de l'Europe; mais nous rappelons que le tonnage d'Anvers par exemple, qui était de 1,362,000 tonneaux à l'entrée en 1870, est monté à 3 millions 63,000 tonneaux en 1880 et enfin à 6,872,000 tonneaux en 1899, alors que les chiffres correspondants pour le port du Havre n'ont été que de 1,206,000, 2,159,000 et 2 millions 176,000 tonneaux et que, d'autre part, notre premier port, Marseille, est passé seulement de 1,800,000 tonneaux à 4 millions 700,000 pendant cette même période de trente années. Il n'y a du reste, dans toute l'Europe, que Hambourg où le progrès pendant ces trente années ait été plus sensible qu'à Anvers et encore ces temps derniers le mouvement d'Anvers semble-t-il suivre une loi de progression plus rapide que celle de Hambourg lui-même. »

D'après les données les plus récentes de 1902, pendant le mois de novembre, le port d'Anvers a reçu la visite de 467 navires jaugeant au total 740,567 tonnes. En 1901, pour le même mois, on n'a enregistré que 424 navires, jaugeant 608,789 tonnes, soit une augmentation pour le mois de novembre qui vient de s'écouler de 43 navires avec 131,778 tonnes. Depuis le 1er janvier de cette année le port a reçu 5,135 navires jaugeant 7,626,704 tonnes alors que l'année précédente pour une même période il n'avait reçu que 4,782 navires jaugeant 6,821,898 tonnes. Il y a donc cette année pour les onze premiers mois une augmentation de 353 bâtiments et de 804,806 tonnes.

Hosted by Google

Et M. Daniel Bellet esquisse la physionomie de notre métropole commerciale.

Il montre ce vaste port qui comprend d'abord 3,500 mètres de quais le long du fleuve puis des bassins de plus de 64 hectares et bordés de 7,500 mètres de quais, de 2,700 mètres de talus perreyés et enfin de plus de 1,100 mètres d'appontements en charpente qui rendent à peu près les mêmes services que les quais. Les voies ferrées sillonnent et desservent tous ces ports.

L'auteur énumère toutes les diverses parties de l'outillage du pont : entrepôts, appareils élévateurs, formes de radoub, greniers, silos, réservoirs immenses, hangars divers couvrant une superficie de 158,000 mètres carrés.

M. Daniel Bellet fait ensuite allusion aux grands travaux projetés pour donner une extension plus considérable encore au port d'Anvers : construction de nouveaux murs de quais le long du fleuve et en aval de ceux qui existent déjà ; développement vers le Nord de vastes bassins ; modification du lit du fleuve, etc.

L'auteur s'attache ensuite à montrer la transformation que subit le port d'Ostende.

« Jusqu'à présent l'entrée de ce dernier était assez peu protégée et les bassins au nombre de trois n'offraient qu'une surface de cinq hectares avec un développement de 1,150 mètres de quais. Quant aux profondeurs elles étaient trop faibles pour la navigation et, malgré de nombreux dragages, les chenaux d'entrée dans le port n'étaient pas des plus aisés. Aussi a-t-on arrêté tout un plan qu'on est en train de mettre à exécution : ces travaux comprennent la création d'un nouvel avant-port dont les quais offriront une profondeur d'eau de 8 mètres. On construit aussi un vaste bassin à flot susceptible de recevoir les navires de 120 mètres de long et de 7 mètres de tirant d'eau. »

L'auteur de ce travail parle ensuite de la création du port maritime de Bruges ou pour mieux dire de Heyst, relié à Bruges par un canal maritime.

« On exécute le port de Heyst de toutes pièces en construi-

Hosted by Google

sant un vaste môle en quart de cercle, qui part de la plage pour s'avancer dans la mer, dont la longueur totale est de plus de 2,000 mètres et qui abrite et forme une vaste rade de 100 hectares au moins. Le long même de cette digue, à l'abri derrière son mur extérieur, on établit un terre-plein qui a plus de 1,200 mètres de longueur et qui est bordé de quais où accosteront les paquebots tirant plus de 8 mètres. Ce terre-plein et ces quais sont reliés à la terre par une voie ferrée qui permet aux voyageurs et aux marchandises de passer directement des paquebots dans les wagons.

« Une écluse maritime de 158 mètres donne accès au canal maritime conduisant à Bruges où de grands navires trouveront deux vastes bassins, l'un de $6^{m}50$ de profondeur, l'autre de 8 mètres. »

Enfin M. Daniel Bellet parle des installations de Gand et des travaux en cours d'exécution de Bruxelles-port de mer.

Les appréciations de cet auteur autorisé nous permettent d'arriver à cette conclusion : *Le vœu exprimé par le duc de Brabant le* 17 *février* 1860 *au Sénat de voir la Belgique se souvenir que la mer baigne une de ses frontières est en cours de réalisation.*

La harangue royale faisait encore une allusion à laquelle il importe aujourd'hui d'attacher une importance spéciale.

Le duc de Brabant disait que « nos voies ferrées et nos routes attendaient impatiemment que l'État les complète et les prolonge au moyen de lignes régulières de navigation vers les principaux marchés du monde ».

Léopold II, dans son discours prononcé à Anvers en 1898, auquel nous avons déjà fait allusion, revient sur la question :

« Nous avons été les premiers sur le continent, disait-il, en effet, à construire les chemins de fer; sachons les prolonger par des lignes de navigation. Puisque les Belges s'intéressent enfin à l'industrie importante du transport sur mer, des navires de transport qui rapportent, voilà ce qu'il nous faut et ce qui nous donnera les avantages d'une marine nationale

Hosted by Google

sans en avoir les charges que, dans notre situation particulière, je ne saurais recommander au pays de vouloir assumer. »

Ce passage nous prouve que la question des transports maritimes n'a point encore reçu la solution que le souverain espérait, ainsi qu'il le constatait encore implicitement dans sa réponse au président du Sénat le 1er janvier dernier; reste à voir si elle n'a pas fait un grand pas.

D'abord un problème dont on se préoccupe de plus en plus est, peut-on prédire, arrivé à la veille de sa réalisation. En est-il ainsi de celui qui attire notre attention? Dans un travail auquel nous avons déjà fait allusion et publié par nous dans le *Bulletin de la Société royale belge de géographie* (1), nous avons été amené à parler de la nécessité de créer une marine marchande.

Nous citions l'opinion de M. Horta (2) : « Le manque de navires oblige aujourd'hui le commerçant et l'industriel, disait-il, à recourir pour leurs transports maritimes à des intermédiaires étrangers, lesquels, semblables aux gros financiers qui provoquent la hausse et la baisse, établissent le taux du fret à leur gré. Notre commerce et nos industries sont à la merci de nos concurrents. »

Voyons maintenant ce qu'il nous en coûte de devoir subir les exigences de ces derniers.

M. Alphonse de Haulleville va nous l'apprendre (3) :

« On peut se faire une idée, expose-t-il, des sommes considérables de bénéfices que fait naître dans un pays l'industrie de la marine en examinant le tableau de notre commerce avec les pays étrangers. 14,476 navires sont entrés ou sortis en 1895 ; ils ont chargé des marchandises pour 2 milliards 550,500,000 francs, et aucun peut-on affirmer n'était belge!

(1) « Le réveil de la tendance des Belges à s'expatrier » (fascicules nos 3 et 4, 1900).

(2) Voir *La création d'une marine nationale belge,* par le lieutenant LECOINTE. Paris, Nancy, 1897.

(3) *Les aptitudes colonisatrices des Belges et la question coloniale en Belgique.* Leipzig, Paris, 1898.

Hosted by Google

En effet, la proportion du mouvement maritime réservé à la marine nationale est pour ainsi dire négligeable.

« Exemple : proportion pour cent du tonnage des navires entrés en Belgique et sortis du pays en une année :

Entrée :

Pavillon belge (y compris les paquebots Ostende-Douvres, remorqueurs, etc.	17.7 p. c.
Pavillon anglais	51.7 —
Pavillon allemand	16.5 —

Sortie :

Pavillon belge (y compris les paquebots Douvres-Ostende)	17.6 p. c.
Pavillon belge (non compris les paquebots Douvres-Ostende	7.0 —
Pavillon anglais	51.2 —
Pavillon allemaud	16.5 —
Tous les navires étrangers.	82.4 — (1)

« Il est donc permis de dire que les étrangers seuls, c'est-à-dire les rivaux commerciaux du pays ont empoché les bénéfices variés de cet énorme trafic. En évaluant ceux-ci à 2 p. c. seulement du capital, on arrive à un chiffre de 51 millions de francs presque uniquement ramassés par des armateurs étrangers et perdus annuellement par notre commerce national. Ce chiffre est inférieur à la réalité. »

D'après M. M.-C. Mulhall, « les commerçants belges versent entre les mains des armateurs anglais environ 1 million 500,000 liv. sterl. (37,500,000 francs) pour leurs transports maritimes. Des hommes compétents nous ont affirmé que notre évaluation doit être au moins doublée. En effet, à ces bénéfices il y a lieu d'ajouter les faux frais que nous avons à payer par suite de commissions, de circuits, de primes d'assurances, d'avarie par transbordement, de perte de temps et

(1) M. Daniel Bellet constate aussi que si l'on néglige les bateaux de pêche et si l'on n'envisage que les unités dont on fait normalement état dans les statistiques du Bureau Véritas, l'on constate avec stupéfaction que la flotte marchande belge comprend en tout 73 bateaux représentant un tonnage de 113,000 tonneaux !

Hosted by Google

d'intérêt. On peut, sans crainte d'exagération, évaluer l'absence de navires belges à une rente annuelle d'à peu près 100 millions que nous servons à l'étranger. »

Tel est l'avis de la Chambre de commerce d'Anvers (1).

D'après elle le seul fret déboursé pour les transports tant à l'entrée qu'à la sortie d'Anvers (sur lequel doivent nécessairement se prélever toutes les dépenses d'exploitation) est évalué entre 70 millions et 100 millions de francs par an dont 9.0 p. c. sont perçus par des navires étrangers.

La question est donc d'un intérêt capital pour la Belgique. C'est aussi pour cela que la Société des ingénieurs et des industriels belges a constitué un comité spécial chargé de l'étude du développement de la marine marchande nationale.

Les conclusions que cette commission vient d'émettre sont formelles.

On peut les résumer ainsi :

« La Belgique, sous peine de déchoir du rang qu'elle occupe, est obligée de porter résolument son activité vers les industries de la mer, c'est-à-dire vers les transports maritimes, la construction navale et les industries qui leur sont connexes.

« Son travail national, son commerce, l'éducation physique et morale de ses populations ont tout intérêt à entrer dans cette voie. »

Le comité opine aussi que l'industrie nationale des transports maritimes doit être laissée exclusivement à l'initiative privée et placée sous le régime le plus libéral possible à l'exclusion de toute prime ou subvention et de toute participation directe des capitaux de l'État dans son exploitation.

Le rôle de l'État doit se borner à assurer l'essor et la sécurité de la marine marchande par un ensemble de mesures d'ordre législatif et administratif bien étudiées et appliquées par un organisme nouveau appelé à veiller à nos intérêts maritimes.

Le comité signale notamment comme mesures à prendre celles ayant pour but de modifier la loi sur les privilèges et

(1) Mémoire présenté (février 1898) au Comité central de la Chambre de commerce d'Anvers par la section de géographie commerciale.

Hosted by Google

l'hypothèque navale et d'en étendre l'application à la navigation intérieure, de réglementer à nouveau le droit de suite et le droit d'abandon, de soumettre le navire à un enregistrement officiel tant au point de vue de sa condition technique que du crédit qu'il représente; d'instituer une juridiction spéciale pour toutes les questions maritimes; de soumettre le navire et son chargement à une réglementation légale de sécurité.

La commission d'études préconise aussi la constitution d'écoles navales en vue de doter la marine marchande d'un personnel expérimenté, la création d'une inscription maritime comme il en existe en d'autres pays, des modifications dans l'enseignement donné aux futurs officiers de marine et aux mécaniciens de mer et à l'octroi des brevets et diplômes à conférer à ceux-ci.

Elle ajoute diverses considérations relatives aux ports, à la navigation intérieure, au concours à apporter à notre marine et au commerce belge dans les pays d'exportation par nos légations et nos consulats.

Enfin, la commission s'attache aux divers moyens de développer l'intervention de l'initiative privée sans laquelle la question de la marine ne peut être résolue.

Il n'est pas douteux pour nous que, dans un avenir qui n'est pas très éloigné, le vœu du roi relativement à la marine marchande ne se réalise comme se sont accomplis les vastes projets rêvés par lui dès 1860, ainsi que nous avons essayé de l'établir au cours de ce travail.

Nous croyons, en effet, avoir condensé autant qu'il était possible de le faire dans le cadre d'un article, les phases successives de la réalisation du plan conçu par le duc de Brabant et soumis par lui au Sénat lors de sa première apparition à la haute assemblée.

Et déjà les personnages les plus autorisés ne ménagent pas leurs éloges aux efforts, grâce auxquels notre souverain a assuré le succès de l'œuvre qu'il poursuivait.

Considérant la seule création du Congo, l'éminent économiste français, M. Paul Leroy-Beaulieu, dans la dernière édition de son ouvrage sur la *Civilisation chez les peuples*

Hosted by Google

modernes, écrit ces lignes qui constituent une appréciation historique digne d'être méditée :

« Ce sera, dit-il, l'éternel honneur du roi Léopold d'avoir deviné l'avenir de cette partie du monde, de l'avoir préparé par d'immenses sacrifices, de ne s'être laissé envahir ni par la fatigue ni par le doute qu'eurent pu susciter chez un esprit moins ferme les lenteurs et les mécomptes des débuts. Il méritera d'être compté au rang des plus grands souverains de ce temps comme créateur d'empire. »

Ce jugement émanant d'un savant étranger met, semble-t-il, en lumière, avec plus de force encore que nous n'avons pu le faire au cours de ces pages, la réalisation du rêve royal exposé dans le discours prononcé par notre futur souverain à la séance mémorable du Sénat du 17 février 1860.

ALBERT DU BOIS.

Hosted by Google

POUR LES ENFANTS TUBERCULEUX

Les ravages énormes causés par la tuberculose expliquent et justifient la lutte qui, depuis quelques années, a été commencée de tous côtés pour enrayer les progrès de cette plaie sociale. Les temps anciens avaient la peste, la variole, la lèpre; nous n'avons rien à leur envier puisque nous pouvons constater autour de nous l'extension prise par la tuberculose. On pourrait simplement s'étonner de voir combien il a fallu d'années pour se décider à la lutte, pour sortir de l'apathie apparente qui a permis aux germes tuberculeux de s'implanter partout; on pourrait s'étonner... si l'on ne savait pas combien les médecins étaient désarmés, dans l'ignorance où ils se trouvaient des causes de l'affection qui nous occupe. Et cette ignorance était surtout aggravée par une idée qui dominait la pathogénie de la tuberculose : celle de la non-contagiosité de l'affection. Il a fallu des années de lutte, des polémiques ardentes, longues et passionnées entre médecins pour faire admettre ce fait qui nous semble aujourd'hui si évident : la tuberculose est contagieuse et elle se transmet avec une facilité extrême d'un individu à un autre.

Les expériences d'un médecin français, Villemin, démontrant la transmissibilité de la tuberculose de l'homme aux animaux, suivies quelques années plus tard par la découverte du bacille de Koch, cause de la maladie, les progrès réalisés dans la thérapeutique des affections tuberculeuses, les cas fréquents de guérisons constatés partout, permirent de voir nettement dans quel sens la lutte contre le fléau devait être orientée. Et, munis de bonnes armes, partout, médecins,

Hosted by Google

hygiénistes, pouvoirs publics, aidés souvent par la charité privée, se sont mis courageusement à l'œuvre. Plus la tâche était lourde, plus grand devait être l'effort, et cet effort a été énorme! En Allemagne, des sanatoria se sont élevés partout, créés et entretenus par des sociétés d'assurances secondées par l'Etat : on a cherché là à guérir les tuberculeux, à rendre aux malades toute la valeur sociale qu'ils avaient avant d'être contaminés. La France, la Suisse ont suivi la même voie. En Angleterre, la lutte a été organisée sur des bases différentes : on a fait la part du feu, mais on l'a empêché d'étendre ses ravages; on a assaini les villes, abattu les quartiers malsains, réorganisé l'hygiène de l'habitation, de la nourriture; préconisé au-dessus de tout les exercices physiques : on a créé une race forte, capable même de résister à une invasion accidentelle du bacille de Koch. Chose remarquable, les résultats obtenus dans ces deux voies essentiellement différentes sont comparables et partout, depuis quelques années, la mortalité de la tuberculose a diminué dans des proportions identiques.

Tout cela est bien et à l'abri même d'une ombre de critique; il n'est qu'un point qui, peut-être, fait tache dans cet ensemble parfait : c'est que partout on s'est un peu occupé des tuberculeux adultes en négligeant les enfants, tuberculeux curables ou simplement tuberculisables. A ce point de vue, le système anglais pêche le moins, mais malheureusement il ne concerne que les enfants bien portants et oublie totalement ceux qui, atteints faiblement par la maladie ou ayant hérité d'une constitution un peu débile, ne peuvent résister à un régime d'éducation trop dur et succombent dans la lutte, alors qu'ils auraient pu résister et triompher par un traitement approprié.

Que l'on songe un peu aux enfants, ils le méritent bien! Il n'est pas un médecin qui n'ait éprouvé un serrement de cœur à la vue de ces petits malheureux amenés aux consultations des hôpitaux, hâves, affaiblis, décharnés, malpropres, toussant de misère autant que de tuberculose; pas un qui n'ait tremblé de dépit impuissant devant l'impossibilité de donner à tous ces pauvres êtres les seules choses nécessaires pour en faire des adultes bien portants : de l'air, de la nourriture et de l'hygiène.

Hosted by Google

Il serait si facile de les sauver! Les résultats seraient si encourageants et coûteraient si peu! Je me souviens ici d'une phrase de Peter, un grand phtisiologue : « Faire de l'enfant un petit paysan, changer la vie urbaine pour la vie des champs, la privation du soleil pour l'exposition au soleil, la crainte du froid par sa recherche, les bains chauds par les bains de rivière, le repos par l'activité, les exercices intellectuels par les musculaires, en un mot, vivre de la vie naturelle : là est en réalité la vraie prophylaxie. »

Tout un programme est enfermé dans ces quelques lignes. Ce qui cause la tuberculose chez l'enfant, c'est la mauvaise hygiène, ce sont les privations de tout, ce sont les contacts malsains, ce sont les habitudes vicieuses sucées avec le lait. Et la société, coupable d'avoir fait des malades, les abandonne ensuite et les met au rebut! Ou bien elle ne commence à s'en occuper que si, par miracle ayant résisté à la maladie pendant quelques années, ils atteignent l'âge d'homme et sont devenus le plus souvent incurables!

Cela n'est ni juste ni de bonne logique. On doit chercher à guérir les tuberculeux adultes, rien de mieux, et on ne saurait trop s'adonner à cette tâche, mais on a grand tort de négliger les enfants qui présentent un fonds de ressources impossible à trouver chez l'homme. Le tempérament, la constitution restent maniables durant toute la jeunesse; on peut les transformer à plaisir au moyen de traitements appropriés — et quand je dis traitements, je ne parle guère de médicaments qui sont dans cette thérapeutique réduits à un minimum. On peut donner aux petits malheureux, tristes produits de toutes les misères, des muscles forts, un thorax large, un squelette solide, un tube digestif, capable de bien remplir ses fonctions; il est possible de rendre à leurs poumons débiles une activité normale, à leur sang appauvri des éléments de vie. On peut faire tout cela, créer ainsi des êtres sains, robustes, et on ne fait rien!

D'autre part, mettant de côté toute question sentimentale, il paraît évident que l'on n'a pas le droit de laisser perdre pour l'avenir le capital social que représentent ces enfants susceptibles, moyennant quelques sacrifices, de jouer plus tard

Hosted by Google

un rôle actif dans la société et de lui rendre avec usure ce qu leur a été donné.

C'est ce qui a été compris en France, où la question de la diminution de la natalité donne à ce point une importance toute spéciale. Une œuvre a été créée, l'œuvre des enfants tuberculeux d'Ormesson, et l'extension qu'elle a prise à ce jour, sa vitalité prouvent ce que peut l'initiative privée, poussée par le désir de faire le bien. Partie de rien, il y a dix ans, l'œuvre installa d'abord douze lits dans une propriété abandonnée des environs de Paris; puis, grâce à l'appui de la presse, à des souscriptions, à des subsides, à des dons, elle étendit son action peu à peu. Aujourd'hui, elle est en pleine prospérité, et j'extrais d'un rapport, publié il y a deux ans, les résultats obtenus; on verra combien ils sont loin d'être négligeables! 13,216 petits tuberculeux ont été soignés, 24,896 consultations données au dispensaire, 418,600 journées de présence enregistrées aux hôpitaux; les statistiques accusent une moyenne de 30 p. c. de guérisons et une mortalité qui n'a jamais dépassé 10 p. c. Les malades guéris — et parmi ceux-ci il en est beaucoup qui ont été admis à faire leur service militaire — ne sont pas renvoyés dans le milieu qui les avait rendus tuberculeux; on en fait des cultivateurs, des jardiniers, gars robustes à qui le métier qu'ils doivent pratiquer est enseigné dans les colonies sanitaires de l'Œuvre, où ils travaillent ainsi, tout en se créant un avenir, à satisfaire aux besoins de leurs frères plus jeunes et encore en traitement.

Il faudrait de longues pages pour décrire dans tous ses détails le fonctionnement de cette œuvre admirable; quelques lignes suffiront pour le faire comprendre.

Les malades sont recrutés, triés au dispensaire de Paris, où ont lieu trois fois par semaine des consultations pour enfants des deux sexes; on les met en observation et ceux dont le cas paraît susceptible de guérison sont admis à entrer soit à l'hôpital d'Ormesson (130 lits), où sont soignés les enfants de 3 à 12 ans, soit à l'hôpital de Villiers (220 lits), où sont soignés les enfants de 12 à 16 ans. De là, les malades guéris sont dirigés vers les colonies sanitaires de Noisy-le-Grand ou de

Hosted by Google

Trémilly, où les jeunes gens sont exercés aux travaux de jardinage, afin de leur permettre de gagner leur vie en travaillant au grand air. Deux autres colonies sanitaires sont, en outre, en création à Rougemont (Doubs) et à Ménillet (Oise). Il convient d'ajouter un mot qui a son importance : le prix d'entretien d'un lit s'élève seulement à 500 francs, le tiers environ de ce qu'exige un adulte dans un sanatorium bien tenu.

« Nous avons, dit le Dr Petit, fondateur et secrétaire de l'Œuvre, résolu le problème par une formule qui, elle se généralise, est appelée, sinon à faire disparaître la tuberculose du moins à en atténuer les ravages. Cette formule consiste à remonter des effets aux causes et à supprimer la cause pour anéantir l'effet. » Il est d'observation courante, banale, que les causes de la tuberculisation des masses gisent dans le défaut d'hygiène, le manque d'air, le cabaret, l'alcool, les professions sédentaires, l'insuffisance de nourriture, et par cela même, guérir des tuberculeux pour les replacer ensuite dans le milieu qui les a rendus malades est faire besogne désespérante. D'autre part, chercher à transplanter des adultes d'un milieu dans un autre, changer leurs habitudes, leurs vices, est la plupart du temps chose impossible ; impossible aussi parce que l'homme fait a une profession qui lui permet d'assurer son existence et qu'il ne peut la plupart du temps remplacer par une autre.

Ce desideratum devient, au contraire, chez les enfants, d'une réalisation facile, puisqu'il se résume à les mettre en état de gagner leur vie à la campagne. C'est sur ce principe, dont personne ne contestera la justesse, que repose l'œuvre d'Ormesson ; il est à souhaiter que ces idées se répandent et soient appliquées un peu partout.

Il est temps qu'en Belgique nous pensions à agir dans le même sens : nos villes fourmillent d'enfants malades qui appellent la sollicitude et la pitié. Quelques personnes, désireuses de faire cesser l'injuste oubli qui délaisse les petits tuberculeux, vont tenter un effort pour essayer de créer une œuvre pareille à celle qui, en France, a donné des résultats

Hosted by Google

tels qu'on a cru pouvoir lui décerner le titre d' « Œuvre nationale ». Que chacun apporte son obole, son appui moral, coopère dans la mesure de ses moyens, et bientôt nous aurons aussi notre Ormesson! Que notre appel soit entendu, et, dans un avenir très rapproché, tous ceux que la misère des petits ne laisse pas insensibles, toutes les mères qui auront eu pitié des autres mères qui souffrent dans ce qu'elles ont de plus cher, tous les enfants qui auront compati aux douleurs de leurs frères frappés par la maladie, ressentiront l'intime joie de se dire : cela nous a coûté si peu, et nous avons fait tant de bien!

Dr GEERAERD.

Hosted by Google

LES POÈTES A FONTAINEBLEAU [1]

V

Une remarque à faire sur la plupart des poètes des XVI^e^ et XVII^e^ siècles qui virent Fontainebleau, c'est que la forêt leur demeure, à presque tous, comme inconnue. Ils chantent le palais, les jardins, les princes et les fêtes; c'est à peine s'ils indiquent les roches et les futaies. C'est le cas de Malherbe, sauf dans l'adorable chanson que je viens de citer — c'est le cas de bien d'autres. Deux seulement — à ma connaissance — font exception : Guillaume Colletet et François l'Hermite, plus connu sous le nom de Tristan.

Ce Colletet est celui à qui Richelieu donna six cents livres pour six vers sur les amours d'une cane et d'un canard, munificence qui étonne un peu, car la strophe en question n'a rien de transcendant. Le poète fut quelquefois mieux inspiré. Son art a de la vigueur et l'on trouve chez lui, pas très rarement, des vers de nature comme ceux-ci, tirés d'un poème sur Fontainebleau :

> Dans le sein ténébreux d'une forêt profonde,
> Pour modérer l'excès de mon embrasement,
> J'invoquais du Zéphyr l'aimable mouvement
> Qui rafraîchit des bois la cime vagabonde...

Ce dernier vers est exquis. De plus, il tient non seulement

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* du 15 décembre 1902.

Hosted by Google

sa place, avec honneur, à côté du beau vers de Ronsard sur les bois,

Dont l'ombrage incertain lentement se remue,

mais encore il est antérieur à la célèbre phrase de Chateaubriand sur « la cime indéterminée des forêts, — phrase — qui mit si fort en colère les critiques de l'époque où parut *Atala*. Loin de moi la pensée d'opposer Colletet à Chateaubriand; mais il faut avouer que, cette fois, le poète de second ordre égala le grand prosateur.

Voici de Colletet un autre quatrain qui fait tableau de la façon la plus heureuse :

Toi qui chéris l'horreur de ces bois écartés,
Le palais ombrageux de mille belles fées
Qui dansent d'un pied libre et toutes décoiffées,
Quand les rais du Croissant percent l'obscurité...

Quant à Tristan, c'est un très bon poète. Dans ses poèmes principaux, intitulés : les *Plaintes d'Acante*, les *Amours de Tristan*, la *Lyre*, les *Vers héroïques*, comme dans ses tragédies : *Mariane, Panthée,* et ses comédies : la *Folie du Sage,* le *Parasite,* etc., les beaux vers fourmillent et l'on n'a que l'embarras du choix. Amoureux, il a su évoquer sa Belle en des strophes délicieuses, tout imprégnées de passion et toutes sonnantes de rythmes allègres. Il est peintre excellent et il abonde en détails ingénieux. Voyez, par exemple, ce distique :

Fais-moi boire au creux de tes mains,
Si l'eau n'en dissout point la neige.

Pour ses tragédies, un contemporain en a dit : « Le peuple n'en sortait jamais que rêveur et pensif. » Quel plus bel éloge en pourrait-on faire?

Mais où Tristan se montre incomparable, c'est dans les vers qu'il consacre aux arbres et aux fontaines. Comme il était attaché à la personne de Monsieur — c'est-à-dire Gaston d'Orléans, frère du roi Louis XIII, il accompagnait toujours ce prince à Fontainebleau. La forêt solennelle et les eaux

Hosted by Google

rêveuses du parc lui ont inspiré des poèmes pénétrants et qu'il sied de rappeler à sa louange.

Je citerai d'abord un fragment d'une ode dédiée à Berthod, maître de chapelle, ou, comme on disait en ce temps, « Ordinaire de la musique du Roi ». Il lui dit :

Cesse de réveiller avec tant de beaux airs
Écho qui se retire au fond de ces déserts
Et qui, plaignant encor le trépas de Narcisse,
A besoin de repos plutôt que d'exercice.
Laisse dormir en paix les Nymphes de ces eaux
Qui couronnant leur front de joncs et de roseaux
Sous le liquide argent de leurs robes superbes,
Dansent à tes chansons dessus l'émail des herbes.

Et s'il requiert Berthod d'imposer silence à ses flûtes et à ses violes, c'est afin d'écouter l'histoire d'Orphée qui faisait venir les arbres à lui au son de sa lyre :

A ses premiers accords on vit soudain paraître,
Le Noyer, le Cormier, le Tilleul et le Hêtre,
Le Chêne qui jadis couronnait le vainqueur...
Le Cèdre impérieux y vint baisser la tête
Suivi du vert Laurier qui brave la tempête...
Le Tremble y vint couvert de sa feuille timide,
Le Cyprès y parut en verte pyramide...
Le Coudre déceleur des trésors enterrés,
L'arbre qu'aime Vénus, celui qu'aime Diane,
L'Érable, le Sapin, le Tamarin, le Plane,
Le Sycomore noir, le Saule pâlissant,
Le Bouleau chevelu, l'Aubépin fleurissant...
La plante pacifique à Pallas consacrée,
Enfin depuis le Frêne ennemi des serpents
Jusques à l'humble Vigne aux bras toujours rampants,
L'Oranger qui son fruit de sa fleur accompagne,
L'Encens, le Violier et le Jasmin d'Espagne.

Quelle grâce et que de traits charmants en cette énumération. Que dites-vous de ce « Tremble couvert de sa feuille timide »? Pour moi, j'aime Tristan d'avoir si bien compris la beauté de nos pères les Arbres.

L'eau « informe et multiforme » ne l'a pas moins bien

Hosted by Google

inspiré. Il est à Fontainebleau une source qui, née parmi des grès moussus, que tapissent le lierre et la pervenche, ombragée de grands platanes et de sapins séculaires, remplit le creux, où elle sort de terre, d'un murmure aussi doux qu'un roucoulement de tourterelle : c'est la Fontaine-Belle-Eau, d'où, s'il faut en croire quelques étymologistes, la ville a pris son nom (1).

Tristan aimait à la folie cette eau courante et chanteuse. Il a rêvé bien souvent sur ses bords et il l'a célébrée dans des vers qui sont parmi ses plus beaux. Je cite :

Auprès de cette grotte sombre
Où l'on respire un air si doux,
L'onde lutte avec les cailloux
Et la lumière avecque l'ombre.

Ces flots, lassés de l'exercice
Qu'ils ont fait dessus ce gravier,
Se reposent dans ce vivier
Où mourut autrefois Narcisse.

C'est un des miroirs où le Faune
Vient voir si son teint cramoisi,
Depuis que l'Amour l'a saisi,
Ne serait point devenu jaune.

L'ombre de cette fleur vermeille
Et celle de ces joncs pendants
Paraissent être là-dedans
Les songes de l'eau qui sommeille.

Est-il rien de plus frais et de plus musical? Je pensais en transcrivant ces quatrains au poème de Victor Hugo intitulé : *Vieille chanson du jeune temps*. Je me redisais les vers admirables :

Une eau courait fraîche et creuse
Sur les mousses de velours
Et la Nature amoureuse
Dormait dans les grands bois sourds.

(1) Pour être exact, je dois dire que cette tradition est fort contestée par maints érudits. Voir à ce sujet mon guide : *Fontainebleau, la ville, le palais, la forêt*, 1902. La question y est traitée à fond.

Hosted by Google

Eh bien, je trouve que les vers de Tristan soutiennent la comparaison. Relisez ces quatre strophes et vous verrez que je n'exagère pas.

VI

Au XVII^e^ siècle, je ne trouve plus guère à citer de poèmes sur Fontainebleau. Ce serait de l'encre mal employée, celle qui servirait à transcrire les platitudes rimées du gazetier Loret. Il est tout aussi superflu de remémorer les vers commis par le sieur de Malleville sur ses galanteries dans les jardins qui entourent le palais. J'aime encore mieux mentionner Bréboeuf qui, parmi de l'enflure et de la redondance, possède de la verve et de belles images; ses tirades grandiloquentes ne sont pas toujours aussi méprisables que l'a prétendu Boileau. On a de lui une *Élégie, pour Ménandre à Caliste, écrite de Fontainebleau où elle devait venir*. Il n'y est nullement question du site, mais on y peut choisir quelques vers qui ne manquent pas d'agrément. Ceux-ci, pour exemple, que termine une pointe amusante :

Oui, me dis-je, elle vient cette belle farouche :
Vous verrez ces beaux yeux et cette belle bouche,
Ces charmes précieux et ces riches trésors
Qui remplissent son âme et qui parent son corps,
Et bientôt sa beauté qui n'a point de pareilles
Va d'une cour brillante effacer les merveilles.
Les plus rares objets qu'on admire en ces lieux
Perdront ce qu'on voyait d'adorable en leurs yeux;
Sans couvrir leur éclat de nuage ou de voiles,
Tous ces jeunes soleils deviendront des étoiles...

D'autre part, lors de la naissance du Dauphin, qui fut Louis XIII, nombre de rimeurs s'évertuèrent à chanter cet événement. Le plus curieux des poèmes composés à ce sujet est attribué à plusieurs auteurs par de divergents érudits. Toutefois, il semble qu'il est l'œuvre d'un certain des Yveteaux dont on sait seulement qu'il vivait entouré de trois maîtresses qui s'entendaient fort bien entre elles. C'est l'opinion du Père

Hosted by Google

Dan qui fait souvent autorité (1). Quoi qu'il en soit, ce sont des vers d'une assez belle allure. Le début surtout a de la fierté :

Vierges qui du grand ciel retenez en partage
Des chansons et des vers le fertile héritage,
Muses, si vous m'avez assuré quelquefois
Que mes chansons, un jour, agréeraient à la France,
Aidez-moi, maintenant que je dis la naissance,
Le bers et les destins du Dauphin des Français
A temps plus opportun vous ne sauriez, maîtresses,
Remonter de mon luth les cordes parleresses
Qu'à dire cet enfant lequel naissant ici
Y fait heureusement avecque soi renaître
La joie dedans nos cœurs sous l'espoir d'un tel maître
Et pour jamais mourir la crainte et le souci...

La période se développe avec aisance et peut plaire pourvu qu'on en retranche ce « *lequel naissant ici* » qui est par trop gauche.

Après les Muses, le poète invoque les nymphes de la Seine et de la forêt. Puis il affirme que la grande nouvelle va se répandre à travers le monde. Il associe, par déférence pour Marie de Médicis, mère du Dauphin, la joie de la Toscane à celle de la France, et il s'écrie :

Cependant le Démon qui sur Arno réside
Et cil qui sur les flots de la Seine préside
Oyant de cet enfant la future grandeur,
Après avoir baisé le berceau de leur prince
Hors se jettent soudain et parmi sa province
Chacun court glorieux, annonçant ce bonheur.
Mais passant les forêts qui le palais entourent
Et qui comme un théâtre en un rond l'environnent (2),
Ces anges au sortir animèrent les bois;
Si comme on vit jadis ès forêts prophétiques
De Dodone parler les Chênes fatidiques,
De Bierre ainsi parlaient les arbres cette fois...

(1) Ce Père Dan a publié sur Fontainebleau un volume fort documenté et dont le titre, d'une pompe quasi orientale, mérite d'être cité ; le voici : le *Trésor des merveilles de la royale maison de Fontainebleau* (1647). Le poème a pour titre : *Chant de naissance de Monseigneur le Dauphin.*

(2) L'expression est fort exacte. En effet, Fontainebleau se trouve au fond d'un cirque de collines boisées et disposées comme des gradins. La forêt portait, à cette époque, le nom de forêt de Bierre.

Hosted by Google

Ces arbres prédisent, bien entendu, toutes sortes de splendeurs et de prospérités. Et le poème se termine par quelques vers où ce chant d'allégresse répercuté des eaux aux frondaisons est largement rendu :

Sur ta naissance ainsi des forêts plus prochaines,
A l'envi, toute nuit, prédirent les vieux chênes,
Seine qui veillait lors sur son flot les ouït
Et les conta, joyeuse, à ses vertes Navondes
Qui, soudain, de leurs voix, fendant les plis des ondes,
Nous vinrent annoncer cette agréable nuit.

Mais avant que des Yveteaux célébrât la naissance de Louis XIII, un autre poète, Claude Garnier, avait composé une *Ode pindarique* ou *Élégie à la Reine, sortant de Paris pour aller faire ses couches à Fontainebleau.* Cette pièce, d'une poésie imagée, çà et là, jusqu'à l'extravagance, ne manque pourtant ni de couleur ni de mouvement. En voici un fragment :

Qu'un printemps étincelle et fleurisse ès campagnes
Doux, riant, gracieux, en liesses compagnes,
Et qu'ainsi, belle Reine, en miracle si beau,
Ta Majesté surgisse à Fontaine-Belle-Eau
Pour y faire ta couche au milieu de nos princes
Et des plus hauts seigneurs des françaises provinces.
Que les eaux de ce lieu sous ton avènement
Se changent en nectar distillé saintement
En lait, en manne, en miel, en essences choisies...
Que les ongles des cerfs et leurs cornes se dorent,
Que les biches d'azur et de pourpre s'honorent,
Les chevreuils et les daims et qu'aussi les oiseaux,
Au bec, au dos, aux pieds, s'attifent de joyaux!

Cette bizarre imagination, ce souhait que les bêtes se dorent, se bariolent et se couvrent de pierreries pour fêter la grossesse de la reine, ne sont-ils pas tout à fait drôlatiques? Quant aux ondes changées « en essences choisies », la trouvaille est galante.

Chose assez curieuse, pendant tout le règne de Louis XIV, on ne découvre aucun bon poète qui ait chanté Fontainebleau.

Hosted by Google

Je ne vois à noter, non pour leur valeur, mais parce qu'ils ont rapport à un souvenir curieux, que les vers de Benserade récités par le Roi, divers seigneurs et belles dames aux intermèdes du fameux *Ballet des saisons* (23 juillet 1663). Ce fut, dit-on, pendant cette fête que Louis XIV remarqua pour la première fois Mlle de La Valliere. La future carmélite représentait une nymphe de la suite de Diane. Elle déclama, en rougissant et en tremblant, le quatrain suivant qui n'est ni plus ni moins plat que les autres couplets brochés par Benserade :

Cette beauté depuis peu née,
Ce teint et ces vives couleurs
C'est le printemps avec ses fleurs
Qui promet une bonne année.

Les poètes du XVIIIe siècle n'ont à peu près rien écrit sur Fontainebleau. Peut-être, l'ennui et la méfiance que leur inspiraient les mœurs de la cour leur coupaient-elles l'inspiration. Voltaire était au palais avec Mme du Châtelet en novembre 1745. Il travaillait à sa tragédie de *Sémiramis* et il écrivait à son ami, M. de Cideville : « Me voici à Fontainebleau et je prends tous les soirs la ferme résolution d'aller au lever du roi; mais tous les matins, je reste en robe de chambre avec Sémiramis. » Sur ces entrefaites, il lui arriva, par le fait de sa langue trop prompte, une mésaventure. Un soir, la marquise du Châtelet jouait au jeu de la reine et perdait 84,000 livres. Voltaire, qui se tenait debout près de la jeune femme, lui dit en anglais : « Vous avez affaire à des fripons. » Il fut compris de quelques courtisans qui menèrent grand tapage de cette remarque — pourtant non dénuée de vraisemblance, vu les mœurs de l'époque — et qui se plaignirent au roi. On parla d'emprisonner l'irrévérencieux poète. Et Voltaire jugea prudent de s'enfuir et de se réfugier à Sceaux, chez la duchesse du Maine, où il resta deux mois.

Piron, qui séjourna aussi au palais, pendant une quinzaine, à la même époque, a décrit son ennui dans une lettre fort spirituelle, dont voici quelques passages : « Les jours se suivent et se ressemblent. Tous les jours la chasse; plus de

Hosted by Google

chenils que de maisons; des aboiements de chiens et des cors; de la pluie, de la boue et du vent, voilà le pain quotidien. Voici le pain hebdomadaire : le lundi, concert; le mardi, tragédie; le mercredi, concert; le jeudi, comédie française; le vendredi, salut; le samedi, comédie italienne; le dimanche, grand'messe... Je m'ennuierais encore plus à la cour, sans une encoignure de fenêtre, dans la galerie où je me porte quelques heures, la lorgnette à la main. Et Dieu sait le plaisir que j'ai à voir les allants et venants. Ah! les masques! Si vous voyiez comme les gens de robe ont l'air édifiant, comme les gens de cour ont l'air important!... C'est une merveille! Je ne vois ici rien de vrai que la physionomie des Suisses; ce sont les seuls philosophes de la cour; avec leur hallebarde sur l'épaule, leur grosse moustache et leur air tranquille, on dirait qu'ils regardent tous ces affamés de fortune comme des gens qui courent après ce qu'eux, pauvres Suisses, ont attrapé depuis longtemps (1)... »

VII

Au XIX^e^ siècle, ce ne sont plus les fêtes et les rois que chantent les poètes. Ce sentiment de la nature que réveilla le romantisme leur fait découvrir la forêt. Ils s'émeuvent à ses aspects farouches ou gracieux. Ils chantent les gorges sauvages, les vieux arbres, les jeux de la lumière et de l'ombre à travers les frondaisons, l'aspect tourmenté des grands rochers et les ondulations harmonieuses des genêts et des bruyères.

Chateaubriand, qui a rénové, avec l'ampleur que l'on sait, le style descriptif, ouvre la série. Il vint à Fontainebleau à l'âge de 20 ans environ (1788) et composa, sur la forêt, des vers qui ne furent, d'ailleurs, publiés qu'en 1826 dans l'*Almanach des muses*.

(1) Publié par les Goncourt dans les *Portraits intimes du* XVIII^e^ *siècle*, 2^e^ série.

Hosted by Google

Dans la vieille et splendide futaie du Bas-Bréau, s'élève un chêne dit de la *Reine Blanche*, d'après lequel, soit dit en passant, Diaz a peint un adorable tableau qu'on voit aujourd'hui au musée du Louvre. La grave beauté du site inspira, sans doute, Chateaubriand, car c'est à cet endroit qu'il élabora certain petit poème dont le style est assez médiocre. Il faut bien l'avouer, chez le grand René, le poète ne vaut pas le prosateur. Le fait est surabondamment prouvé par divers essais de l'auteur des *Martyrs* et, entre autres, par sa piteuse tragédie de *Saül*. Il importe aussi de remarquer qu'à 20 ans Chateaubriand n'était pas encore lui-même. Prenons donc comme une simple curiosité littéraire et comme un document peu connu les vers qui suivent :

Forêt silencieuse, aimable solitude,
Que j'aime à parcourir votre ombrage ignoré!
Dans vos sombres détours, en rêvant égaré,
J'éprouve un sentiment libre d'inquiétude.
Prestiges de mon cœur, je crois voir s'exhaler
Des arbres, des gazons, une douce tristesse.
Cette onde que j'entends murmure avec mollesse
Et dans le fond des bois semble me rappeler.
Oh! que ne puis-je, heureux, passer ma vie entière
Ici, loin des humains! Au bord des frais ruisseaux,
Sur un tapis en fleur, dans un lieu solitaire,
Qu'ignoré, je sommeille à l'ombre des ormeaux!
Tout parle, tout me plaît sous ces voûtes tranquilles;
Ces genêts, ornement d'un sauvage réduit,
Ce chèvrefeuille atteint d'un vent léger qui fuit,
Balancent tour à tour leurs guirlandes mobiles.
Forêt, agitez-vous doucement dans les airs :
Moi, de vos charmes seuls, j'entretiens vos déserts.

On trouve ici, brutes et renfermées encore dans la gangue, les qualités brillantes que Chateaubriand développera plus tard. Il voit déjà la nature, mais il ne sait pas encore la décrire. Car, outre les chevilles et les gaucheries, que d'inexactitudes dans ces vers de jeune homme.

D'abord, le poète n'a pu entendre l'onde « murmurer avec mollesse » ni contempler « de frais ruisseaux », pour l'excel-

Hosted by Google

lente raison qu'il n'y a point d'eau courante dans la futaie du Bas-Bréau. Il n'y en a même point dans la forêt, et c'est du reste une de ses caractéristiques. L'eau y forme, çà et là, des mares dormeuses au fond des fourrés les plus retirés ou au creux des *platières* qui dominent les chaînes de rochers. En certains endroits elle suinte des blocs de grès pour s'accumuler dans de petits bassins creusés par la main de l'homme. Mais, nulle part, elle ne peut courir : le sable qui constitue le sol de la forêt l'aurait bientôt absorbée.

Autre erreur : Chateaubriand n'eût pu sommeiller « à l'ombre des ormeaux » vu que l'orme fait défaut parmi les essences qui peuplent les entours de Fontainebleau. Le terroir lui est défavorable.

Enfin, il est impossible que Chateaubriand ait vu le genêt « balancer ses guirlandes » mêlées à celles du chèvrefeuille, attendu que cet arbuste pousse en touffes, ne s'accroche point aux arbres et ne croît pas dans les sites où prospère le chèvrefeuille.

Peut-être trouvera-t-on qu'il y a quelque pédanterie à relever ces fautes. Mais pourquoi pas? La gloire de Chateaubriand est assez haute pour ne pas être diminuée par les ébauches confuses où s'essaya l'adolescence de son génie.

En tout cas, Chateaubriand ne méprisait pas ses premiers vers, puisqu'il les a publiés, sans retouches, sous la Restauration. Il les avait conservés intégralement dans sa mémoire comme le démontre un fait rapporté par un poète local du nom d'Alexis Durand.

En 1825, Chateaubriand revint parcourir la forêt. Il eut pour guide ce Durand qui, lorsqu'ils furent arrivés à la Reine Blanche, le vit s'arrêter et l'entendit réciter à mi-voix le poème que je viens de transcrire.

Pourquoi ne me trouvais-je pas à la place de Durand? J'aime si fort le Bas-Bréau et je tiens tant à ce qu'on décrive exactement la forêt que j'aurais, je crois, malgré mon respect et mon admiration, fait remarquer au grand écrivain ses erreurs...

Puisque, à propos de ces vers, j'ai mentionné l'admirable

Hosted by Google

futaie du Bas-Bréau, je citerai deux poètes qui l'ont vue sous deux aspects différents : Théodore de Banville et M. André Theuriet.

Pour Banville disons, tout de suite, qu'arrêté parmi les roches farouches qui, des dernières pentes d'Apremont, regardent la futaie, il fut saisi par l'âpreté de leurs formes et par l'aspect de catastrophe qu'elles présentent et qu'il s'écria :

Et vous, rochers sans fin, suspendus et croulants,
Sur qui l'oiseau sautille et qui, depuis mille ans,
Gardez avec douceur vos effroyables poses,
La mousse et le lichen et les bruyères roses,
Ont beau vivre sur vous comme un jardin en fleur,
Ne devine-t-on pas avec quelle douleur
Un volcan souterrain, indigné d'être esclave,
Vous a vomis jadis avec un flot de lave?...

Or, il faudrait beaucoup trop d'imagination pour croire que les rochers de la forêt ont été vomis par un volcan. Il n'y eut ici nul cataclysme d'origine plutonienne. Cuvier a établi, de la façon la plus indiscutable, que les masses pierreuses, si étrangement déchiquetées, de Fontainebleau étaient dues à des courants marins et à des courants d'eau douce qui s'entre-heurtèrent sur toute l'étendue de la région occupée aujourd'hui par la forêt. Les eaux ont dénudé le sol, creusé les gorges et *sculpté* les grès qui en constituent l'ossature.

Je veux faire encore un autre reproche à Banville. Dans le même poème, il se vante d'avoir gravé le nom de sa maîtresse sur le tronc des arbres :

O forêt adorée encor, Fontainebleau,
Dis-moi, le gardes-tu sur le tronc d'un bouleau,
Ce nom que j'appelais mon espoir et mes forces
Et que j'avais partout gravé dans tes écorces?

Eh bien, je pardonne difficilement à Banville d'avoir mutilé un bouleau. Quoi donc, est-il admissible qu'on prenne plaisir

Hosted by Google

à lui faire saigner sa sève et à l'enlaidir en rompant l'harmonie argentée de son pâle épiderme pour y tracer d'inutiles graphiques? Quant à moi, je respecte si fort les arbres que je ne puis constater, sans colère, de telles mutilations. Heureusement que Banville a presque fait oublier son sacrilège lorsqu'il a célébré la futaie dans les beaux vers qui suivent :

Elle, enfant comme moi, nous allions, le matin,
Respirer les odeurs de verdure et de thym
Et voir tes rochers gris s'éveiller dans la flamme.
Puis quand se reposait celle qui fut mon âme,
Lorsque tes horizons brûlent, que vers midi,
Le serpent taché d'or se réveille engourdi,
Je contemplais, effroi d'une âme sérieuse,
Cette heure du soleil blanche et mystérieuse.
N'est-ce pas, n'est-ce pas que vous étiez vivant,
Noir feuillage, immobile et triste sous le vent
Comme une mer qu'un Dieu rend docile à ses chaînes?
Et vous, colosses fiers, arbres noueux, grands chênes,
Rien n'agitait vos fronts par le temps centuplés;
Pourtant vos bras tordus et vos muscles gonflés,
Ces poses de lutteurs affamés de carnage
Que vous conserviez, même à cette heure ou tout nage
Dans la vive lumière et l'atmosphère en feu,
Laissaient voir qu'autrefois, sous ce ciel vaste et bleu,
Vous aviez dû combattre, ô géants centenaires,
Au milieu des Titans vaincus par les tonnerres.

A la bonne heure! Il est impossible de mieux peindre le grand soleil sur la forêt.

Banville, ici comme partout dans son œuvre, rend avec un maximum d'intensité et avec un grand luxe de vives images son émotion. M. André Theuriet, plus sobre, plus discret, s'attacha surtout à évoquer la fraîcheur calme des sous-bois. Chez lui, point de grands cris ni de ces strophes où les vers résonnent comme des frondaisons agitées par un vent effréné. Il aime le chant d'un oiseau qui se cache dans une feuillée paisible, le balancement doux des fougères, le tintement de la rosée sur les feuilles mortes et la brume bleuâtre où se perdent les sentes capricieuses. Il a vu le Bas-Bréau par une après-

Hosted by Google

midi de pénombre, de soleil affaibli et de recueillement, et il a noté son impression dans ce charmant sonnet :

Les hêtres blancs et droits élancent haut leur voûte,
A leurs pieds la fougère et la mousse au passant
Lentement, comme un miel distillé goutte à goutte,
Offrent des lits moelleux où le soleil descend.

Une lumière, en pluie impalpable dissoute,
Répand sous la feuillée un jour phosphorescent
Où des papillons bruns monte l'essaim dansant,
Où le glauque lézard, tapi dans l'herbe, écoute.

Aucun bruit, si ce n'est, comme un rire flûté,
Le chant d'un loriot gourmand mis en gaieté
Par l'espoir d'un hallier plein de cerises mûres.

Partout une ombre fraîche et, là-bas, tout au fond,
Dans l'entrelacement des confuses ramures,
De rares coins de ciel d'un bleu pur et profond.

VIII

Il est assez singulier que beaucoup de poètes qui visitèrent, à diverses reprises, ou habitèrent Fontainebleau, n'aient pas jugé à propos de vouer des vers à sa forêt. Peut-être aussi ont-ils désespéré d'en rendre convenablement la sévère beauté. C'est le cas du chansonnier Béranger qui vécut un an dans la ville et qui parcourait, à peu près tous les jours, la sublime futaie du *Nid de l'aigle*. Il est vrai que le chantre de Lisette ne se sentait sans doute pas l'âme à l'unisson de celle qui circule sous l'écorce de ces arbres austères.

Auguste Barbier, qui possédait une maison à Fontainebleau et qui y venait chaque année, n'a pas laissé un seul poème inspiré par la forêt. Ce silence n'est probablement pas à regretter, car, hormis les *Iambes* et quelques passages du *Pianto*, la plus grande partie des vers de Barbier sont au-dessous du médiocre.

Théophile Gautier n'a pas consacré de vers à la forêt. Mais, par contre, il a écrit un article délicieux sur le bonhomme

Hosted by Google

Denecourt. Ce Denecourt était un ancien soldat qui, retraité à Fontainebleau, s'éprit d'une belle passion pour la grande Sylve. Il employa ses économies, la dot de sa femme et trente ans de son existence à y tracer des sentiers, à y déblayer des grottes obstruées par les sables et à rendre accessibles les plus beaux points de vue. Nombre d'artistes et d'écrivains lui surent gré de ses travaux et rédigèrent à sa gloire un volume pour lequel Gautier donna une fantaisie dont voici quelques fragments :

« Sylvain, le dieu Sylvain, que l'on croit mort depuis deux mille ans, existe et nous l'avons retrouvé : il s'appelle Denecourt. Les hommes s'imaginent qu'il a été soldat de Napoléon, et ils ont pour eux les apparences ; mais comme vous le savez, rien n'est plus trompeur que les apparences. Si vous interrogez les habitants de Fontainebleau, ils vous répondront que Denecourt est un bourgeois un peu singulier qui aime à se promener dans la forêt. Et, en effet, il n'a pas l'air d'être autre chose ; mais, examinez-le de plus près, et vous verrez se dessiner, sous la vulgaire face de l'homme, la physionomie du dieu sylvestre. Son paletot est couleur bois, son pantalon noisette ; ses mains, hâlées par l'air, font saillir des muscles semblables à des nervures de chênes ; ses cheveux mêlés ressemblent à des broussailles ; son teint a des nuances verdâtres et ses joues sont veinées de fibrilles rouges comme les feuilles aux approches de l'automne ; ses pieds mordent le sol comme des racines et il semble que ses doigts se divisent en branches ; son chapeau se découpe en couronne de feuillage, et le côté végétal apparaît bientôt à l'œil attentif...

« Vous n'aurez pas besoin de lui offrir des sacrifices comme au temps où son effigie de marbre, couronnée de feuilles et de pommes de pin, se dessinait blanche sur le fond sombre des bois de Grèce et d'Italie. Tant d'exigence n'irait pas à un dieu tombé. Quelquefois, la nuit, il rencontre Irmensul, le dieu gaulois rentré depuis des siècles dans le cœur des chênes, où l'on taillait, à coups de serpe, sa grossière image. Et ce sont entre eux de touchants dialogues sur la dureté des temps, sur les ravages que fait la hache dans les bois sacrés, sur la mo-

Hosted by Google

queuse impiété et la noire ingratitude des mortels. Hélas! se disent-ils, la verte chevelure de la mère Cybèle tombe boucle à boucle, et bientôt apparaîtra tout nu le crâne chauve de la Terre. Tâchons au moins de sauver la forêt de Fontainebleau...

« La femme légale de Denecourt, qui ne sait pas être l'épouse de Sylvain, ne comprit pas l'amour de son mari pour la forêt; elle s'alarma de si longues absences; elle crut à des rendez-vous vulgaires, à des voluptés illégitimes sous la tente verte des feuilles. Le dieu Sylvain fut suivi, épié, et l'épouse se rassura en ne voyant jamais un chapeau de paille orné d'une fleur l'accompagner dans ses promenades solitaires ni une jupe adultère s'étaler, à côté de lui, sur le gazon, pendant ses haltes méditatives. Quelquefois Sylvain tenait embrassé le fût rugueux d'un chêne; mais qui songerait à être jalouse d'un arbre? Elle ne savait pas, la bonne dame, que, sous la rude écorce, palpite, aux approches du dieu, le tendre sein de la jeune et belle Hamadryade, qui n'a rien à refuser au maître de la forêt et, pour lui, dépouille son épaisse tunique ligneuse, frangée de mousse d'or... »

D'autres poètes n'ont vu, semble-t-il, de la forêt que certains sites pleins de grâce reposée et qui alternent avec les sites grandioses. Parmi ceux-là, je citerai Fernand Desnoyers, MM. Jacques Madeleine et Victor Margueritte.

Desnoyers n'est plus guère connu que par son apostrophe aux Havrais. Ces bonnes gens se préparaient à inaugurer la statue de leur compatriote Casimir Delavigne, et tout le romantisme qui méprisait fort à cause de ses vers grisâtres et de ses tirades académiques, rédigées en un style gluant et traînard, le rimeur des *Messéniennes;* tout le romantisme hérissa ses crinières et rugit. Desnoyers ne s'en tint pas là; il composa une invective dont voici les premiers vers :

Habitants du Havre, Havrais,
Je viens de Paris tout exprès
Pour jeter à bas la statue
De Delavigne Casimir. —
Il est des morts qu'il faut qu'on tue!...

Hosted by Google

Desnoyers était, du reste, l'homme le plus pacifique du monde et un poète de troisième ordre. Fort épris de Fontainebleau, il y venait assez souvent... pêcher des grenouilles dans les mares et récolter des champignons dans les taillis. Il a composé une *Ébauche de la forêt* qui pullule de chevilles, de clichés et de fautes de français. On y trouve cependant une strophe où Desnoyers rend assez bien l'émotion qu'il ressentit à ouïr les murmures de la futaie :

Je sens comme un baiser, qui tombe du feuillage,
M'effleurer fraîchement les mains et le visage,
J'entends toutes les voix du passé m'appeler
Dans les frissonnements des feuilles, et parler...
Je hume les parfums émanés des verdures,
Les haleines des fleurs; d'harmonieux murmures,
Des sons vagues et doux errent autour de moi,
Je suis prêt à pleurer et j'ignore pourquoi...

M Jacques Madeleine qui habita longtemps à la lisière occidentale de la forêt, s'est plu à en donner plusieurs aspects dans son livre de vers intitulé : *A l'orée*. Ce ne sont point de grands tableaux ni des fresques tragiques, mais de petites notations, un peu mièvres, assez gracieuses, — quelque chose comme des aquarelles. Ceci, par exemple :

Ce sentier de forêt s'enfonce
Dans le couvert et va tout droit,
Large parmi des fleurs de ronce —
En fuyant, il se fait étroit.

Il s'effile encore et pénètre
Comme une pointe en un fourré
De baliveaux, d'orme ou de hêtre
Dont le vert pâle est tout doré.

Le grand soleil ivre de joie
S'éparpille en rayons diffus
Et de tant de clarté flamboie
Qu'il rend tous les lointains confus.

Mais ce fond trop lumineux semble,
Assombri soudain, plus divers,
Se fermer d'un rideau qui tremble,
Où reparaissent les tons verts.

Hosted by Google

C'est qu'un lourd nuage, en l'espace
De feu, glisse vers le soleil.
Il éteint partout, quand il passe,
Cet éblouissement vermeil...

M. Victor Margueritte, dans un petit poème intitulé : *A l'aube,* a évoqué, d'une façon charmante, la forêt à l'époque où elle revêt sa parure automnale :

Une clairière, le matin,
Et sous les arbres séculaires,
En cet automne et ce matin,
Une grisante odeur de thym
Flotte parmi les brises claires.

Tel qu'un ciel pâle de printemps
Qu'aucun nuage ne festonne,
Le ciel s'irise par instants,
De bleus si tendres, si chantants,
Que tu souris, royale Automne.

Feuillés d'ors rouges et d'ors verts,
Tes bois baignés de brume blanche
Se découpent sur ce fond clair
Et sous les frissons de l'éther
Bruit le murmure des branches.

Vers le lointain d'opale teint
Où des princesses sont allées
Traînant leurs jupes de satin,
Voici qu'il monte, au ras du thym,
Un brouillard rose des allées.

Dans la forêt où le réveil
Des parfums passe par bouffées,
C'est la poussière qu'au soleil,
Après les rêves du sommeil,
Laisse le vague envol des fées.

IX

S'il fallait maintenant dénombrer tous les rimailleurs qui mirlitonnèrent dans la forêt sous prétexte qu'ils ont erré sous ses futaies, un bras autour de la taille plus ou moins fine de

Hosted by Google

leurs maîtresses, je n'en finirais pas. Je préfère remonter jusqu'à Musset pour choisir des vers d'amour qui vaillent la peine d'être cités.

Alfred de Musset vint souvent à Fontainebleau. Il se logeait chez son ami Alfred Tattet qui possédait, dans cette partie de la forêt qu'on appelle le Bois de la Madeleine et qui regarde le pont de Valvins, une agréable petite maison.

Musset y composa, entre autres, la nouvelle intitulée : *Frédéric et Bernerette* et le poème qui porte le titre de : *Souvenir.* J'en citerai les premières strophes :

J'espérais bien, pleurer, mais je croyais souffrir
En osant te revoir, place à jamais sacrée,
O la plus chère tombe et la plus ignorée
Où dorme un souvenir!

Que redoutiez-vous donc de cette solitude
Et pourquoi, mes amis, me preniez-vous la main,
Alors qu'une si douce et si vieille habitude
Me montrait ce chemin?

Les voilà, ces coteaux, ces bruyères fleuries
Et ces pas argentins sur le sable muet,
Ces sentiers amoureux, remplis de causeries
Où son bras m'enlaçait.

Les voilà, ces sapins à la sombre verdure,
Cette gorge profonde aux nonchalants détours,
Ces sauvages amis dont l'antique murmure
A bercé mes beaux jours.

Les voilà, ces buissons où toute ma jeunesse
Comme un essaim d'oiseaux, chante au bruit de mes pas,
Lieux charmants, beaux déserts où passa ma maîtresse,
Ne m'attendiez-vous pas?...

On ne sait guère quelle est la maîtresse dont Musset réveille le souvenir dans ces *Stances.* Pourtant certains croient qu'il s'agit de Georges Sand...

Des poètes actuellement vivants, je pourrais en choisir un certain nombre qui aimèrent et louèrent la forêt : Stuart Merrill, Henri Degron, Paul Fort, etc. Mais ils la chanteront,

Hosted by Google

sans doute, encore et j'attendrai pour leur tresser des couronnes.

Enfin, il est un poète qui célébra Fontainebleau en prose et en vers. Il s'est pris pour la forêt d'une telle passion, qu'il y passe la plus grande partie de sa vie et qu'il a formé le projet de lui consacrer plusieurs volumes. Mais ce poète me touche de si près que je suis fort embarrassé pour vous dire tout le bien que je pense de lui. Je me contenterai donc de citer une petite prose qu'il composa, le printemps dernier, au retour d'une promenade à travers la belle futaie des *Fosses-Rouges*.

« Voici l'éveil charmant des feuillages à la fine pointe de l'aube. Germinal, ramassant les derniers muguets, s'efface dans des fourrés où, en cherchant bien, on trouverait encore quelques plaques de givre de l'hiver.

« Floréal descend du ciel diaphane, enveloppé d'un voile de brouillard rose, mauve, à peine brodé de lueurs safranées sur les bords. La futaie des *Fosses-Rouges* dresse ses colonnades de hêtres, plus devinées qu'aperçues dans la mi-obscurité du petit jour.

« Le sentier se garde d'observer la ligne droite, car il n'ignore pas que les flâneurs qui le suivront se soucient fort peu du plus court chemin d'un point à un autre. Le sentier, capricieux comme un désir de courtisane, serpente en cent détours, se replie sur soi-même, épouse nonchalamment les pentes à moins qu'il ne s'avise de les escalader à pic. Plus loin, il dévale dans un combe pour vérifier si les fougères qui l'habitent ne négligent pas de dérouler leurs crosses; puis il remonte pour frôler amicalement le tronc vermoulu d'un hêtre antique. Bref, il donne l'impression délicieuse de ne venir de nulle part et de n'aller nulle part.

« Vive ce sentier!... Et foin des routes qui ont un but!...

« Hier, les branchages frémissaient sous le travail des bourgeons impatients d'éclater. Les bouillonnements de la sève faisaient vibrer des gramens jusqu'aux guis.

« Aujourd'hui, grâce à la nuit humide et tiède qui vient de s'écouler, toutes les entraves se sont rompues. Les coques brunes et luisantes, poisseuses aux doigts, qui engainaient les

Hosted by Google

feuilles, jonchent le sol. A mesure que la clarté augmente, je découvre le peuple adolescent des pousses nouvelles. Lustrées par la sève, d'un vert tendre qui se foncera bientôt, elles offrent aux baisers du soleil levant leur épiderme délicat. Puis les frondaisons s'épanouissent comme des éventails balancés. Une vaste lumière ne tarde pas à baigner la futaie. Quelques minutes encore, et celle-ci devient pareille à un dôme de soie, couleur de fluide émeraude. La rosée le festonne de pierreries. La futaie figure l'intérieur d'un temple, drapé d'étoffes de pourpre et de sinople que brodent de fines arabesques d'or.

« Le vent espiègle danse comme un écureuil, dans les hautes frondaisons. Un merle enfle son frais pipeau : l'on dirait le murmure d'une source. J'enlace le fût svelte d'un charme et je m'ouvre tout entier à la volupté du renouveau.

« Un bruit de pas fait craquer le sable... Je maudirais l'intrus, qui monte de la combe prochaine, si, dès que je puis préciser sa silhouette, je ne m'apercevais qu'il va, les yeux ivres, les mains jointes, aussi extatique que moi-même. Je lui pardonne donc. Il me joint : c'est un jeune homme vêtu de gris, au teint rose, à la moustache comme une fumée blonde, aux prunelles d'outre-mer et aux membres robustes.

« Il m'aborde et il me dit avec un fort accent anglais : « Bonjour, monsieur. — Comme c'est beau!... »

« Faut-il que la matinée déborde de la joie de vivre pour que ce gentleman, évidemment des plus corrects, m'adresse la parole sans m'avoir été présenté!

« Je lui réponds : — Oui, c'est très beau. »

« Nous n'ajoutons rien. Nous restons côte à côte, immobiles, savourant les palpitations harmonieuses des feuillages, les roulades du merle, l'or aérien, l'ombre verte et les lignes molles que trace le sentier.

« Pour nous récompenser de notre dévotion, le printemps nous apparaît, éphèbe à l'éclatante toison rousse, entre les hêtres. Il agite, trois fois au-dessus de sa tête, son casque de jonquilles puis il se fond dans le soleil en laissant derrière lui une traînée de pervenches. »

ADOLPHE RETTÉ.

Hosted by Google

TRIPTYQUE

LE PASSÉ.

C'est l'heure du crépuscule, quand les couleurs vont s'éteindre et s'effacer les contours. Dans le paysage sans mouvement, des débris sont épars, parmi lesquels un vieillard est assis. Son masque d'expression surhumaine fait penser à celui du prophète des lamentations bibliques, qu'on croirait descendu des voûtes prestigieuses de la Sixtine; son attitude évoque celle que le maître allemand a prêtée à sa sublime figure de la mélancolie.

Car une infinie mélancolie plane ici où le passé accumule ses ruines, où l'humanité disparue parle en des amoncellements qui s'emplissent de visions : sphinx de granit et monolithes solitaires; chapiteaux de marbre aux lignes sévères ou épanouis en des végétations fouillées; théories harmonieuses développant l'eurythmie de leurs mouvements aux frises panathéniennes; figures toutes gracieuses de Tanagra, vases au galbe pur, lyres muettes des aires, peintures murales égayant l'intimité de la vie domestique des riantes images de l'inspiration païenne, ou enfouies au fond des nécropoles chrétiennes en des balbutiements naïfs et mystiques... Tout le passé s'évoque, disant l'effacement de ce qui a été, la destruction inévitable, l'inanité de l'effort, l'anéantissement fatal de l'œuvre, le retour à la poudre de tous ce qui fut la vie, ou que l'on inventa pour la glorifier, l'embellir, la consoler.

Hosted by Google

LE PRÉSENT.

Le ciel est de feu. Par intervalles, la ligne de l'horizon se brise et disparaît derrière les hautes cheminées. L'appareil formidable de l'industrie moderne se devine là où des rails morcellent le sol, où sur le ciel se dessinent, comme en de gigantesques portée fiévreuse, les fils de rapides au long desquels court la pensée fiévreuse, où s'élèvent les fourneaux aux cratères de flamme, où se pressent des hommes au visage souillé, leurs poitrines qui habittent dans des corps contrefaits. Tout ici crie la lutte implacable, cruelle aux faibles, à ces enfants dont les muscles anémiés se tordent sous des fardeaux surhumains, à ces femmes dont les traits convulsés racontent de tragiques douleurs, à ces vaincus du temps, affaissés à l'écart, en des attitudes de désespérance.

Deux hommes sont au premier plan qui regardent ce spectacle. L'un, la prunelle fauve des reflets de l'or qui emplit ses mains, prêt à se ruer à la mêlée, en un geste de conquête, sûr de sa puissance, la toute puissance de l'or, par quoi toute résistance est domptée, toute opposition réduite, qui donne le signal des clameurs ou achète les silences, qui met sur les hontes l'étiquette de l'honneur et couvre les forfaits des devises de gloire. qui égare les consciences, pervertit les énergies, dévie les volontés, qui prostitue tout ce qu'on avait cru qui resterait inviolé : le devoir rigide, la vérité austère, la justice incorruptible. L'autre, grave, au geste las disant la lutte vaine dans l'abaissement de l'heure présente, le triomphe insolent des ambitions effrénées, des cupidités insatiables, des basses intrigues, des égoïsmes féroces, des hypocrisies lâche, la voie toujours plus obscure où, toujours plus troublé, roule le flot humain.

L'AVENIR.

L'aube s'est levée et comme en un renouveau se montre la terre purifiée et rajeunie. Sur les ruines du vieux monde, voici que s'établissent en des appareils pacifiques des peuples

Hosted by Google

jaunes, race saine et vigoureuse, qui vient, à son heure, ouvrir un cycle nouveau dans l'histoire du monde et tenter la toujours problématique épreuve des sociétés humaines. Le jour pâle naissant à l'horizon a surpris un adolescent devant le livre qui l'a retenu et où l'heure trompeuse a fui. Un pli se dessine sur la pureté de son front et son œil a comme une gravité prématurée. Autour de lui d'autres livres s'amoncellent, où gît l'âme des races éteintes.

Car nous leur avons légué, multiplié en des proportions effroyables, le livre, cet *opium de l'Occident*, par lequel lentement ont été paralysés nos cerveaux surmenés, tandis que la violence de la lutte et les intempérances faisaient la dégénérescence des corps; le livre, qui certes leur dira nos enthousiasmes et nos gloires, nos fois et nos labeurs, des efforts magnanimes et d'héroïques vies, mais aussi où ils épelleront l'âme du vieux monde dans son effrayante complexité, avec le raffinement aigu de nos souffrances et de nos joies, nos chimères douloureuses et nos écœurantes lassitudes, nos morbides impulsions et nos vouloirs impuissants, les antinomies qui ont tourmenté les races vieillies, et dont elles ont en vain poursuivi la conciliation: héritage de grandeur et de misère transmis par l'âge qui finit à celui qui commence; don magnifique et funeste du passé, grâce auquel sans doute seront évités les longs balbutiements, les lentes initiations, les recommencements stériles, tant d'efforts perdus; mais aussi qui suggestionne les esprits, rouvrant le sillon que l'on croyait nivelé, l'ornière qui semblait à jamais comblée; qui émousse l'ardeur des initiatives, empêche les volontés; qui détourne de la réalité pour le rêve et fait prévaloir la spéculation qui égare sur l'action qui va au but; qui pèse sur l'âme d'une race comme fait l'hérédité sur celle d'un homme; influence obscure, immanente, dont seuls s'émancipent les forts, défiants des chemins tracés, et capables, en leur spontanéité restée intacte, des libres essors, des conceptions audacieuses et des grandioses réalisations.

M. Rose.

Hosted by Google

CHRONIQUE ARTISTIQUE

La Libre esthétique.

Les nombreuses expositions de cercles qui se partagent à Bruxelles l'année artistique semblent vraiment s'être entendues pour prendre chacun un rôle, une tâche déterminés. Le Cercle *Labeur* et le *Sillon* nous montrent l'effort d'une jeune génération qui voulut ne rien devoir qu'à une tradition nationale un peu étroite. Le Cercle *Pour l'Art* nous renseigne sur les efforts persévérants de quelques peintres en leur maturité; la Société des beaux-arts nous apprend quels sont les goûts actuels des gens du monde; la *Libre esthétique* tente de nous faire partager les « frissons nouveaux ». Elle a choisi la meilleure part. C'est autour d'elle que se livrent les batailles, c'est à son propos que l'on peut entreprendre le plus aisément ces grandes discussions esthétiques d'où les très jeunes gens sortent avec la certitude de leur mérite supérieur.

Il y a eu de fort belles choses à l'exposition *Pour l'Art* : les envois de Firmin Baes, de Ciamberlani, de Fabry, de De Haspe, de Lynen, de Janssens, de Van den Eeckhoudt, de Viandier, de Viérin, de Wolfers; les admirables sculptures de Victor Rousseau nous ont valu quelques nobles joies artistiques; mais on les attendait. Si féconds que soient certains artistes, il ne peuvent se renouveler toujours, et c'est le défaut des cercles à personnel fixe de ne nous montrer que des œuvres trop prévues.

La *Libre esthétique*, au contraire, nous réserve chaque année des surprises. Elle s'est donnée pour tâche de nous

Hosted by Google

révéler des compatriotes méconnus ou inconnus, ainsi que de nous faire connaître ce qu'on fait à l'étranger de plus singulier et de plus nouveau. Il y a dix ans que la société assume cette tâche, dix ans qu'elle ahurit, scandalise, et finalement apprivoise un public qui fut longtemps assez réfractaire. Elle a d'abord constitué sa coterie : un petit public restreint, mais enthousiaste qui manquait parfois de discernement, mais dont la curiosité des choses nouvelles, le goût des beautés singulières, l'amour des émotions inédites fut toujours vraiment admirable. Ce petit groupe avait la foi, la conscience de son mérite, il a fini par imposer silence aux rieurs, et par communiquer à la masse amorphe et indifférente quelques-uns de ses enthousiasmes les plus légitimes.

D'une manière absolue et objective quelle qu'ait pu être l'erreur de certains de ces engouements la *Libre esthétique* a rendu à l'art de ce pays un service énorme. Nos peintres ont des qualités admirables, mais ils manquent le plus souvent d'intellectualité et de raffinement; ils sont enclins à voir, dans la perfection du métier, l'unique fin de l'art, à préférer les victuailles de van Utrecht à la Joconde, et à mettre le *Veau écorché* de Rembrandt sur le même pied que la *Ronde de nuit* ou peu s'en faut. Comme dit Baudelaire, ils rangent volontiers sous la catégorie méprisante « art littéraire » toutes les œuvres dont le raffinement ou la signification dépasse la portée de leur intelligence. La *Libre esthétique* en leur montrant les recherches raffinées, les hardiesses fécondes auxquelles se livrent les artistes appartenant à des pays plus cultivés est arrivée peu à peu à leur faire admettre qu'il y a en art autre chose que la vision coloriste, et la perfection du métier. Elle leur a, d'autre part, imposé le sentiment que l'esthétique est évolutive? « A quoi bon ces recherches, ces nouveautés incessantes? » disent les bonnes gens. Il n'y a dans tout cela que le désir de se singulariser. Pourquoi ne pas peindre tout simplement ce que l'on voit, avec cette belle sincérité que l'on admirait chez les ancêtres ». Ils ne se doutent point les dites bonnes gens que l'œil humain, comme le goût, se modifie avec les âges.

Quelle que soit la vigueur de nos préjugés en faveur de

Hosted by Google

certains chefs-d'œuvre, nous devons nous livrer à tout un travail de « mise au point » pour goûter sincèrement le charme d'un tableau gothique, d'un marbre grec antérieur au Ve siècle ou même de la Joconde — encore qu'il y ait infiniment de modernité dans l'inquiétude de son regard — nous ne sommes vraiment émus, transportés, que devant un paysage ou une femme ou un portrait de notre temps, interprété avec le sentiment, l'inquiétude, la fébrilité d'à présent. Pour que l'œuvre d'art nous émeuve vraiment, il faut qu'elle touche à des préoccupations, à des idées, à des sensations actuelles et personnelles. Si certaines œuvres anciennes nous transportent aussi, c'est que certaines façons de sentir se répètent au delà des siècles ou des années. La fièvre de se connaître qui anima quelquefois le Vinci, le goût des larmes que nous trouvons chez un Metsys, la tendresse mélancolique d'un Claude gelée sont des sentiments d'aujourd'hui, qui ne seront peut-être plus des sentiments de demain. C'est pourquoi ces artistes nous émeuvent, alors que de plus grands nous laissent froids. Mais, chez ces anciens, ces sentiments que nous aimons sont mélangés à d'autres. Nous devons, malgré tout, faire la part des années. Nous ne serons remués jusqu'au fond de nous-mêmes que par des artistes qui vivent parmi nous, qui ont nos inquiétudes, nos besoins, nos vertus et surtout nos vices.

Voilà des vérités que les peintres de Belgique ne soupçonnaient point. Quelques-uns les veulent ignorer encore, dans l'unique désir où ils sont d'égaler le brio héroïque d'un Rubens, la saveur pittoresque d'un Jordaens. La *Libre esthétique* les leur enseigne avec une douce obstination.

Parmi les courants artistiques dont elle nous montra le reflet, plus d'un fut improductif. Peu importe : il était une réaction ou une préparation; il enseignait à nos manieurs de brosse qu'il est d'autres façons de voir que celle qui leur est habituelle.

L'exposition de cette année a quelque chose de rétrospectif. M. Octave Maus, qui dirige et organise ces salons, a voulu, semble-t-il, que, pour ce jubilé décennal, l'œuvre de la société soit, en quelque sorte, résumée. Les toiles ont donc été

Hosted by Google

choisies avec beaucoup d'éclectisme. A côté d'un portraitiste classique comme Jacques Blanche, qui expose quelques tableaux d'une distinction et d'un style parfait, on trouvera les portraits clairs et vivants en leur procédé pointilliste de Théo Van Rysselberghe; à côté des paysages sereins et graves de M. Henri Martin, on admirera l'impressionnisme de Paul de Laparent, de Maxime Maufrat, de Henri Lebasque, aussi bien que les visions de rêve de William Degouve de Nuncque et de Mme Julie Massin, qui nous rapportèrent des Baléares le *Frisson des îles*. Après avoir goûté la correction des sculptures de Paul Dubois ou d'Alexandre Charpentier, on appréciera peut-être le mysticisme alangui de Georges Minne ou le pittoresque fiévreux des statuettes du prince Troubetzkoï.

Tous ceux qui valurent à la *Libre esthétique* des succès plus ou moins retentissants ont été représentés : Constantin Meunier, Besnard, Austen-Brown, Gisbert Combaz, Georges Lemmen, Georges Morren, Baertsoen, Moreau, Nélaton, Georges Sauter, Thaulow. D'autre part, la présence de quelques jeunes, de quelques nouveaux venus vient affirmer le désir de la société de continuer à se renouveler sans cesse. Parmi ceux-ci, un des plus intéressants est M. François Beauck qui, dans de petits dessins à la plume, minutieusement détaillés, donne, avec une extrême puissance la sensation de l'effroi, l'inquiétude de l'inconnu. C'est une manière d'Edgar Poë du dessin. Nul plus puissamment que lui n'exprima la terreur de l'obscurité, l'horreur du cauchemar. Il semble avoir retrouvé la veine d'Odilon Redon et de Goya.

Et cet art a quelque chose de très intellectuel et de très volontaire, mais cette curieuse interprétation de la peur à laquelle il se consacre lui est venue d'instinct et nullement par les lectures : les lettres semblent avoir peu de part dans la formation de cet étrange artiste. Ce n'est pas délibérément qu'il cherche à peindre la crainte, c'est parce qu'il ne peut pas faire autrement, parce que la crainte est au fond la seule chose qui l'intéresse; il subit à la fois l'horreur et l'attraction du mystère et de l'ombre, comme ces enfants imaginatifs que l'obscurité rend malade, mais qui s'obligent à l'affronter pour la

Hosted by Google

volupté héroïque de trembler et de vaincre leur tremblement. C'est la sincérité et la naïveté qu'il met à décrire ces sensations qui fait la valeur de la note nouvelle qu'il apporte dans l'art.

A côté de l'envoi de M. Beauck, la *Libre esthétique* nous montre celui de M. De Bruycker, cet étonnant caricaturiste flamand qui se fit remarquer pour la première fois au dernier salon de Gand et que j'ai déjà signalé aux lecteurs de la *Revue de Belgique*. Il s'est imposé d'abord à l'attention par un sens étrange du grouillement humain autant que par d'admirables qualités coloristes. Son envoi de la *Libre esthétique* précise merveilleusement sa physionomie. Dans les aquarelles qu'il nous montre, l'énormité de son comique, l'intensité de son amertume semble s'accroître encore. Peintre ironique et amer de populaire flamand contemporain, il fixe une lamentable et gigantesque caricature de l'ouvrier gantois, et son œuvre a parfois la rude saveur d'une revendication et d'un pamphlet.

Un autre jeune qu'il faut être reconnaissant à la *Libre esthétique* d'avoir mis en lumière, c'est M. Henri Ottman, le peintre des gares. Il y a dans son interprétation du paysage moderniste une fièvre, un accent, une délicatesse nerveuse, qui rappelle les grands impressionnistes français. Ces artistes sont de ceux que tous les publics apprécieront; l'élément révolutionnaire et outrancier est représenté principalement par M. Maurice Denis, dont les audaces voulues et l'étrangeté souvent savoureuse jettent la colère dans l'âme des peintres traditionnelle. Cette colère est utile, de même que les admirations aveugles qui la surexcite, car c'est le rôle précieux de la *Libre esthétique* de secouer notre torpeur. Elle l'a fait pendant dix ans, elle le fait aujourd'hui; souhaitons qu'elle le fasse longtemps encore.

LOUIS DUMONT-WILDEN.

Hosted by Google

PETITE CHRONIQUE

Manifestation Lemonnier. — Le 8 mars, à 7 heures du soir, les amis, les disciples et les admirateurs de Camille Lemonnier étaient réunis à l'*Hôtel Métropole*. Des dames assez nombreuses mêlaient la poésie de leur sourire et de leurs toilettes à la sévérité des habits noirs. Devant des tables fleuries on entendit prononcer sur bien des modes les louanges de celui qui, paisible triomphateur, avait su éveiller tant de sympathies et personnifier avec une réussite très certaine le nouvel effort des lettres en Belgique. Cet effort fut considérable et il fut très indépendant, c'est ce qu'on ne peut nier. Et si Camille Lemonnier eut un prix quinquennal et un prix de Keyn, il fut trois fois traduit en cour d'assises, ce qui prouve que la magistrature ne compte pas assez d'académiciens parmi ses membres et que le parquet ne possède qu'une insuffisante culture chez nous. Ajoutons que le jury acquitta toujours l'écrivain, ce qui fait honneur au bon sens national.

Ce même jour, un choix de pages de C. Lemonnier, destiné à une large et prompte vulgarisation, était mis dans le commerce, ce pendant que les cinquante premiers volumes de son œuvre lui étaient offerts dans une couverture de luxe par des artistes et des hommes de lettres dont beaucoup sont notoires et dont quelques-uns ont peut-être vu là un moyen de notoriété. Il importe peu, d'ailleurs, le « geste » lui-même étant de ceux qui honorent les manifestants, le héros de la fête et notre pays.

*

Théâtre royal de la Monnaie. — Après un succès flamand (*La fiancée de la mer*) il était d'un bon nationalisme de courir après un succès wallon. Les directeurs de notre opéra l'ont compris. Un

Hosted by Google

jeune compositeur verviétois, disciple de M. Vincent d'Indy et signalé au capellmeister de la maison par l'homonymie, sinon par un cousinage, leur parut convenir à ce dessein. Ils se montrèrent aussi généreux qu'avisés en l'accueillant. A une musique, dont le coloris parfois brutal, toujours intense, avait déchaîné les tempêtes orchestrales, symbole très perceptible des tempêtes de la mer du Nord, succéda aussitôt une musique très intérieure, délicatement ouvrée, nerveuse et fluette, une musique wallonne, en un mot, qui fait penser à Grétry et à César Franck. Et comme il fallait respecter la couleur locale, on restitua un coin du vieux Liége de 1827; dans de merveilleux décors, on nous montra la Batte, la place Saint-Paul; on nous initia aux us et coutumes des ouvriers *canonniers* (ou armuriers); on déchaîna le cramignon, on fit sonner les matines de Noël. Avec un art un peu mièvre, mais très réfléchi, M. Albert Dupuis s'ingénia, comme l'avait déjà fait son compatriote de terroir M. Jongen, à entrelacer les thèmes de l'allégresse populaire dans une contexture à la fois savante et discrète.

Mais le sujet, dira-t-on? Le sujet, hum! c'est peu de chose. Un des librettistes passe pour l'avoir conçu, l'autre pour l'avoir revu, orné, pour lui avoir inoculé les qualités professionnelles. C'est qu'alors sa tâche fut rude; car si l'excellent écrivain qu'est M. Garnir se révèle dans l'ordonnance du troisième acte, si wallon d'humeur, dans quelques couplets et quelques détails heureux et pittoresques, on se demande vraiment ce qu'a pu apporter M. Vallier, qui est d'ailleurs disciple d'Esculape et nullement la basse profonde de l'an 1901, celle qui disait avec une si belle intonation, dans le discours de Marc à Tristan : « L'as-tu pu faire! ». Quoi qu'il en soit, et malgré l'excessive sobriété du livret, le drame lyrique a quelques-unes des qualités qui assurent longue vie au théâtre, l'émotion, la verve soutenue, l'originalié mélodique (à part d'excusables réminiscences), une haute et belle tenue d'art. M. Imbart et M. Viaud, ont, avec M. Forgeur, si *Ligeoès* au troisième acte, bien défendu le *maiden-work* de M. Dupuis, et M^lle^ Friché a dépensé, sans compter, sa belle voix; je l'eusse toutefois voulue, comme jadis dans *Louise*, moins gesticulante. Mais M^lle^ Paquot ayant tourné au mélo les douleurs de la fiancée de la mer, l'équilibre d'un patriotisme sagement entendu dictait son devoir à M^lle^ Friché. Elle n'y a pas failli. R.

*

Hosted by Google

Les livres. — *La protection de l'enfance en Belgique* (législation; enfants malheureux; mineurs délinquants), par A. Levoz. Bruxelles, J. Goemaere, 1902.

Un livre dont l'utilité s'affirme incontestablement et dont l'utilisation par tous les citoyens, qui ont cent sous pour le payer, est non moins certaine, un pareil livre ne se montre point chaque jour de l'année à l'étalage des librairies. M. Levoz a été conduit par ses fonctions, son activité spéciale en matière de bienfaisance et ses études de prédilection à en écrire un de ce genre rare. Fondateur et président d'une société protectrice de l'enfance et d'un patronage destiné à ramener au bien les délinquants, les vagabonds, les aliénés, il a songé naturellement à transmettre les résultats de sa longue expérience à tous ceux qui voudront en profiter. Élargissant son sujet dans toutes les directions possibles, visant à prévoir toutes les difficultés de la pratique, à rendre facile l'intervention bienveillante des pouvoirs publics et des particuliers en faveur de ceux qui souffrent, dès leur naissance, par la faute d'autrui ou les fatalités de la nature, il a presque composé un manuel d'éducation, de protection légale, de redressement physique et moral, un compendium applicable à tous les enfants nés en Belgique; car l'enfance a toujours besoin de protection, même dans les plus belles situations sociales. Il est clair toutefois que l'ouvrage est destiné à rendre plus heureux les véritables déshérités, les infortunés, les victimes.

M. Levoz avait déjà publié, en 1896, des *Instructions pratiques à l'usage des membres du comité de Verviers et des correspondants, combinées avec la législation belge et les circulaires du ministère de la justice;* il est l'auteur de plusieurs rapports sur l'activité de ce comité et de diverses communications sur les questions de patronage faites en des congrès spéciaux et devant la Commission royale des patronages belges. Ce furent les noyaux du vaste travail que nous analysons; nous tenons ici la somme des études, des méditations et de l'activité pratique d'un magistrat appliqué passionnément, depuis quinze ans, à un problème social de haute importance.

Aussi trouve-t-on dans la première partie, non pas seulement un exposé complet de la législation sur tout ce qui concerne l'enfance, mais un code analysé, expliqué, éclairci pour les incompétents, apprécié avec sagacité, dénoncé dans ses lacunes, dans ses incorrections et continuellement fortifié d'une documentation historique ou critique en règle.

Hosted by Google

De même la seconde partie manifeste les connaissances personnelles et approfondies de l'auteur; les enfants malheureux doivent être protégés avant leur naissance en instruisant et protégeant leurs mères; à leur naissance, contre les méfaits de la folie, du vice et de la misère; dès leur première évolution comme êtres isolés, et, enfin, d'âge en âge, jusqu'à la majorité, contre tout ce qui peut contrarier le développement de leurs qualité. M. Levoz expose ce qui a été fait, proposé, étudié dans ces intentions humanitaires; il ne cache aucune des difficultés inhérentes à ces problèmes complexes et il s'efforce de trouver des solutions plus avantageuses que celles imaginées antérieurement. La bibliographie est surtout considérable pour la période des dix ou douze dernières années et nous avons trouvé peu d'omissions. Toutes les opinions émises témoignent d'une savante compétence ou sont étayées d'autorités respectables.

On ne s'étonnera pas de rencontrer dans la partie consacrée aux enfants délinquants une forme concrète et une abondance de détails éminemment pratique dans un cadre large et solide; le jurisconsulte donnait particulièrement ici la mesure de son envergure et de son savoir spécial.

Partout nous voyons apparaître un commencement de législation comparée; on sent que l'auteur est préparé pour un travail d'ensemble sur l'avancement en Europe des lois et des œuvres miséricordieuses à l'enfance; puisse-t-il nous le donner dans quelques années et le réussir comme son livre actuel! X. L.

L'*Histoire de France*, publiée sous la direction de M. Lavisse, se poursuit avec un zèle méthodique, qu'on ne saurait trop louer. La seconde partie du tome IV a paru vers la fin de 1902, elle est due à M. Ch. Petit-Dutaillis, professeur à l'université de Lille, et consacrée aux règnes de Charles VII, Louis XI et au début du règne de Charles VIII. On y retrouve la méthode suivie dans les parties de l'œuvre déjà parues : l'emploi judicieux de tous les documents connus et des travaux les plus récents et la reconstitution exacte et pittoresque de la vie d'autrefois. Il faut lire avec attention ce beau volume pour voir comment a été renouvelée l'histoire de Louis XI et précisée la figure du prince, qui, dans la France délivrée des Anglais, inaugura la royauté moderne.

Depuis a paru le volume de M. Henri Lemonnier, professeur d'histoire de l'art moderne à l'université de Paris. Il fait suite au précédent, nous conduit jusqu'à la mort de Charles VIII et nous

Hosted by Google

peint la vie et la carrière de Louis XII et de François Ier. Il comprend donc la première période du XVIe siècle, celle où se préparèrent quelques-uns des grands faits par lesquels s'est réalisée la civilisation moderne : les guerres d'Italie qui mirent la France en contact avec le reste de l'Europe; le gouvernement de François Ier, qui compléta l'œuvre de centralisation et d'absolutisme commencée par les rois capétiens; la Renaissance, qui changea la direction intellectuelle de notre pays; la Réforme qui faillit en modifier les destinées religieuses et morales.

A la fin du XVe siècle, en effet, commence la grande crise intellectuelle, morale et religieuse, dont les effets doivent se prolonger dans toute notre histoire.

Le public appréciera, en lisant l'histoire de cette période, la parfaite indépendance d'esprit et de jugement, la modération, l'absolue sincérité avec laquelle sont traitées les plus hautes et les plus délicates questions de notre histoire.

Il a pu apprécier déjà la sagesse de la résolution, prise au début, de confier à plusieurs historiens l'entreprise de cette œuvre nationale qu'est la publication d'une histoire de France. Chacun des maîtres qui l'ont écrite a passé sa vie à étudier la période qu'il raconte. D'où cette impression de vérité et de vie donnée au lecteur.

Restait que l'unité de l'œuvre fût assurée. Ceci a été l'affaire du directeur de la publication, qui, après avoir réparti la tâche, veille soigneusement à l'application d'une même méthode dans l'ensemble de l'œuvre.

MM. Jules Destrée et Émile Vandervelde viennent de donner la seconde édition de leur *Socialisme en Belgique*. C'est la mise au courant, notamment pour la période parlementaire 1896-1902, du volume publié en 1898. Un nouveau chapitre rapporte les événements accomplis de 1896 à 1899, un autre est consacré à la R. P. (on y trouve, p. 233, une appréciation bien sévère de l'attitude du groupe progressiste); un troisième, où il perce quelque embarras, narre « la crise de 1902 ». Puis vient une étude de M. Vandervelde sur l'*Évolution industrielle*, qui figurait dans la première édition où elle portait un titre différent; le reste, sauf les additions nécessaires, n'est que la reproduction de celle-ci. L'ouvrage a donc conservé les qualités et les défauts par lesquels il se signalait il y a cinq ans. Il a la sincérité, l'information exacte et le bel enthousiasme d'une œuvre de parti; ne lui demandez aucune des qualités d'un livre d'histoire, pas même la

Hosted by Google

cohésion des parties d'ailleurs plus difficiles en raison de la division des tâches entre deux auteurs si différents. Mais tel quel, il vaut d'être lu et il constitue un curieux témoignage de l'activité intellectuelle et surtout politique de notre P. O.

Dans un sens tout opposé, un de nos publicistes les plus persévérants et les plus consciencieux, M. Em. Cauderlier, vient de publier un très remarquable essai sur l'*Évolution économique du XIX^e siècle* (Angleterre, Belgique, France, Etats-Unis). Voici comment, dans un court préambule, il justifie sa « thèse », car ce livre est aussi une thèse, et l'impartialité à laquelle il vise n'est forcément que relative et conditionnelle : « Aujourd'hui la progression des salaires, la baisse des produits sont au-dessus de toute contestation. C'est une loi se dégageant d'une masse de faits définitifs. Nous rappellerons les principaux, déjà mis en lumière par nos devanciers; nous en produirons de nouveaux, récemment acquis, et chercherons à montrer les causes profondes de cette heureuse évolution. Elle est, en somme, le fruit de la grande industrie et du développement extraordinaire des moyens de transport .»

Telle est la thèse, exposée avec aisance et solidité, mais très brièvement aussi, car en deux cents pages on ne peut s'attendre ni à des détails démonstratifs bien abondants, ni à des considérations théoriques de large envergure. M. Cauderlier est un excellent auteur de *tracts*, on le sait; il a l'argumentation pressée, le ton net et sûr, et la conclusion foudroyante; c'est ainsi qu'il a composé son livre, qui se lit avec un véritable agrément. Peut-être serait-on en droit de lui reprocher un excès d'optimisme, résultant de l'art qu'il a de simplifier les questions, de les résoudre dans le sens de ses vœux, qui sont ceux des libéraux, plutôt que dans celui de l'évolution historique. Je ne suis guère plus enthousiaste que lui-même de l'avénement des théories socialistes, mais je n'espère pas qu'elles seront détrônées par des chiffres, ni même par le réveil corporatif, ni non plus par le lent et problématique progrès de l'instruction. On ne peut contester qu'il y ait beaucoup de demi-lettrés, ni beaucoup d'ouvriers aisés dans les rangs collectivistes, ni que le collectivisme ne possède une vertu active, qui manque aux doctrines d'intelligence telles que la nôtre. La part n'est pas faite assez grande chez nous à la sensibilité des foules, et M. Cauderlier se désintéresse peut-être trop totalement de ce facteur-là. Or, si l'on peut nier qu'il faille une religion pour le

Hosted by Google

peuple (et c'est aussi aisé à nier qu'à prouver), on ne peut malheureusement mettre en doute le rôle prépondérant de l'instinct émotif dans les impulsions des foules industrielles aussi bien que dans celles du peuple des villages, incrusté dans sa vieille foi. Et c'est peut-être là, comme M. Ziegler entre autres l'a si bien dit, l'énigme que l'avenir veut nous contraindre à deviner, comme le sphinx se dressant devant le voyageur dans la vieille légende grecque.

Réduire la question sociale à une question de salaires, de tarifs et de prix des produits, ce serait donc se méprendre étrangement. M. Cauderlier est trop avisé pour tomber dans un tel travers; déjà les pages nombreuses qu'il consacre à l'alcoolisme nous le montrent soucieux d'hygiène et de moralité; je voudrais qu'en rééditant cet essai, il en écrivît quelques autres sur les âmes simples et inquiètes des hommes qui, ayant déserté les autels du Dieu de l'évangile, se construisent maintenant une nouvelle foi, grossière et tangible, où il y a place pour un paradis, sinon pour un ciel.

M. W.

Méthode directe de la langue allemande pour les écoles, par I. Poiry. 2e livre (3e et 4e année d'études). Illustré. 448 pages. — Prix : 3 fr. 50 c. J. Lebègue et Cie, 46, rue de la Madeleine, Bruxelles.

M. Poiry complète par ce nouveau volume sa méthode dont le premier volume, paru l'an passé, a reçu immédiatement un très bon accueil. L'auteur estime qu'après les deux années d'études du premier livre, le rôle de l'intuition est terminé. Désormais la méthode est simplement *directe* et, sans négliger la conversation, la lecture en devient le centre. L'étude de la langue, débarrassée des difficultés inhérentes au début, prend une allure plus dégagée. Le répertoire des mots s'élargit et se complète en s'ouvrant aux termes littéraires, scientifiques ou techniques. Les notions grammaticales acquises sont complétées et systématisées et donneront lieu à de fréquentes applications.

M. Poiry poursuit dans sa méthode un but pratique et littéraire. Sans négliger la culture générale, il veut cependant tenir compte des exigences matérielles de la société et armer le plus vite et le mieux possible la jeunesse pour la lutte économique de plus en plus ardue de notre époque.

Hosted by Google

Histoire générale de la littérature française, par Hermann Pergameni. Deuxième édition, revue et augmentée. In-8°, 750 pages. — Prix : 6 francs. — J. Lebègue et Cie, 46, rue de la Madeleine, Bruxelles.

Dans cette nouvelle édition, les principes sont restés les mêmes, mais si le plan et la méthode n'ont pas varié, il y a cependant de très grands changements. Depuis quatorze ans, l'histoire de la littérature française a fait l'objet de travaux nombreux et considérable ; l'auteur en a tenu compte. Certaines parties du livre ont été complètement modifiées, comme l'histoire du théâtre au moyen âge et sous la Renaissance, la Pléiade, Rabelais, les origines du théâtre classique, le roman au XVIIe siècle, le mouvement encyclopédique et le drame bourgeois au XVIIIe. — Tout le XIXe siècle a été remanié, notamment en ce qui concerne les origines du romantisme, l'histoire de la poésie lyrique, du roman et du théâtre.

Nous croyons pouvoir dire que cette nouvelle édition de l'*Histoire générale de la littérature française,* par H. Pergameni, constitue un excellent manuel classique, très complet et se distinguant surtout par une habile méthode. On sait au surplus que l'ouvrage représente le fruit d'un enseignement de vingt trois ans à l'Université libre de Bruxelles et qu'il y a toujours joui d'une grande estime auprès des professeurs et des élèves.

Hosted by Google

LA

RESTAURATION DES MONUMENTS ANCIENS

GÉNÉRALITÉS.

La question de la conservation ou de la restauration des édifices anciens est l'une des plus délicates à aborder, à raison de sa complexité et des débats passionnés auxquels elle a donné lieu.

Cependant, elle est si importante, au point de vue de la préservation de nos vieux édifices, legs glorieux du passé et de nos sites urbains, charme de nos vieilles villes, qu'il faut avoir le courage d'aborder sa discussion, parce que cette étude peut contribuer à élucider le problème, à déterminer des règles qui amèneront la conciliation entre les opinions extrêmes.

Si nous parvenions à traiter cette matière brûlante scientifiquement, sans parti pris intransigeant, en pesant la valeur des arguments pour et contre, comme le chimiste dose avec soin le résultat d'une réaction, peut-être arriverions-nous à calmer l'âpreté de la controverse.

Admettons, en principe, la bonne foi de tous ceux qui l'ont abordée. Gardons nous d'accuser les architectes de considérer les vieux monuments comme des ateliers nationaux, où ils peuvent abuser du droit au travail, et n'appelons pas « pittoresques » dénués de sens pratique, de naïfs esthètes qui proclament l'inviolabilité des vieux monuments, et leur droit à des funérailles respectueuses au lendemain de leur mort.

Hosted by Google

Généralement, les gens qui discutent finissent par se quereller, parce qu'ils n'ont pas nettement déterminé la matière de la discussion. On s'accuse alors réciproquement de méfaits qui ne s'appliquent pas à l'objet que l'on a en vue.

Pour échapper à ce danger, il faut, comme au premier acte de *Lohengrin*, que des hérauts délimitent exactement le champ clos du débat. Il faut, avant tout, tracer le programme de l'étude et analyser sa matière avec une méthode rigoureuse. En se soumettant à cette discipline, on peut espérer se faire écouter et arriver à une entente commune sur certains grands principes.

PRINCIPES.

Sur la nécessité même de préserver les vieux monuments, on est généralement d'accord pour reconnaître que la conservation des monuments anciens a pour effet de renforcer le sentiment de solidarité de la nation avec son passé, et d'honorer ainsi les ancêtres dont elle a hérité ces témoins caractéristiques d'époques historiques. « Ces vieux monuments parlent plus haut que les livres, car ils sont ouverts devant tous les yeux », ainsi que le dit M. Paul Clemen (1), le savant conservateur provincial de la Prusse rhénane. En rappelant constamment un glorieux passé, dont la puissance s'est incorporée dans leurs vénérables pierres, ces édifices éveillent la curiosité historique et unissent, dans un commun sentiment national, les peuples de même race... Ils sont encore un moyen de culture parce que, comme le remarque justement M. Paul Jaspar, de Liége, « l'étude des choses anciennes est fertile en enseignements » (2). On ne progresse qu'en s'appuyant

(1) Dr Paul Clemen, *Die Denkmalspflege in der Rheinprovinz*. Dusseldorf, 1896.

(2) Paul Jaspar, *Propos d'un architecte*. Wallonia.

Hosted by Google

sur la tradition, c'est elle qui fournit les échelons grâce auxquels on gravit l'échelle du progrès; l'étude des choses d'hier constitue l'enseignement des choses de demain, en montrant l'adaptation de l'architecture à notre sol, à notre ciel, à nos sites, à nos matériaux.

L'accord ne se maintient pas quand on cherche à déterminer comment il faut préserver. Est-ce en restaurant ou en réparant? L'illustre esthète Ruskin répond résolument non, et dans le chapitre : « Le flambeau de mémoire » de son célèbre livre *The Seven Lamps of Architecture*, Ruskin ne distingue pas entre une bonne et une mauvaise restauration, quoiqu'il approuve celle du palais de justice de Rouen. Quand on restaure, il ne faut pas nécessairement tout abattre comme à Pise, Venise et Lisieux, exemples qu'il cite; il ne faut lésiner ni sur la valeur des matériaux ni sur le prix de la main-d'œuvre.

Il n'y a pas de doute qu'il vaut mieux entretenir un édifice que d'être acculé, un jour, au dilemme : ou restauration ou destruction!

Mais l'éloquente et utile philippique de Ruskin, contre les racleurs de vieilles pierres, est d'une imprécision voulue. Il dit lui-même qu'une étude approfondie de la question ne rentre pas dans le plan de son ouvrage; il se déclare, en outre, sceptique quant aux résultats d'une campagne en faveur de l'inviolabilité des vieux monuments.

Tout en applaudissant au langage vigoureux inspiré par une profonde science de l'art ancien, nous pensons qu'il convient de serrer le problème de plus près que n'a voulu le faire l'illustre critique anglais.

*
* *

Il faut donc préserver les monuments anciens de la ruine par l'entretien, comme le dit Ruskin, pour n'être pas obligé de les restaurer un jour. La préservation est le meilleur antidote de la restauration.

Hosted by Google

ACTION DES POUVOIRS PUBLICS.

La préservation des monuments historiques, artistiques ou pittoresques incombe en première ligne à l'État, puis à la province et aux communes. Leur devoir est de veiller sur les richesses nationales et d'assurer leur transmission intacte aux générations futures. Mais la tâche des autorités serait bien ingrate si elles n'étaient soutenues par l'opinion publique. Sans cette collaboration, ces pouvoirs se trouveront souvent exposés à des conflits avec de mesquins intérêts locaux. C'est l'œuvre de la presse, des associations, et principalement de la *Société pour la protection des sites,* d'orienter le sentiment public vers la vénération et l'admiration des monuments et des sites pittoresques.

a) *Conflit entre l'État et une commune.* — Ces conflits peuvent naître d'une opposition entre l'intérêt du passé et l'intérêt du présent, entre un intérêt sentimental et un intérêt pécuniaire, et le conflit surgit alors entre l'État conservateur et la commune dévastatrice.

Le cas s'est produit à Bonn : la commune, fortement soutenue par l'opinion publique, voulait démolir la *Sternthor* (1), sous prétexte qu'elle était encombrante, sans intérêt historique, architectural ou pittoresque. L'État voulait, avec raison, la conserver à sa place et la restaurer pour des motifs diamétralement opposés. En présence du *veto* absolu de l'État, la ville proposa une transaction : le déplacement de la porte, qui serait réédifiée quelques mètres plus loin, au prix d'une forte dépense. Pour en finir avec une opposition irréductible, l'État consentit.

(1) J. Stubben, *Das Sternthor zu Bonn und seine Erhaltung.* Bonn, P. Haustein, 1897.

Hosted by Google

Solution boiteuse, mais que l'État n'eut pas tort d'accepter pour bien marquer dans l'esprit de la population l'importance qui s'attachait à la préservation de cette vieille porte.

L'entêtement ignorant de la ville de Bonn lui a causé une dépense inutile, a fait perdre à la porte les trois quarts de son intérêt; elle n'est plus un témoin de l'emplacement des anciens remparts et reste une pâle copie de l'original.

Un conflit analogue se produisit entre la ville de Bruxelles et l'État à propos de la porte de Hal. L'État y mit fin en achetant la porte, en 1860. Malheureusement, il imposa un programme regrettable à l'éminent architecte Beyaert, en l'obligeant à transformer une porte en musée.

La nécessité de créer un mouvement d'opinion en faveur de la conservation des monuments anciens est bien plus forte encore quand les restes du passé sont tombés entre les mains de particuliers.

b) *Conflit entre la commune et un particulier.* — Nous avons eu des exemples de ces conflits à Bruxelles. L'administration communale, arrivée enfin à la conscience de ses devoirs, avait fait restaurer la *Tour noire,* témoin des anciens remparts, lors de la transformation du quartier de la Vierge-Noire. Un propriétaire, que cette tour gênait, proposa la solution de Bonn : le transport de la tour à quelques pas de là, place de la Grue, à ses frais. Le conseil communal refusa, avec raison.

Le propriétaire de la maison du *Cheval marin* se proposait de la mutiler. La ville la sauva en l'achetant et en la faisant restaurer.

Enfin, grâce aux efforts persévérants de la ville, les belles maisons des corporations de la Grand'place ont été sauvegardées contre le vandalisme ignorant ou intéressé des propriétaires.

Sans l'appui de l'opinion publique, l'administration

Hosted by Google

communale n'aurait osé prendre ces mesures conservatrices, toujours dispendieuses.

c) *Conflit entre la conservation d'un édifice, d'un site, et la nécessité de la transformation d'un quartier.* — La conservation d'un monument ancien, d'un site urbain pittoresque, peut rendre difficile la transformation d'un quartier, demandée au nom de l'hygiène, de la circulation, de l'extension de la ville.

Ce conflit est d'ordinaire le plus difficile à résoudre et, dans la lutte entre l'intérêt sentimental et la nécessité pratique, c'est d'ordinaire la dernière qui triomphe.

Cependant, même en ce cas, il y a lieu de chercher à concilier les deux intérêts en proposant une solution intermédiaire acceptable par les deux partis.

Le service d'hygiène trouvera le plus facilement des moyens d'assainissement sans danger pour l'esthétique de la ville; ce n'est d'ordinaire qu'une question d'argent et la préservation d'un monument ou d'un beau site vaut bien le sacrifice.

Ce sacrifice n'est souvent qu'apparent, car les vieux souvenirs, les sites attrayants font la réputation des villes et y attirent le flot des étrangers.

Les exigences de la circulation sont plus difficiles à satisfaire. Là encore, la conservation d'un quartier pittoresque vaut bien un détour de quelques pas. Ainsi, à Bruxelles, il eut été possible d'assurer une circulation plus facile entre le haut et le bas de la ville sans détruire la pittoresque Montagne de la Cour. Il y avait moyen d'agrandir les musées sans bouleverser un vieux quartier; on pouvait imaginer une communication vers la gare centrale sans abîmer le beau groupe des maisons de la rue Ravensteyn et de la rue Terarken.

On a bien trouvé un expédient pour ne pas rétrécir la rue à côté de l'hôtel de ville, tout en reconstruisant la maison de l'*Étoile*, dont la démolition avait fait une vilaine brèche dans le cadre monumental de la Grand'place.

Hosted by Google

Monuments vivants et monuments morts.

Quand on aborde l'étude de la question de la préservation et de la restauration des monuments, il importe au plus haut point de déterminer exactement la nature des monuments dont on s'occupe.

Les mêmes règles ne s'appliquent pas également à tous et c'est parce que cette distinction n'a pas été faite que la discussion a souvent été confuse et a dégénéré en querelle.

La distinction entre monuments vivants et monuments morts (1) proposée par M. Cloquet est rationnelle et mérite d'être adoptée.

Il paraît évident, sans besoin de démonstration, que les mêmes règles de conservation ne peuvent s'appliquer à un édifice tel qu'hôtel de ville, église, maison de corporation d'un emploi journalier et un monument ruiné, à l'état de décor instructif pour l'histoire de l'art et important comme témoin historique.

A. — Monuments vivants.

Les monuments vivants sont des édifices civils ou religieux, d'un emploi journalier. Il n'y a pas nécessairement conflit entre le respect des formes archéologiques et les exigences de l'usage.

Quand on examine les devoirs du restaurateur à l'égard de ces monuments on est amené à les classer sous les rubriques suivantes : 1° monuments intacts; 2° monuments négligés; 3° monuments restaurés ou complétés en un autre style que l'originel; 4° monuments restés inachevés; 5° monuments non restaurables; 6° corollaires se rattachant aux problèmes ci-dessus.

(1) *Bulletin du cercle historique et archéologique de Gand.* 1re année (1893), p. 31.

Hosted by Google

1. MONUMENTS INTACTS. — Le cas est simple. Ces édifices doivent être maintenus en un bon état d'entretien : les toitures surveillées avec soin, les chéneaux désobstrués à temps. Toute pierre endommagée sera remplacée par une pierre de même forme, de même matière, de même appareil, de même taille. On respectera scrupuleusement le style primitif.

2. MONUMENTS NÉGLIGÉS. — Pour rester juste, une remarque préalable s'impose à propos de ces monuments. Ce n'est pas toujours à l'incurie, l'ignorance, la rapacité de l'État ou des administrations des villes qu'est dû le triste état de dégradation de nos monuments anciens. On oublie que les guerres, les invasions, la persécution ont semé notre sol des ruines de palais, de châteaux, d'églises, d'abbayes, de maisons, et que la misère qui a suivi ces fléaux n'a pas permis à nos pères d'entretenir leurs édifices publics.

L'impossibilité à ces époques néfastes de satisfaire aux goûts somptueux et artistiques de notre race a fait perdre le désir et le sens des belles choses.

Pour ces monuments négligés et par suite dégradés et ruinés, en partie, trois cas peuvent se présenter :

a) Il reste des documents de leur état primitif;
b) Il ne reste que des amorces, des fragments;
c) Il ne reste rien.

a) *Il reste des documents.* — Ces documents peuvent être des dessins de l'architecte, des dessins ou des gravures de l'époque où ces monuments étaient intacts ayant un indéniable caractère d'authenticité. (C'est le cas pour l'hôtel de ville et les maisons de corporations de la Grand'-place de Bruxelles.) Aux maisons des pignons ont été abattus et remplacés par des corniches droites; des fenêtres ont été bouchées (cas du Broletto de Brescia), des réparations brutales et sans goût ont été exécutées; tout le monde approuvera les autorités de s'efforcer à

Hosted by Google

rendre à ces édifices, encore utiles et occupés, au centre d'une ville vivante, leur splendeur primitive (cas du palais de justice de Rouen, approuvé par Ruskin). On arrivera ainsi à restituer un ensemble magnifique auquel le temps ne tardera pas à donner une patine harmonieuse, si la restauration a été faite avec goût et un soin pieux.

Cependant, les dessins, les gravures, les peintures anciennes de monuments ne doivent être suivis qu'avec prudence, on sait avec quelle infidélité, quelle fantaisie d'interprétation les artistes d'autrefois reproduisaient les édifices anciens. Il faut se souvenir des règles établies avec tant d'autorité par Viollet-le-Duc [1] : « Avant toute réparation, constater exactement l'âge et le caractère de chaque partie; s'initier au style et au mode de construction propre à la localité; rechercher avec soin les fragments enfouis au pied du monument; déterminer leur position, leur rôle, en examiner la facture. Quand il n'y a pas à craindre de maintenir des causes de ruine, conserver soigneusement les traces des additions successives et ne pas tenter de les relier entre elles par une unité factice corrigeant les erreurs anciennes. »

Le savant architecte fait ensuite une remarque pleine de vérité : « Les constructions, comme les individus, prennent certaines habitudes d'être avec lesquelles il faut compter. Elles ont leur tempérament, qu'il faut étudier et bien connaître avant d'entreprendre un traitement régulier. La nature des matériaux, les qualités des mortiers, le sol, le système général de la structure par points d'appui verticaux ou par liaisons horizontales, le poids ou le plus ou moins de concrétion des voûtes, le plus ou moins d'élasticité de la bâtisse constituent des tempéraments différents. »

Le restaurateur consciencieux agira donc comme un

[1] Viollet-le-Duc, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI^e^ au XVI^e^ siècle*. Tome VIII, v° *Restauration*, 1866.

Hosted by Google

bon médecin par un diagnostic attentif, celui-ci détermine les lésions du malade, son tempérament, son âge et après s'être fait une idée de son idiosyncrasie établi le traitement qui convient le mieux à son cas.

Il faut se garder de la tentation de restaurer pour restaurer. Bien souvent, il eut été préférable de laisser agir la nature en lui permettant de patiner le monument des beaux tons qu'elle seule peut leur donner; sans se soucier de son aspect sombre, de quelques balafres qui ne compromettaient pas son existence.

b) *Il ne reste que des amorces, des fragments.* — Question plus délicate dont la solution dépend beaucoup du goût, du talent, de la science de l'architecte chargé de la restauration.

Si l'on se détermine à restaurer, il faudra procéder à une étude minutieuse, ne pas hésiter à livrer les projets à la discussion des corps compétents, noter impartialement les avis opposés et ne se prononcer qu'après un examen approfondi, sans s'obstiner à maintenir un premier projet.

Si l'on n'obtient pas une quasi-unanimité en faveur du projet de restauration, mieux vaudrait se borner à entretenir le monument et à dissimuler ses plaies sous la végétation qui harmonise souvent des parties disparates. En tous cas, plutôt réparer que restaurer, plutôt restaurer que refaire, et surtout, plutôt s'abstenir qu'inventer du vieux-neuf.

Se trouve-t-on en présence d'une nef d'église inachevée et les besoins du culte exigent-ils l'agrandissement de l'édifice, il est clair que les travées ajoutées devront reproduire exactement les travées existantes. Une partie des règles données au § a) s'appliquent aussi aux cas repris sous le § b).

c) *Il ne reste ni documents, ni fragments.* — S'il ne reste rien, aucune indication qui puisse guider l'architecte, la

Hosted by Google

restauration ne sera qu'un pastiche, elle n'aura ni le caractère qu'aurait pu lui donner l'architecte primitif, ni celui que la restauration aurait pu imprimer à une œuvre personnelle de son époque. Ce sera un produit bâtard, sans originalité.

Il faut alors se borner à préserver l'édifice de la ruine; s'il réclame des annexes pour les services qui y sont installés, les construire à côté; si cela n'est pas possible, chercher une transition habile entre la partie ancienne et celle qui sera franchement moderne. Ce sera même souvent un problème intéressant à résoudre pour un artiste de talent. Il ne peut être question d'agrandir un édifice ancien complet, car ce serait en changer les proportions et gâter à tout jamais l'œuvre du premier architecte.

En règle générale, ce qui doit inspirer une méticuleuse prudence au restaurateur et lui conseiller souvent l'abstention, c'est qu'il peut bien se dire d'avance que sa restauration si consciencieuse, si habile, si délicate qu'elle puisse être, ne nous rendra jamais l'aspect, le caractère, la facture que l'auteur ancien avait su lui donner. Nous sommes, en matière de restauration, fatalement condamnés à l'impuissance.

On a beau répondre que nous sommes mieux documentés, plus savants, plus profondément pénétrés du sens archéologique que les restaurateurs de 1832, poursuivis par les invectives de Victor Hugo (1).

Mais les démolisseurs de 1832 s'imaginaient faire très bien et étaient persuadés d'avoir une vue exacte des exigeances de l'art. Qui nous dit qne nous ne nous berçons pas des mêmes illusions et que, dans un siècle, les gens de goût ne maudiront pas nos restaurations.

Quand nous voulons retailler des moulures du XII^e^ siècle, sculpter des chapitaux du XIII^e^, rétablir des fénestrages du XIV^e^, modeler des statuettes du XV^e^, nous

(1) *Littérature et philosophie mêlés.* Guerre aux démolisseurs, 1825-1832.

Hosted by Google

sommes frappés d'une impuissance fatale. Nous ne retrouvons pas les mêmes matériaux, nous n'employons plus les mêmes outils, nous nous trouvons au milieu d'une autre organisation du travail, nous ne nous adressons plus aux mêmes ouvriers et ceux-ci ne peuvent travailler d'après les données qui suffisaient aux tailleurs de pierre et aux maîtres-maçons du moyen âge. La tradition a été interrompue et ceux qui ont cherché à la renouer ne sont plus animés du même esprit que les maîtres d'œuvres.

Notre travail manquera de liberté, de spontanéité et sera l'imitation voulue d'un art que nous n'avons ni inventé, ni reçu de nos prédécesseurs. La restauration ne sera qu'un pastiche mathématique et non un poème de pierre.

3. MONUMENTS RESTAURÉS OU COMPLÉTÉS POSTÉRIEUREMENT EN UN AUTRE STYLE. — Il faut ici établir une distinction :

a) Monuments qui ont possédé autrefois l'unité de style et qui ont été détériorés par de mauvais réparateurs en les accommodant au goût de leur époque ou qui ont été modifiés maladroitement pour satisfaire à des besoins modernes ;

b) Monuments dont le lent achèvement s'est fait dans le style d'époques successives.

a) *Monuments qui avaient possédé l'unité de style.* — C'est l'une des questions les plus délicates que nous ayons à traiter dans cette étude, parce que nous nous heurtons à des affirmations absolues qui ne s'appliquent pas également à la complexité des cas. Les mêmes règles ne peuvent concerner toutes les architectures parce qu'elles ont un but ou un idéal différent.

Ainsi le temple grec, dressé sur son stylobate à trois degrés, avec son périptère de colonnes, demande à rester isolé ; aucune construction ne saurait s'y greffer organi-

Hosted by Google

quement. Il s'élevait généralement, dans une acropole comme à Athènes et à Sélinonte, sur les murailles comme à Agrigente, sur une montagne comme à Egine et à Sunion, hors de la ville comme à Ségeste et à Syracuse, et, par là-même, la demeure des dieux, souvent entourée d'un bois sacré ou d'un péribole, s'isolait de celle des mortels.

On peut en dire autant des édifices romains, quoique à un moindre degré. Quelqu'un a-t-il regretté la démolition des lourdes tourelles, si spirituellement qualifiées d'oreilles d'âne du Bernin par Pasquin?

Les temples chrétiens, romans ou gothiques, issus de la basilique antique, n'ont pas la même exigence; comme leurs modèles, ils ne réclament pas l'isolement : la basilique Æmilia et la basilique Julia, à Rome, avaient un de leurs longs côtés inaccessible, adossé à une surélévation du terrain. Les saillies des contreforts et des arcs-boutants, celles des chapelles du pourtour du chœur, les aisselles de la croix des transepts appelaient en quelque sorte des constructions parasites. L'église enveloppait de ses bras les humbles demeures et se rattachait ainsi aux autres habitations de la cité.

Aussi, les églises des villes du moyen âge n'étaient-elles presque jamais isolées; elles se soudaient aux bâtiments d'un chapitre, d'un cloître, d'un évêché, d'un hospice, et c'est un préjugé moderne de vouloir les dégager.

Isoler les églises ne constitue donc pas une *restauration,* car le mot suppose le rétablissement d'une chose détruite; or, leur isolement n'a généralement pas existé.

Le cas d'une grande église achevée conformément au style de sa fondation est, pensons-nous, très rare. On aurait peine à en citer, surtout pour la période gothique, quand l'importance qu'avaient prise les édifices du culte, exigeait des siècles de travail. Mais à la campagne, les dimensions modestes des édifices du culte ont souvent permis de les achever dans le style d'une période.

Les architectes catholiques, très indulgents pour les

Hosted by Google

vicissitudes architecturales des églises qui ont évolué du Xe au XVIe siècle, n'ont plus la même sympathie pour les additions construites sous l'influence païenne de la Renaissance.

Cependant, l'orientation nouvelle donnée à la pensée européenne par les humanistes du XVIe siècle, le retour aux styles inspirés par l'antiquité classique, plus tard l'accommodation mondaine de l'église imaginée, au XVIIe siècle, par les jésuites, ne sont que des reflets de l'évolution du sentiment religieux et, par conséquent, les formes architecturales qui les traduisent constituent des documents historiques.

Quand les hommes du nord pénètrent dans les somptueuses églises italiennes, ils sont choqués de se trouver dans de riches salles de spectacle plutôt que dans un temple chrétien inspirant des rêveries pieuses, tristes et grandioses, donnant le sentiment de la misère humaine, provoquant l'aspiration mystique vers un royaume céleste.

En y réfléchissant cependant, nous devons reconnaître que ces églises italiennes, comme celles construites chez nous par les jésuites, symbolisent parfaitement la discipline nouvelle introduite dans le catholicisme par saint Ignace de Loyola pour combattre la réforme et collaborer à l'absolutisme monarchique

Ces temples modernes ne glorifient plus le christianisme devant une assemblée d'âmes tendres aspirant au royaume de Dieu, mais l'Église ambitionnant la domination universelle. Il lui faut alors des palais comme à un souverain.

Les inspirateurs de l'école de Saint-Luc ont donc tort de qualifier de païens les monuments, les mobiliers, les ornements du XVIe, du XVIIe et du XVIIIe siècle; s'ils ne sont pas chrétiens, ils sont certainement catholiques, c'est-à-dire en concordance parfaite avec la politique et la morale religieuse de la papauté de ces siècles.

Le comte Charles de Montalembert méconnaissait les enseignements de l'histoire quand, dans sa brochure, le

Hosted by Google

Vandalisme en France, en faveur du retour au style gothique, il renouvelait contre le style italien le cri des papes contre les Goths : *Fuori i Barbari,* car c'étaient les papes eux-mêmes qui avaient introduit les barbares dans l'Église.

Quoi qu'il en soit, ce fut ce cri de guerre, adopté ensuite par les Préraphaëlites, qui provoqua la réforme architecturale des styles chrétiens si vigoureusement défendue par l'école de Saint-Luc, et qui correspond peut-être à une évolution dans l'état d'âme du catholicisme; car, malgré sa prétention à la permanence du dogme, l'Église est dans un devenir constant, comme toutes les institutions humaines.

Si donc, au jour de son achèvement, une église a possédé une rare unité de style, et si postérieurement elle a été sacrifiée au goût du moment, on comprend qu'avec l'idéal qui anime actuellement les architectes catholiques, ils réclament l'enlèvement d'un revêtement qui la pare d'une fausse richesse, en cachant les lignes pures du XIII^e^ siècle, alourdit ses piliers en supprimant ses proportions harmonieuses. Pour être impartial, il faut se pénétrer de l'état d'âme de ceux qu'on juge, et ne pas vouloir imposer sa propre manière de voir d'une façon absolue.

Quand on se trouve en présence d'un pareil cas, il faut peser avec soin la valeur historique, archéologique et esthétique des éléments en présence.

Voici, par exemple, une église construite au XIV^e^ siècle dans le style gothique rayonnant.

Nous savons par des documents certains, par des sondages, par des extrémités de colonnes, des chapiteaux dépassant un revêtement de marbre et de bois peint appliqué au XVIII^e^ siècle, que derrière ce décor la simple et belle architecture primitive a été conservée. Mais, d'autre part, le manteau de marbre ne manque pas de mérite. Cependant, en enveloppant les piliers, il a augmenté les pleins et détruit les belles proportions primitives de l'édifice.

Hosted by Google

Nous comprenons que la tentation de rendre à l'église sa pureté primitive soit grande, et malheureusement le sentiment religieux obscurcit souvent le sentiment artistique pour dénier alors toute valeur à l'architecture décorative inspirée de l'art païen.

L'expérience du passé nous montre cependant combien il est dangereux de sacrifier une œuvre du passé au goût du présent.

N'est-il pas arrivé bien souvent que telle époque considérée comme quasi stérile pour l'art a, plus tard, été remise à la mode et qu'on y a signalé des beautés inaperçues jusque-là? N'avons-nous pas assisté récemment à une évolution du goût en faveur du style de l'Empire, si décrié auparavant?

Méfions-nous donc de notre esthétique contemporaine. En règle générale, conservons plutôt les legs du passé pour les transmettre intacts à nos successeurs.

Nous avons d'abord supposé le cas le plus favorable à la conservation d'un revêtement jugé d'une certaine valeur artistique ou documentaire, en matériaux durs ou de prix.

Revètement postérieur sans valeur. — Mais le plus souvent, surtout quand il s'agit d'une transformation exécutée au XVIII^e siècle, on se trouve en présence du travail d'un plafonneur maladroit qui a enveloppé les membres de l'édifice primitif d'une gangue de rocailles en plâtre. Ce fut le cas pour les chapiteaux de la nef de l'église Sainte-Gudule. Alors, comme à l'abbaye de Villers, le temps se charge de faire tomber ce décor parasite et met à nu les belles lignes primitives; laissons-le faire et au besoin aidons-le discrètement.

Des stucateurs habiles, tel Serpotta de Palerme, ont quelquefois produit de fort belles œuvres qu'on ne pourrait détruire sans vandalisme. En Sicile, des fragments considérables de la décoration en stuc de l'église *delle Stimate* ont été transportés au Musée national. C'est une précaution à imiter.

Hosted by Google

Passons à une deuxième hypothèse :

Mais l'emploi de la pierre ou du marbre pour les remaniements postérieurs d'un monument qui a possédé autrefois une unité de style a complètement modifié les proportions et l'architecture d'une église; les moulures ont été rasées, les chapiteaux démolis, les colonnes entaillées, qu'on ne peut demander de la ramener à son état primitif. Tel est le cas du *Tempio Malatestiano* de Rimini qui enveloppe complètement la construction du XIII^e^ siècle et celui de la cathédrale de Winchester, dont les piliers romans ne sauraient plus être dégagés des faisceaux de colonnettes gothiques qui les entourent.

Il serait non moins blâmable d'exiger la démolition de la chapelle Sainte-Marie-Magdeleine, sous prétexte que, construite en 1665 en style de la Renaissance, elle rompt une unité de style qui, au surplus, n'existe pas dans notre collégiale, puisqu'elle présente toutes les évolutions du style gothique, depuis le romano-ogival jusqu'au gothique flamboyant du XVI^e^ siècle.

b) *Monuments qui n'ont jamais présenté l'unité de style.* — Cette fois le doute n'est pas possible. Ce serait folie que de s'aviser de refaire le passé. Le monument raconte sa propre histoire; le torturer pour le ramener, par une orthopédie architecturale, à une unité factice, c'est lui imposer le silence. Il faut donc le respecter scrupuleusement, tel que les siècles nous l'ont légué et nous borner à le maintenir en bon état d'entretien.

Sa restauration doit se faire avec une grande prudence en conservant autant que possible des témoins des matériaux anciens; il faut se borner à remplacer une pierre effritée et seulement au cas où son maintien menace la sécurité. Sa patine donne un caractère que ne peut avoir une pierre neuve; le temps en recouvrant d'une couleur commune les parties différentes, en a atténué les disparates et les a fondus dans une harmonie générale.

Il faut se garder avec soin d'exagérer la restauration.

Hosted by Google

Quand la conservation de l'édifice n'y est pas intéressée, à quoi bon remplacer toutes les moulures ébréchées, tous les crochets brisés, tous les membres tombés des statues. Ces ravages du temps sont aux édifices ce que les rides sont au front des vieillards. Il est choquant de vouloir les parer d'une fausse jeunesse.

A distance, malgré ces balafres, la silhouette générale du monument ne sera pas entamée et elle nous apparaîtra au contraire dans la sincérité de son âge.

Que les églises aient eu l'unité de style ou ne l'aient jamais présentée, toutes sont garnies de monuments funéraires, d'autels généralement dans le style pompeux de la Renaissance, de chaires de l'époque baroque, de confessionnaux sculptés avec une exubérance flamande, de grilles en cuivre du XVI^e^ siècle ou en fer du XVIII^e^, souvent admirablement forgées, d'anciens vitraux, d'*ex-voto,* de tabernacles d'époques, de calvaires, de chemins de la croix, témoignant du zèle pieux des générations qui, chacune, sont venues apporter leur part à l'œuvre et y ont gravé le souvenir de leur passage. Pour celui qui sait les interpréter, ces documents racontent l'histoire de la cité, de la foi, de l'art. Irez-vous, par un besoin tout moderne d'unité, d'uniformité, de symétrie banale, étouffer la grande et poétique voix des ancêtres?

Les fidèles ne sentiront-ils pas plus les liens qui les rattachent à eux, entourés des témoignages de leurs croyances naïves, que s'ils allaient s'agenouiller au milieu d'un mobilier neuf d'une monotone uniformité?

Une question très controversée est celle de savoir s'il faut replacer des statues modernes dans les niches vides des édifices gothiques. On a signalé plus d'une fois, avec raison, l'impuissance de nos artistes à sculpter des statues qui ne déparent pas nos édifices gothiques. Il serait naïf de s'en étonner, erroné de penser y changer quelque chose.

Le sentiment qui guidait la main du sculpteur du moyen âge ne peut diriger le ciseau du sculpteur moderne.

Hosted by Google

Une foi sincère peut l'inspirer, mais ce ne sera plus celle du premier ouvrier; il ne remontera pas le cours des siècles, il ne refera pas des œuvres du moyen âge, parce qu'il ne vit pas dans le même moment, dans le même milieu, dans la même organisation du travail.

Nous sommes donc d'avance condamnés à l'impuissance quand nous voulons refaire les statues de nos cathédrales et de nos hôtels de ville, comme l'a très bien montré Ruskin.

Vouloir qu'un artiste, même après un entraînement approprié, conforme son sentiment intime, sa manière de voir la nature, de sentir le beau, à celle d'un maître imagier, c'est renverser les termes du problème, méconnaître le procédé de l'invention artistique, placer la cause après l'effet.

M. Robert de la Sizeranne a parfaitement montré, dans son esthétique des Noëls, de l'Annonciation, de la Passion, comme, à chaque époque, le sentiment dominant se reflète dans la manière de comprendre la Salutation angélique, l'Adoration des bergers, la Visite des rois, la Crucifixion.

Admettons que la foi de Flandrin ait été aussi profonde que celle de Mantegna; mais quelle différence dans la manière de l'exprimer dans leurs tableaux religieux!

Compléter un monument par sa science est absolument autre chose que de le faire par son art.

Notre science nous permet de comprendre le sens du passé; notre art ne nous permet pas de l'exprimer.

« Il y aura toujours opposition, disait V. Hugo, incompatibilité entre la science de l'architecte moderne et l'inspiration artistique de l'architecte ancien, qui suivait l'art de son époque et non un art mort, un art du passé, souvent d'une autre race (1). »

V. Hugo, il est vrai, dans une lettre à M. de Lusemans,

(1) *Littérature et philosophie mêlées*, 1837.

Hosted by Google

a conseillé de replacer des statues dans les niches vides de l'hôtel de ville de Louvain, afin de ne pas rompre l'ascension des lignes verticales propres à l'architecture gothique.

Mais, généralement, les statues modernes encombrent les étroites niches gothiques et se permettent des sorties de cadre qui rompent la verticalité des lignes. Celle-ci est, du reste, déjà fort atténuée dans le style flamboyant de l'hôtel de ville de Louvain; on y sent la poussée des lignes horizontales du classique italien qui s'avance; les lourds balcons des tourelles, notamment, coupent l'ascension des lignes.

Pourtant, nous avons sous les yeux une photographie de l'hôtel de ville de Louvain de l'époque où les niches du rez-de-chaussée étaient seules occupées et le mauvais effet signalé par V. Hugo apparaît aux deux étages supérieurs.

Ce qui démontre péremptoirement notre impuissance à reproduire une architecture ou une sculpture qui ne sont pas de notre temps, c'est qu'on reconnaît parfaitement l'époque à laquelle une restauration a été exécutée, tout comme on reconnaît la date d'un monument original.

Ces restaurations ont un accent étranger au style qu'elles prétendent imiter qui décèle leur modernité, comme notre accent trahit notre nationalité quand nous parlons une langue étrangère. Qu'on examine attentivement les trois portails de la façade de Notre-Dame de Paris, on constatera bientôt qu'ils ont été restaurés à trois époques successives.

Quoique nos restaurateurs contemporains prétendent parler le pur gothique dans leurs pastiches, le XXI^e^ siècle dénoncera leur naïve illusion, en montrant leurs idiotismes modernes, comme ils le font eux mêmes pour leurs prédécesseurs. On peut se demander si le meilleur moyen ne consisterait pas à fournir au sculpteur le bloc de pierre ajusté dans la niche. Il serait obligé d'y trouver sa statue,

Hosted by Google

et l'on serait au moins assuré qu'elle ne troublerait pas les lignes architecturales.

4. MONUMENTS INACHEVÉS. — Des édifices incomplets demandent quelquefois à être achevés pour répondre à des exigences nouvelles.

Autrefois, on les agrandissait, les complétait en employant le style de l'époque du travail, telle l'aile postérieure de l'hôtel de ville de Bruxelles, détruite par le bombardement de 1695, fut reconstruite dans le style du commencement du XVIII^e siècle; telle l'aile, en style de la Renaissance, de l'hôtel de ville de Gand. Nous avons soutenu, plus haut, que ces additions, qui marquent les vicissitudes du monument et les étapes de l'art, devaient être conservées.

On s'est fondé là-dessus pour demander que les additions contemporaines devaient être faites dans le style du XX^e siècle.

Mais quel est notre style contemporain?

Quand nos pères complétaient ou restauraient un monument ancien, ils ne se demandaient pas quel style ils employeraient, car ils n'en connaissaient d'autre que le leur. Quel est le nôtre?

Naïvement, dans leur ignorance de l'art du passé, inconsciemment dans leur inaptitude à le comprendre, les anciens n'appréciaient que leur propre art, quelque grands artistes qu'ils fussent. (Se rappeler la préface de Rubens à l'*Album des palais de Gênes*.)

Nous n'avons plus cette innocence ignorante. Depuis que nous avons mordu au fruit de la science, nous avons appris à comprendre et à apprécier les styles anciens, et les anachronismes que nous pardonnons à nos ancêtres nous choqueraient.

Notre éclectisme international, notre individualisme archéologique, font que nos architectes adoptent des styles différents : le Louis XIV, la Renaissance flamande et le classique, ou bien les choisissent au gré de ceux qui les

Hosted by Google

emploient. D'autres encore ont eu la prétention d'inventer un style nouveau, qu'on est libre d'admirer, mais qui n'est qu'un style individuel, pas admis par tous, comme l'étaient à un moment donné, le roman, le gothique, la renaissance.

Autrefois, le seigneur, la commune, la gilde ou le chapitre qui commandaient une chapelle, un baptistère ou une sacristie à ajouter à une église, se bornaient, sans doute, à indiquer à l'architecte les dimensions et la dépense prévues.

Aujourd'hui, il faudrait ajouter la désignation du style à raison de notre éclectisme moderne.

Il en résulte que l'architecte travaillera par ordre; il déployera sa science plutôt que de suivre l'inspiration artistique du constructeur du moyen âge.

Quant à nous, si nous avions à prendre une responsabilité en cette occurrence délicate, nous préférerions respecter la liberté de l'artiste en lui disant :

Nous ne voulons pas vous imposer un style déterminé et vous faire parler une langue étrangère. Vous emploierez l'art que vous sentez le mieux, qui se rapproche le plus de votre idéal de beauté. Cependant, nous attendons de vous une œuvre de goût, digne de l'édifice que vous êtes appelé à compléter.

Si vous employiez le style du monument vous devriez cependant faire œuvre de sincérité. Vous ne chercherez pas à tromper sur l'âge de votre construction. Vous vous inspirerez de l'esprit et des principes de l'architecture ancienne plutôt que de ses modèles et de ses formes.

Peut-être trouverez-vous même qu'un style de transition serait celui qui résoudrait le mieux le problème délicat.

Si vous adoptez un style moderne, nous n'y ferions pas d'objection, à la condition que par le choix des matériaux, les dimensions de l'appareil, l'emploi des lignes et la disposition des masses, vous réalisiez l'harmonie entre votre annexe et le bâtiment principal.

Hosted by Google

A. — Monuments vivants.

5. MONUMENTS NON RESTAURABLES. — C'est le cas d'un bel édifice faisant partie d'un ensemble monumental qui ne peut s'en passer et constituant un document historique, un souvenir patriotique, un élément décoratif indispensable.

Deux exemples me paraissent typiques et feront saisir nôtre pensée :

Le campanile de Venise s'écroule et sa chute a un douloureux retentissement dans le cœur de tous ceux qui l'avaient vu dressant sa fière silhouette au-dessus de la reine déchue de l'Adriatique.

On s'est demandé faut-il le relever ?

Le sentiment patriotique et le sentiment esthétique ont été presque unanimes en Italie pour dire oui, avec une telle énergie que la décision a été prise sur l'heure et que l'on n'a même pas discuté les opinions divergentes de quelques barbares du Nord.

C'est qu'en effet le campanile se dressait sur la *piazza* comme un étendard affirmant l'indépendance de la cité de Saint-Marc ; de même il s'érigeait fièrement dans les colonies de la côte dalmate et les comptoirs des îles grecques comme un sceau de la domination vénitienne.

Ces anciennes villes de la sérénissime république possèdent encore ce symbôle de leur origine marqué du lion ailé et la cité mère en serait privée ! Ce serait admettre que la reine de l'Adriatique est morte. Si déchue qu'elle soit de son ancienne splendeur, ni ses habitants, ni l'Italie n'ont voulu reconnaître cela et la ville comme la nation ont eu raison, car il y a de la virilité à tenir tête au destin.

Quelques architectes étrangers ont proposé de rebâtir le campanile en dehors de la place Saint-Marc, derrière ou à côté de l'église, afin que sa façade fut visible de tous les points de la place. Toujours l'obsession irraisonnée du

Hosted by Google

dégagement ! Ils ont prétendu corriger l'œuvre du temps et du délicat sens esthétique de ceux qui avaient planté là le campanile. « Quel cauchemar pour un artiste ! », nous écrierons-nous avec M. Sitte, le savant auteur de l'*Art de bâtir,* en nous associant à son admiration pour le tableau qu'offrait cet ensemble unique de monuments :

« L'imagination d'un Titien et d'un Paul Véronèse n'a pu même évoquer des images de villes plus belles que celle-ci. Assurément, cette splendeur sans égale a été atteinte à l'aide de moyens peu ordinaires : l'effet de la mer, le grand nombre d'édifices ornés de sculptures, la magnificence du coloris de Saint-Marc, l'énorme campanile. Mais l'impression sans égale que produit l'entassement de ces merveilles est due en une large mesure à leur habile ordonnance. Soyons bien sûrs que toutes ces œuvres d'art, placées au hasard selon un système moderne, à l'aide du compas et de la règle, perdraient une grande part de leur valeur...; il faut noter particulièrement la situation du campanile qui, debout entre les deux places, semble monter la garde. »

Ce plaidoyer anticipatif, écrit avant l'effondrement du campanile, nous paraît devoir convaincre ceux dont les yeux ne s'étaient pas encore complètement ouverts aux beautés incomparables de Venise. Son originalité déroute parfois de bons esprits qui n'ont pas découvert que ce qu'ils appellent l'entassement de monuments à ce point vital de Venise est la synthèse de son histoire, le symbole d'une puissance de l'esprit, de l'art et de l'industrie qui a ramassé les trésors du monde sur ses vaisseaux pour les concentrer dans cette petite île. C'est l'emblême permanent du contraste entre la vaste mer où dominait l'étendard de Saint-Marc et la petite place occupée dans le monde par le siège de cette puissance merveilleuse.

Donc, il faut incontestablement réédifier le campanile, sinon il manquera toujours quelque chose au tableau séculaire de Venise dont l'image pittoresque s'est imprimée dans notre cerveau.

Hosted by Google

On voit combien il faut se méfier des solutions absolues, combien leur intransigeance néglige des considérations inspirées par un sens délicat de la beauté. On a cependant réédité à cette occasion des aphorismes tels que : « On ne ressuscite pas un mort, on ne refait pas le passé. » Pour un peu on aurait ajouté que l'écroulement du campanile était l'arrêt fatal du destin marquant la fin de Venise. On oubliait que si le concierge de la tour n'avait pas creusé des portes, des fenêtres, des réduits dans sa base, le destin aurait suspendu son arrêt pendant quelques siècles encore,

La maison du Roi, de la Grand'place de Bruxelles, a provoqué une discussion analogue.

Des sondages avaient fait reconnaître la destruction complète des pilotis par suite de l'abaissement de la nappe d'eau. Des lézardes menaçantes se produisaient constamment dans l'édifice, il était voué, à bref délai, au même sort que le campanile de Saint-Marc.

Fallait-il reconstruire cet édifice du XVI^e^ siècle?

La question était beaucoup plus délicate qu'à Venise. Le campanile a été tant de fois peint, gravé, dessiné, photographié, mesuré, qu'on peut le reproduire, avec un peu de soin et d'habileté, à la condition que le savant architecte, M. Giaccomo Boni, chargé de ce travail, ne songe pas à le perfectionner.

Mais la maison du Roi, inachevée, bombardée en 1695, restaurée dans le goût de l'époque, laissait ouverte la discussion.

Fallait-il reconstruire à sa place un édifice dans le style de 1880?

Fallait-il relever l'édifice tel que le temps nous l'avait laissé, avec ses disparates architecturaux?

Fallait-il restituer l'édifice tel que ses architectes primitifs l'avaient conçu au commencement du XVI^e^ siècle?

On faisait valoir contre la première alternative que la ville poursuivait, avec l'approbation de tous, la restauration de son forum communal, qu'une construction dans le

Hosted by Google

goût moderne déparerait le caractère vénérable, national et pittoresque du cadre ancien et, avec raison, la solution fut rejetée.

Contre la seconde, on objecta que si la maison du Roi pouvait supporter une réparation, il ne faudrait pas hésiter à l'appliquer à l'édifice, en lui conservant le caractère qu'il avait acquis par le temps avec sa vénérable patine.

Cela étant impossible, à quoi bon reconstruire à grands frais le pasctihe d'une œuvre dont les disparates n'étaient excusés que par leur antiquité; mais réfaits à nouveau, ces vestiges des vicissitudes du monument seraient devenus de faux témoins et, par suite, sans valeur.

Après un relevé exact et des moulages de toute la sculpture décorative de l'œuvre primitive, de consciencieuses études, des recherches dans les documents de l'époque; après un examen attentif des œuvres des architectes anciens, la ville adopta, après la confection d'une maquette plusieurs fois remaniée et photographiée, le projet de reconstruction totale de M. Jamaer. Pour son exécution, notre savant architecte avait formé un état-major de sculpteurs à l'emploi de la taille de l'époque ogivale. Déjà exercés au cours de la restauration de l'hôtel de ville, qui progressa toujours en se perfectionnant, les ouvriers atteignirent un degré d'habileté qui excita l'envie de M. Paul Clemen, conservateur des monuments de la province rhénane. Lors d'une de ses visites, il nous déclara que faute d'une main-d'œuvre aussi moyenâgeuse, il serait impuissant à réaliser, chez lui, une aussi parfaite reconstitution.

L'entreprise était hardie, la chance secondée par des soins attentifs, une expérience déjà longue et des précautions infinies, nous procura une réussite complète et aucune note discordante ne vint, à notre connaissance, trouble notre satisfaction d'avoir échappé à tous les dangers de la reconstitution d'une œuvre du commencement du XVI^e siècle.

Hosted by Google

A toutes les considérations que nous venons d'énumérer, il faut encore ajouter qu'au milieu d'une ville prospère, dans le centre animé de sa vie communale, il était impossible de maintenir un édifice mort. On ne conserve pas un cadavre parmi les vivants.

La restauration ne pouvait être évitée, cela était hors de discussion. On ne pouvait différer que sur la manière de la réaliser.

Il fallut avoir la hardiesse de tenter l'aventure et prendre une responsabilité que le succès rendit ensuite légère à porter.

Ceci nous amène naturellement à signaler les causes qui occasionnent les déplorables restaurations contre lesquelles on s'élève avec raison.

Ce sont :

a) *Le peu de circonspection apportée dans le choix de l'architecte.* — Ce sont souvent des considérations de camaraderie locale qui le font désigner dans les petites villes ;

b) *Le fatal système des adjudications publiques.* — Il n'est pas de cahier des charges, si draconien qu'il soit, qui puisse nous préserver des malfaçons.

Il faut donc recourir à l'adjudication restreinte, à des entrepreneurs connus et éprouvés.

Souvent même, comme cela a été le cas pour la maison du Roi, les travaux les plus délicats doivent être exécutés en régie, par une élite d'ouvriers, appartenant à l'atelier de la ville ;

c) *La lésinerie sur le prix des matériaux.* — Il faut, autant que possible, recourir aux mêmes matériaux que ceux employés par les constructeurs primitifs et ne pas hésiter à payer les prix forts pour les avoir de première qualité ;

d) *Le choix des sculpteurs.* — Trop souvent la désignation des sculpteurs ne se fait pas en tenant compte de leurs aptitudes, mais bien en consultant un rôle, afin de répartir également la manne des travaux. C'est une des

Hosted by Google

conséquences du système représentatif, chaque député ou chaque conseiller à son protégé. Une centaine d'artistes ont fourni les statues de nos hôtels de ville et de nos églises. Combien parmi eux étaient vraiment désignés par leur talent et leur capacité spéciale? Il suffit d'aller inspecter sur place leurs œuvres pour être fixé sur ce point. Si bien qu'on regrette de les voir encombrer les niches et rompre l'ascension des lignes d'architecture par d'intempestives sorties de cadre.

Arrivé au terme de l'examen du traitement des monuments vivants, résumons brièvement les conclusions auxquelles cette étude nous a conduits :

I. Monuments vivants.

1. *Intacts.*

Les maintenir en bon état d'entretien.

2. *Négligés.*

a) *Il reste des documents certains.* — Suivre les règles de Viollet-le-Duc sans exagérer la restauration. On peut maintenir des parties détériorées mais qui ne compromettent pas la solidité de l'édifice;

b) *Il ne reste que des fragments.* — Question de tact et de goût : plutôt réparer que restaurer, plutôt restaurer que refaire, plutôt s'abstenir qu'inventer; telle est la gradation à conseiller;

c) *Il ne reste ni fragments, ni documents.* — Se borner à empêcher l'accentuation de la ruine. Ne pas restaurer.

3. *Monuments restaurés ou complétés postérieurement en un autre style.*

a) *Monuments qui ont possédé autrefois l'unité de style.* — Pour les monuments classiques, on pourra presque toujours rétablir l'unité.

Hosted by Google

Pour les monuments romans et gothiques, conserver les additions postérieures.

Pour les additions en plâtre, ciment ou stuc, laisser le temps les détruire.

b) *Monuments dont la construction a suivi les évolutions des styles.* — Les maintenir dans l'état où le passé nous les a laissés.

4. *Monuments inachevés.*

a) Additions au corps principal dans le même style;

b) Annexes indépendantes. De préférence en un style différent.

5. *Monuments non restaurables.*

Les reconstruire s'ils sont indispensables à un cadre et s'ils en forment un élément décoratif nécessaire.

(*A suivre.*) CH. BULS.

Hosted by Google

GASTON PARIS

Le jeudi, 5 mars, est mort à Cannes, où, sur les instances de ceux qui l'aimaient, il était allé chercher un peu de soleil et de repos, Gaston Paris, le chef illustre et vénéré de l'école française de philologie. On pourrait redire de lui les belles paroles qu'il prononçait devant la tombe de James Darmesteter : « Une grande lumière vient de s'éteindre, un noble cœur a cessé de battre, un large esprit a cessé d'éclairer le passé, d'agir sur le présent et de pressentir l'avenir (1). »

Gaston Paris naquit à Avenay (Marne), le 9 août 1839. Il avait, comme on dit, « de qui tenir » : son père, Paulin Paris, membre de l'Académie des inscriptions, fut longtemps professeur de littérature française du moyen âge au Collège de France. C'est au foyer familial, à l'âge où les premières impressions se gravent profondément dans l'âme pour ne plus s'effacer, qu'il apprit à aimer les légendes héroïques ou tendres de l'ancienne France. « Tout enfant, a-t-il écrit (2), je connaissais Roland, Berthe aux grands pieds et le bon cheval Bayard, aussi bien que Barbe-Bleue ou Cendrillon. » Dès sa prime jeunesse, il décida de vouer au passé poétique de son pays l'activité de sa vie entière.

Quand il eut dix-huit ans, son père, à qui il a, dans sa *Poésie du moyen âge* (3), exprimé sa reconnaissance avec une émotion

(1) *Penseurs et poètes*, p. 1.
(2) *Histoire poétique de Charlemagne*, Dédicace.
(3) Tome Ier, p. 211 et suiv.

Hosted by Google

pénétrante et fine et dont, à plusieurs reprises (1), il a évoqué la chère mémoire, son père le conduisit à Bonn, auprès de Frédéric Diez, vieillard doux, modeste et candide, qui, dans la paix tranquille de la jolie cité rhénane, fondait, sans éclat et sans tapage, une science nouvelle : la philologie romane. Le vieux maître accueillit avec joie le disciple fervent qui venait à lui et qui se donnait avec enthousiasme aux studieux labeurs et aux méthodes sévères de l'érudition. En quittant Diez, Gaston Paris alla suivre à Gœttingue les cours du maître de l'histoire grecque, Ernest Curtius ; puis, il revint à Paris, où il entra à l'École des chartes.

Son initiation terminée, il publiait, en 1862, sa thèse, *Étude sur le rôle de l'accent latin dans la langue française* (2). « L'accent, avait dit Frédéric Diez, est le pivot autour duquel tourne la formation des mots dans les langues romanes (3). » Gaston Paris démontra que l'accent latin a persisté. Il rassembla tous les faits qui, dans la région française du domaine roman, prouvaient l'exactitude de cette loi et, en outre, il détermina les règles de l'accentuation française ainsi que le rôle complexe joué par l'accent dans la syllabe, dans le mot, dans le vers. Cette œuvre de début, qui élucidait une des lois essentielles de la phonétique romane, était un coup de maître. Elle avait une originalité double : elle appliquait à la grammaire du français la méthode historique et la méthode comparative et, surtout, elle témoignait de quelle aide efficace était, en matière de langage, la phonétique, qui s'attache à expliquer les transformations des sons. Elle laissait également pressentir de quels dons peu communs était doué celui qui, à vingt-trois ans, l'avait élaborée.

Trois ans plus tard, Gaston Paris défendait en Sorbonne sa thèse de doctorat : c'est un chef-d'œuvre d'érudition hardie et de méthode rigoureuse et ferme. Elle était consacrée à l'*Histoire poétique de Charlemagne* (4). Avec une audace téméraire,

(1) Voir préface de *Poèmes et légendes*.
(2) Paris, A. Franck, 1862. 1 vol. in-8°.
(3) *Grammatik*, I, 468.
(4) Paris, A. Franck, 1865. 1 vol. in-8°, 513 pages.

Hosted by Google

le jeune philologue s'aventurait dans la forêt touffue de légendes et de poèmes, qui avait grandi sur le sol fécond de la vieille épopée : à travers ces fourrés inextricables il s'ouvrait une voie conquérante. Un exemple, souvent cité (1), montrera quel instinct divinatoire dirigeait ses pas.

On sait que « l'empereur à la barbe fleurie » fut au moyen âge le centre d'une foule de traditions épiques. Toutes les imaginations se tournaient, alors, vers lui comme les fleurs vers le soleil, et le rayonnement de cette grande figure illumina la littérature épique de tous les peuples européens. Sa vie a servi de thème à de nombreux récits qui changeaient au gré des lieux et du temps. Mais, en 1865, on ignorait l'existence d'une chanson de geste qui eût pour sujet de jeunesse. On ne connaissait pas d'*Enfances Charlemagne*. En comparant et en rapprochant des allusions éparses, Gaston Paris affirma qu'il avait dû exister un poème où Charlemagne, victime de la trahison, chassé de France par ses deux frères bâtards et se cachant sous le nom de *Mainet*, était forcé de se réfugier en Espagne et d'aller demander asile au roi sarrasin Galafre. Qui plus est, reconstituant l'œuvre disparue, il nous exposait comment l'empereur délivrait le roi de son ennemi Braimant, comment la belle Galienne, fille de Galafre, s'éprenait de lui; il nous racontait leurs amours, la vengeance que Charlemagne tirait de ses frères déloyaux et, finalement, son mariage avec Galienne, convertie à la foi chrétienne (2). Or, en 1875, dix ans plus tard, un hasard faisait découvrir (3), collé sur une boîte en carton du XVII^e^ siècle, un vieux parchemin portant d'anciennes écritures. On y reconnaissait à peu près huit cents vers d'un poème du XII^e^ siècle à strophes assonantes ou rimées, au récit mouvementé. C'était un fragment de la geste de *Mainet*, et rien ne devait être changé à l'analyse que le subtil érudit en avait donnée sans la connaître.

Les mêmes qualités brillèrent bientôt dans l'édition qu'il donna, en 1872, d'un des plus anciens poèmes français, la *Vie*

(1) Cp. A. THOMAS, *Essais de philologie française*, 1897, p. 193.
(2) Voir chap. III du livre II.
(3) Voir *Romania*, 1875, p. 305.

Hosted by Google

de saint Alexis (1). Parmi les légendes hagiographiques qui enchantèrent l'âme naïve du moyen âge, il n'en est pas qui ait été plus populaire. Alexis, — raconte-t-elle — jeune patricien romain, riche et beau, s'enfuit le soir même où on vient de le marier à une fille de haute naissance, charmante et pure. Il abandonne la femme qu'il aime, il quitte sa mère, tous ceux qui sont chers à son cœur et, sans avoir commis nulle faute, il s'impose cette dure pénitence de mener, jusqu'à sa mort, la vie humiliée et précaire des mendiants. Idéal surhumain d'ascétisme, de continence et de pauvreté, sa légende a fleuri les rêves pieux des humbles et, pendant quatre siècles, des poèmes l'ont chantée. La version primitive remonte au XI^e^ siècle. Gaston Paris essaya d'établir un texte critique, distinguant les rédactions successives qui avaient rajeuni le poème. Pour la première fois, les leçons étaient établies sur la classification des manuscrits et les formes restituées après une enquête vétilleuse. De ce travail minutieux surgit un poème de six cent vingt-cinq vers décasyllabiques, écrit dans une langue sonore et flexible, et l'œuvre apparut telle qu'elle avait dû apparaître aux hommes du milieu du XI^e^ siècle, simple et belle comme une claire église romane. La critique des textes français était fondée.

Désormais aussi, Gaston Paris sera salué comme un maître. Je ne tenterai pas de passer en revue toutes les œuvres marquantes qui, à partir de ce moment, jalonnent sa carrière si bien remplie. Pendant trente années, il n'a cessé d'accumuler les travaux les plus divers et les plus solides et de collaborer à la plupart des recueils d'érudition, avec une fécondité merveilleuse et un savoir encyclopédique et presque infaillible (2).

(1) Paris, A. Franck, 1872. 1 vol. in-8°, 416 pages. (*Bibl. de l'école des hautes études.*)

(2) Ses travaux, articles, livres, dissertations, éditions, préfaces, mémoires s'élèvent à plus de 1,500. Je n'en citerai que quelques-uns : *La littérature française au moyen âge* (1^re^ édit., 1888). — *Extraits de la Chanson de Roland*, 3^e^ édit., 1891. — *Chrestomathie du moyen âge* (en collaboration avec M. Langlois, 1897). — Dans l'*Histoire littéraire de la France* : « Roman en vers du cycle de la Table ronde », t. XXX, 1888, p. 1-270; *Jean, sire de Joinville*, t. XXXII, p. 291. — Dans le *Journal des savants*, comptes rendus

Hosted by Google

Aucun domaine ne lui était inconnu et dans tous s'affirmaient l'originalité de son esprit, la richesse de son érudition, l'ampleur de ses vues d'ensemble.

De l'épopée nationale grave, rude, contemporaine de l'âpre régime féodal, s'il passait à l'épopée courtoise mondaine, brillante et raffinée; il mettait en lumière l'origine celtique de ces romans d'aventure et d'amour, qui, après avoir charmé les imaginations rêveuses des Celtes gallois, en seraient venus, par l'intermédiaire des poètes anglo-normands, à exprimer, finalement, dans la France chevaleresque du XII^e siècle, la perfection des vertus sociales qui souriaient à une société éprise de galanterie, de prouesse et d'honneur (1). Abordait-il la poésie lyrique, il retrouvait l'inspiration des chansons printanières et des apologies de l'amour coupable dans les rondes païennes que chantaient les femmes aux fêtes de mai (2). C'est qu'au souci de l'exactitude méticuleuse il unissait l'infinie diversité des connaissances et le goût des idées générales.

Les titres et les honneurs lui vinrent l'un après l'autre. Nommé professeur à l'école des hautes études en 1868, titulaire de la chaire de langue et de littérature françaises du moyen âge au collège de France, dès juillet 1872, il devenait membre de l'Académie des inscriptions le 12 mai 1876, était choisi par ses pairs comme administrateur du collège de France au mois de mai 1895 et, en 1896, l'Académie française lui décernait la succession de Pasteur.

Je m'imagine que, s'il a pris part au travail du fameux *Dictionnaire* ou si, membre d'une commission académique, ses devoirs l'ont obligé à émettre un avis sur les œuvres des poètes récents soumises à son appréciation, plus d'un « immortel »

de : A. DARMESTETER, *La vie des mots* (1887); A. JEANROY, *Les origines de la poésie lyrique en France au moyen âge* (1891 et 1892); LÉOPOLD SUDRE, *Les sources du roman de Renard* (1894 et 1895); P. TOLDO, *Contributo allo studio della novella francese del XV e XVI secolo* (1895); H. SUCHIER et A. BIRCH-HIRSCHFELD, *Geschichte der französischen Litteratur* (1901); W. FOERSTER, *Christian von Troyes, Cligès* (1902).

(1) *Hist. litt. de la France*, t. XXX.

(2) *Journal des savants*, compte rendu de l'ouvrage de M. A. Jeanroy.

Hosted by Google

aura été scandalisé par ses opinions radicales et sur l'orthographe et sur la versification française.

Notre orthographe, qui occupe dans l'enseignement et dans la vie une place si exorbitante, fourmille de bizarreries, d'inconséquences, d'erreurs et d'absurdités. Et l'Académie, qui s'en est constituée le cerbère, assume là une tâche peu faite pour elle. Le soin de fixer l'orthographe n'est point affaire de goût, d'usage et de sentiment, mais bien de raisonnement, de science et de pratique, et seuls, ceux qui ont scruté l'histoire des mots, étudié la prononciation vivante et la manière la plus convenable de la figurer, seuls les philologues, en un mot, ont qualité pour s'en occuper. Gaston Paris ne s'est pas fait faute de réclamer pour eux ce privilège et de demander, dans l'application des règles confuses, compliquées et draconiennes de l'orthographe officielle, un peu de tolérance et de liberté (1).

D'autre part, à qui est familière la versification du moyen âge dans sa libre variété, la prosodie et le vers modernes sont souvent des sujets d'étonnement. Notre prosodie repose sur la prononciation surannée du XVI^e^ siècle. La mesure des mots ne correspond plus à la prononciation réelle (2). En s'astreignant à l'observance de quelques règles mécaniques : l'interdiction de l'hiatus, l'alternance des rimes masculines et féminines, le calcul brutal des syllabes, le poète d'aujourd'hui abolit souvent en lui le véritable sens du rythme. Examine-t-on les conditions de la rime? On trouvera prohibées des rimes excellentes et licence d'employer plus d'une rime arbitraire, trompeuse ou erronée (3). On a parfois abusé du chant divin au point de le réduire à je ne sais quelle vaine et stérile et machinale besogne et si l'on ne veut pas que la poésie française devienne un amusement de rhéteur, il faudra, comme Gaston Paris l'a indiqué,

(1) Voir LÉON CLÉDAT, *Grammaire raisonnée de la langue française*. Préface de Gaston Paris. 2^e^ édition, 1894.

(2) Je dois, par exemple, prononcer comme deux syllabes des groupes qui n'en forment qu'une et faire sentir l'*e* muet, même quand il ne se prononce pas.

(3) Cp. *Poèmes antiques :* Délos : flots (*Le réveil d'Hélios*), égaux : Pélasgos (*Khiron*). — *Légende des siècles :* lames : crénelâmes (*Le cimetière d'Eylau*), âmes : proclame (*France et âme*), réclame : âme (*Paroles de l'épreuve*). — *Fleurs du mal :* aimer : mer (*Les phares*).

Hosted by Google

à plus d'une reprise (1), retrouver, dans la liberté et dans la vérité d'autrefois, les possibilités d'une rénovation, indispensable et qui serait féconde.

L'élection de Gaston Paris à l'Académie française avait mis le sceau à sa gloire. Elle avait rendu hommage à l'homme qui personnifiait avec tant d'éclat la France intellectuelle, dont l'action sur la pensée savante était si intense et qui méritait de telles consécrations parce qu'il avait toujours servi la science, la poésie et la vérité.

Si nous tâchons, en effet, de rechercher ce qu'il a été et ce qu'il a fait, nous verrons que son rôle fut grand et sa mission élevée. Il a édifié en France la philologie romane et il a été, en même temps, un des représentants les plus éminents de l'idéalisme scientifique.

Au moment où il revint d'Allemagne, plein d'admiration pour les universités d'Outre-Rhin, le haut enseignement languissait en France. Les études philologiques, négligées, n'y avaient point la place qui leur revenait et elles étaient poursuivies avec une méthode insuffisante et dans un esprit arriéré. Gaston Paris eut, dans le relèvement des études scientifiques de son pays, une influence prépondérante.

« Pour faire progresser la science », il commença par fonder, avec Paul Meyer, Charles Morel et H. Zotenberg, la *Revue critique*, au mois de janvier 1866 (2). Ce fut un événement. La revue jugeait les auteurs et les œuvres à l'unique point de vue de la vérité et de l'utilité scientifiques. On redouta vite les arrêts de la censure nouvelle.

Quand Duruy institua à l'école des hautes études des doctorats et des séminaires spéciaux, Gaston Paris y organisa les conférences d'ancien français.

Puis, en 1872, avec son émule et son ami, Paul Meyer, il publiait *Romania*, qui devait devenir, sous sa direction, la

(1) Voir ADOLPHE TOBLER, *Le vers français ancien et moderne*. Avec une préface de Gaston Paris. Paris, Vieweg, 1885. Cp. *Penseurs et poètes*, p. 259.

(2) *Revue critique d'histoire et de littérature*. Le premier numéro parut le 6 janvier. Gaston Paris y rendait compte de la traduction par ADOLPHE D'AVRIL de la *Chanson de Roland* (cp. p. 56 et 120).

Hosted by Google

principale revue de philologie romane et où la jeune école française allait faire ses premières armes (1).

Enfin, en 1875, sous son impulsion, la *Société des anciens textes français* s'assignait pour but « de publier des documents de toute nature, rédigés au moyen âge en langue d'oïl et en langue d'oc (2) ».

Il y a trente ans, on estimait peu, en France, la philologie nouvelle (3). Le jeune professeur sut l'introniser, la faire respecter, faire voir qu'elle méritait d'être mise sur le même rang que la philologie classique qui, jusqu'alors, avait attiré toutes les sympathies.

Il s'était mis à fouiller les origines linguistiques et littéraires de sa patrie, à suivre l'évolution de l'esprit et du génie français pendant les sept siècles qui vont des « Serments de Strasbourg » à la *Défense et illustration de la langue française.* C'était une région immense et inexplorée dont il assurait à la science la conquête pacifique. Il a fait plus que personne pour la connaissance de cette longue période, autrefois dédaignée, où la France exerça une incontestée hégémonie, intellectuelle et morale et si, dans l'*Histoire de la langue et de la littérature française*, publiée en 1896, par Petit de Julleville, l'histoire littéraire du moyen âge n'était plus — ce qui marquera une date — traitée à la légère et à contre-cœur, il avait le droit de s'en féliciter (4) : c'est surtout à lui que ce progrès était dû.

Dans une autre direction encore, Gaston Paris fut un initiateur. Aux intuitions romantiques des Raynouard, il avait substitué, en philologie, l'analyse patiente et positive des faits. A l'histoire littéraire, il appliqua la méthode comparative,

(1) Gaston Paris y écrivit une foule d'articles, de notices, d'analyses d'ouvrages.

(2) Article I des statuts. — Le premier ouvrage qu'elle publia furent les *Chansons françaises du XV^e siècle*, éditées par Gaston Paris, avec la musique publiée par notre compatriote, M. Gevaert. Gaston Paris fit paraître par la suite, dans cette collection, une dizaine d'éditions.

(3) Voir avant-propos de l'*Étude sur le rôle de l'accent latin* et préface de la traduction de DIEZ, *Introduction à la grammaire des langues romanes* (Paris, 1863, 8°).

(4) Voir tome I^er, préface.

Hosted by Google

qui devait également renouveler l'étude de la grammaire comme celle de l'histoire naturelle.

Chansons de geste, romans de la Table ronde, contes dévôts ou à rire, avaient été colportés, traduits, remaniés chez toutes les nations romanes et germaniques. Il compara les sujets et les formes esthétiques qui les caractérisaient, les rapports qui les reliaient, les éléments qui leur étaient communs ou les différenciaient (1). Et, ne bornant pas cette comparaison aux œuvres littéraires, il jeta les bases d'une science qui, recourant « au folklore, à la mythographie, à la mythologie comparée », allait éclairer un des côtés les plus originaux de l'histoire de l'humanité (2).

« Le XIXe siècle, a dit Joseph Texte, aura vu se développer et se constituer l'histoire nationale des littératures ; ce sera la tâche du vingtième d'en écrire l'histoire comparative (3). » Si cette prédiction se réalise, ce sera l'honneur de Gaston Paris d'avoir, encore une fois, montré la route.

Mais il n'a pas seulement « acclimaté » en France la méthode de la philologie romane, inaugurée et fixée par Diez ; il n'a pas seulement, comme on l'a dit (4), appliqué cette méthode avec une rigueur et des résultats surprenants, aux études de linguistique et d'histoire littéraire ; il a été un maître écrivain, un critique délicat et averti, un penseur de haute envolée.

Le grand public qui, selon le mot de B. Hauréau (5), « ne peut louer que ce qui l'intéresse », qui n'apprécie guère à leur valeur et qui, du reste, ignore les philologues et leurs investigations peu bruyantes, le grand public fut assurément surpris quand, assez tard et non sans hésitation (6), Gaston Paris se

(1) Voir préface de *Poèmes et légendes*.

(2) Voir *Annales internationales d'histoire*. Congrès de Paris 1900. 6e section. *Histoire comparée des littératures*. Paris, Colin, 1901, p. 39. Voir aussi JOSEPH BÉDIER, *Les fabliaux*, le plus beau livre qu'ait fait éclore l'enseignement du maître (2e édit., 1895).

(3) Introduction à LOUIS BETZ, *La littérature comparée* (Strasbourg, 1900, 8°).

(4) Voir A. JEANROY, *Grande encyclopédie*, s. v. Paris.

(5) Voir notice de M. P. MEYER, *Histoire littéraire de la France*, t. XXX, p. XVII.

(6) Voir avant-propos de *Penseurs et poètes*.

Hosted by Google

résolut à lui livrer des œuvres moins austères que ses travaux habituels : les deux volumes sur la *Poésie du moyen âge*, que suivirent *Penseurs et poètes*, le charmant recueil, *Poèmes et légendes*, et cette jolie monographie, *François Villon*. Sans doute, ceux qui connaissaient ses articles de *Romania*, ses comptes rendus du *Journal des savants*, ses mémoires de l'*Histoire littéraire de la France*, savaient dans quelle forme claire, élégante et adéquate, il enveloppait ses idées. Mais l'élite lettrée découvrait tout d'un coup, avec ravissement, un écrivain, dont le style ample, sonore, ferme ou gracieux, ornait une psychologie profonde (1).

Qu'on lise son admirable étude sur Sully-Prudhomme (2), à qui l'unissait une fidèle amitié. Jamais, peut-être, on n'a parlé du poète des *Vaines tendresses* avec plus d'intelligence et d'émotion. Il a loué, comme il convenait, l'ardente aspiration vers l'idéal, la justice et le bonheur dont palpitent les chants de l'auteur du *Zénith*. Il a analysé avec finesse ce mélange d'intellectualisme et de sensibilité, de doute et de tendresse, de désenchantement et de volonté, qui donne à ses œuvres une originalité si prenante. Mais aussi, lui qui avait signalé à Sainte-Beuve (3) l'apparition au ciel poétique de cette étoile à la douce lumière, il n'a pas dissimulé ce qui lui avait manqué de puissance, de grandeur et de flamme pour guider les âmes de ce temps.

En face du poète penché sur la vie intérieure, il a dressé le poète du monde extérieur et du mouvement, Frédéric Mistral, le chantre de la Provence, et il a noté d'une main adroite les aspects de son génie plastique, fougueux et passionné. Et qu'il nous expose, ensuite, les phases de la légende de *Tristan et Iseult* (4), où triomphe l'amour vainqueur, plus fort que la

(1) *La poésie du moyen âge*, 1re série, 1885; 2e série, 1895. — *Penseurs et poètes*. Paris, Calmann-Lévy, 1896. — *Poèmes et légendes du moyen âge*. Paris, Soc. d'édit. artistique, 1900. — *François Villon*. Paris, Hachette, 1901 (collection des grands écrivains français).

(2) *Penseurs et poètes*, p. 164.

(3) Voir *Nouveaux lundis* t. X, p. 162.

(4) Voir *Poèmes et légendes* et préface à JOSEPH BÉDIER, *Le roman de Tristan et Iseult* (1900).

Hosted by Google

mort et l'honneur, qu'il nous fasse connaître encore Villon le truand, dont l'œuvre est tour à tour gaie, désolée, pittoresque, macabre, mélancolique, fantaisiste, obscure mais toujours captivante et curieuse, c'est la même pénétration critique, la même sympathie indulgente et impartiale, le même bonheur d'expression, la même largeur d'esprit que nous admirons.

Et en même temps qu'un sens artistique affiné, nul n'a eu de volonté plus énergique et de pensée plus vigoureuse. Le 8 décembre 1870, dans des circonstances tragiques, en ouvrant son cours au collège de France, alors que les armées allemandes enserraient Paris d'un cercle de fer, il prononçait devant ses auditeurs, qu'il entretenait du *Roland* et de la nationalité française, ces paroles sereines et hautes (1) :

« Je professe absolument et sans réserve cette doctrine, que la science n'a d'autre objet que la vérité, et la vérité pour elle-même, sans aucun souci des conséquences bonnes ou mauvaises, regrettables ou heureuses, que cette vérité pourrait avoir dans la pratique. Celui qui, pour un motif patriotique, religieux et même moral, se permet dans les faits qu'il étudie, dans les conclusions qu'il tire, la plus petite dissimulation, l'altération la plus légère, n'est pas digne d'avoir sa place dans le grand laboratoire où la probité est un titre d'admission plus indispensable que l'habileté. Ainsi comprises, les études communes, poursuivies avec le même esprit dans tous les pays civilisés, forment au-dessus des nationalités restreintes, diverses et trop souvent hostiles, une grande patrie qu'aucune guerre ne souille, qu'aucun conquérant ne menace, et où les âmes trouvent le refuge et l'unité que la cité de Dieu leur a donnés en d'autres temps. »

En un autre moment, répondant à ces esprits aventureux qui proclamaient la faillite de la science à qui, toute sa vie, il avait rendu un culte confiant et désintéressé, il disait (2), insistant à nouveau sur l'influence morale de la recherche scientifique : « L'homme qui a, jusque dans les plus petites choses, l'hor-

(1) *Poésie du moyen âge*, t. Ier, p. 90.
(2) *Discours de réception à l'Académie française*, 28 janvier 1897.

Hosted by Google

reur de la tromperie et de la dissimulation, est par là-même éloigné de la plupart des vices et préparé à toutes les vertus. »

Et il continuait, en termes magnifiques, dignes de l'auteur de l'*Avenir de la science* : « L'esprit qui s'est assigné pour tâche de collaborer à cette grande œuvre, qui, sur un point quelconque, travaille à diminuer l'immense inconnu qui nous entoure pour accroître le cercle restreint du connu, qui s'est soumis à la règle sévère et chaste qu'impose cet auguste labeur, cet esprit est devenu par là-même plus haut, plus pur, plus désintéressé; il a rompu, souvent au prix de luttes cruelles, avec l'erreur capitale qui est la racine de tant d'autres erreurs, et que Pasteur aimait à signaler en empruntant les termes de Bossuet : « Le plus grand dérèglement de l'esprit » est de croire les choses parce qu'on veut qu'elles soient. » Ce dérèglement... la critique scientifique seule est en état de le corriger. Cette même critique, en nous apprenant combien il nous est difficile d'atteindre la moindre parcelle de vérité, nous enseigne une salutaire méfiance de nous-même, nous fait sentir le besoin de la collaboration des autres et nous inspire pour ceux qui, dans les lieux les plus divers, travaillent à l'œuvre commune de l'estime et de la sympathie; car si rien ne divise les hommes comme la croyance où ils sont respectivement de posséder la vérité, rien ne les rapproche comme de la chercher en commun. »

Veritatem dilexit! C'est le mot qu'on doit appliquer à Gaston Paris : de la vérité, il a aimé la poésie et les nuances multiples!

Ses travaux l'avaient rendu célèbre dans le monde entier; ses avis faisaient autorité. Chaque année, venus de partout, les disciples se pressaient au pied de sa chaire de l'École des hautes études. Dans toutes les universités enseignaient des élèves qu'il avait conseillés et formés. Si, chez nous, à Liége d'abord, puis à Louvain par un heureux fruit de cette initiative, des cours de philologie romane ont été créés, si une jeune école, encore restreinte, est née à la vie scientifique,

(1) *Poésie du moyen âge*, t. Ier, p. 254.

Hosted by Google

qu'il me soit permis de dire, dans cette Revue que dirige un de ses disciples, que c'est à lui qu'en partie, nous sommes redevables de ce bienfait.

« Nous devons, a-t-il dit quelque part, conserver de la reconnaissance pour ceux dont les travaux ont précédé et facilité les nôtres, et proclamer bien haut notre respect pour ceux dont la longue carrière nous offre un labeur ininterrompu, une activité vraiment féconde et une sincérité qu'on ne trouve jamais en défaut. » Pour parler dignement de lui, il faudrait une érudition vaste et variée. Je n'ai voulu, dans ces pages dont je sens toute l'insuffisance, que rendre un faible hommage à sa mémoire, retracer à larges traits cette vie d'une unité si haute, dire publiquement le vide que laisse sa mort et exprimer les regrets qu'elle cause au plus obscur de ses admirateurs, au plus humble servant d'une science qu'il a chérie et illustrée.

Oscar Grojean.

Hosted by Google

JEANNOT [1]

IX

Depuis longtemps Jeannot vivait dans une perpétuelle attente. Le ciel était âpre et de lourdes nuées, en un lent et incessant cortège, glissaient presque au ras de la terre où traînaient leurs plis flottants, tandis que, du front, elles s'érigeaient hautainement dans les airs. Le soleil que couvraient et découvraient tour à tour ces masses sombres incendiait parfois les arbres d'un brusque flamboiement. Ces spectacles fomentèrent en Jeannot une sourde inquiétude. Il pensait au Livre et doutait qu'il pût le trouver. Entre les nuages, là-haut, il voyait le vaste ciel bleu, calme, immobile.

« Tel doit être le bonheur, pensa-t-il, élevé, clair, paisible. »

Voici que vient Robbi.

« Accompagne-moi, Jeannot, cria-t-elle. Je vais te faire voir le Livre. »

Elle conduisit Jeannot qui, sans cesse, répétait à part soi : « Non, ce n'est pas de la sorte que je dois parvenir au Livre ; cela ne se peut. »

Pourtant il suivait docilement Robbi, dont la chevelure comme une lueur d'or éclairait son chemin.

Cette heure, hélas, est la première des heures douloureuses.

(1) Voir les numéros de la *Revue de Belgique* du 15 décembre 1902, des 15 janvier et 15 mars 1903.

Hosted by Google

Sans doute vous advint-il d'être transporté en rêve dans quelque jardin enchanté? Tout en vous abandonnant à ses délices, une angoisse grandissait en vous : le réveil approchait, menaçant de dissiper cruellement votre songe et ses douces magies. Jeannot, en suivant Robbi, éprouve malgré lui le même pressentiment. L'ère des traverses et des déboires va, pour lui, s'ouvrir et, reculant devant ces tableaux, je voudrais moi-même à cette place arrêter court mon récit, ne point l'achever. Mais je ne puis. Il faut que je continue.

Jeannot entre dans un vestibule sombre où retentissent ses pas. Les longues journées passées au logis paternel, ses tâches d'écolier, tout ce que sa vie avait eu de maussade ressurgit en sa mémoire.

Dans une salle, des hommes, dont il ne put estimer le nombre, occupés à discuter, se turent soudain à son entrée. Le tapis attira ses regards, un tapis aux grandes fleurs extravagantes, de couleurs criardes, aussi étrangement difformes que celles qui ornaient la tenture de son ancienne chambrette.

« Ah! voilà donc le garçon du jardinier, cria quelqu'un. Viens ici mon petit, n'aie pas peur. »

Une voix à côté de lui dit brusquement :

« Hé! Hé! Robbi, il n'est pas trop mal ton galant. »

Que signifiait cette scène? Il promenait autour de la salle des yeux épouvantés et son front puéril se creusa de rides.

Un homme, tout vêtu de noir, dardait sur lui des regards sombres et glacés.

« Et tu cherches le Livre des Livres! fit-il. Je m'étonne vraiment que ton père, que je sais être un homme pieux, ne te l'ait pas fait connaître.

— Vous ne savez pas qui est mon père, répliqua Jeannot; il habite loin d'ici.

— Peu importe, lis ceci, et que cette lecture, sur le chemin de la vie, te reste sans cesse... »

Mais Jeannot secoua la tête.

« Non, non, ce n'est pas de ce livre qu'il s'agit. »

Hosted by Google

Des clameurs de scandale s'élevèrent, des regards âpres et durs se rivaient de toutes parts sur lui.

« Hein? Que prétendez-vous, mon petit bonhomme?

— Ce livre-ci est le livre des hommes, et, n'ayant pu leur donner en partage la félicité et la paix, ce livre désormais répugne à mon âme. Je veux la vérité dont nul ne peut douter, le Livre où sont révélés les fondements du monde.

— Stupéfiant, s'écria l'homme aux prunelles pâles, où ce gosse a-t-il puisé ces idées? Dis-moi donc, fit-il en s'adressant à Jeannot, où tu as pris ces belles doctrines?

— Je crois, interrompit l'un des assistants, qu'il rabâche à la manière d'un perroquet ce qu'il a trouvé dans des mauvais livres. »

Des voix retentissaient et Jeannot sentait ses joues brûler dans un afflux de sang. Un vertige faisait tournoyer les objets autour de lui. Ah! que n'accourait-elle maintenant la souris qui, à l'école, le prévint obligeamment de taire aux hommes les secrets qu'il était seul à connaître..

« Non, vos livres ne m'ont rien enseigné et celui qui fut mon maître est plus sage que vous tous réunis. Les fleurs et les créatures des airs, des bois et des eaux m'ont fait leurs confidences. Si je connais les hommes et leur façon de vivre, je suis aussi le favori des fées et des gnomes qui m'ont instruit dans leurs sciences! »

Que ne se hâte-t-elle, la petite souris, de lui crier : « Tais-toi, tais-toi donc! »

Des éclats de risée firent bourdonner les oreilles de Jeannot et des voix de toutes parts l'interpelaient.

« Tu nous fais l'effet d'avoir lu Andersen.

— Moi je le crois plutôt dérangé du cerveau.

— Si tu aimes tant les contes d'Andersen, dit l'homme aux prunelles pâles, tu devrais avoir également un peu de sa piété pour Dieu et pour son Verbe. »

« Dieu! » Ce mot, Jeannot l'avait déjà entendu.

« Je ne le vénère point. Dieu n'est qu'un gros quinquet

Hosted by Google

poisseux où viennent s'engluer des multitudes de moucherons. »

Plus de risée cette fois, mais un silence angoisseux où frémissaient l'horreur et l'épouvante. Jeannot sentit, dans son dos, des regards acérés qui le pénétraient et il se ressouvint de son rêve de la nuit.

L'homme noir l'agrippa au bras. Jeannot souffrit atrocement sous l'étreinte et tout son courage défaillit.

« Écoutez, fit l'homme, je me demande en vain si vous êtes idiot ou profondément corrompu, mais, en tout cas, je ne puis tolérer une impiété telle que la vôtre. Allez, partez loin d'ici, disparaissez à mes yeux. »

Toutes les faces étaient glacées, hostiles.

Jeannot, avec anxiété, regarda autour de lui.

« Où est Robbi ?

— Ah! c'est par trop fort. Pervertir notre enfant maintenant! Prenez garde à ne jamais plus lui adresser la parole.

— Non je ne partirai point, s'écria résolument Jeannot, laissez-moi près d'elle. Robbi! Robbi! »

Elle était assise, tremblante, dans une encognure de la salle et n'osait relever le front.

« Dehors, vaurien, et ne vous avisez point de remettre les pieds ici. »

Une rude poigne le happa et le poussa dans le vestibule. La porte de verre grinça en se refermant et Jeannot se retrouva seul dans le parc, sous les nuages bas qui fuyaient.

Les yeux secs, il courut droit devant lui. A son front, dès rides d'amertume s'étaient creusées que désormais nul sourire n'effacerait plus.

« Un homme! fuyons », cria dans le sentier une bande de moineaux qui se dispersa aussitôt.

Les fleurs demeuraient droites et gourmées, comme elles sont accoutumées au passage d'un étranger.

Mais Jeannot ne songeait qu'à la blessure que venaient de lui faire les hommes. Il se sentait le cœur endolori comme

Hosted by Google

dans des tenailles de glace et de fer. « Je vais me mettre à la recherche de la clef d'or et je finirai par les convaincre », conclut-il.

« Jeannot! Jeannot! » cria une voix de fausset. Dans un houx, au bord d'un nid d'où dépassait sa tête, luisaient les grands yeux inquiets de Wistik.

« Où vas-tu? s'informa le gnome.

— Laisse-moi en paix. Tout ce qui m'arrive, me vient par ta faute.

— Pourquoi aussi parler aux hommes de choses qu'ils ne sont pas en état de comprendre?

— Ils m'ont bafoué, je les hais!

— Loin de là, Jeannot, tu continues à les aimer.

— Moi! Je les hais, te dis-je!

— Autrement, pourquoi t'affecter que leur pensée diffère de la tienne, pourquoi te préoccuper de leur jugement. Pour les haïr, commence par te désintéresser d'eux.

— Je vais leur montrer la clef d'or.

— Garde-t'en bien; tu perdrais ta peine et ils refuseraient quand même de te croire.

— La clef d'or! Elle est sous le rosier. O! puissé-je en retrouver le chemin.

— Le chemin de l'étang et des dunes...?

— Si tu sais la route, guide-moi? », demanda Jeannot, suppliant.

Wistik monta à califourchon sur les épaules de Jeannot et lui montra le chemin. Ils marchèrent la journée durant. Un vent violent soufflait et, par intervalles, s'abattaient des averses. Vers le soir, les nuages s'arrêtèrent, longues stries grises ourlées d'un or flamboyant.

A l'aspect des dunes, Jeannot défaillit et ses lèvres murmurèrent : « Liseron! Liseron! »

Voici le terrier près duquel, un soir, il s'endormit. La mousse humide ne craquait plus sous les pas comme autrefois. Les rosiers étaient défleuris et les gueules-de-loup aux fades et

Hosted by Google

entêtantes senteurs dressaient par centaines leurs calices jaunes ; plus haut encore, les bouillons blancs, dont le feuillage semblait de feutre, s'érigeaient, l'air arrogant.

Jeannot partout chercha le rosier des dunes aux petites feuilles roussies.

« Où est-il, Wistik ?

— Le sais-je ? Est-ce moi qui ai enfoui la clef d'or ? »

Là où le rosier jadis avait fleuri, s'étalaient les bouillons blancs dont les calices regardaient indifféremment le ciel. Jeannot les interrogea, mais ils étaient trop altiers pour répondre à quelqu'un dont la taille n'atteignait par la leur. Il s'adressa aussi aux violettes qui s'épanouissaient au ras du sol. Mais personne ne connaissait le rosier, toutes ces fleurs dataient du printemps.

« Hélas, où est-il ?

— Comme tous tes pareils, tu m'as abusé, s'écria Wistik courroucé ; on doit toujours s'y attendre quand on a affaire avec les hommes. »

Se laissant glisser des épaules de Jeannot, il s'enfuit à travers les genêts.

Désolé, Jeannot regarda autour de lui. Un petit buisson à qui il demanda : « Qu'est devenu le grand rosier qui, l'autre été, se trouvait à cette place ? répondit : — Nous ne nous commettons pas avec des hommes. »

Ce fut la dernière parole que Jeannot entendit. Tout se tut, seuls les genêts bruissaient dans le vent du crépuscule.

« Suis-je décidément un homme ? se dit Jeannot. Non cela ne se peut, je les exècre. »

Recru de lassitude, il s'étendit sur la mousse tendre aux senteurs humides et pénétrantes.

« Que faire ? Je ne puis retourner sur mes pas ni revoir Robbi et, privé d'elle, comment vivre ? Serais-je donc vraiment un homme, un être semblable à ceux dont hier je fus la risée ? »

Soudain Jeannot aperçut deux papillons blancs qui, du

Hosted by Google

couchant, venaient à lui. Attentivement, il suivit leur vol. Allaient-ils le guider sur le chemin ? Ils le dépassèrent, se cherchant et se fuyant tour à tour et volèrent en folâtrant vers la forêt prochaine dont les hautes cimes se couronnaient d'or aux derniers éclats du jour.

Jeannot s'était mis à pourchasser ces papillons, mais il n'avait pas atteint la lisière qu'il sentait sur lui s'abattre une ombre, à croire qu'une gigantesque chauve-souris au vol ondoyant et silencieux planait au-dessus de son front. Les papillons disparurent. Jeannot, dans son effroi, enfonça son visage entre ses mains.

Tout à ses côtés, une voix âpre, pleine de sarcasme, retentit : « Et qu'as-tu, ami, pour te désoler de la sorte? Jeannot releva la tête, et, à son étonnement, vit dans la dune, debout sur ses jambes cagneuses, un personnage chétif et rabougri, au front démesuré et aux longues oreilles, lesquelles ressortaient en noir sur le ciel crépusculaire. De sa face décharnée, Jeannot ne distinguait que les yeux.

« Qu'as-tu perdu, petit gosse ? Je t'aiderai à le retrouver. »

Jeannot, défiant, secoua la tête.

« Vois, reprit l'inconnu, en écartant les doigts, est-ce ceci que tu cherches? » Et Jeannot vit les pauvres papillons qui se mouraient en tremblant des ailes. Jeannot grelotta comme si une haleine glacée lui soufflait sur la nuque; avec angoisse, il considéra l'être singulier qui venait de surgir. « Qui êtes-vous ? » demanda-t-il.

— Tu veux me connaître? Je suis Plucheur. J'ai d'autres noms encore, infiniment plus éclatants, mais qu'il te serait difficile d'apprécier.

— Êtes-vous un homme ?

— Allons de plus belle en plus belle. N'ai-je pas des bras, des jambes, une tête et quelle tête! Tu doutes encore que je sois un homme? Ah! Jeannot, Jeannot! » Et le bizarre personnage eut un rire grinçant qui pénétrait les chairs à la manière d'une vrille.

Hosted by Google

« Tu sais donc qui je suis? s'étonna Jeannot.

— Ce n'est là, pour moi, qu'un détail sans portée. Je sais encore ce que tu viens faire ici; je sais une infinité de choses, je sais presque tout...

— Ah! monsieur Plucheur.

— Plucheur! Plucheur tout court, sans cérémonie, que diable!

— Et connaissez-vous aussi...? » Mais Jeannot s'arrêta : « N'est-ce point un homme », pensa-t-il.

— ... la clef d'or qui te soucie? Mais sans nul doute...

— Quoi, les hommes aussi la connaissent?

— Mais oui, nigaud, Wistik corne son secret à qui veut l'entendre.

— Wistik est donc de vos amis?

— Nous sommes très liés. Mais, bien avant que Wistik m'en eût parlé, je savais à quoi m'en tenir sur la clef d'or et le reste. Wistik ne m'atteint pas à la cheville; c'est, au demeurant, un bon garçon, mais il est bête, bête comme ses pieds. Tandis que moi, ô! moi, il s'en faut de beaucoup. » Et Plucheur, dans un geste qui trahissait sa suffisance, frappa de la main son vaste front.

« Te dirai-je le défaut capital de Wistik, mais ne lui répète pas ces paroles, ce serait le désobliger.

— Je m'engage à être discret, répondit Jeannot.

— Il n'e-xis-te pas! Avoue que, pour un défaut, c'en est un. Mais lui-même, aveugle à l'évidence, ose aller jusqu'à prétendre que c'est moi qui n'existe pas. Moi, ne pas exister! Il ment par toutes ses dents. »

Plucheur fourra indifféremment les papillons dans sa poche et soudain fit le poirier, la tête en bas, les jambes en l'air. Il grinçait des mâchoires, puis tirait une langue d'une aune. Jeannot, ne se sentant guère tranquille dans le soir tombant, parmi les dunes solitaires, frissonna.

« Excellent procédé pour envisager le monde, dit Plucheur toujours sur la tête. Si tu le désires, je te l'enseignerai : dans

Hosted by Google

cette posture, les objets vous apparaissent d'une manière plus distincte, plus naturelle. »

Il agitait en gambillant ses jambes plus minces que des fuseaux et parfois pirouettait sur ses mains. L'éclat du soir empourprait hideusement son visage. Ses yeux révulsés clignotaient, montraient leur blanc.

« Vois, les nuées semblent le plancher et la terre le plafond du monde. Cette thèse est parfaitement soutenable. Dessus, dessous ne sont que des mots qui ne s'ajustent à rien. Qu'il ferait beau de se promener la tête en bas sur ces nuages! »

Jeannot regarda le ciel qui, avec ses sillons d'ombre et d'écarlate, ressemblait à des guérets ensanglantés. Au bord de l'horizon s'irradiait une voûte de nuages.

Jeannot montra le portail de lumière.

« Peut-on y atteindre?

— Folie! s'écria Plucheur, qui, brusquement, au grand soulagement de Jeannot, retomba d'aplomb. Folie! Ces magnificences reculent à mesure qu'on approche d'elles et les nuées mêmes ne sont que des amas de vapeurs mornes et glacées.

— Je me refuse à le croire, répliqua Jeannot, et ces paroles dénigrantes que vous venez de prononcer me sont enfin la preuve que vous n'êtes qu'un homme.

— Ah bah! Et toi, mon petit, pour qui te prends-tu? Est-ce que le bon Dieu serait ton cousin.

— O! Plucheur, serais-je donc un homme comme les autres?

— Ni plus, ni moins. Tu te crois un elfe, sans doute? Tout d'abord, les elfes ne sont pas amoureux... »

Plucheur, les jambes croisées sous son séant, s'accroupit en face de Jeannot et ses prunelles scrutèrent l'âme de l'enfant, qui se sentit oppressé et eût voulu se trouver à plusieurs pieds sous terre. Mais il ne pouvait détourner ses regards de ces prunelles qui se rivaient sur lui.

« Seuls les hommes, continua Plucheur, s'éprennent d'amour et c'est heureux, car, sans cela, leur race serait depuis

Hosted by Google

longtemps éteinte. Et tu as beau n'être pas plus grand qu'une botte, Jeannot, tu es amoureux et j'ai vu peu d'hommes l'être autant. Auprès de qui, en ce moment, voudrais-tu être?

— Auprès de Robbi...

— Sans qui ne peux-tu vivre? »

Les lèvres de Jeannot à peine remuèrent :

« Robbi... »

— Eh bien, ricana Plucheur, tu te gobes fameusement en te figurant un elfe. Sache, pour ta gouverne, que les elfes ne se laissent point captiver par les filles des hommes.

— Mais, dans Robbi, je retrouvais Liseron », bégaya Jeannot embarrassé. Plucheur eut un regard de traîtrise et, de ses doigts osseux, lui pinça les oreilles.

« Quel conte me fais-tu là? Tu crois m'en imposer? Celui dont tu parles est infiniment plus bête, plus ignorant encore que Wistik. Ce qui pis est, il n'existe point et n'exista jamais. Moi seul j'existe, entends-tu, et, si tu en doutes, je te le ferai sentir... que j'existe. »

Et il secouait par les oreilles le pauvre Jeannot qui protestait :

« J'ai pourtant longtemps vécu avec lui.

— Tu as rêvé, te dis-je encore. Sinon montre-moi ton rosier et ta clef d'or. Mais ceci est tout le contraire d'un rêve... »

Et Plucheur pinçait plus dur.

Des chauves-souris voletaient autour d'eux en poussant de petits cris. L'ombre descendait d'un ciel noir et lourd. Pas une feuille ne remuait dans la forêt.

« Laissez-moi, supplia Jeannot, rentrer auprès de mon père.

— Pourquoi faire? demanda Plucheur. Après une si longue absence, tu ne dois guère t'attendre à un accueil amical.

— Je veux aller le retrouver », dit Jeannot.

Dans la chambre familiale où la lampe abaissait sur la table

Hosted by Google

un cercle de lumière, il se revoyait assis à côté de son père. Là, tout respirait la quiétude et la tendresse.

« Désormais il est trop tard. Tu n'aurais pas dû partir à la suite de cet elfe dont l'existence même était illusoire. Je prendrai soin de toi et, somme toute, que ce soit ton père ou moi qui s'en charge, la chose au fond revient au même. Un père, sache-le, n'est qu'un pur concept. L'aurais-tu, par hasard, choisi toi-même que tu y tiennes tant et te figures-tu que nul ne le vaille ? Va, je l'égale en bonté, en dévouement et, de surcroît, je le dépasse, oh! certes, de beaucoup, en intelligence. »

Jeannot ne se sentit plus de force à répondre. Il ferma les yeux.

« Quant à Robbi, oublie-la, continua Plucheur à voix basse en lui mettant familièrement les mains sur les épaules. Cette jeune demoiselle, selon l'usage, se moqua de toi. Ne te rappelles-tu pas que la dernière fois que tu la vis elle resta assise dans son coin sans mot dire, pendant que les hommes te riaient au nez ? Tu lui parus gentil ; elle usa de toi comme d'un hochet. Ton départ ne l'affecta guère. Du livre quelle se vantait de connaître, elle ne savait rien. Moi seul puis dire où il est et je t'aiderai à le trouver. Rien ne m'est caché à moi, rien ! »

Peu à peu Jeannot reprenait confiance.

« M'accompagnes-tu ? demanda Plucheur.

— Ah! je suis bien las, répondit Jeannot. Laissez-moi dormir.

— Je n'aime pas que l'on s'endorme. Moi-même je suis trop alerte pour jamais m'adonner au sommeil. Un homme se doit de sans cesse observer, de méditer sans relâche. Mais je consens à t'accorder quelque répit. A demain. »

Plucheur s'efforça de sourire. Jeannot le regarda un moment, puis, sur la terre moussue, il reposa son front alourdi. Les prunelles de Plucheur, toujours dardées sur lui, se mirent à étinceler comme des étoiles au fond d'un ciel obscur. Des voix passaient, lointaines, La terre se déroba sous lui. Il cessa de penser.

Hosted by Google

X

A son réveil, l'esprit encore assoupi, Jeannot pressentit vaguement qu'au cours de son sommeil avait dû se produire quelque changement. Il n'avait aucune hâte à s'en rendre compte; même il eût préféré ne pas sortir du rêve qui l'avait charmé et qui se dispersait en lambeaux. Il avait revu, telle qu'autrefois, Robbi lui effleurant les cheveux d'un doux geste; il avait revu son père, Presto, le jardin, l'étang...

Aïe! Qui donc lui causait cette douleur? Jeannot ouvrit les paupières. Dans la lumière morne du matin, un petit homme debout devant lui, lui tirait les oreilles. Jeannot se vit étendu dans un lit et le jour, autour de lui, était inégal comme dans une chambre.

Un visage se pencha sur sa couche et, à l'aspect de Plucheur, qui, d'une apparence plus humaine, moins falote, n'avait pourtant rien perdu de son hideur inquiétante, toutes les noires misères de la veille lui revinrent à la mémoire.

« Non, non! laissez-moi à mes rêves? » dit-il.

Mais Plucheur le secouait.

« De quoi t'avises-tu? Rêver est chose folle et ne t'avancera guère. Un homme est ici-bas pour travailler, méditer, chercher.

— Je ne veux pas être un homme. Il me plaît de rêver.

— Tu as beau faire, tu t'inclineras devant ma volonté. Tu es sous ma garde et, de moitié, tu partageras mes labeurs. Par mon aide seule, tu toucheras au but que tu poursuis et je ne te lâcherai que tu ne sois satisfait. »

Jeannot ressentit une vague épouvante, mais une force le surmontait contre laquelle, désarmé, il ne pouvait lutter.

Adieu désormais les dunes, les forêts et les fleurs! Tout le jour, il demeurait confiné dans une petite chambre obscure. Aussi loin que pouvaient porter ses yeux, il n'apercevait, par les vitres, que des bâtisses, toujours des bâtisses, noires, uniformes, en longues rangées.

Hosted by Google

D'épais bouillons de fumée s'élevaient dans les airs pour redescendre en brouillards de suie dans les rues. Comme des fourmis affairées, y grouillaient les hommes et, de leur cohue, montait une rumeur sourde et incessante.

« Vois, Jeannot, dit Plucheur, jusqu'aux bornes de l'horizon s'érigent des maisons et se croisent des rues. Ce spectacle n'efface-t-il pas tout ce que tu vis jusqu'à ce jour? »

Jeannot écoutait avec un intérêt inquiet et ce fut comme si l'on avait découvert à ses yeux quelque vermine monstrueuse. Il se figurait, assis sur la croupe de la bête, voir le sang épaissi couler dans les veines. L'haleine noire sortait par une multitude de naseaux. Il s'épouvantait d'entendre son grondement menaçant.

« Vois, Jeannot, comme ils se hâtent, continua Plucheur. Maint souci les talonne; mais nul d'entre eux, et c'est là le plus drôle, ne peut dire au juste ce qu'il poursuit. Au bout d'un temps, ils ne manquent point de se rencontrer nez à nez avec un certain Le Camard.

— Quel est-il?

— Un de mes vieux camarades. Un jour ou l'autre, je te le présenterai. Le Camard demande : « Me cherchez-vous? » La plupart répondent : « Oh non, loin de là! — N'importe, réplique alors Le Camard, me voici, vous devez me suivre où je veux. » Tous se taisent et obéissent. »

Jeannot comprit qu'il s'agissait de la mort.

« Et les choses se passent-elles toujours de la sorte? demanda-t-il.

— Assurément. La foule des hommes sans arrêt se renouvelle. Chaque matin, d'autres sortent en quête d'un but qu'ils ignorent. Il n'y a pas mal de temps que dure ce manège et il n'y a pas apparence qu'il cesse de si tôt. Une heure sonnera, immanquablement, où la mort te barrera le chemin, mais, baste! dans cet entre-temps, persévérons dans nos travaux.

— Mais le Livre, Plucheur, vous vous étiez engagé à me le faire découvrir.

Hosted by Google

— Sans doute serai-je en état de tenir ma promesse. En tous cas, si nous cherchons en vain, au moins l'aurons-nous fait en connaissant l'objet qui nous sollicite; alors que tant de gens, se disant des philosophes, s'agitent leur vie durant en se demandant : « Mais qu'y a-t-il donc qui nous pousse? » Quand Le Camard les somme, il leur faut plier bagage comme les autres.

— Ah! c'est effroyable!

— Mais du tout. Le Camard est bonhomme, seulement on méconnaît son naturel. »

Quelqu'un menait grand fracas dans l'escalier. Des pas retentissaient sur les marches sonores. On heurta à la porte et ce fut comme si du fer frappait le bois.

Un homme parut, de haute stature, aux yeux caves et aux longues mains amaigries; une haleine glacée semblait le précéder.

« Comme vous tombez! s'écria Plucheur. Nous parlions précisément de vous. Comment va la santé?

— Je suis sur les dents, tant j'ai de besogne, répondit Le Camard en essuyant la sueur qui perlait à son front blême et osseux. »

Intimidé, Jeannot considérait sans bouger le nouveau venu dont les yeux, du fond de leurs orbites creuses, se dardaient obstinément sur lui; ils étaient graves et sombres, ces yeux, nullement cruels ni hostiles. Après un moment, Jeannot se remit de son émoi, il respira plus à l'aise, les battements de son cœur se calmèrent.

« Je vous présente Jeannot, dit Plucheur à Le Camard. Ce garçon a entendu vanter un livre où se trouvent révélés les fondements du monde et nous allons chercher ce livre ensemble. N'est-ce pas, Jeannot?

— O! ô! parfait, fit la Mort en hochant la tête vers l'enfant en signe d'assentiment.

— Figurez-vous, dit Plucheur à Le Camard, qu'il vous prenait pour une sorte de loup-garou. Reconnais-tu maintenant, dit-il en s'adressant à Jeannot, que tu t'es trompé?

Hosted by Google

— Hélas oui, répondit la Mort d'un ton bienveillant, on colporte sur mon compte beaucoup de médisances; ma figure ne plaide pas en ma faveur; mais je suis tout le contraire de ce que feraient croire les apparences. »

Il sourit vaguement en homme préoccupé de choses graves sur lesquelles il veut se taire. Ses regards pensifs se détournèrent de Jeannot pour errer sur la grande ville.

Longtemps Jeannot hésita avant de parler, enfin il se hasarda et doucement :

« Voulez-vous m'emmener avec vous ?

— Que demandes-tu, mon garçon ? fit la Mort en sortant de sa rêverie. Pas maintenant. Tu dois auparavant grandir et devenir un homme.

— Je ne veux pas devenir un homme ni leur ressembler.

— Que tu le veuilles ou non, il n'y a rien à y faire. »

Et, à sa façon de prononcer cette phrase, on devinait que la Mort devait, à tout instant, l'avoir sur les lèvres.

« Mon ami, continua Le Camard, Plucheur t'enseignera suivant une méthode excellente, quoiqu'il n'y en ait pas qu'une seule, comment l'on devient un homme; réjouis-toi d'une fortune si rare et si enviable.

— Chercher, observer, réfléchir, ajouta Plucheur.

— C'est cela, dit la Mort, et à qui allez-vous confier ce jeune homme ?

— A mon meilleur disciple, le Dr Chiffre, répondit Plucheur.

— C'est, en effet, un bon maître et, de surcroît, un homme tout à fait exemplaire; il est, dirai je même, parfait dans son espèce.

— Reverrai-je Robbi ? demanda Jeannot tremblant.

— De qui parles-tu ? s'enquit la Mort.

— O ! ce garçon est très précoce, intervint Plucheur. Il est amoureux et, de plus, se prend lui-même pour un elfe. N'est ce pas drôle ? »

Et Plucheur eut un rire plein de malice.

Hosted by Google

« Non, répondit Le Camard à Jeannot; ces chimères, le Dr Chiffre va te les désapprendre. Qui se voue à des recherches aussi austères que les tiennes doit faire son deuil du reste. Ou tout ou rien.

— Je lui ferai bien voir ce que c'est qu'aimer. Reposez-vous en sur moi. »

Plucheur rit avec une gaîté mauvaise. La Mort riva de nouveau ses yeux creux sur le pauvre Jeannot qui, avec peine, refrénait des sanglots; mais, devant la Mort, il avait honte de sa faiblesse.

Le Camard se leva brusquement :

« Je perds mon temps alors que la besogne me réclame. Bonjour Jeannot. Un jour ou l'autre, nous nous reverrons. Cette rencontre-ci ne doit pas trop t'affecter.

— Je ne vous redoute pas, répondit Jeannot avec sang-froid, même je vous supplie une fois encore de me prendre avec vous. »

La Mort accoutumée à une pareille prière, la repoussa doucement :

« Non, Jeannot, occupe-toi de tes travaux, cherche et observe. Ne m'appelle plus; quand je viendrai, il sera temps. »

Après le départ de Le Camard, Plucheur se comporta de la façon la plus extravagante, il bondissait par-dessus les chaises, escaladait l'armoire, se juchait sur la cheminée, faisait des cumulets sur le plancher et des tours périlleux sur l'appui de la fenêtre large ouverte.

« As-tu vu mon bon camarade Le Camard ? Ah! ah! criait-il, et ne le trouves-tu pas charmant en dépit de son air renfrogné? Il a aussi ses bons moments quand il est satisfait de lui-même; mais, la plupart du temps, sa besogne l'ennuie : elle manque de variété.

— Mais qui donc lui prescrit ce travail? »

Plucheur fixa Jeannot avec des yeux défiants qui tâchaient de lui sonder l'âme.

Hosted by Google

« Pourquoi me poser une telle demande? Il suit son chemin à sa guise et s'en prend à qui il veut. »

Ils descendirent dans la rue et traversèrent les cohues. Jeannot s'étonna de voir les passants, tout de noir vêtus, rire entre eux et plaisanter. Plucheur en saluait maints, mais nul jamais ne répondit à sa politesse. Tout le monde au passage détournait les regards.

« Ce serait à croire, dit Plucheur, que je leur suis inconnu mais, va, ne t'y fie pas. Quand nous sommes seul à seul, ils ne peuvent plus me renier et c'est l'heure pour eux de déchanter. »

Jeannot avait le sentiment que quelqu'un dans la rue le suivait de près.

Se retournant, il aperçut Le Camard qui, à grandes enjambées, sans bruit, courait entre les groupes. Il adressa à Jeannot un salut amical.

« Les hommes le voient-ils? demanda Jeannot.

— Sans doute, répondit Plucheur; mais, tout comme pour moi, ils détournent la tête à son passage. D'ailleurs, pour ce qui me concerne, je ne leur en garde pas l'ombre de rancune. »

Le tumulte étourdit Jeannot au point de le divertir de son souci. Les rues étroites aux hautes maisons dont les corniches découpaient une bande étroite de ciel, les allées et venues de la foule, le bruissement des pas et le roulement des voitures dissipèrent les images qu'avaient laissées dans son esprit les rêves de la nuit; et son âme fut comme le miroir d'une eau dont une rafale trouble soudain les paisibles reflets. Il lui sembla qu'il n'existait plus au monde que des murs, des fenêtres, et des hommes qui constamment l'emporteraient avec eux dans leur tourbillon.

Plucheur et Jeannot atteignirent, dans un quartier retiré, une maison à façade austère, rébarbative, percée de croisées mornes sans rien qui les ornât. Jeannot, dès son entrée, respira un air âcre où dominait un relent moisi de caveau. Seul, entouré de livres et d'instruments, dans une salle meublée

Hosted by Google

d'armoires vitrées, un homme assis regardait obstinément dans un tube de cuivre, si absorbé qu'il ne leva point la tête à l'arrivée des visiteurs.

Jeannot, en s'approchant, surprit ces mots murmurés à voix basse :

« Puissé-je savoir! Puissé-je savoir! »

Alors Jeannot du coup se rappela Wistik.

Sur une longue planchette noire gisait quelque chose d'indistinct, de blanc et d'un aspect laineux.

« Bonjour, docteur, » fit Plucheur. Mais le docteur ne daigna point leur répondre.

Soudain Jeannot frissonna : la forme blanche sur laquelle s'attachait son regard, se tordit convulsivement et il reconnut le ventre duveté d'un jeune lapin. La tête avec son petit museau remuant était maintenue, tournée au plafond, entre des écrous de fer et les quatre pattes ligotées le long des flancs. Les efforts éperdus que tentait la bête captive pour se libérer de ses entraves s'épuisèrent vite et plus rien bientôt ne révéla plus qu'elle vécût, sinon le halètement de sa gorge ouverte et sanglante.

Une angoisse impuissante agrandissait les yeux si pleins de bonté du lapin. Jeannot crut le reconnaître. Hélas, n'avait-il point devant lui ce même petit corps qui lui avait servi de chevet moelleux pendant la nuit mémorable où il rencontra le roi des elfes? Les anciens souvenirs violemment le surmontèrent. Il s'élança.

« Attends, que je te délivre! »

Sans perdre un moment, il se mit à défaire les liens qui serraient les pattes.

Mais on lui saisit les deux mains et un rire acerbe grinça à ses oreilles.

« Quoi, Jeannot! que va penser le Dr Chiffre en te voyant agir de la sorte?

— Que vient faire ici ce gamin et que désire-t-il? demanda le savant stupéfait.

Hosted by Google

— Il veut devenir un homme, aussi je vous l'amène, malgré qu'il soit encore bien jeune. » Puis se tournant vers Jeannot : « Sache que ce n'est pas en te comportant comme tu le fais que tu toucheras à ton but.

— Tu ne prends guère le bon chemin, ajouta le Dr Chiffre.

— O ! docteur, délivrez le jeune lapin » ? supplia Jeannot.

Mais Plucheur lui serra si fortement les mains entre les siennes que Jeannot se tordit de douleur.

« De quoi sommes-nous convenus, mon petit bonhomme ? fit-il d'une voix cinglante. Nous ne sommes plus ici dans les dunes, en compagnie de Liseron et des bêtes. Nous voulons devenir un homme — un homme ; embrasses-tu la portée de ce mot ? Préférerais-tu demeurer un enfant ? Si tu ne te sens pas la force de me suivre, alors va-t-en et continue seul ta route ! »

Jeannot ne dit mot et se résigna. Ne voulant pas qu'on le soupçonnât de faiblesse, il ferma les yeux pour ne plus avoir devant soi le supplice de l'animal.

« Ta délicatesse de sentiment, lui dit le Dr Chiffre, commença par se révolter. Je le comprends ; ce spectacle est déplaisant. Moi-même, je ne le vois jamais de bon cœur et je l'évite quand je peux. Mais il faut accepter l'inévitable. Mets-toi d'ailleurs en tête que nous sommes des hommes. Quand est en jeu le salut de notre espèce, le sort de quelques lapins importe peu.

— Entends-tu ? s'écria Plucheur avec emphase, la science ! l'humanité !

— Le savant, continua le Dr Chiffre, est au-dessus des autres hommes et son rang même l'oblige à faire taire cette vaine sensibilité que les gens du commun ont en partage. Veux-tu être un de ces privilégiés, t'y sens-tu appelé ? »

Jeannot hésita. Il ne savait au juste ce qu'il devait penser. Il s'interrogeait anxieusement, comme le fit jadis le jeune hanneton au début de sa carrière. A la fin, il répondit :

Hosted by Google

« Je désirerais trouver le livre dont Wistik m'a parlé. »

Le Dr Chiffre eut un regard de stupeur et demanda :

« Wistik...? »

Plucheur intervint aussitôt.

« C'est sa marotte, docteur, il prétend atteindre à la suprême sagesse, il veut pénétrer jusqu'à l'essence des choses. »

Jeannot fit un signe de tête.

« En ce cas aie l'âme forte, Jeannot, ni petitesse, ni faiblesse, sinon je t'abandonne. Songe bien à la devise : tout ou rien. »

Et, avec des mains tremblantes, Jeannot aida à resserrer autour des pattes du lapin les liens qui s'étaient relâchés.

(*A suivre.*)

LÉON PASCHAL.

D'après *De Kluine Johannes*,
par FRÉDERIK VAN EEDEN.

Hosted by Google

LA DUALITÉ DE LA NATURE

L'intelligence humaine ne pouvant entrer en relation avec la Vérité intégrale, c'est-à-dire avec la Nature, que par des sens matériels, a tout d'abord été frappée des parties les plus grossières du Cosmos, précisément parce que ces portions matérielles lui étaient d'abord plus immédiatement sensibles. Cette intelligence, s'affinant peu à peu, distingua bientôt autour d'elle autre chose que de la matière : une puissance invisible, intangible, immatérielle, et encore incompréhensible pour elle, à laquelle elle donna le nom d'**Esprit**.

Et de ce moment naquit la croyance séculaire à la dualité de la Nature : l'Esprit d'une part, la Matière de l'autre ; puissances antagonistes continuellement en lutte et dont néanmoins la présence simultanée, l'union même, était indispensable aux manifestations de la Vie. Étrange contradiction !

Aujourd'hui, grâce au progrès parallèle de toutes les sciences, l'intelligence humaine, plus éclairée, commence à percevoir que la Nature est absolument une, qu'il n'y existe, en réalité, ni Esprit ni Matière et que ces deux termes n'ont servi qu'à qualifier jusqu'à présent *deux états* différents d'une seule et même chose, d'un *principe* unique qui est : l'**Énergie**.

— La Nature universelle consiste uniquement en une Force répandue partout, dont la puissance se révèle par l'*Énergie* et les manifestations par le *Mouvement*.

L'on commence à comprendre qu'il est bien inutile de chercher à limiter, à séparer, le pondérable de l'impondérable, autrement dit la Force de la Matière, car cette dernière n'a de réalité apparente que pour nous, c'est-à-dire pour nos sens humains *tels qu'ils sont constitués*, et elle n'est, en résumé, que du mouvement accumulé. C'est de l'Énergie concentrée,

Hosted by Google

latente, donc inerte, qui, sous cette forme particulière, devient grossièrement perceptible à nos sens. Pour rendre cette énergie active, il suffit d'en découvrir la détente, et plus d'une fois déjà, en chimie comme en physique, nous y sommes partiellement parvenus.

Cette énergie latente constitue ce que nous avons dénommé : la Matière. Plus elle est concentrée, plus cette dernière nous paraît brute, inerte. A mesure, au contraire, que la matière se subdivise, s'irradie, plus ses molécules se diassocient, plus elle devient subtile, impondérable, plus aussi elle revêt les qualités de ce que nous avons baptisé des noms d'Esprit, Vie, expansion psychique. Or, en réalité, ce n'est là ni de la matière, ni de l'esprit, ni de la vie uniquement; c'est de l'Énergie qui *se manifeste à nous sous une autre forme*.

Et, chose remarquable, plus cette diassociation des particules de la Matière augmente, plus aussi la puissance de l'énergie latente qu'elle représentait, se manifeste.

La divisibilité de la matière étant infinie et rien ne pouvant se détruire, il est enfantin de fixer à cette dernière des limites propres à nos sens seuls et de prétendre que là où son aspect sensible se soustrait à nos organes se trouve le commencement d'un autre domaine, celui de l'invisible, autrement dit de la spiritualité. Nous créons ainsi gratuitement, par de *simples mots*, la dualité et, par suite, l'antagonisme dans la Nature.

— Toutes les manifestations dynamiques dont nous avons connaissance, quelles qu'en soient la forme et l'apparence, en un mot la Nature tout entière elle-même, constituent simplement des états de l'Énergie qui, par degrés successifs, s'écartent de la matière tangible et embrassent tous les phénomènes, même ceux encore inexpliqués, pour s'étendre ainsi à l'infini à travers tous les domaines que nous avons arbitrairement délimités sous des noms de convention tels que : matériel, électrique, chimique, psychique, métaphysique.

***

Parmi les puissances impondérables dont nous constatons les effets autour de nous, il en est que nous avons classées dans

Hosted by Google

le domaine purement métaphysique : telles sont les Idées, filles de la Pensée.

Les idées sont des Forces existant par elles-mêmes dans la Nature et en dehors de nous. Ce sont des modes de l'Énergie universelle, des *ions* psychiques. Nous ne les créons point : nous les rencontrons peu à peu. Elles existent de toute éternité, car elles constituent l'essence même des choses, les principes premiers de toutes les manifestations matérielles quels qu'en soient la nature, l'aspect ou l'apparence.

On entend dire communément : « Les idées sont dans l'air. » On énonce ainsi, sans s'en douter, une des plus étonnantes vérités métaphysiques : toutes les idées dont la conception nous est possible sont dans l'ambiance, en effet. Notre cerveau ne les fait point naître : il en *reçoit* simplement l'empreinte comme la plaque sensible photographique s'impressionne des images matérielles. Et pour que ce résultat se produise, il faut que le cerveau soit devenu apte peu à peu à enregistrer chacune de ces impressions latentes, éternelles, innombrables, toujours présentes, mais *n'agissant dans le temps et dans l'espace que sur un révélateur approprié successivement à leur puissance, à leurs natures propres et diverses*. Ces idées flottantes, ces centres invisibles de forces psychiques semblables à des spermes spirituels, ne s'attachent et ne fécondent à l'instar du pollen des fleurs, que les cerveaux parvenus au degré de maturité voulue pour les accueillir, les assimiler et ensuite les développer.

Dans le phénomène de l'éclosion d'une pensée, le cerveau ne joue que le rôle de l'instrument récepteur et vibrant; du milieu propre au développement d'un germe de vie. Les récentes expériences de la télégraphie sans fil en offrent un modèle frappant. Tel aussi, l'air respirable est continuellement et partout rempli de microbes de toute nature et de toute virulence qui, quoiqu'en contact permanent avec nos organismes, ne manifestent néanmoins leur action bonne ou mauvaise que dans un *milieu propice* à leur développement; ainsi et de la même façon, les puissances psychiques latentes existant de toute éternité dans l'Univers, ne réagissent sur le récepteur organique spécial appelé cerveau, que lorsque

Hosted by Google

celui-ci, dans ses transformations successives, est devenu apte à recevoir l'impression fécondante de chacune de ces forces tour à tour, suivant leur degré; lorsque lui et elles à la fois, sont arrivés au même point d'affinité commune.

C'est pourquoi l'on voit certaines idées directrices éclore à la fois partout à des époques déterminées, précisément au temps où elles sont devenues soit utiles, soit nécessaires, et seulement lorsque l'évolution des intelligences réceptrices a amené celles-ci à un état de maturité suffisante.

On y trouve encore l'explication bien simple du problème troublant des précurseurs, des génies devançant leur siècle, et presque toujours si étrangement méconnus!

— Loin de se créer eux-mêmes des idées propres à eux, les êtres vivants les choisissent toutes faites, plus ou moins élevées, exceptionnelles ou profondes, suivant la finesse et la perfection d'un de leurs organes; organe qui d'ailleurs ne fonctionne pas autrement en ceci que les autres organes corporels qui, eux aussi, perçoivent tout simplement des impressions, des forces déjà existantes autour d'eux, et avec plus ou moins d'intensité d'après leur perfection relative.

De là la variété prodigieuse d'idées de toute valeur mais toujours sensiblement adéquates aux intelligences qui les adoptent.

De là encore l'impossibilité imposée aux animaux d'acquérir des idées *humaines*.

***

L'ensemble de la Création, ou si l'on veut, de l'Univers, est une idée réalisée. Cette idée est la mère de toutes les idées secondes qui en dérivent, et ce sont ces dernières qui, au contact de nos cerveaux, s'y fixent, s'y développent et se matérialisent ensuite dans nos actes. Ces actes, à leur tour, créent des idées nouvelles, dérivées des premières.

Nos pensées ne nous appartiennent pas : la vie nous appartient-elle?... La cause qui a semé la vie dans l'Univers y a certainement aussi semé les pensées qui sont l'*essence même* de la vie, sa manifestation la plus évidente.

Hosted by Google

Et il ne pourrait en être autrement :

Comment la Cause Première aurait-elle permis qu'il pût naître *en dehors de son action* des *forces* indépendantes d'elle, produites par des facteurs incapables et inconscients, et par là-même, destructives de l'harmonie générale de son œuvre universelle? Comment aurait-elle laissé naître une cause permanente de troubles et de désordres?... Une puissance antagoniste à la sienne?

Que les Idées soient des principes immuables ou qu'elles aient pour origine des causes réflexes émanant du milieu, il faut nécessairement qu'elles soient en harmonie constante avec la Nature dans sa marche progressive suivant un plan voulu et un but déterminé quoique à nous inconnu.

Sinon le désordre et l'anarchie régneraient dans l'Univers.

L'homme, aussi bien que tous les êtres, est un simple automate. C'est un appareil organisé de manière à pouvoir être impressionné de façon déterminée par les forces intangibles du Cosmos, qui chacune l'impulsionne à son insu et ainsi lui font croire qu'il vit, qu'il pense, qu'il agit par lui-même, **qu'il est!**

Il n'est pas! C'est un simple organisme récepteur parmi les innombrables organismes de l'Univers ; un rouage, une cellule vivante animée momentanément d'une portion de la vie universelle et qui n'agit que par impulsions venues du dehors. Car cette vie même ne lui appartient pas en propre! Il n'en est que locataire. Sa raison d'être, son but utile est identique à celui de toutes les autres cellules qui l'entourent. Il est une fonction du grand Tout.

Il n'a même pas de personnalité. Le sentiment qu'il croit en avoir résulte uniquement d'impressions extérieures qui elles-mêmes sont, ou relatives ou fictives.

Son rôle est en tout semblable à celui des organismes les plus infimes qui l'environnent et dont, du reste, il dérive. Il est comme eux, l'ouvrier inconscient d'une œuvre qu'il ne comprend pas, l'artisan aveugle d'une progression fatale vers un but qu'il ignore.

L'architecte serait-il sage s'il permettait à l'un de ses ouvriers une initiative personnelle employée peut-être à

Hosted by Google

l'encontre du plan d'ensemble qu'il a tracé et dont lui seul connaît le couronnement? Que deviendrait son édifice s'il pouvait être livré aux caprices des manœuvres qu'il emploie?

Il est donc logiquement impossible que les idées, mères des actes, puissent être abandonnées à l'élaboration des êtres issus eux-mêmes de l'Idée première; encore moins, soumise à leur volonté.

Tout au contraire, ces idées les commandent, les poussent, les dirigent. Principes d'action, elles sont par eux transformées en actes, c'est-à-dire réalisées. Et leur réalisation matérielle provoque à nouveau des idées secondes qui, heurtant à leur tour le cerveau des cellules animées, modifient le milieu ambiant et poussent ainsi la masse entière de l'ensemble des choses dans la voie du progrès incessant qui lui a été immuablement tracée.

***

— En face de l'infini du Temps et de l'Espace, l'homme reste confondu : sa raison ne peut admettre un néant primitif; son esprit ne peut comprendre la naissance d'un commencement. Il reconnaît alors combien son intelligence est limitée et combien peu elle dépasse celle des autres êtres qui vivent près de lui.

Il voit qu'à ses côtés tout commence, puis finit; que chaque chose qui disparaît est sans cesse remplacée par une autre qui bientôt disparaît à son tour; mais il constate en même temps que l'*ensemble* ne finit jamais. Et sa raison pourtant veut aussi une fin à l'ensemble, aussi bien qu'un commencement!

Ballotté entre les deux termes contradictoires de ce problème pour lui insoluble, il renonce à y contraindre sa pensée et avoue l'impuissance de son esprit.

— L'insecte qui vit un Été n'a aucun soupçon de l'existence de l'Hiver : pour sa raison à lui, la saison chaude n'a ni commencement ni fin. Elle exista toujours de toute éternité telle qu'il la connût et il ne doute point qu'elle continuera à persister ainsi à jamais, même après l'extinction de son éphémère personnalité. Pour lui la Nature fut et sera sans cesse *telle*

Hosted by Google

qu'il la vit pendant une saison. Antérieurement pourtant l'immobilité glacée de l'hiver avait remplacé maintes fois l'activité riante de l'été. La vie et la mort des choses s'étaient succédé : des créations mobiles avaient rempli l'infini immobile du temps.

Ainsi, chaque être mesure l'Univers à sa taille et compare la durée infinie à la sienne propre ou, tout au moins, à celle de sa race.

Or, l'Univers *actuel* doit nécessairement cesser d'exister un jour, car il faut un but, un point d'arrivée *à toute chose qui progresse.* Il faut un but à la Vie universelle. Et cette fin *nécessaire* implique un *commencement primitif.*

L'infini du temps n'existerait-il donc pas? Si, car il est lui-même tout aussi indispensable. Le rien absolu ne se conçoit pas. Le Néant est fatalement improductif. Mais la Pensée, elle, peut exister sans produire; la pensée se conçoit sans la Création. Principe essentiel de toutes choses, force immuable, incorruptible, éternelle, elle peut, sans se révéler en actes, contenir en elle en puissance toutes les possibilités de l'avenir aussi bien que celles du passé. Il lui est possible de renfermer en elle-même l'Univers entier, l'Univers *encore incréé.* Il dépend d'elle de le réaliser dans le temps et dans l'espace; il lui est loisible de le détruire et de l'absorber de nouveau en elle, sans rompre pour cela la chaîne de l'infini.

C'est de cette Pensée-mère qu'émanent les pensées-secondes qui, semées partout depuis l'origine et successivement en contact avec des intelligences dérivées de plus en plus perfectionnées, réagissent sur celles-ci sous la forme d'idées, et fécondent ainsi sa création.

Ces idées ambiantes, ces principes de force psychique, sont les liens impondérables qui relient nos pensées relatives à la Pensée créatrice suprême et lui permettent de maintenir invariablement son Œuvre — à laquelle nous participons — dans la voie qu'elle lui a tracée.

Elles sont comme les ficelles qui commandent les pantins de Guignol. Les êtres vivent dans un état permanent d'hypnose. Notre liberté est relative : elle flotte entre des bornes res-

Hosted by Google

treintes et infranchissables. Il nous est laissé la faculté de *choisir* dans une *série d'idées appropriées*, d'en créer, point!

— C'est là la sphère d'action de notre liberté intellectuelle. La même loi régit notre liberté morale ainsi que notre liberté physique : nous ne pouvons parcourir qu'une certaine gamme d'actions bonnes ou mauvaises, éternellement les mêmes; nous avons le choix d'habiter telle ou telle partie de notre planète, mais jamais d'en sortir.

— Une idée ne devient féconde que par sa transformation en acte. Elle n'a point d'autre moyen de se manifester. Mais, pour réaliser une action, il faut nécessairement le concours d'un facteur passif, pondérable et fixe, qui prenne et conserve l'empreinte de l'acte; en un mot, qui le matérialise. D'où la *nécessité* de cette *apparence* trompeuse, de cette *autre forme* de la pensée que nous avons désignée sous le nom de **Matière.**

Voici une pièce de monnaie : j'y découvre plusieurs idées matérialisées, fixées indissolublement en elle sous une forme tangible. D'abord, la pensée première de l'*inventeur* concevant un étalon d'échange; l'effigie, ensuite, me révèle une idée de propriété et de contrôle; la forme, une idée d'appropriation; la nature de la matière qui la compose m'indique aussitôt une idée de valeur relative, de besoin particulier au peuple qui l'emploie. La formation uniforme des diverses espèces de cristaux dévoile qu'il a été renfermé en eux une *idée géométrique.* La parole, l'écriture, la peinture, tous les arts enfin, que sont-ils, sinon des idées rendues sensibles par des signes matériels? Tous les objets matériels de la nature, naturels ou artificiels, sont des *idées réalisées :* il n'existe pas d'exceptions. Et c'est de là que découle la raison nécessaire de la Création visible.

Par dégradations successives et imperceptibles, la Pensée (*l'impondérable*) prend peu à peu une autre forme et devient la Matière (*le pondérable*).

Mais Esprit et Matière ne sont que deux variétés d'une même chose; leur principe est identique : il n'y a pas d'antagonisme dans la Nature, elle est une; partout, dans son sein, il n'existe qu'Unité!

A. DE NEUFCOUR.

Hosted by Google

LE THÉATRE CONTEMPORAIN

EN HOLLANDE

En avril 1901, *Ghetto* — une tragédie bourgeoise, comme son auteur l'appelle, — fut représentée à Paris au théâtre des Escholiers; plus récemment, le 8 décembre 1902, la *Bonne Espérance*, un autre drame de Heyermans, a été joué avec succès au théâtre Antoine (1).

Ces deux pièces avaient été applaudies précédemment déjà à Hambourg et à Londres. Le chroniqueur d'un des grands quotidiens de Paris, à un moment pourtant où l'esprit français cherche à réagir contre les influences cosmopolites, a sacré d'un mot la notoriété de l'auteur hollandais : « Désormais, dit-il, il faudra compter avec M. Heyermans. »

Semblable déclaration ne nous paraît plus extraordinaire quand il s'agit d'un philosophe russe, d'un dramaturge norvégien ou même d'un poète belge; elle est surprenante de la part de Français jugeant une œuvre hollandaise.

Pour que Heyermans soit parvenu à soulever le lourd manteau d'indifférence qui pèse à Paris sur toutes les productions littéraires de la Hollande, il faut, sans conteste, que son théâtre possède des caractères originaux.

(1) La pièce fut reprise en matinée, le 24 janvier 1903, au bénéfice des pêcheurs bretons. La recette monta à 10,700 francs. (*New York Herald*, Paris, 25 janvier.) Voyez l'appréciation du *Mercure de France*, janvier 1903, p. 226, en opposition avec la critique du *Gids*; cf. aussi une illustration de l'*Art du théâtre*, février 1903, p. 24-25.

Hosted by Google

Il m'a semblé intéressant d'étudier, en même temps que son œuvre, l'évolution du drame hollandais contemporain dont elle est, pour l'instant, la création la plus significative.

***

L'histoire du théâtre hollandais, du milieu à la fin du XIX[e] siècle, n'offre guère de pages brillantes.

Tous les dix ans, ou à peu près, une pièce supportable dépasse juste assez les autres, qui sont médiocres, pour qu'on en parle pendant quelques jours, pas assez pour qu'elle s'impose durablement à l'attention. Des raisons multiples ont été alléguées pour rendre compte de cette infériorité ; on a accusé le caractère même du peuple trop sérieux, ses tendances puritaines ; tour à tour on a incriminé les acteurs, les directeurs et le public. Le fait est que, pendant longtemps, les farces seules ont joui de la faveur populaire et que de comédie sérieuse il n'est pas même question.

Les ballets et les vaudevilles ont si bien conquis toute la scène, les directeurs eux-mêmes sont si intéressés à cet avilissement de l'art dramatique, que pendant longtemps tout espoir d'une rénovation semble perdu et que le public qui se respecte a tout à fait oublié le chemin du théâtre. Il faudra une longue suite d'efforts pour sortir de ce marasme.

Une vraie campagne pour le relèvement du drame national fut menée pendant des années par la revue *Spectator ;* Alberdingk-Thym et Schimmel (1) furent dès le premier moment à la tête de ce mouvement. En réalité, tout était à faire, l'éducation du public et la formation des acteurs, sans compter qu'il fallait remplacer les directeurs avides et incapables et fournir au théâtre réorganisé des drames sérieux, des pièces littéraires. Il fallait surtout éveiller l'intérêt du public et obtenir en outre les subsides de l'État.

La tâche était si vaste que les mêmes bonnes volontés durent se multiplier et il est des noms comme ceux de Schim-

(1) Voyez la préface des œuvres dramatiques de Schimmel, édition de 1856, où il trace un tableau succinct de l'état déplorable du théâtre à cette époque.

Hosted by Google

mel et de Van Lennep que l'on retrouve partout dès qu'il s'agit d'œuvres intéressant le théâtre.

En 1849, les « représentants de la littérature » envoyèrent une adresse publique aux conseillers de la ville d'Amsterdam, les accusant de manquer à leur devoir en abandonnant le théâtre de la ville à l'exploitation de directeurs peu soucieux d'intérêts artistiques et préoccupés avant tout de faire de bonnes recettes. Un groupe d'hommes de lettres s'adressa au roi Guillaume III, lui rappelant les exemples de protection salutaire donnés par Louis XIV et Napoléon Ier. Ils intéressèrent le monarque à la cause du théâtre, et on essaya de relever le niveau des productions dramatiques à l'aide d'encouragements officiels. En même temps, pour améliorer la situation des acteurs, on cherchait à doter le théâtre d'Amsterdam d'une organisation analogue à celle que le décret de Moscou attribuait à la Comédie française (1). Pour étudier toutes ces questions, des commissions furent nommées, des rapports déposés, des projets arrêtés : « les intentions étaient bonnes, le zèle ardent, vif était l'intérêt que le roi portait à cette cause et on était assuré de sa générosité... » De tous ces préparatifs, rien de viable ne sortit! Le seul résultat appréciable pour la littérature dramatique, fut la naissance de quelques drames couronnés sur des sujets mis au concours. Les pires mélos français, traduits dans un néerlandais détestable, demeurèrent, comme par le passé, le régal obligé des spectateurs hollandais qui n'avaient pas encore déserté le théâtre. En 1863, la pièce à succès au théâtre de la ville d'Amsterdam — c'est de ce théâtre qu'il s'agissait surtout dans le projet de réforme —, c'était le *Chat botté* donné en drame et en ballet. A la Haye, le théâtre français attirait tout le public cultivé, tandis que la scène nationale descendait en dessous de toute critique.

Van Lennep avait bien, en 1830, rendu au théâtre un semblant de popularité en célébrant la campagne de dix jours,

(1) Pour les griefs actuels des sociétaires, voyez SARCEY, *passim*. Cf. F. SIMYAN. *Rapport du budget des beaux-arts*, 6 décembre 1902, p. 40 à 44; cf. aussi le *Temps*, 9 février 1903.

Hosted by Google

mais ni le *Village à la frontière* (1830), ni le *Poète au mont-de-piété*, joué lors de l'inauguration du monument Vondel (1867), ne devaient réveiller le sens dramatique chez les spectateurs. La vogue des pièces de circonstance fut bruyante, mais de courte durée et, une fois cette veine épuisée, la pénurie ne s'affirmait pas moins grande.

Ce fut de Rotterdam qu'un mouvement de rénovation partit. Il était dû à la critique sérieuse exercée par la grande feuille néerlandaise, *De Nieuw Rotterdamsche Courant*. A Amsterdam et à la Haye, vers 1850, l'état du théâtre resta pitoyable.

Et cependant, dès 1837, il régnait une activité littéraire intense et féconde, « la jeune Hollande » s'était victorieusement manifestée. Mais la jeune Hollande méprisait le théâtre et pendant longtemps ne fit rien pour le sauver de l'abaissement.

Le mérite du drame, comme œuvre littéraire par excellence, n'en devenait pas moins une des idées maîtresses de la critique hollandaise. A vrai dire, cette vue était empruntée aux Allemands; la théorie de Schlegel trouva un partisan en Jonckbloet, et grâce à lui elle fut généralement admise.

Il s'ensuivit une période d'étude attentive, de publication faite avec soin des drames classiques du XVII^e^ siècle néerlandais. De nombreux travaux scientifiques leur furent consacrés. La cause des grands classiques fut d'ailleurs plaidée brillamment dans le *Gids :* Vondel, Hooft, Bredero redevinrent familiers aux Néerlandais. L'attention fut ainsi reportée vers le théâtre.

Il ne faut pas négliger non plus l'importance de la critique dramatique du *Gids* qui, dès 1850, avec Potgieter et Schimmel se préoccupa du théâtre et exerça sur lui une influence salutaire.

En même temps le combat se faisait plus âpre pour ou contre la forme du drame romantique, sans avoir d'ailleurs ni l'éclat, ni le retentissement de cette même lutte en France. Van Lennep, Potgieter, Hofdyck appartenaient de cœur et d'âme au romantisme et Schimmel se fit l'adaptateur de Hugo,

Hosted by Google

de Schiller et de Shakspeare. La tragédie classique vécut quelque temps encore, mais le drame l'emporta.

A leur tour, les novateurs de 1850 se trouvèrent être des conservateurs irréductibles en 1885. La plupart, d'ailleurs, avaient été remplacés au sein des comités qui dirigeaient les théâtres et leurs successeurs n'eurent ni le zèle, ni l'ardeur des premiers membres.

En un quart de siècle, de 1860 à 1885, un pas énorme avait été fait; la cause du théâtre, autrefois abandonnée, avait été gagnée devant la partie éclairée de la nation. Mais on ne pouvait se contenter éternellement du vieux répertoire, de pièces dont l'amour était le thème obligé; on réclamait ouvertement du nouveau, et voilà comment, passant d'un extrême à l'autre, on songea à demander à Ibsen quelques éléments de rénovation.

En 1888 on joua *Nora* sur un théâtre particulier d'Amsterdam. Cette représentation eut une portée considérable, la pièce bien montée, bien sue, fut un vrai triomphe et, dans la suite, le Salon des Variétés se consacra exclusivement au drame moderne et éclipsa complètement le théâtre néerlandais. L'exemple fut suivi à Rotterdam, où le théâtre du Tivoli se constitua, tandis qu'à Amsterdam un théâtre hollandais, consacré aux pièces nouvelles, se dressait en face du théâtre néerlandais.

Ici encore, les jeunes avaient raison. Il y avait — on le constate — un abîme entre l'art traité en passe-temps bourgeois et l'art sérieux et désintéressé, entre es comédiens de vieux style, sûrs de leurs situations, et des jeunes gens pleins d'enthousiasme pour les formules modernes, prêts à tous les sacrifices pour avoir l'occasion de s'affirmer.

***

Il ne peut entrer dans le cadre de cet article de retracer la carrière théâtrale des acteurs hollandais qui maintinrent vivante la tradition de la tragédie hollandaise et imposèrent les œuvres nouvelles ou classiques à une foule plutôt indifférente.

Hosted by Google

Je ne puis cependant passer sous silence le nom universellement connu de Louis Bouwmeester.

Bouwmeester débuta dans le rôle de Fridolin à l'âge de 12 ans, vers 1861. Il n'y fut point remarqué. Mais il ne se découragea pas, pendant six ans, il accepta des rôles secondaires qui l'exerçaient mais ne lui permettaient pas de montrer les dons rares qu'il possédait. Le hasard seul le servit un jour; on lui confia *in extremis* un rôle important qu'un autre acteur avait refusé dans une pièce où il devait primitivement paraître comme figurant. Trente ans plus tard, c'est encore avec une vive émotion que Bouwmeester raconte lui-même cet événement, qui décida de sa carrière. « Le directeur me fit signe et me dit : — Eh bien! Bouwmeester, essayez donc d'en tirer quelque chose de bon, voici le rôle.

« Je revois encore la scène comme si c'était hier : on me permettait de jouer Raphaël dans les *Images de marbre!*

« Je rentrai chez moi après avoir lu et relu le rôle; j'étais comme un fou et je me mis à pleurer comme un enfant, car je compris que de la façon d'interpréter ce rôle allait dépendre pour moi le salut ou la ruine.

« Quelle crainte j'avais durant les répétitions? Je tremblais qu'on ne remarquât, peut-être, que je ne tirais du personnage pas plus que le premier venu ou bien que l'acteur qui avait refusé le rôle ne changeât d'avis...

« Ce sont là des choses qu'on ne peut pas raconter. Dieu merci, il n'arriva rien de tout cela.

« Mais quand vint le soir de la représentation, je claquais des dents d'émotion et d'énervement; comment ça tournerait-il? — me demandais-je sans cesse. Le public va-t-il m'écouter en haussant les épaules ou bien mes confrères souriront-ils de ma présomption?

« Au lever du rideau mon angoisse avait disparu, j'étais complètement maître de moi-même.

« Le public qui ne m'avait vu jouer que des rôles insignifiants prit d'abord la chose assez mal.

« Le premier acte fut bissé, je pus reparaître au milieu des autres acteurs. Au second acte, je fus rappelé seul, deux fois,

Hosted by Google

et le reste de la pièce fut pour moi un succès écrasant. Quant après la scène de mort il me fallut revenir six fois en scène sous les applaudissements du public, je ne voyais plus autour de moi, il me semblait que j'étouffais.

« Jamais je n'ai été plus vite déshabillé pour sortir du théâtre.

« Ce ne fut qu'au boulevard que je revins à moi — sous les arbres, au milieu de la nuit —; je m'affalai sur un banc en pleurant. Je sentais qu'il m'était permis de dire : J'ai réussi... »

Depuis lors, grâce à des dons rares de tragédien, à son étude acharnée et à son horreur pour l'imitation du jeu des autres, Louis Bouwmeester est devenu le premier artiste dramatique de la Hollande.

Mais ce ne fut pas sans peine, si l'on veut bien se souvenir de ce que nous avons dit des longs tâtonnements par lesquels passa la scène hollandaise.

En 1866, l'épidémie de choléra fit fermer les théâtres. La troupe à laquelle appartenait Bouwmeester fut dispersée. Il en créa une autre, sa troupe à lui, avec laquelle il entreprit des tournées dans tout le pays. Les voyages vers 1867 étaient loin d'être confortables. « J'avais l'air, dit Bouwmeester, d'un capitaine de brigands, en hautes bottes et en long manteau. » La compagnie se fixa à Rotterdam et elle y fit fureur en donnant des mélodrames comme la *Mendiante* et le *Courrier de Lyon*.

Cependant, des soucis financiers ne manquèrent pas à l'entreprise, et sa troupe fut dispersée et reconstituée deux ou trois fois.

Un jour, sur le bateau de Dordrecht, Bouwmeester rencontra Judels, l'habile directeur du Salon des Variétés d'Amsterdam; ils se plurent, tombèrent d'accord, et Bouwmeester devint son associé. Ce furent pour lui de bonnes années de travail et de succès. Par malheur, au bout de trois ans, Judels quittait la direction. Bouwmeester entra en négociation pour louer à son compte le Salon des Variétés, mais les conditions lui parurent trop onéreuses. Il était menacé de devoir reprendre sa vie de directeur nomade, quand on lui offrit un

Hosted by Google

engagement au Théâtre néerlandais (1879). C'était pour lui la fin des soucis matériels, la vie assurée, la liberté et l'occasion unique de devenir un grand artiste.

On sait, à Bruxelles comme en Hollande, quel parti supérieur il tira de sa nouvelle situation et comment il est devenu aujourd'hui le premier tragédien des Pays-Bas, l'un des grands tragédiens du monde (1).

***

Il serait vain et fastidieux de suivre, étape par étape, la formation du répertoire du théâtre néerlandais pendant un demi-siècle. On peut caractériser tout au plus quelques-unes de ces étapes, marquées par des œuvres qui sont des dates de l'histoire littéraire (2).

Avec les *Deux Tudors,* de Schimmel (1847), s'ouvre en Hollande la période du drame romantique; mais, en 1861, Helman pouvait encore faire représenter, avec un succès relatif, *Charles d'Anjou,* une tragédie classique, écrite dans les formes de l'ancienne tragédie française.

En 1857, les *Neveux,* de Helvétius Van den Bergh, firent croire à la Hollande qu'elle comptait enfin un grand comique; mais il fallut bientôt revenir de cette illusion imprudente. Une autre pièce du même auteur tomba et, dépité, il n'écrivit plus. Les *Neveux* furent la dernière comédie en vers. La pièce est faible, d'ailleurs, elle n'a plus guère qu'une valeur historique.

Après elle, les tentatives se succèdent nombreuses, avec des

(1) Je suis obligé de renvoyer à la plaquette de Van Raalte pour les détails concernant la loge de Bouwmeester, son souci du grimage, son étude des rôles et son attitude pendant les répétitions. Bouwmeester obtint la médaille du mérite en 1882, fut nommé chevalier d'Orange-Nassau en 1898. On avait fêté son jubilé de vingt-cinq années de scène en 1887. Son jubilé de quarante années fut fêté en 1901. Il joua à la Monnaie (*Indépendance belge,* 7 novembre 1902 et 27 mars 1903) et fut invité à la Comédie française lors de la représentation de retraite de M. Boucher. Il y joua une partie du rôle de Shyllock du *Marchand de Venise,* en langue hollandaise (cf. *De wereldkronieh,* 14 décembre 1901).

(2) La préface de la pièce contient le manifeste du théâtre romantique. J'y note aussi la division des spectateurs en trois classes d'après la préface de *Ruy Blas.*

Hosted by Google

fortunes diverses, mais sans résultat sérieux pour la scène. Van Lennep, qui cependant s'était détourné du théâtre pour se consacrer au roman, donna vingt et une pièces dont aucune ne se maintint au répertoire. En somme, de 1837, c'est-à-dire depuis les *Neveux*, il faut aller jusqu'à 1877, année où fut jouée la *Réunion électorale à Stellendyk*, pour trouver une comédie digne de ce nom, qui vaille la peine d'être citée. Quant aux drames, ils furent aussi nombreux; beaucoup furent couronnés (on crut devoir user de récompenses pour encourager le réveil de la muse dramatique); mais tous sont maintenant plus ou moins complètement oubliés.

Cette longue période, si elle fut stérile, ne fut pas pour cela un temps d'inaction. Si, vers 1888, le public se détournait du répertoire suranné qu'on lui offrait, il puisait néanmoins chez les dramaturges qu'il délaissait par voie de contraste idéal, l'amour du théâtre sérieux et les pièces vraiment littéraires. Mais la nouvelle génération de spectateurs voulait en outre, et c'est ce que le répertoire habituel ne savait lui donner, éprouver le frisson particulier, l'émotion poignante, l'espèce d'inquiétude imprécise que donne le théâtre d'Ibsen.

Les choses allèrent si loin qu'en 1894 Schimmel ne fut plus mis à la tête du Théâtre néerlandais et que la nouvelle direction, abandonnant le répertoire traditionnel, tenta de satisfaire aux aspirations nouvelles.

Ce fut d'un coup une vraie révolution, qui s'opéra par des voies pacifiques et, pour ainsi dire, administratives; au lieu des drames historiques de l'école romantique qui s'étaient éternisés sur la scène hollandaise, Ibsen, Œdipe, Shakspeare, Hauptmann même furent fidèlement interprétés avec un éclat et un succès ignorés jusque-là. En même temps de jeunes auteurs hollandais, représentant les tendances nouvelles, se tournaient vers la scène, qu'ils avaient jusque-là négligée pour le roman et la poésie.

C'est du théâtre né d'Ibsen, comme nous le verrons, que s'inspirera pour une notable part la jeune littérature romantique néerlandaise.

Lotus de Mme Snyder-Van Wissenkerke, *Sans honneur* et

Hosted by Google

la *Dorade* de Van Nouhuys, apparaissent au moment où l'influence d'Ibsen est prépondérante, tandis que *Ghetto*, la *Bonne espérance*, la *Cuirasse* de Heyermans, et la *Grève* de C.-P. Brandt-Van Doorne, sont des pièces à thèses sociales apparentées, semble-t-il, à celles de Hauptmann. Le répertoire actuel est d'ailleurs encore en grande partie composé de traductions des meilleures œuvres françaises, allemandes et norwégiennes; la plupart des œuvres dramatiques européennes sont familières au public hollandais, qui est devenu singulièrement curieux des choses du théâtre.

C'est qu'en réalité le moment est défavorable, et il ne l'est pas seulement là-bas. Le développement actuel du théâtre, même en France, est anarchique et sans cohésion. En Hollande, de puissantes influences étrangères encouragent plutôt l'imitation qu'elles ne favorisent l'originalité. En dépit de tout cela, il semble que le drame néerlandais tente à se constituer une vie propre. Les pièces de ces dernières années attestent au moins un réveil intéressant de l'art dramatique et montrent, sinon une grande perfection, en tout cas une vitalité sérieuse. Mais l'intérêt qu'inspire le théâtre étranger et la trop large hospitalité qu'on lui accorde, pourrait bien retarder encore ou paralyser la croissance d'un drame national. Il en a été ainsi pendant longtemps, et les comédies d'Augier et de Dumas aussi bien que les opérettes françaises ont passé sur la terre néerlandaise sans contribuer à créer des imitations intéressantes. C'est que l'esprit des deux peuples était trop différent; le Hollandais pouvait bien comprendre ce théâtre, il ne pouvait guère s'en incorporer l'esprit et les formes. Il semble que Sardou ait été plus à la portée de l'initiative hollandaise, ou qu'en tout cas il l'ait tentée davantage. On trouve dans une *Crise ministérielle*, que nous examinerons tantôt, des réminiscences de Rabagas et la pièce de M. Emants, *Cœurs jeunes*, me paraît inspirée des *Ganaches*. Mais les aspirations du drame moderne semblent mieux en rapport avec les tendances intimes de l'âme hollandaise : elles y réveillent d'anciens échos germaniques et protestants, des inquiétudes morales et religieuses et des besoins sociaux propres à la race. Devant ce

Hosted by Google

drame moderne qui semble une revanche de l'esprit germanique sur le génie des nations latines — avec son moins grand souci d'art, son dédain pour la réplique spirituelle (1), sa part faite au mystère qui enveloppe tant de phénomènes (2), son ton volontiers prêcheur, sa tendance à philosopher et à convertir —, le Hollandais a salué un esprit frère, l'a accueilli et tâchera de l'imiter.

(*A suivre.*) J. LHONEUX.

(1) La réplique spirituelle est l'un des éléments essentiels du theâtre français.

(2) « Ce qu'on entend sous le *Roi Lear*, sous *Macbeth*, sous *Hamlet* par exemple, le chant mystérieux de l'infini, le silence menaçant des âmes ou des dieux, l'éternité qui gronde à l'horizon, la destinée ou la fatalité qu'on aperçoit intérieurement sans que l'on puisse savoir à quel signe on la reconnaît. » (M. MAETERLINCK, « Le réveil de l'âme », dans le *Trésor des humbles*, p. 32.)

Hosted by Google

CHRONIQUE DRAMATIQUE

CE N'ÉTAIT QU'UN RÊVE.

Comédie féerique en un acte de M. Valère Gille au théâtre du Parc.

Le prince Mistigri est follement, délicieusement amoureux. De qui?... Il ne le sait encore. Mais il veut aimer; il sent en lui des trésors de tendresse, d'émotion, de naïveté, de jeunesse; il aime l'amour, faute d'avoir rencontré celle qui lui apprendra la souffrance en même temps qu'elle éveillera en lui la passion; il a quinze ans; le soleil se lève, les fleurs s'entr'ouvrent et il s'écrie :

C'est le printemps entier qui m'entre dans le cœur !

Il fuit les leçons maussades de son précepteur, le grotesque Cucurbitus, qui veut lui enseigner la haine de la femme et de l'amour. Et il rencontre une fée charmante, la délicieuse Gloriande, un peu éprise elle-même de ce beau jeune homme, dont les yeux émerveillés promettent tant de bonheur.

Mais les fées ont de sévères devoirs; elles peuvent mettre l'amour au cœur des adolescents; à leurs regards éblouis, elles peuvent montrer les jardins merveilleux où les amants se promènent mollement enlacés; mais cette vision doit rester fugitive; les fées sont sages; elles ne peuvent se donner; ceux qui les aiment souffrent de leur rigueur et, quand elles s'enfuient, le dernier frôlement de leurs ailes de libellules laisse à l'amant malheureux une blessure douce et profonde, légère et cruelle, presque invisible, mais longue, très longue à guérir.

Hosted by Google

Telle est l'histoire lamentable du prince Mistigri. Au moment où il allait s'élancer dans les bras de la fée Gloriande pour lui prendre un baiser, le terrible Cucurbitus apparaît, et, lui tirant les oreilles, le ramène à ses livres d'études. Cucurbitus, il est vrai, a quelque raison de se montrer sévère; il est fort mécontent; les fées se sont jouées de lui; elles ont si bien flatté sa vanité de savant, que toute sa philosophie s'est évanouie, et qu'il a cru pouvoir leur prendre ce que les fées ne donnent pas, car :

Pour être philosophe, on n'en est pas moins homme.

Mais les fées se sont envolées dans un éclat de rire moqueur, et Cucurbitus assouvit sa colère sur le pauvre Mistigri, auquel il prodigue taloches, bourrades et réprimandes en guise de consolation. L'importance de cet épisode pourrait sembler un peu démesurée dans la pièce; mais qu'importe; le sujet de ces petites féeries est toujours un peu mince et l'émotion gagne à être éclairée de temps en temps d'un sourire. Le charme de ces saynètes réside dans la beauté des vers, et ceux de M. Valère Gille méritent d'être applaudis.

L'auteur est trop connu, ses œuvres trop appréciées pour qu'il faille encore parler de ses dons de poète. Toutes les délicatesses de son imagination, toute la poésie de ses descriptions, toute la perfection et toute la simplicité de son style lyrique se retrouvent dans ce délicieux petit acte. Les vers sont harmonieux, souples, clairs, tendres, spirituels souvent; ils sont de la plus pure tradition bucolique, et si le nom de Théodore de Banville me vient sous la plume, c'est comme un éloge pour celui qui continue la tradition d'un tel maître.

La première représentation de la pièce de M. Valère Gille et son succès ont soulevé, dans la critique, des discussions assez vives; une fois de plus, on a refait le procès d'un genre que certains accusent d'être purement artificiel; on a même été jusqu'à vouloir opposer *Monna Vanna* à *Ce n'était qu'un rêve*.

Je n'insisterai pas sur le ridicule qu'il y a à comparer la sentimentalité naïve, sans objet précis, d'un tout jeune adolescent qui s'éveille à la vie, et l'amour de deux êtres que la vie à lon-

Hosted by Google

guement déçus, que la souffrance et les désillusions ont conduit a une maturité complète du cœur et de l'esprit, et qui, mis en présence l'un de l'autre, découvrent subitement l'essence même de la passion la plus sublime. Les œuvres de M. Maurice Maeterlinck et de M. Valère Gille sont différentes; le devoir de la critique est d'admettre tous les sujets.

Reproche-t-on alors à la féerie son cadre de rêve, ses fantaisies, la séduction des fées, la beauté du jeune prince et le ridicule du précepteur? Faire cette critique, c'est oublier qu'une pièce de ce genre met en scène un adolescent qui n'a nul contact avec le monde réel, qui ne vit que de songes merveilleux et enfantins; la femme de nos désirs de quinze ans n'est-elle pas toujours idéalement belle, éternellement jeune, vivant comme nous en dehors des réalités, d'une existence toute surnaturelle? Et si l'on peut dire qu'imaginer, c'est presque toujours se souvenir, on comprendra que les visions poétiques de l'enfance, remontant à notre cœur lorsque pour la première fois il s'éveille, nous peuvent créer un idéal féerique quant au decor, mais profondément, rigoureusement expressif aussi de l'état réel de notre cœur et de notre âme.

J'arrive enfin au dernier reproche fait à l'œuvre de M. Valère Gille; on l'accuse de manquer d'originalité, d'imiter Banville et Musset. Mais qu'est-ce donc que l'originalité? Est-ce le fait de créer de toutes pièces un art entièrement neuf de fond et d'expression? Qu'on nous montre donc cet homme extraordinaire qui n'aurait rien hérité de ses prédécesseurs. L'enfant trouvé peut nous paraître un être original parce que nous ne connaissons ni son père ni sa mère, mais il me semble difficile d'admettre que notre ignorance lui confère une qualité de plus. Richard Wagner, le plus puissant créateur de notre époque, a-t-il imaginé un art entièrement nouveau, ou bien ses drames ne sont-ils pas l'aboutissement d'une évolution qui commence au *Faust* de Gœthe et se poursuit lentement, à travers mille œuvres obscures, aujourd'hui presque toutes oubliées? A ne considérer que l'originalité, Baudelaire risquerait fort d'être le seul vrai poète français du XIX^e^ siècle, et encore que n'a-t-il pris à Edgar Poë?

Hosted by Google

« Je prends mon bien où je le trouve, » a dit Molière, et en dépit d'inventeurs au maillot, son art mérite sans doute quelque respect et quelque admiration. Et pour en revenir à M. Valère Gille, nous le voyons avec plaisir reprendre une tradition éminemment française, qui a ses sources lointaines dans l'anthologie grecque, qui a créé et qui peut encore inspirer des œuvres charmantes de grâce, de poésie et de naturel. Il est possible que l'homme sauvage — celui que par une étrange aberration on appelle aujourd'hui l'homme près de la nature — ne puisse en goûter l'émotion délicate. Mais l'éducation que nous avons reçue depuis des siècles, et qui fait aussi partie de notre nature actuelle, nous a rendus aptes à sentir toute la beauté, et à reconnaître toute la vérité de cet art frêle et élégant. N'oublions pas que la littérature française est avant tout une littérature de société, et que cette caractéristique est un des joyaux les plus purs de ses trésors de gloire.

ROBERT SAND.

Hosted by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

JEAN LORRAIN, *Monsieur de Bougrelon*. (Paris, Ollendorff, 50, chaussée d'Antin.)

Monsieur de Bougrelon est un vieux fantoche halluciné, qui guide à travers les rues d'Amsterdam des Français rencontrés par hasard. Vieux dandy fardé, maquillé, corseté, portant beau, malgré tout, c'est un prestigieux cicerone qui se donne des airs de marquis et qui n'est en réalité qu'un pauvre maniaque, un musicien de bouge à matelots. Il prend son rôle au sérieux et voudrait faire croire à ses compatriotes qu'il a tous les vices et qu'il connaît des voluptés inédites, d'inouïs raffinements de perversité. Amateur d'hypothétiques luxures — il le dit —, ce singulier bonhomme croit voir dans les yeux verts d'un caniche les yeux d'une femme aimée, ses cheveux dans les fourrures des étalages, dans un ananas conservé toutes les profondeurs de la mer — et aussi tout l'œil de Barbara, une ancienne maîtresse.

Vertigineux et glauque, il contenait tout l'Atlantique, Messieurs, et tout le Pacifique et toutes les Indes et toute l'Amérique aussi. C'était je ne sais quelle vision transparente et verte trempée d'ombre et de soleil, vision ressouvenue traversée d'algues, de reflets et de mâtures, algues mouvantes, mâtures effondrées et reflets perdus, *les profondeurs de la mer*, je vous l'ai déjà dit. Toutes les douceurs, tous les regrets des départs projetés, des rêves avortés, des joies inassouvies flottaient aussi dans ce bocal. Nostalgique et mystérieux, c'était un lieu de songe hanté de spectres et d'épaves; il y avait en lui de très anciens naufrages et des fantômes d'amours morts. Les feuilles de l'ananas, comme de lents pendules verts, et l'ananas lui-même, grimaçant et figé derrière les parois, s'y

Hosted by Google

animaient, y devenaient dans l'ombre autant d'êtres étranges dont la vie immobile inquiétait.

Un abîme, ce bocal, messieurs!..., etc.

La page se poursuit, ironique et bouffonne, amusante comme une caricature bien faite.

M. Jean Lorrain excelle dans ces peintures — quelquefois scabreuses — de détraqués : mais nous estimons que son *Monsieur de Bougrelon* est, parmi les créations de ce genre, une des plus réussies. Pour notre part, nous le préférons à *Monsieur de Phocas*.

Il va de soi qu'Amsterdam, ce pays de brumes et de mélancolie, a inspiré à l'auteur, un raffiné, de superbes tableaux. M. Jean Lorrain sait voir et noter, en des phrases de choix, ses sensations et ses impressions très personnelles. Il y a beaucoup d'art dans cette satire.

Monsieur de Bougrelon est suivi de deux nouvelles charmantes : la *Dame turque*, mélancolique histoire d'amour, et *Sonyeuse*, souvenir de lointaine enfance où revit une douloureuse et tragique aventure, dans le cadre d'une petite ville de province.

* * *

JULES PERRIN, *Père inconnu* (Ollendorff).

Ce roman, on le devine, met en scène le fils naturel. Il eût été facile, à ce sujet, de faire des tirades contre les barbaries de la loi, contre les injustices, les préjugés sociaux. On pouvait imaginer un mélodrame tout ruisselant de pleurs, avec des pages où baigneraient des phrases éplorées et lamentables. M. Perrin a préféré raconter tout simplement — parfois avec un peu de lenteur — une histoire qui, souvent, paraît avoir été vécue, une aventure qu'on sent vraie en maint endroit, tant l'observation est exacte et minutieuse.

L'action se passe, en grande partie, à Versailles, non, comme on pourrait le croire, dans un Versailles évoquant des fêtes somptueuses, des falbalas de marquises, des intrigues de cour, mais dans un Versailles qui est comme un petit trou de

Hosted by Google

province où respirent le même air rance et moisi des petits rentiers, des gens en retraite, des vieilles dames veuves, des jeunes filles montées en graine, toute une population grise et terne qui ne rappelle aucunement — oh non! — les splendeurs du grand siècle.

Et cette action n'a rien de compliqué : elle se déroule sans fracas au milieu d'intrigues banales, d'événements ordinaires, comme dans la vie de tous les jours. Rien du genre troubadour et « dessus de pendule ». L'auteur, et avec raison, est convaincu qu'il ne faut pas nécessairement, pour le jeu de la passion tragique, le costume et le décor des époques romantiques; que le peplum romain n'est pas indispensable pour concevoir Brutus et que l'on peut être tragique comme Hamlet sans le toquet à plumes noires et la terrasse conventionnelle d'Elseneur.

Ce drame bourgeois, où un fils retrouve son père, sans crise de larmes, sans la scène traditionnelle des embrassements et des réparations, est traversé, par moments, de scènes amusantes qui nous initient au train-train des existences falotes des petites villes. Et cela donne au roman de M. Perrin une note originale, qui n'est pas pour déplaire.

***

GENEVIÈVE LANZY : *Vers l'amant* (Ollendorff).

Nous avons pris, à la lecture de ce roman, *un plaisir extrême*. Un charme exquis, auquel on s'abandonne délicieusement, émane de ces pages qui content une peu banale aventure. A aucun moment, nous n'avons éprouvé cette mauvaise humeur, cet agacement qui vous prend, malgré vous, au contact d'une œuvre manquée ou inutile et qui vous force à rejeter le livre avec ennui, avec un désir sournois de ne pas lire plus avant. Pourquoi donc écrit-on tant de choses quelconques, qui ne valent pas la peine d'être dites — et surtout imprimées? Ah! ce besoin de voir son nom, sur une couverture jaune, au-dessus d'un titre à effet, belle étiquette, souvent, d'un flacon vide!

Hosted by Google

Ici rien de pareil. Le roman de Geneviève Lanzy, pseudonyme littéraire, qui cache, paraît-il, une personnalité féminine très répandue dans la société parisienne, tranche sur la banalité de tant d'œuvres contemporaines, qui s'étalent aux boutiques des libraires.

L'auteur analyse, par le menu, et avec une franchise qui ne connait pas les sottes pudibonderies, jamais choquante, pourtant, les pensées les plus intimes de Danielle de Seauves, qui découvre, un beau matin, que son mari la trompe.

A partir de ce moment tout est fini entre eux. Pierre s'en va en Orient. Elle, que cette trahison a blessée dans sa chair et dans son âme, sent d'abord une grande détresse, la mortelle agonie des premiers jours. Puis, elle se décide à faire souffrir à son tour : elle se lance un moment dans le tourbillon de la vie mondaine, et sa jeune et saine beauté allume de troubles et affolants désirs au cœur des hommes. Mais foncièrement honnête, cette expérience ne lui apporte que lassitude et dégoût. Pourtant, elle aspire au bonheur, bien décidée à l'accepter, sous quelque aspect qu'il se présente. Et Danielle de Seauves s'achemine, après bien des déchirements intimes, vers l'inconnu, *vers l'amant*. Un an se passe, sans qu'elle découvre le consolateur rêvé... Il y a bien un médecin de campagne qui l'aime de toute son âme, mais il lui répugne, malgré tout, de tromper son mari, au sens vulgaire du mot.

Mille pensées, les projets les plus contradictoires, tourmentent son âme.

Finalement, la faute, de plus en plus lointaine, s'efface, disparait à demi dans les brumes du passé et quand Pierre revient, c'est elle, plus aimante qu'avant, qui lui tend les bras ..

Ce journal intime, cette confession de femme qui retrouve le bonheur, après l'avoir cru irrémédiablement perdu, a des scènes charmantes, et je ne sais pourquoi ce roman, si parisien pourtant, m'a fait, en plus d'un endroit, penser à des touffes de violettes, au pied des haies, à la campagne... Une grâce, une fraîcheur printanière y est partout répandue...

***

Hosted by Google

CORALIE CASTELEIN, *Vies d'amour*. (Édition de la *Libre Critique*, 37, rue Souveraine, Bruxelles.)

Poèmes en prose, qui tous chantent l'amour avec ses délices et ses souffrances. Les personnages ne vivent que pour aimer, et même ils meurent d'aimer. Histoires plutôt rêvées que vécues, se passant le plus souvent dans un monde idéal. Et pourtant, elles plaisent et charment, ces analyses délicates d'âmes absorbées, presque toutes, par une passion unique. Un peu de préciosité, parfois, et l'on se dit, en lisant telle page, trop bien écrite, qu'il y a là plus de littérature que d'émotion véritable.

Émile Claus, Eugène Laermans et Victor Rousseau ont illustré trois de ces poèmes : *La Crevasse, Neige et feu* et *La Mer, l'Amour, la Mort*. Inutile de dire que ce sont trois belles pages, où se retrouvent les qualités spéciales de ces excellents artistes.

***

COMTE D'ARSCHOT, *Sourires perdus*. (Bruxelles, P. Lacomblez, éditeur, rue des Paroissiens, 31.) Encore un livre de nouvelles. L'auteur en a cueilli les sujets un peu partout, au hasard de ses flâneries, et selon la nuance de l'heure. Il se plaît à observer des morceaux d'existence, à regarder des âmes que la vie a meurtries.

Ses personnages pleurent des femmes aimées, mortes ou parties, ils content leurs rêves déçus, les heures claires d'autrefois, les bonheurs éteints, l'amertume des jours vécus. *Sourires perdus*, tout cela.

Et l'impression qui se dégage de ces brèves histoires est d'une mélancolie un peu triste.

J. V.

Hosted by Google

PETITE CHRONIQUE

Théâtre royal de la Monnaie. — Le retour de Mme Litvinne et les représentations de M. Van Dyck ont donné de l'intérêt aux lendemains des premières, appréciées ici, de l'*Étranger* et de *Jean Michel.* Elles ont servi comme d'exorde aux séries wagnériennes, qui seront analysées dans notre prochain fascicule et qui clôtureront bellement une saison aussi riche en nouveautés heureuses, en reprises sensationnelles que l'ont été les saisons précédentes. Peut-être même l'hiver 1902-1903 a-t-il donné plus de satisfaction encore aux dilettantes; les directeurs de la Monnaie ont maintenu avec plus d'adresse que jadis l'équilibre entre les préférences souvent contradictoires de leurs abonnés et des habitués de notre opéra. Si, à certains moments, avec *Sigfried* et l'*Étranger*, joués la même semaine, avec les reprises de l'*Or du Rhin* et de *Tristan*, on a pu craindre que l'ancien répertoire ne fût par trop sacrifié, vite, des représentations très savoureuses du *Barbier,* de *Manon*, de la *Dame blanche,* avec Mme Landouzy et M. Clément, réveillèrent nos fibres italianisantes et remuèrent les parcelles vieillotes de notre sensibilité, et une sorte d'entente se fit entre le mélodisme, jadis triomphant, et le symphonisme de l'heure présente. Comment oublier, enfin, qu'en ce même théâtre de la Monnaie, les concerts Ysaïe et les concerts Dupuis nous ont procuré d'exquises heures de rêverie, en nous permettant, loin du chatoiement des décors et des costumes, de goûter *in plano* la musique des grands maîtres dans sa parfaite intériorité. Le Bach exécuté par l'orchestre et discrètement souligné par les doigts élégants du maître Planté, et les fragments de *Parsifal*, un autre jour, resteront, notamment, comme des merveilles d'exécution respectueuse et d'interprétation personnelle tout ensemble. R.

Les livres. — Sous le titre général d'*Études sur le théâtre français du* XIVe *et du* XVe *siècle* (Bouillon, éditeur), M. Émile Roy a entrepris une série de publications, dont la première a paru à la fin de l'an dernier. Il n'est donc pas trop tard pour la signaler, en observant que l'au-

Hosted by Google

leur n'y a vu qu'une contribution à une étude plus large, dont son titre nous donne la promesse. On sait qu'entre les mystères du XII^e^-XIII^e^ siècle et le théâtre du XV^e^ il existe une lacune regrettable dans l'art français. C'est à combler cette lacune que s'applique M. Roy. Il entreprend de le faire par un examen nouveau des *Miracles de Notre-Dame,* publiés par MM. Paris et Robert, et des *Mystères,* publiés par Jubinal. Ceux-ci seraient, d'après lui, comme ceux-là, du XIV^e^ siècle, et, *a priori,* leur sobriété et la conception générale qu'on y observe plaident pour une telle datation. En ce qui concerne les *Miracles*, auxquels sont consacrées les pages CXX et suivantes, M. Roy arrive à des résultats plus précis que ses devanciers, surtout M. Magnin, dont il combat ou confirme certains critères, en recourant à de nombreuses sources historiques; sa démonstration, pour être parfois un peu touffue et chargée d'incidents superflus, n'en atteste pas moins beaucoup d'ingéniosité et de sens critique. Il est seulement regrettable qu'il ait ignoré l'étude allemande de M. H. Schnell en deux fascicules des *Ausgabe und Abhandlungen*, comme il n'a pas connu la dissertation de M. Poewe sur les *Mystères de sainte Geneviève.* Mais il a établi, par de solides arguments personnels, l'origine parisienne des pièces du manuscrit Cangé; s'il n'est pas aussi précis pour leur chronologie, c'est, il le prouve, qu'elle est en désaccord, pour certaines, avec leur classement dans le codex, et indémontrable pour le reste. Ce qu'il dit des *Mystères du manuscrit de sainte Geneviève* est peut-être encore plus neuf, sinon plus démonstratif. En tout cas, M. Roy a rendu vraisemblable que les dits mystères avaient été joués à Paris. Qu'ils remontent au XIV^e^ siècle, c'est ce qu'il ne réussit à établir que par des analogies assez vagues, et à cet égard les observations de M. Poewe sur la langue du recueil, notamment sur le syllabisme, gardent toute leur valeur; il cite, en effet, des exemples nombreux d'archaïsmes, inconciliables avec la datation traditionnelle de ces ouvrages; il cite aussi des formes contradictoires (par exemple, *lou* et *leu*, *Dieu* et *Dé*, *moye* et *mieu*, etc.) qui permettent difficilement de soutenir que le copiste et l'auteur sont du même lieu. De tout cela, M. Roy aurait pu faire son profit. Mais, sous ces réserves, en somme légères, cette partie de son livre constitue une importante et utile contribution à l'histoire de notre ancien théâtre.

L'autre partie, de beaucoup la plus vaste, contient le texte, avec une introduction développée et des notes, d'une curieuse pièce latine, la *Comédie sans nom*. C'est une étrange compilation du milieu du XV^e^ siècle, où voisinent des réminiscences de l'antiquité en foule et des conceptions littéraires, qui sont bien du moyen âge, et du pire. Le sujet reproduit le vieux conte de la « fille aux mains coupées », dont Beaumanoir a tiré sa *Manekine* et que reproduit l'un des miracles

Hosted by Google

de Notre-Dame. M. Roy a su prouver que même après l'étude de M. Suchier il restait encore à glaner sur les antécédents de la légende; ses connaissances historiques lui ont fourni d'agréables rapprochements, notamment sur le rôle des peintres-messagers royaux, à la liste desquels il aurait pu joindre certain ambassadeur de Louis XV auprès du père de Marie Leczinska, réfugié à Wissembourg, et il a dressé, enfin un riche catalogue des sources de cette compilation plus ou moins dramatique, qui n'est, par endroits, qu'une chaîne de centons assez gauchement forgée, et dont l'édition a été aussi minutieusement soignée que celle d'un chef-d'œuvre littéraire.

M. W.

*

Sous ce titre : *Notions élémentaires d'archéologie monumentale*, M. Louis Bonnard vient de publier, chez l'éditeur Plon, un guide très intéressant, conduisant des âges préhistoriques au XVIIIe siècle et s'adressant à tous ceux que les chefs-d'œuvre de la pierre arrêtent dans leurs excursions à travers la France. Car, et c'est une lacune du titre, ce petit livre ne concerne guère qu'un seul pays, et toute sa disposition résulte de ce fait; il serait autrement inexcusable que, sacrifiant à peu près totalement l'art grec, son auteur passe directement des constructions gauloises aux constructions romaines.

De même la sculpture ne le préoccupe que dans la mesure où elle reste dans sa fonction ornementale, par exemple au portail des églises, et la peinture dont il parle est celle des vitraux. A ces réserves près (et encore ce sont moins des réserves que des constatations), le livre de M. Bonnard est adroitement composé et agréablement rédigé, et il rendra des services d'autant plus sérieux que son format et son prix le font accessible à tous. L'information sur laquelle il repose paraît être assez complète, et la seule omission grave qu'on y relève est celle du nom et des travaux de M. Courajod, ainsi que des élèves de ce savant,

*

M. le commandant de Sérignan vient de publier (Perrin, éditeur, in-8°) un volume de 360 pages, avec cartes, sur *La première invasion de Belgique* (1792). Il y étudie les opérations militaires du 27 avril au 30 mai 1792, la première invasion de la Belgique, la débâcle de Baisieux qui coûta la vie au général Dillon massacré par ses soldats, la déroute de Mons, les opérations du maréchal Luckner sur Courtrai et son inconcevable retraite sur Valenciennes. M. le commandant de Sérignan, ancien professeur-adjoint d'histoire militaire à Saint-Cyr, a pensé que ces débuts des armées de la révolution méritaient cependant d'être tirés de l'oubli, non point sans doute pour la gloire, qu'ils

Hosted by Google

ne donnèrent point, mais pour les enseignements que retirèrent les contemporains de ces lamentables commencements. En obligeant les Français à mettre le doigt sur le défaut de leur cuirasse, ils les contraignirent à voir les imperfections de leur organisation, à les corriger; ils préparèrent ainsi la revanche du lendemain et la glorieuse épopée qui va de Valmy à la fin de l'empire.

Écrite uniquement à l'aide de documents officiels et originaux, *La première invasion de Belgique* apparaît comme une contribution inédite et sérieuse à l'histoire des guerres de la révolution. Elle offre un intérêt très vif pour nos compatriotes, aussi bien que pour nos voisins du Midi.

Hosted by Google

TABLE DES MATIÈRES

LIVRAISON DU 15 JANVIER

Pages.

M. Wilmotte. Une théorie du libéralisme 5

A.-J. Wauters. Jean Gossart et Adolphe de Bourgogne. 20

Léon Paschal. Jeannot. *(Suite.)* 41

Albert Du Bois. La réalisation d'un rêve royal 59

J. V. Chronique littéraire 73

Robert Sand. Chronique dramatique. 90

LIVRAISON DU 15 FÉVRIER

Avant-propos. 95

Louis Dumont-Wilden. Camille Lemonnier et l'art belge 99

D. Horrent. Les héros de Lemonnier 106

Georges Rency. Camille Lemonnier intime 125

Robert Sand. Le théâtre de Camille Lemonnier 138

Emma Vyle. Quelques femmes de Lemonnier. 145

M. Wilmotte. 1863-1903 153

Petite chronique 160

Hosted by Google

LIVRAISON DU 15 MARS

Pages.

Médéric Dufour. La philosophie naturaliste d'Émile Zola . . . 171
Léon Paschal. Jeannot. *(Suite.)* 188
Albert Du Bois. La réalisation d'un rêve royal. *(Fin.)* 204
Dr Geeraerd. Pour les enfants tuberculeux. 222
Adolphe Retté. Les poètes à Fontainebleau. *(Fin.)* 228
M. Rose. Triptyque. 249
Louis Dumont-Wilden. Chronique artistique 252
Petite chronique. 257

LIVRAISON DU 15 AVRIL

Ch. Buls. La restauration des monuments anciens 265
Oscar Grojean. Gaston Paris. 294
Léon Paschal. Jeannot. *(Suite.)* 307
A. de Neufcour. La dualité de la nature 327
J. Lhoneux. Le théâtre contemporain en Hollande 335
Robert Sand. Chronique dramatique 346
J. V. Chronique littéraire 350
Petite chronique 355

Hosted by Google

Hosted by Google

Hosted by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 07374 5161